Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)

criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

(1988)

NATA

et le professeur

roman

Un document produit en version numérique par Pierre Patenaude, bénévole,
Professeur de français à la retraite et écrivain
Chambord, Lac—St-Jean.

Courriel: pierre.patenaude@gmail.com

[Page web dans Les Classiques des sciences sociales.](#)

Dans le cadre de la bibliothèque numérique: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une bibliothèque développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole,
professeur de français à la retraite et écrivain,
Courriel : pierre.patenaude@gmail.com

Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)
criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

NATA et le professeur. Roman.

Montréal : Les Éditions Québec/Amérique, 1988, 274 pp. Collection “Deux continents.”

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, nous a accordé le 18 septembre 2006, à titre d’ayant-droit, son autorisation de diffuser la totalité des publications de sa défunte épouse. L’autorisation accordée au téléphone a été confirmée par écrit par M. Parizeau lui-même.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 26 mars 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)

criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

NATA et le professeur. Roman

Montréal : Les Éditions Québec/Amérique, 1988, 274 pp. Collection “Deux continents.”

De la même auteure

Romans et nouvelles

Les solitudes humaines, Les Écrits du Canada français.

Fuir, Éditions Déom.

Survivre, Éditions Pierre Tisseyre. Éditions Leméac pour le livre de poche.

Rue Sherbrooke Ouest, Éditions Pierre Tisseyre. Éditions Leméac pour le livre de poche.

Les militants, Éditions Pierre Tisseyre.

L'envers de l'enfance, Éditions La Presse.

Les lilas fleurissent à Varsovie, (Vol. I), Éditions Pierre Tisseyre. Prix européens de l'Association des écrivains de langue française. Paris, 1982.

The lilacs are blooming in Warsaw, trad. A. D. Martin-Sperry, Ed. New American Library, É.-U., 1986.

Nog is Polen niet verloren, Ed. Uitgeverij Kadmos, Utrecht, Hollande, 1987.

La charge des sangliers, (Vol. II), Éditions Pierre Tisseyre.

Côte-des-Neiges, Éditions Pierre Tisseyre. France Loisirs, Paris. Québec Loisirs.

Ils se sont connus à Lwow, Éditions Pierre Tisseyre. Québec Loisirs.

L'amour de Jeanne, Éditions Pierre Tisseyre. Québec Loisirs. France

Blizzard sur Québec, Éditions Québec/Amérique. Québec Loisirs.

Reportages et textes

Voyage en Pologne, Éditions du Jour. *Une Québécoise en Europe « rouge »*, Éditions Fides.

Une demi-heure avec... (textes historiques en coll.), Éd. Radio-Canada.

Essais

Face à face : l'adolescent et la société (en coll.), Éditions Charles Dessart, Bruxelles.

Ces jeunes qui nous font peur (en coll.), Éditions René Ferron.

Le traitement de la criminalité au Canada (en coll.), Les Presses de l'Université de Montréal, Lexington Books, E.U.

Protection de l'enfant : échec ?, Éditions Les Presses de l'Université de Montréal.

Parenting and delinquent Youth, Ed, Lexington Books, É.U.

Alice Poznanska-Parizeau, née en Pologne d'une mère très belle et d'un père très amoureux, élevée dans le maquis (AK), éduquée en France, adoptée par le Québec, a pratiqué plusieurs métiers. Elle fut, entre autres, annonceuse à la radio, chercheuse pour la télévision, journaliste et titulaire de recherche en criminologie. Elle a publié plusieurs ouvrages dont *Les Militants*, *Les lilas fleurissent à Varsovie*, *La Charge des sangliers*, *Côtes-des-Neiges*, *Ils se sont connus à Lwow*, *L'Amour de Jeanne* et *Blizzard sur Québec*. Certains d'entre eux sont déjà traduits en anglais, en hollandais et en espagnol.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

NATA et le professeur. Roman

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Nata et le professeur,

c'est l'amour d'une chanteuse bohème, l'envie de créer, la passion de vivre et la véritable puissance de l'art qui veut dominer celle de la violence et de l'action clandestine.

Par sa force d'évocation, par son écriture remarquable, Alice Parizeau intéresse, touche, émeut ses lecteurs. Ce qu'écrivait Jean Éthier-Blais dans *Le Devoir* à propos de *Blizzard sur Québec*, son avant-dernier roman, « Les dialogues, les descriptions de paysages, les analyses psychologiques, la narration, tout, dans ce livre, est du plus haut niveau. » s'applique aussi bien à celui-ci. Avec *Nata et le professeur*, Alice Parizeau nous offre, encore une fois, un magnifique roman.

[7]

*À J... qui a su ne jamais me décevoir et
m'apporter un bonheur fabuleux que je ne
croyais pas possible.*

[Retour à la table des matières](#)

[9]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre I

[Retour à la table des matières](#)

Le ciel est gris et une pluie légère et délicate fait briller les trottoirs. Henryk éprouve de la reconnaissance. Ce temps maussade correspond parfaitement à son état d'âme, à cette attente inconsciente qu'il porte en lui, d'un événement capable de secouer sa routine quotidienne. Il presse le pas, ressent une douleur sourde dans le dos, consulte sa montre et constate qu'il a beaucoup de temps devant lui. En somme, se dépêcher pour se prouver à soi-même qu'on est parfaitement capable d'avancer plus vite que les autres n'a aucun sens. Au contraire, il vaut mieux s'attarder, traîner un peu et apprécier cette liberté dont il dispose sans trop savoir ce qu'il doit en faire. Henryk s'arrête devant une vitrine, mais au lieu d'examiner les mannequins à la poitrine avantageuse, il voit son propre reflet. Un homme grand, mince, plutôt élégant dans sa gabardine légèrement défraîchie, est là, un étranger qu'il contemple avec curiosité. Entre l'image que lui renvoie la vitre et celle qu'il porte en lui, il y a trop de différences. Je me sens vieux, pense-t-il, et j'ai l'air plutôt jeune.

Les cheveux blonds, cendrés, où se perdent les fils blancs, les yeux verts, le visage en lame de couteau, les lèvres trop bien [10] dessinées,

font illusion. La vieille gabardine, achetée à Londres quand il avait encore pas mal d'argent en poche, lui donne cet aspect particulier, à la fois séduisant et rassurant, du célibataire endurci, plutôt à l'aise, no-cœur, cynique à l'occasion, mais capable de tendresse que celles qui l'approchent ont immanquablement envie de susciter. Henryk soupire en s'éloignant. Lundi est une mauvaise journée. La semaine commence à peine et risque de traîner péniblement jusqu'à samedi. C'est dimanche seulement qu'il retournera à l'hôpital. En fait, il déteste son métier d'infirmier, mais les vacances sont plus sinistres encore. Le travail rémunéré justifie l'existence, tandis que les congés sont un luxe dont il n'a que faire.

Je devrais partir, pense-t-il, aller n'importe où, à la campagne ou au bord de la mer, au lieu de rester comme un imbécile à Paris. Les congés doivent être un investissement. Il me faut quitter la ville, mon appartement et ce quartier que je connais par cœur. Je m'accroche, je rêve et j'attends sans trop savoir quoi. C'est bon pour les jeunes qui ont un avenir, mais à mon âge, c'est un gaspillage éhonté de ce peu d'énergie dont je dispose encore.

Henryk traverse la place de la République et s'arrête au coin de la rue. Il pleut toujours. Non, il ne doit pas dépenser inconsidérément. Les tickets d'autobus sont vraiment trop chers ! À moins de tricher, de monter en arrière et d'espérer que le conducteur ne remarquera pas ma présence, il me faudra acheter un nouveau carnet. Il hésite. Une voiture blanche, décapotable, longue, se range juste devant lui, un jeune homme blond, albinos presque, descend sans se soucier des gens qui attendent à cet endroit l'autobus, s'éloigne et traverse en courant la grande place sous le nez des conducteurs furieux qui klaxonnent. Henryk s'approche et examine la voiture blanche en s'efforçant de ne pas attirer l'attention. À l'intérieur, les sièges sont en cuir souple, rouge, qu'il a envie de toucher. Sous le volant, les clés oubliées sur le contact se balancent, un peu comme pour mieux le tenter. Il me suffirait de faire vite, pense-t-il, de monter et de partir. Un jeu d'enfant...

[11]

L'autobus arrive, les passagers descendent, puis d'autres s'engouffrent à l'intérieur et, à regret, il les imite. Stupide fierté, pense-t-il. Ne pas ternir notre image à l'étranger, se conduire de façon à susciter la sympathie, le respect et autant que possible beaucoup d'intérêt pour

notre cause nationale ! Le vol d'une voiture et même cette sorte d'emprunt auquel je viens de songer puisque je la reconduirais à sa place dans quelques heures, ne correspondent pas à cette vision des choses. Et puis, je n'ai plus l'âge qui selon la société de notre époque correspond aux folies pareilles, mais au fait l'ai-je jamais eu ?

— Tu es un brave garçon, droit et honnête, disait autrefois son père. Je te fais confiance.

Henryk trouve un siège libre. Les gouttes coulent doucement sur la vitre. Cette pluie parisienne ne ressemble guère aux tempêtes qu'il a connues enfant dans la Puszcza Bialowieska où son père était garde-chasse. Là-bas, par comparaison, tout était démesuré et grandiose. En hiver, la neige recouvrait la maison d'une couche à ce point épaisse qu'on creusait une sorte de tunnel, pour dégager l'entrée, dans lequel les enfants se précipitaient aussitôt pour jouer avec les flocons qui dansaient au vent et les aveuglaient. En été, le soleil chauffait à travers les feuillages des arbres, mais en automne, les pluies et le vent faisaient trembler leurs couronnes, agitaient les troncs nus et pour résister, Henryk s'accrochait à son père qui le prenait alors par la main comme s'il sentait son angoisse et craignait lui-même de le perdre. C'est ainsi, la main dans la main, qu'ils avançaient sur le sentier, se rapprochaient de la maison, émergeaient des bois, tandis que sa mère sortait à leur rencontre éternellement inquiète. Car autant à cette époque-là son père était drôle, fantaisiste et passionné de la nature, autant Hanka, sa femme, était calme, douce et craintive. Elle aurait tout donné pour retourner en ville, mais trop amoureuse de son mari, n'osait se plaindre. Henryk ne l'avait compris que des années plus tard, quand à son tour il avait été forcé d'assumer à quatorze ans le rôle de chef de famille et de veiller sur Grazyna, sa petite sœur, qui avait faim et pleurerait beaucoup au lieu [12] de serrer les dents et de se montrer aussi brave, aussi résistante que lui. En quelle année était-ce ?

Henryk Wolinski constate une fois de plus qu'il n'a qu'une piètre notion de la marche du temps. Ce qui s'est passé dans son enfance lui paraît plus récent que les événements vécus par la suite. Puszcza Bialowieska, la maison qu'on appelait Lesniczowka, la galerie en bois, les visites des gens qui venaient de loin, chasseurs, touristes et amis de

son père, car sa mère ne recevait que sa sœur avec ses enfants, ses cousins, qui s'installaient dans sa chambre à Noël et à Pâques, les odeurs des plats, des gâteaux et des framboises, le goût de la crème fraîche...

Henryk se secoue et laisse passer la vieille dame puis se penche pour l'aider à porter ses paquets, mais elle refuse son aide avec brusquerie comme si elle craignait qu'il ne la vole. C'est désagréable. Il recule, la porte de l'autobus se referme derrière elle et il l'oublie aussitôt. Ma mère n'aurait pas réagi de la même façon, pense-t-il. Elle faisait confiance aux gens.

Quand les avions ont commencé à survoler la région, la maison était pleine de femmes et d'enfants qui cherchaient un refuge. Les hommes étaient déjà partis se battre. Sa mère préparait les lits, posait des matelas par terre, servait la soupe chaude, épaisse, délicieuse au goût, profitait de la récolte des légumes qui mûrissaient dans le potager en arrière de la maison et au heu de faire des conserves pour l'hiver, selon son habitude, distribuait tout. Et puis, un jour, il n'y eut plus rien à donner et avec d'autres, ils attendirent le retour de son père dont ils étaient sans nouvelles.

Ce fut un bel automne. Avec ses cousins, Henryk construisait des abris de branchages dans la forêt et jouait aux Indiens. Sa petite sœur, Grazyna, tenait le rôle du visage pâle et tout cela était à ce point passionnant qu'il eut à peine le temps d'embrasser son père au moment où il était revenu pour repartir aussitôt.

— Tu as grandi, lui a-t-il dit et ce furent ses dernières paroles puisque Henryk ne devait plus jamais le revoir. Il se souvient très bien qu'au lieu de l'accompagner jusqu'à la carriole [13] il resta sur place, tandis que sa mère s'accrochait à son mari. L'image est toujours présente devant ses yeux et suscite des remords qu'il ne peut effacer. Plus tard, quand les soldats arrivèrent, dans leurs uniformes en loques, désarmés, affamés et comme perdus, il mit beaucoup de temps à comprendre ce qui se passait. Au fait, c'est seulement une fois en ville qu'il prit conscience de ce qui se produisait dans sa vie, dans son pays et des responsabilités qui dès lors lui incombaient.

Je n'étais pas très précoce, pense Henryk. L'enfance ne peut me servir d'excuse. Mes cousins, qui avaient le même âge, étaient plus délurés, tandis que moi je résistais, je ne voulais pas savoir, je refusais de pénétrer dans le monde des adultes et de quitter la forêt où je pouvais jouer à ma guise parmi les arbres. Là-bas, j'étais un héros. Il me suffisait de m'éloigner, de me perdre dans les sentiers, de chercher mon chemin et de le trouver pour avoir l'impression de remporter une victoire. Là-bas, dans notre maison de Puszcza Bialowieska, ma mère m'admirait, puis tout a changé et mes cousins m'ont traité de lâche lors de la fameuse nuit où nous traversions la frontière. J'étais fatigué. Je ne pouvais plus porter ma sœur sur mon dos. J'en avais assez ! Je me suis assis par terre et ma mère a été obligée de me supplier pour que j'accepte de continuer. Des trombes d'eau tombaient du ciel et le sol était boueux.

Henryk a l'impression soudain que, comme à ce moment-là qui est resté gravé dans sa mémoire, il ne pourra détacher ses pieds du sol. Inquiet, il fait aussitôt quelques pas vers la sortie et comme l'autobus s'arrête justement, il descend sans se demander où il est. Le simple plaisir de respirer l'air frais à pleins poumons et d'avancer à sa guise dans la rue chasse le souvenir de cette longue marche où, aveuglés par la pluie, couverts de boue, ils avaient réussi aux petites heures à franchir clandestinement la frontière hongroise.

Une jeune femme passe à côté, de lui et il hume son parfum qui lui rappelle étrangement celui de sa mère. Le parfum avait été son seul luxe. Elle y tenait. À Londres, où ils avaient échoué après un interminable exode sous les bombardements [14] allemands, elle gardait sur elle un minuscule flacon. Les utilisations du précieux liquide étaient multiples et il servait entre autres à désinfecter les égratignures de Grazyna qui avait le don de tomber un peu partout sur les genoux et de se faire mal. Il en avait même emporté sur le col de son veston en quittant sa mère pour devenir pensionnaire dans cette horrible école où tout le monde parlait anglais et où personne ne parvenait à prononcer correctement son nom. Conformément à la décision de l'oncle Olgierd, qui s'occupait d'eux en l'absence de son père dont ils étaient sans nouvelles, il y resta jusqu'à la fin de ses études.

C'est curieux, pense Henryk, des années ont passé et pourtant j'ai toujours l'impression que le sort a injustement privilégié mon oncle

aux dépens de mon père. Lui n'était que garde-chasse et heureux de l'être, tandis que son frère étudiait, peignait des portraits sur commande et, célibataire, menait une existence agréable à Varsovie. Ma mère eut beau répéter que nous lui devions tout puisqu'il nous avait sauvés tous les trois de la misère, ainsi que tante Stasia et ses deux fils, mais moi je lui en voudrai toujours parce qu'il était là, tandis que nous étions sans nouvelles de mon père.

Le wagon du métro est presque vide. Henryk s'installe près de la fenêtre, les portes se ferment, les murs noirs couverts de plusieurs couches de saleté l'encerclent et il se sent oppressé : puis c'est la station suivante, les lumières, les affiches publicitaires, les gens sur le quai, un soulagement passager et à nouveau l'angoisse. Il voudrait être assez riche pour ne plus jamais être obligé de prendre le métro et cette idée le fait sourire. Il y a des années, quand, couché à côté de sa mère dans un couloir du métro souterrain de Londres, il attendait la fin de l'alerte, il s'était promis de ne pas y mettre les pieds après la guerre. Sa mère l'avait rassuré alors, lui avait prédit qu'il deviendrait riche et aurait de belles voitures, tout en caressant ses cheveux de ce geste tendre qui lui était particulier et qui l'agaçait, lui, son grand fils, parce qu'il se sentait réduit à nouveau au rôle de l'adolescent à peine pubère. Selon l'oncle Olgierd, il suffisait de rester célibataire pour profiter des joies [15] et des plaisirs de la vie, mais cela non plus ne s'était pas avéré juste puisque lui aussi avait été obligé de continuer à prendre le métro et à compter chaque sou.

Henryk émerge sur le trottoir. Le ciel s'assombrit, des vagues d'un gris plus foncé chassent les nuages blancs et au loin une mince ligne rouge se dessine doucement comme si le peintre de l'univers essayait sur sa palette une nouvelle couleur. La rue Legendre est proche mais le restaurant polonais n'ouvre ses portes que dans une heure environ et il décide de faire un tour au parc Monceau dont la haute grille en fer forgé s'élève juste en face. Les allées sagement ratissées sont vides. Les enfants sont à l'école, les amoureux au bureau ou à l'usine, les vieilles dames et les vieux messieurs découragés par le temps maussade sont restés à la maison. Devant la statue de Frédéric Chopin les feuilles d'automne, ramassées en petits tas, sont trop mouillées pour s'envoler. L'eau leur donne la stabilité tout en précipitant leur décomposition. De longs vers de terre se tortillent par-ci par-là. Henryk fait le tour puis pris d'une rage subite se met à les piétiner. Il a beau savoir

que cela ne servira à rien, que ceux qu'il écrase sous ses talons seront remplacés par d'autres, cela lui fait plaisir. La statue du grand musicien, immobile sur son socle, ne craint ni la pluie ni la vermine. Les génies ne risquent pas d'être grugés par l'érosion inexorable du temps. Les médiocres, tels que lui, doivent bouger, s'agiter, car pour eux c'est le seul moyen de ne pas pourrir sur place comme ces feuilles d'automne.

Ma mère est morte, pense Henryk, l'oncle Olgierd termine ses jours dans une institution pour incurables et seule tante Stasia lui rend visite. Isolés à Londres, ils ont ainsi l'occasion de parler entre eux en polonais et d'évoquer leur passé commun. Les cousins, Zbigniew et Wlodek, vivent en Australie, gagnent beaucoup d'argent et pourvoient à leurs besoins. À côté d'eux, je fais figure d'un raté ou d'un sale égoïste, ce qui en fin de compte revient au même. Il ne me reste de tout ce monde de mon enfance que Grazyna, ma sœur, mais elle a sa vie et moi la mienne. Elle progresse et, moi, je régresse. Quand on se rencontre, on n'a pas grand-chose à se dire. J'irai la voir cette [16] semaine, décide-t-il, mais il sait dans son for intérieur qu'il remettra indéfiniment cette visite, comme il le fait depuis des années.

Mariée à un avocat polonais qui ne peut avoir à Paris qu'un emploi minable dans une agence de voyages, mère de deux enfants, Grazyna se coltine courageusement avec la réalité, travaille comme secrétaire, copie et traduit des textes chez elle le soir et rêve d'acheter un pavillon en banlieue. Elle a un but, des objectifs et constamment pressée, s'étonne de sa disponibilité à lui, son frère. Enthousiaste, gaie, souriante, visiblement amoureuse de son mari, préoccupée par l'avenir de ses enfants, elle l'invite à Noël et à Pâques, mais ne peut faire plus.

— Tu dois te secouer, lui dit-elle alors, réagir, t'impliquer, ramasser des fonds pour *Solidarnosc*, ou t'occuper de la bibliothèque polonaise. Ah, si j'avais autant de moments libres que toi, je sais bien ce que je ferais. Je me rendrais utile !

Henryk l'écoute poliment et se tait. Car à quoi bon expliquer qu'il a déjà vécu tout cela, puisqu'elle le sait mieux que lui, quoiqu'elle se comporte comme si elle l'ignorait. Pour Grazyna, il y a trois périodes

successives du passé que sa mémoire a retenues d'une façon sélective. La première période, celle de leur enfance commune, est importante car elle tient à ce que ses enfants en retirent un enseignement moral et un amour pour leurs grands-parents qu'ils n'ont pas connus et dont ils ne peuvent même pas fleurir les tombes. La deuxième période, c'est celle de la guerre et là sa sœur a plusieurs trous de mémoire plutôt voulus que réels. D'une part, elle veut que ses enfants deviennent des patriotes polonais, donc qu'ils comprennent qu'on leur a volé leur pays natal, mais, par ailleurs, il ne faut pas qu'ils apprennent à haïr les Allemands et les Soviétiques car c'est là, selon elle, un sentiment indigne de véritables chrétiens. Comment dès lors raconter les cruautés subies, sans susciter par ricochet des réactions hostiles à l'égard de ceux qui en étaient responsables ? La troisième période finalement, la plus récente, celle qui concerne l'exode, lui paraît douteuse sur le plan éducatif.

[17]

— Toi et moi, aime-t-elle répéter, nous sommes et resterons à jamais des personnes déplacées, sans parler de Tadek, mon pauvre mari. Je veux que mes enfants se sentent Français, de vrais Français ! Toi, tu rêves de créer une relève, moi j'estime qu'il est inutile d'imposer à des êtres jeunes qui ne demandent qu'à vivre et à grandir, le poids d'un passé qui n'est pas le leur et d'un pays qui, quarante ans après la guerre gagnée en principe par l'Occident, est encore en train de lutter pour retrouver sa liberté et son indépendance réelle. Tu me comprends, j'espère ?

Henryk doit se contenter en somme de ne pas montrer en présence de ses neveux à quel point il se sent gêné de ne pouvoir communiquer avec eux qu'en français. Louise et Gilles, les enfants de sa propre sœur, sont ainsi pour lui des étrangers et ses rapports avec eux sont plus froids que ceux qu'il entretenait autrefois avec ses élèves du lycée polonais de Lésageux où il était professeur. La langue commune forge des liens plus forts que les liens du sang, pense-t-il. Il faut absolument que je note quelque part cette phrase.

La statue de Frédéric Chopin disparaît au bout de l'allée, seul point fixe dans la brume. Henryk a l'impression de tourner en rond à la recherche d'un trésor qui n'existe pas. En somme ce qu'il veut, c'est l'attachement, l'amour, une famille, un foyer qu'il pourrait considérer comme sien et ne peut pardonner à sa sœur de ne pas avoir su, ou voulu, le créer pour lui. Je suis un solitaire et je veux le rester, décide-t-il en retrouvant la rue, le bruit et l'animation du soir. Je n'ai pas le droit de reprocher à Grazyna sa façon de mener sa barque. Les voitures roulent sur la chaussée, les lumières s'allument aux fenêtres, les gens rentrent chez eux après une journée remplie de préoccupations, tirent les rideaux, s'enfoncent dans leurs habitudes et hument sans doute les odeurs de cuisine où quelqu'un mijote pour eux le repas. Au numéro vingt de la rue Legendre, la maison des anciens combattants polonais paraît vide. Henryk pousse la lourde porte d'entrée, songe une fois de plus qu'il est stupide de la laisser ouverte sans surveillance et se retrouve dans la cage d'escalier. Pour son plaisir, il monte au troisième [18] étage, constate avec satisfaction qu'on a lavé enfin la plaque qui indique que le bureau des anciens combattants est toujours ouvert aux mêmes heures du matin et de l'après-midi et redescend. Les murs nus portent les traces des tableaux qui ont été volés et de ceux qui ont été enlevés par la suite pour qu'ils ne subissent pas le même sort. Ces taches plus claires sur les murs sales ont pour lui valeur de symboles, car il se souvient fort bien de ce que représentaient les peintures qui étaient la autrefois, à cette époque faste où la maison vivait au rythme du va-et-vient des visiteurs fraîchement arrivés en France. Ils portaient des uniformes et avaient le verbe haut, ils discutaient de la victoire, de leurs faits d'armes, des batailles de Tobrouk et de Monte Cassino. Parfois, se faufilaient parmi eux ceux qui n'avaient ni statut militaire ni reconnaissance, les survivants de l'insurrection de Varsovie, les maquisards, filles et garçons, des jeunes, des enfants presque, qui admiraient les décorations des autres et qui ne prenaient que rarement la parole en public. Le présent était beau, on refusait d'admettre que l'avenir demeure incertain et on dansait dans la grande salle du premier étage. Henryk, qui venait d'arriver de Londres, était très entouré. Sous les photos des généraux Maczek et Anders, il expliquait aux officiers qui avaient combattu sur tous les fronts ce qui se passait dans les bureaux où on préparait leur démobilisation et où lui-même travaillait alors.

J'étais honteux à l'époque de n'avoir connu que les bombardements pendant qu'eux se battaient en première ligne, pense Henryk, je me laissais pousser la moustache pour me vieillir un peu et je pérerais sans me rendre compte à quel point j'étais ridicule.

Le restaurant est vide. Il entre, salue Barbara, la gérante, prend possession de sa table, toujours la même à côté de la fenêtre et allume la lampe, placée au milieu. Le reflet de l'abat-jour rouge sur la nappe blanche lui paraît sinistre. Barbara, la petite femme énergique, dont on oublie l'âge en la voyant travailler avec entrain, s'approche.

— Figurez-vous, dit-elle, que le pianiste est encore en retard. C'est insensé. J'ai beau lui répéter que c'est inadmissible, [19] il n'a aucun sens de l'heure ce garçon. Les temps sont durs et en semaine il n'y a pas beaucoup de clients. Quand ils entendent la musique de la rue, cela crée l'atmosphère et attire du monde, des étrangers surtout qui y sont très sensibles. L'Association des Anciens Combattants veut augmenter le prix de ma location, mais moi je dois faire mes frais, payer le personnel et gagner quelques sous. Sans cela, à quoi bon continuer ?

Henryk connaît par cœur ses problèmes et bien qu'elle exagère à plaisir ses difficultés financières, il lui manifeste volontiers sa commiseration. Ce soir, cependant, il n'a aucune envie de discuter, alors pour couper court à ses plaintes il se lève, traverse la salle, s'installe au piano, et commence à jouer une valse. Il n'a pas étudié la musique, mais joue facilement de mémoire n'importe quoi et cela lui procure un certain plaisir. N'ayant jamais rêvé de devenir virtuose, il retire de la satisfaction du simple fait de pouvoir rendre la mélodie qui naît d'abord dans sa tête, puis se précise et se décompose en une succession de sons harmonieux que ses doigts font naître des touches noires et blanches un peu jaunies par endroits, qu'il frappe avec beaucoup de force.

Légèrement désaccordé, le piano demeure le principal témoin du passé, un lien entre les rêves insensés et les réalités, entre la grandeur de la cause qu'ils ont défendue et la médiocrité de sa propre existence quotidienne. La vie normale, sa vie, cesse de lui peser, il se laisse porter par la valse que sa mère chantonnait, un fil ténu s'établit entre la

maison en bois de son enfance, entre les forêts à perte de vue de Puszcza Bialowieska et le petit appartement sombre de Londres où le piano acheté d'occasion encombra la pièce qui servait de salon et de chambre à coucher. Deux couples entrent, puis quelques autres clients et il capte au passage leurs regards admiratifs, alors après la valse, il attaque la Grande Polonaise de Chopin. Mi-cabotin, mi-rêveur, il ferme les yeux, imagine les silhouettes de danseurs et un jeu de miroirs qui multiplient les splendeurs des décors d'une époque révolue, puis, sans transition efface l'image en jouant une chanson d'amour d'avant-guerre qu'il avait considérée longtemps comme polonaise, jusqu'à ce qu'il [20] apprenne qu'il s'agissait de la traduction d'une rengaine américaine, à la mode dans les années trente. Derrière son dos, quelqu'un se met à chanter, la voix est belle, bien placée, avec des intonations chaudes qui mettent en relief les mots d'amour usés et leur redonnent une nouvelle jeunesse.

Henryk ne se retourne pas. Il craint d'être déçu. Il la veut jeune et belle, et c'est à ce point important pour lui qu'il ressent une tension intérieure, cette sorte d'attente qu'il avait connue autrefois quand il courait à ses premiers rendez-vous avec Ivonka. Elle portait l'uniforme de la marine, habitait à l'hôtel de la rue Duphot, occupé alors par les femmes militaires des forces britanniques, et elle disait l'aimer. Tendre, douce et passive, elle s'était décidée néanmoins à le quitter pour un colonel chauve qui roulait encore carrosse, mais qui, après la démobilisation, n'était plus dans ses vêtements civils qu'un pauvre homme plutôt laid. Une autre mélodie trotte aussitôt dans sa tête, car à chaque période de sa vie correspond une chanson qui évoque des scènes du passé. Il frappe les touches du piano avec rage. Quand Ivonka lui avait annoncé son mariage avec le colonel, il avait failli la tuer, mais velléitaire, il se contenta de boire beaucoup, de hanter les caves de Saint-Germain-des-Prés et d'écouter Juliette Gréco. Par la suite, cependant, toutes les femmes qu'il avait pu rencontrer sur son chemin avaient payé pour le départ de la douce Ivonka qu'il avait aimée de cet amour romantique et pur dont on porte indéfiniment les marques. Cela lui avait pris des années pour comprendre qu'elle ne cherchait pas un amant, mais un père, la sécurité, l'illusion d'une stabilité qu'elle n'avait pas connue, enfant de la guerre et de l'exode, orpheline qui pour toute famille n'avait que la marine britannique. Dans ces années cinquante, la marine ne voulait plus d'elle, on la renvoyait à la vie normale com-

me des milliers de filles et de garçons, d'hommes et de femmes, qui ne savaient ni où aller ni que faire. Affolée, Ivonka avait sauté à pieds joints dans le mariage avec un homme pour lequel elle ne ressentait que de l'estime.

Henryk fait vibrer le piano une dernière fois et cesse de jouer. Il a faim et veut sentir la chaleur du vin se répandre dans [21] son corps, puis chasser progressivement ce vide obsédant dont il ne parvient pas à préciser la cause. Autour, on applaudit, tandis qu'il se lève, s'incline légèrement et se dirige vers sa table. Barbara, la gérante, se précipite à sa rencontre.

— Venez, que je vous présente Nata Pyrek, dit-elle. Cela fait juste un an qu'elle est à Paris. Elle a du talent, vous l'avez entendue tantôt. C'est une fille de *Solidarnosc*, ajoute-t-elle plus bas, qui ne parle pas beaucoup de ses expériences bien qu'elle ait passé plusieurs mois en prison.

Barbara le tient fermement par le bras, il n'a aucun moyen de lui échapper et la femme debout, à côté du mur, lui sourit de cette façon particulière qui le rend incapable de rester sur la défensive. Ses lèvres s'écartent sur ses dents très blanches, mais ses yeux bleus demeurent tristes et comme voilés. Il remarque qu'elle est grande, bien en chair, contrairement aux Françaises qu'il lui arrive de côtoyer dans les rues, et qu'elle a de fort belles jambes. La jupe noire évasée et le pull-over blanc à col roulé qu'elle porte soulignent la largeur de ses épaules, la minceur de sa taille, son ventre plat et ses hanches rebondies. Ses cheveux blonds, très longs, tombent sur son front et cachent en partie son visage. Elle secoue la tête, écarte sa crinière en la rejetant en arrière et elle lui tend la main de cette façon particulière aux Polonaises qui s'attendent encore à ce que selon la tradition, l'homme s'incline devant elles dans un baisemain traditionnel. Elle est séduisante et se croit irrésistible, pense Henryk, mais je n'ai plus l'âge de me laisser prendre aussi facilement. Droit comme un piquet, il s'écarte et bafouille quelques mots de politesse qu'elle reçoit comme un hommage et une invitation à partager son repas. Barbara insiste, les pousse vers une table, déplace les chaises et les installe face à face.

Il y a maintenant plusieurs clients dans la salle. Autrefois, on le saluait ici au Passage, les gens se tournaient vers lui, il connaissait l'histoire de chacun et tout le monde connaissait la sienne. Ensemble, ils formaient une sorte de famille, heureuse de se retrouver, dont il ne reste plus rien en fait puisque le temps, comme la rouille, a rongé les liens. Ce sont les Français [22] qui prédominent dans la salle, des jeunes gens attirés par l'exotisme des plats qu'on leur sert à des prix plus que raisonnables, des Polonais, fraîchement arrivés, nouveaux immigrants, ou touristes de passage qui vivent aux États-Unis, au Canada ou en Australie et qui, perdus dans Paris, viennent là en quête d'une atmosphère, des odeurs et des goûts de leur prime jeunesse.

— Monsieur le professeur, comme je suis content !

Roinek Kowalski, son ancien élève, est là devant lui. Henryk le regarde et ne peut s'empêcher de ressentir une étrange émotion.

— Mon Dieu, cela fait des années, dit-il. Je vous croyais en Pologne.

— Me voilà de retour, professeur, et heureux de pouvoir vous remercier de vive voix pour tout ce que vous m'avez appris. Cela fait plusieurs mois que je vous cherche. Je suis même allé à Lésageux. Je ne parviens pas à croire que notre lycée a été fermé. J'y ai emmené ma femme. Car je suis marié. Eh oui, une Polonaise pure laine, comme Nata, que j'ai rencontrée à Varsovie et qui a accepté de me suivre. Oh, professeur, il faut que vous nous rendiez visite. Visia sera si heureuse ! Je lui ai tant parlé de vous qu'elle croit déjà vous connaître.

— Que faites-vous ? demande Henryk.

— Des traductions... J'ai commencé en Pologne où je suis resté deux ans, et depuis, j'ai eu la chance de décrocher des contrats ici.

Mais je vous expliquerai tout cela quand vous viendrez dîner chez nous. Toi aussi, tu viendras, n'est-ce pas, Nata ?

Elle lui sourit, Henryk serre sa main et s'assoit en plaçant sa chaise de façon à tourner le dos à la salle.

— Comme ça, vous êtes professeur, dit Nata admirative. Vous enseignez à la Sorbonne ?

Sa voix basse, profonde, a une séduction qui agace Henryk parce qu'il lui semble qu'elle en use pour le forcer lui, l'homme libre, à devenir son serviteur.

— Je suis infirmier dans un hôpital pour malades mentaux, répond-il sèchement.

[23]

Barbara leur apporte deux vodkas et s'éclipse. Pensive, Nata tourne le verre entre ses mains en le fixant obstinément. Il était décidé de refuser de répondre à ses questions, mais son mutisme le rend bavard.

— Romek Kowalski, que vous connaissez mieux que moi sans doute, a été mon élève au lycée polonais de Lésageux où j'enseignais la littérature, le français et l'histoire. Pour lui, j'étais et je suis resté son professeur.

— Aviez-vous beaucoup d'élèves ? demande-t-elle comme si cela avait une importance capitale.

— Oui. Dans les années soixante les émoluments étaient symboliques, les perspectives d'avenir fort limitées, mais le corps professoral tenait bon. Nous avions parmi nos élèves les gosses des anciens com-

battants, des jeunes dont certains étaient nés en Pologne et d'autres, tels que Romek, en France. Les parents, des professionnels, déçus pour la plupart comme la majorité des immigrants, ou encore des descendants de braves ouvriers arrivés ici avant la Première Guerre mondiale, tenaient à ce qu'ils connaissent l'histoire et la littérature polonaises, tout en suivant le programme déjà très chargé des lycées français, et qu'ils réussissent leur bac parmi les premiers. Le patriotisme, vous comprenez... Il ne leur suffisait pas qu'ils soient bons, il fallait absolument qu'ils soient les meilleurs, ces jeunes !

— Cela devait être difficile pour vous ?

— Mes plus belles années, répond Henryk malgré lui. Malheureusement, d'une période à l'autre les pressions devenaient de plus en plus lourdes. Le gouvernement de Varsovie ne nous aimait pas. Il y a eu des critiques, des démarches, des pourparlers diplomatiques, des ententes officielles et officieuses avec le ministère de l'éducation et finalement le gouvernement français a décidé de fermer le lycée. Une simple technicalité ; on a cessé de reconnaître nos diplômes.

— Cela a dû être terrible pour vous, murmure Nata.

Non, il ne veut pas de sa pitié, de sa sympathie et de sa compréhension ! Henryk éclate d'un rire qui sonne faux.

[24]

— Désormais, j'enseigne aux malades mentaux l'art de se comporter comme des gens normaux. C'est fascinant, je vous assure. Il lève son verre de vodka, l'oblige à en faire autant et le vide d'un trait. — Je suis très heureux parmi les fous. Avec eux au moins, je sais que je ne suis pas responsable de leurs fantasmes, tandis qu'avec les jeunes c'est différent, veut, veut pas, on les influence. Voyez-vous, les malades mentaux ne croient en rien en dehors de leurs propres obsessions : mes élèves, eux, voulaient absolument avoir des idéaux, une cause

digne de sacrifices, celle de leur patrie, des rêves et des enthousiasmes... À la longue, c'était désespérant !

— Moi, je crois dans mon art, dit doucement Nata. À tort ou à raison je m'entête à continuer. Mes professeurs du conservatoire de Varsovie me prédisaient une grande carrière, mais maintenant je suis contente quand je parviens juste à gagner ma vie avec mes chansons.

— Vous avez une très belle voix, admet-il presque malgré lui, car il tient surtout à ne pas la flatter, mais cela ne suffit pas nécessairement.

Et puis, tout en mangeant des plats de leur pays, ils retrouvent une intimité tissée de souvenirs. Henryk évoque son enfance et Nata parle d'une époque bien plus récente, du restaurant de la Vieille Ville, ce quartier de Varsovie qu'elle semble affectionner tout particulièrement, où on sert le canard aux pommes, mais où il faut attendre devant l'entrée parce que les tables sont toujours prises. Avec qui dînait-elle là-bas ? se demande Henryk. Est-elle mariée ? Subrepticement, il examine ses doigts, ne voit pas d'alliance et cela le rassure.

— Viens chanter, dit Romek Kowalski en se penchant par-dessus son épaule.

Ils se connaissent depuis longtemps, pense Henryk, et paraissent très amis. Méfiant, il les observe tout en aidant Nata à contourner la table.

— Ne partez pas, professeur, murmure-t-elle en le frôlant comme par mégarde, je vais revenir.

Romek se met au piano. Il joue d'une façon mécanique, mais sans fausses notes. La voix de Nata remplit la salle. Un [25] couple se met

à danser entre les tables et animé par une gaieté subite, se trémousse aux sons de la polka, puis change d'attitude dès que Romek attaque un tango, et adopte sur commande des poses langoureuses.

— Venez, dit Nata, en s'approchant de Henryk les bras tendus. Venez...

Il l'enlace, sent la pression de ses seins contre son torse, s'étonne de la souplesse de sa taille et recule légèrement en la maintenant à cette distance qui dans un certain monde, son monde, est encore de mise. Le jeu de mouvements qu'il pratique avec art parce qu'il danse bien est différent avec elle, cesse de ressembler à une gymnastique et se transforme en un engagement total de leurs deux corps. Romek se tourne et lui sourit d'un air entendu, Barbara cligne de l'œil et cela l'agace ! Il a l'impression d'être l'objet d'une farce dont il ignore les tenants et les aboutissants, une sorte de marionnette qui agit selon la volonté de ceux qui à son insu tirent les ficelles. Dans ses bras, Nata chante en polonais et le refrain connu se transforme en un aveu à cause de l'expression de son visage et de l'éclat de ses yeux.

— Je suis fatigué, dit-il brusquement pour rompre le charme. Je dois partir. Veuillez m'excuser.

Elle ne manifeste ni surprise ni déception, se libère, recule jusqu'au piano et continue de chanter en regardant Romek comme si personne n'existait en dehors de lui. Visiblement impressionné et mal à l'aise, Romek s'agite sur son tabouret et joue de plus en plus fort en faisant gémir inutilement le vieux piano.

Dehors, il pleut. Henryk arrive à la station de métro et c'est là seulement qu'il se rend compte d'avoir oublié son imperméable. Je n'y retourne pas, décide-t-il. Autant téléphoner. À l'autre bout du fil, Barbara le rassure, promet de garder son manteau jusqu'au lendemain et manifeste un drôle de contentement quand il lui annonce qu'il prend le dîner de la chanteuse à son compte.

— Nata paraît triste depuis votre départ, minaude-t-elle, mais il ne la laisse pas continuer et raccroche.

[26]

Il est trempé, fatigué et l'idée de monter quatre étages lui est particulièrement pénible, alors il s'efforce de le faire aussi vite que possible pour transformer une obligation en une sorte d'exploit sportif et ne s'arrête que sur son palier. Son cœur bat la chamade, il pense qu'il n'a plus l'âge des performances et se console en se disant qu'il ne l'a jamais eu.

Son appartement, son refuge, comme il l'appelle, une grande pièce où les disques disputent l'espace aux livres, est accueillant. Il enlève son veston, prend une serviette et se sèche les cheveux, puis fait bouillir à la cuisine de l'eau pour le café. On frappe à la porte. C'est le voisin qui, selon son habitude, vient emprunter du pain, du lait ou des cigarettes. C'est sa façon à lui d'affronter les fins de mois difficiles.

— Une caisse pour vous, dit-il. Non, je ne peux pas la déplacer seul. Venez pousser de votre côté. À deux, on y arrivera.

Ils parviennent à la rentrer dans l'appartement et aussitôt l'homme s'en va parce que son amie est justement chez lui et l'attend.

Henryk tire la lourde caisse, se demande ce qu'elle peut bien contenir et sans examiner les timbres et les tampons de la poste entreprend d'arracher les clous. Il y a tout d'abord une enveloppe et une longue lettre de tante Stasia.

Ton oncle Olgierd vient de mourir. L'Association des Anciens Combattants s'est occupée de tout. Comme il ne voulait pas que tu viennes à Londres pour assister à ses obsèques, je n'ai pas jugé bon de te prévenir. Tu liras son testament que je t'expédie ci-joint et tu comprendras. Il n'a pas souffert, le pauvre. Pour ton oncle, la mort a été une délivrance. Les derniers temps il ne se levait plus de son lit, refusait de manger et ne

parlait qu'à monsieur l'aumônier. Avec moi, il était parfois difficile, que Dieu lui pardonne là où il est, mais il m'attendait quand même et je lui rendais visite tous les jours. Tu sais, cela fait plus de deux semaines qu'il n'est plus et je ne peux toujours pas m'habituer à l'idée qu'il a cessé de m'attendre. Le matin, quand je me réveille, je pense à lui et je prie, puis, dans l'après-midi je marche jusqu'à l'hôpital bien que cela me fatigue et que ce soit [27] inutile. Faut prier pour ton oncle, mon garçon, c'était un homme bon auquel nous devons tous, toi et moi, mes fils, ta sœur Grazyna, d'être encore de ce monde. Sur cette pensée je te laisse, car il me faut commencer à vendre mes meubles et à faire mes bagages. Je quitte Londres définitivement pour aller finir mes jours avec mes fils en Australie. C'est un long voyage, mais j'ai décidé de l'entreprendre. Maintenant que ton oncle est mort je n'ai plus personne de qui m'occuper, autant donc quitter ce pays où j'ai trop de souvenirs et recommencer à neuf ailleurs, où quelqu'un aura peut-être encore besoin de moi !

Henryk plie la feuille, la glisse dans sa poche et sort de la caisse le parchemin soigneusement enveloppé sur lequel son oncle a écrit son testament en lettres gothiques, calligraphiées, dorées et entourées de fioritures, qu'il se met à déchiffrer lentement à mi-voix. Olgierd y confesse ses remords et affirme qu'il ne se pardonne pas la mort de son frère dont il est responsable, puisqu'il n'a pu arriver à temps pour l'empêcher de s'enrôler dans l'armée comme volontaire et l'obliger à traverser avec lui la frontière verte.

Mon frère unique, Marian Wolinski, ayant été assassiné sauvagement par les Soviétiques dans la forêt de Katyn d'une balle dans la nuque, mon frère n'ayant eu ni enterrement ni sépulture chrétienne, je demande qu'on me traite de la même façon. Personne de ma famille ne doit assister à mes obsèques, ni même connaître le cimetière et l'endroit où je vais reposer. Je laisse tout ce que je possède, c'est-à-dire mes peintures, à Henryk, mon neveu, fils de mon frère, que je n'ai su ni aider ni guider de

mes conseils, comme je l'aurais dû, et à qui je demande de me pardonner.

Henryk dépose le parchemin sur sa table de travail, s'agenouille et commence à sortir les toiles. Ce sont les images de son enfance, Les-niczowka, leur maison dans le bois, un départ pour la chasse, des traîneaux attelés de chevaux, la neige, l'hiver, la Nuit de Noël, l'église, la messe de Minuit, le portrait de sa mère, parfaitement réussi et celui de son père en costume [28] de garde-chasse. Je ne savais pas qu'il avait continué à peindre tout en travaillant comme gardien de nuit, pense Henryk et maintenant il est trop tard pour lui dire mon admiration. C'est une découverte si surprenante qu'il examine chaque toile avec une attention soutenue, cherche la signature et s'étonne de reconnaître celle de son oncle. Petit à petit il commence aussi à comprendre. Parmi les peintures, les croquis et les dessins il y a les champs vides, survolés par des corbeaux noirs, des trains dont les wagons n'ont pas de fenêtres, des foules de déportés qui attendent, un sous-bois sous la pluie, des hommes représentés de dos, les bras attachés en arrière avec du fil de fer et des soldats en train de tirer, le charnier, des corps tordus dans un dernier spasme, couchés sur la neige, des maisons de paysans qui brûlent, des gens qui courent, tournent en rond, veulent échapper à leurs poursuivants et n'y parviennent pas, des images précises, réalistes et des visions à peine esquissées, mais non moins poignantes. Sur une des toiles, le ciel gris touche la terre à l'horizon, une mince ligne rouge se dessine derrière les nuages et tout cela est à ce point vivant que Henryk ne parvient pas à en détacher les yeux.

L'oncle Olgierd refusait de me montrer ses peintures pour que je ne sois pas confronté avec l'horreur, pense-t-il. Katyn, le sous-bois, l'assassinat de mon père, les soldats soviétiques, l'exécution des officiers polonais désarmés, parmi lesquels il se trouvait, le crime impuni ! C'est insensé ! J'ai l'impression de vivre ces moments avec lui...

La nuit s'écoule lentement. Il place les toiles les unes à côté des autres et s'efforce d'examiner et de retenir chaque détail. Les couleurs sont étranges, la technique très personnelle et l'ensemble produit une sorte d'hallucination, cette incapacité d'oublier ce qu'on vient de voir, qui est le propre des grandes œuvres d'art.

— Il faut absolument que je fasse évaluer ces toiles par quelqu'un d'autre, quelqu'un qui n'est pas impliqué, qui ne sait même pas ce qui s'est passé...

Henryk entend le son de sa propre voix et sursaute. Suis-je en train de perdre la raison ? se demande-t-il en allumant toutes [29] les lampes, y compris l'horrible plafonnier de la cuisine auquel il ne touche jamais. Son père est là quelque part, derrière son dos et en vain il essaie de lui expliquer quelque chose qu'il ne parvient pas à saisir. C'est à la fois un ordre et une plainte, des paroles décousues et un appel. Le jour commence à pénétrer par la fenêtre quand il se décide enfin à rouler quelques toiles, les enveloppe et quitte son appartement.

Au bistro de la place de la République les premiers clients prennent leur café-crème debout, sur le zinc. Le café fraîchement préparé et les croissants chauds sentent bon. Les pulsations de la vie normale, quotidienne, lui rendent sa lucidité. Il vide sa tasse, fume deux cigarettes l'une après l'autre, se calme et s'en va. La galerie de peintures qui se trouve au Quartier Latin et dont il connaît la propriétaire est encore fermée. Il s'appuie contre le mur, le lourd paquet dans les bras et attend, tout en réfléchissant à ce qu'il va dire pour la convaincre d'exposer les tableaux de son oncle.

Veuve d'un antiquaire d'origine polonaise, Adrienne Desmeules lui avait manifesté par le passé beaucoup de sympathie. Il lui est arrivé même, bien qu'elle soit plutôt avare, de l'inviter à ses vernissages et de l'emmener dîner ensuite dans un des bons restaurants de Paris.

— Vous êtes mon chevalier servant, disait-elle alors et comme je ne suis plus ni jeune ni belle, j'apprécie beaucoup votre présence à mes côtés.

Elle comprendra, pense Henryk, l'importance de ces œuvres et les fera connaître, puis quand Adrienne Desmeules arrive dans sa grosse voiture, il n'est plus du tout certain du bien-fondé de sa démarche.

— Quelle bonne surprise !

Elle stationne la voiture, descend et lui tend la main. Henryk l'aide à déverrouiller la porte, allume les lumières et aussitôt certains tableaux sur les murs reprennent vie, tandis que d'autres continuent à demeurer ternes et sans intérêt. Tout en enlevant son manteau dans la petite pièce attenante, Adrienne Desmeules parle de ses dernières acquisitions, commente ses rencontres avec les peintres et se moque de la prétention de certains. [30] Henryk ouvre son paquet et place les toiles de façon à ce qu'elle puisse bien les voir quand elle reviendra.

— Francisco de Goya !

Surprise, étonnée, Adrienne Desmeules dépose d'un coup sec son sac sur le bureau.

— Dites-moi vite où vous avez trouvé cela. C'est fantastique ! Je ne connais personne à Paris qui soit capable de peindre de cette façon-là. Absolument fantastique ! Des œuvres d'art dignes d'être exposées dans les plus grands musées.

Elle s'approche, recule, s'approche encore, excitée et inquiète, comme si elle craignait que les peintures apportées par Henryk puissent disparaître, se dissoudre et lui échapper.

— Des originaux ou des copies ? demande-t-elle finalement en prenant une loupe pour mieux identifier la signature.

— Des originaux, répond Henryk d'une voix sourde. À force de vouloir paraître neutre il a du mal à parler. — Ce sont des scènes de déportations. Ça c'est la forêt de Katyn, là où mon père a été assassiné... Vous savez, je crois vous avoir déjà raconté qu'en 1943 on avait découvert dans un village russe, à l'ouest de Smolensk, un charnier... Des officiers polonais, prisonniers de guerre, ont été liquidés par des Soviétiques, au mépris de toutes les conventions du monde civilisé,

comme ça d'une balle dans la nuque... Mon père était parmi eux... Les responsables n'ont jamais été jugés comme des criminels de guerre, bien qu'une commission de la Croix-Rouge ait fait enquête et ait déposé un rapport. À l'époque, Staline avait déclaré que...

— Oui, oui, je me souviens, l'interrompt Adrienne Desmeules sans quitter des yeux les tableaux. Est-on obligé de l'indiquer lors d'une exposition éventuelle ?

— Mais bien sûr ! Quelle question !

— Est-ce vraiment indispensable ? Ce sont des œuvres qui ont valeur de symboles. Le meurtre comme la souffrance sont universels. Les précisions de ce genre ont des implications politiques dont l'art n'a que faire.

[31]

Surpris, indigné, Henryk aspire la fumée de sa cigarette et se domine.

— Écoutez, dit-il, vous avez organisé il n'y a pas longtemps cette exposition hallucinante dont tout Paris a parlé.

— Oui, admet-elle, visiblement flattée. C'était la rétrospective des peintures inspirées par les atrocités de la dernière guerre. Les atrocités commises par les Allemands, ne l'oubliez pas, tandis qu'ici il s'agit des événements qui n'ont pas été prouvés, des images réalistes, magistrales, mais... Adrienne Desmeules recommence à examiner les toiles en se servant de sa loupe.

— J'ai lu quelque part, dit Henryk en dominant sa rage, que les Soviétiques se proposent justement de faire toute la lumière sur cette affaire. Cela fait partie de leur nouvelle politique de transparence. Il est vrai que quarante-cinq ans après, les chances de trouver et de punir les responsables de ces actes barbares sont minces, mais cela ne peut compromettre votre galerie de montrer ces tableaux. Il me semble que

l'art peut et doit refléter des drames authentiques. Aussi authentiques que les atrocités de la guerre d'Espagne, peintes par Picasso.

Pourquoi est-ce que j'essaie de la convaincre ? se demande-t-il. Pourquoi dois-je me trouver ici, devant cette femme incapable de raisonner autrement qu'en fonction des intérêts de sa galerie qui, somme toute, malgré ses protestations, n'est qu'un commerce comme un autre ?

— Vous connaissez le peintre ?

— C'était mon oncle, Olgierd Wolinski, décédé récemment à Londres.

— Ah, c'est votre héritage

Elle le dévisage comme si elle ne l'avait jamais vu auparavant et il croit déceler une pointe d'ironie dans l'intonation de sa voix.

— Je ne veux pas vendre ces tableaux, dit-il. Pour moi, il s'agit uniquement de les montrer.

— Pourquoi ? s'étonne-t-elle.

[32]

— Pour honorer les morts dont personne ne se soucie et pour leur rendre justice. L'œuvre de mon oncle est un témoignage.

— Il avait beaucoup de talent, dit-elle pensive, mais comme il s'agit d'un artiste inconnu, cela n'avancera pas votre cause. Personne ne peut prouver, après tout, que les choses se soient passées comme il les présente. Les atrocités allemandes, c'est différent. Les gens visitent encore de nos jours les anciens camps de concentration, mais personne ne peut se rendre à ce village... Ce Katyn... Et puis, que reste-t-il là-bas ? Pas de barbelés, pas de chambres à gaz, rien ! Une forêt, une fosse commune, probablement vide puisque les Soviétiques ont eu

tout le temps d'effacer les traces, et un rapport d'une commission de la Croix-Rouge. C'est peu pour ébranler les consciences

— Ces toiles-là existent !

— Oh, vous savez, mon cher, les artistes de talent rendent authentiques des événements qui ne se sont jamais produits ailleurs que dans leur imagination. Après tout, votre oncle n'était pas là-bas, à Katyn, lors du carnage. Si je comprends bien, il n'y a pas eu de survivants, ni de témoins oculaires.

— Vous n'aviez pas autant de scrupules lors de cette fameuse exposition sur les atrocités allemandes, dit Henryk. Au contraire, quand vous discutiez avec les journalistes, on avait l'impression que vous en étiez vous-même une des victimes.

— Ah, que voulez-vous, essaie de plaisanter Adrienne Desmeules, il suffit d'avoir été mariée comme moi à un Polonais pour sentir des choses qui pour d'autres demeurent des abstractions. Écoutez, je suis prête, pour vous faire plaisir, à exposer certaines de ces toiles, mais pas toutes. Les paysages, les portraits, les croquis, des scènes d'hiver...

Adrienne Desmeules indique d'un geste de la main les tableaux dont il est question en évitant ceux qu'elle tient à éliminer. Au fur et à mesure qu'elle le fait, tout paraît simple et retrouve ses justes proportions. La logique, sa logique, prend le dessus sur le romantisme slave qui ne sert selon elle qu'à semer la confusion et le désordre. Henryk commence à ranger [33] lentement, posément, les toiles de son oncle. Le talent, le génie, ont-ils vraiment une importance quelconque ? Olgierd Wolinski, peintre, ne peut être reconnu à titre posthume parce qu'il a eu le mauvais goût de présenter des réalités qui vont à l'encontre des politiques selon lesquelles on a classifié des atrocités qui doivent être dénoncées, par opposition à celles qui doivent sombrer dans l'oubli.

— Vous savez, dit Adrienne Desmeules, gênée soudain, je peux vous recommander un encadreur qui me fait des prix. Ce serait dom-

mage quand même de laisser dormir ces oeuvres. Vous pouvez les suspendre chez vous et les montrer à vos amis et compatriotes.

— Merci beaucoup, dit Henryk. Je connais quelqu'un, un Russe, qui va les encadrer fort bien. Il vit à Paris depuis plusieurs années, mais il n'a pas oublié ce qui est arrivé là-bas à ses proches. L'histoire de mon père est aussi un peu celle des siens. Merci encore.

Adrienne Desmeules s'affaire, l'aide, cherche une contenance et ne la trouvant pas se met à se disculper.

— Je n'y suis pour rien... Ce n'est pas facile, ce métier-là. Je dois compter avec les réactions des critiques, du public, des nouveaux riches qui s'imaginent avoir du goût... Il y a aussi des modes, des courants qui, comme vous le savez, ont plus d'importance que...

— Le talent, n'est-ce pas ?

Ironique, Henryk l'observe pendant un instant. Adrienne Desmeules, la femme élégante d'un âge certain, se transforme sous ses yeux, perd de son assurance et cherche à se faire plaindre.

— Je tiens à garder ma galerie, dit-elle. C'est tout ce que j'ai !

Il ne l'écoute plus, prend le gros rouleau, sort et marche jusqu'à ce qu'il retrouve les quais de la Seine et le soleil qui se mire dans l'eau. Il ne voit pas les passants, n'entend pas les bruits de la rue, il s'interroge. Olgierd Wolinski, son oncle, savait-il qu'il avait du talent ? Pourquoi ne s'était-il pas imposé en peignant des paysages de la campagne anglaise, ou encore [34] des portraits de quelques personnes fortunées capables de le payer et de faire connaître ses œuvres ? Pourquoi a-t-il préféré faire surgir du néant un drame dont il n'est pas permis de parler ? En tant qu'artiste, n'avait-il pas d'ambition ou l'a-t-il sacrifiée à

une cause qui avait pour lui plus de poids que sa gloire personnelle, l'argent et la liberté qu'elle pouvait lui apporter ? Je n'ai pas su le comprendre et l'apprécier, pense Henryk. Je ne l'ai pas connu, en fait. Je suis passé à côté d'un être dont je n'ai jamais soupçonné ni le génie ni la valeur. Je suis coupable à l'égard de ce mort.

Les toiles pèsent lourdement sous son bras. Il chancelle, s'appuie contre le parapet et essaie de se calmer. La Seine coule en bas, un bateau-mouche avance lentement et une jeune femme, une touriste, s'arrête à côté de lui pour faire des photos, comme si elle voulait emporter avec elle les arbres, les vieilles maisons, le dessin délicat du pont et jusqu'à l'atmosphère de cette matinée radieuse. Non loin de là, le bouquiniste range les livres jaunis, couverts de poussière et tousse. Les toiles doivent être exposées dans un musée, une galerie, tandis que les livres... Henryk sursaute. Je vais faire faire des reproductions, se dit-il et les distribuer partout. À l'instar des copies de ces vieux bouquins, les tableaux d'Olgierd survivront, même si je ne parviens pas à les faire exposer. Les reproductions n'auront pas la valeur de l'œuvre d'art, mais le témoignage demeurera intact. C'est cela qu'il désirait sans doute et c'est donc cela l'essentiel !

[35]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre II

[Retour à la table des matières](#)

Enfermé dans son appartement, les rideaux soigneusement tirés, Henryk a l'impression que le monde n'existe pas. Tantôt il regarde les toiles de son oncle et tantôt il prend un livre, n'importe lequel, et s'efforce de s'y intéresser. Les journées vides s'allongent à l'infini. Parfois, il lui arrive de sommeiller un peu, mais il ne peut dormir de ce sommeil profond qui élimine la capacité de penser, de réfléchir et de se souvenir. Dimanche, finalement, il réagit, se reproche toutes ces journées perdues et décide d'assister à la messe.

L'église polonaise est pleine de monde et ici, la qualité du recueillement, la façon de prier issue de cette confiance totale, absolue, qui se passe de raisonnement et de philosophie et n'a que faire des doutes, est telle, qu'il se laisse porter par les murmures des voix auxquelles, comme autrefois, quand il était enfant encore, il joint la sienne. Il n'est plus nerveux ni angoissé. Un sentiment de paix s'empare de lui, un sentiment pour lequel il est infiniment reconnaissant et qu'il se promet de préserver de son mieux aussi longtemps qu'il le pourra. À la sortie, les mains se tendent, on le traite de professeur bien qu'il n'enseigne

plus depuis la fermeture du lycée de Lésageux, et [36] comme dans un jeu, lui aussi fait bien attention de donner à chacun son titre.

— Mon général, dit-il en s'attardant sur le parvis, vous avez l'air en pleine forme.

Le vieillard très droit, malgré la canne sur laquelle il est obligé de s'appuyer, bombe le torse. À côté, se tient un homme grand et solide dont les cheveux blancs paraissent argentés au soleil.

— Ravi de vous revoir, docteur, lui dit Henryk sachant que l'évocation de son métier lui fait plaisir. Il a été médecin autrefois, dans une autre vie, en Pologne, et gagne désormais sa pitance en donnant quelques cours particuliers à des étudiants en médecine et à des groupes d'infirmières. Il n'a pu repasser son diplôme, il n'a pu obtenir le droit de pratique, mais il ne se plaint pas et paraît serein. Une fois l'âge de la retraite dépassé, il ressemble à un sage que les contingences matérielles ne préoccupent plus.

— Il fait beau, professeur, mais j'ai quand même apporté l'imperméable que vous avez oublié l'autre jour au restaurant. Souriant, Romek Kowalski lui rend son manteau. — Cela fait plusieurs jours que je vous cherche. Impossible d'obtenir votre adresse. Ah, que je suis content !

— Merci beaucoup. Avez-vous le temps de prendre un apéro ? demande Henryk, en revoyant brusquement l'image de Nata.

Ils s'éloignent ensemble comme de vieux amis et marchent du même pas jusqu'au restaurant qui se trouve au bout de la rue de Mondovi. C'est assez loin, mais Henryk aime ce coin tranquille bien que proche de la place de la Concorde, où on peut s'asseoir à une table dehors et bavarder sans être dérangé par les bruits de la ville. Il manœuvre de son mieux, l'interroge sur sa femme Visia, puis se décide à parler de ce qui l'intéresse vraiment.

— Cette chanteuse, dit-il, vous savez, celle que vous avez accompagnée au piano, elle fait quoi au juste ?

[37]

La question lui brûle les lèvres depuis un bon moment déjà, mais il fait semblant de la poser comme par mégarde afin de ne pas donner l'impression à l'autre qu'il s'y intéresse.

— Ah, Nata Pyrek. Pour moi c'est une copine. Elle est née à Kolomyja, le village de mes parents. Seulement, mes parents sont partis et se sont établis en France avant la guerre déjà, tandis que les siens ont continué à vivoter sur un lopin de terre. Il fallait avoir pas mal de courage pour quitter, comme elle, ce trou perdu, s'installer à Varsovie, se présenter au conservatoire et terminer parmi les premières.

— Certainement, certainement, admet Henryk. Déjà, il entre dans son rôle de professeur et l'assume.

— Elle était très connue en Pologne et plutôt populaire, poursuit Romek. Sa carrière s'annonçait brillante.

— Alors pourquoi est-elle partie ?

— Oh, c'est compliqué... Il s'agissait tout d'abord de témoigner ici de ce que représente la vie là-bas et puis il y a eu aussi autre chose. Je vais vous le raconter, professeur, mais il faut me promettre la discrétion. La discrétion absolue !

Romek roule les « r » d'une façon amusante, mais Henryk ne l'apprécie pas. B se sent responsable, se reproche de ne pas avoir su le corriger dans le temps quand il était son élève et trouve son accent détestable, autant en polonais qu'en français. Née dans un village, fille de paysans, Nata Pyrek a réussi à se débarrasser de ces déformations linguistiques qu'il juge primaires et vulgaires, elle a un accent irréprouvable en polonais et son vocabulaire ne porte aucune trace de ses origines plus que modestes, à juger par son nom de famille.

— Nata est artiste jusqu'au fond de l'âme et les artistes quand elles aiment sont entières, n'est-ce pas ? Romek interroge Henryk du regard comme pour s'assurer de son approbation.

— Certainement, certainement, admet-il en hochant gravement la tête.

— C'était un personnage haut placé qui avait ses entrées partout, beaucoup plus âgé qu'elle et marié. Vous comprenez, chez nous, en Pologne communiste, on ne plaisante pas avec [38] ces choses-là. Le divorce, c'était pour lui la fin. Il l'aimait comme un fou, mais ne pouvait prendre un risque pareil.

— Sous Gomulka ? demande Henryk.

— Mais non ! Sous Gomulka, Nata n'était encore qu'une petite fille sage ; sous Gierek. Bref, le bonhomme faisait la pluie et le beau temps à la radio et à la télévision, Nata avait beaucoup d'engagements et commençait à songer à une carrière internationale. En démocratie, les rêves ne sont jamais aussi démesurés qu'en pays du socialisme réel. Romek avale un peu de bière et essuie sa petite moustache. — Et puis, avec *Solidarnosc* le bonhomme a été coincé. C'est grave ! On lui reproche l'abus de ses pouvoirs, des détournements de fonds, de drôles de relations avec l'étranger et je ne sais trop quoi. Il a été arrêté et il est toujours en prison. Il attend son procès. La veille de son arrestation, il a réussi à persuader Nata de partir. C'était la plus grande preuve d'amour qu'il pouvait lui donner. L'éloigner, ne plus la revoir, mais s'assurer qu'elle au moins ne serait pas victime de sa propre chute. Et voilà... La pauvre fille est obligée de se débrouiller ici, ce qui n'est pas facile, vous vous en doutez bien. Elle est courageuse et elle a eu quand même la chance de trouver certains appuis. Elle a un agent, un dénommé Gil, qui s'occupe activement de ses affaires.

— Elle l'aime ? demande Henryk. La question vient de lui échapper et il le regrette, mais Romek ne la relève pas.

Ce Gil est blond comme les blés et je soupçonne qu'il se décolore les cheveux, dit-il sur un ton de confiance. Il est très bien introduit dans les milieux artistiques et s'intéresse plutôt aux hommes qu'aux femmes, si vous voyez ce que j'entends par là.

Étrangement satisfait, Henryk prend une profonde respiration.

— En fait, pourquoi me racontez-vous tout cela ? dit-il en feignant l'ennui et en bâillant légèrement.

— Parce que j'ai quelque chose à vous demander. Je voudrais l'aider, Nata, mais j'en suis incapable. Elle a de graves problèmes de diction et de prononciation. Le français n'est pas sa langue. Il lui faudrait quelqu'un, quelqu'un comme vous, [39] professeur, capable de l'écouter réciter ses textes et de la corriger. Car elle les écrit elle-même et comme son orthographe française laisse à désirer, elle dépend pour tout de ce Gil, son agent, qui en profite pour la plumer. Il augmente sans cesse la part qu'il prélève sur ses cachets et il ne lui reste en fin de compte que fort peu. Avec vous, cela serait différent.

— Comment le savez-vous ? Moi aussi je peux avoir envie de l'exploiter, plaisante Henryk, heureux soudain.

— Pas vous, professeur, proteste Romek avec fougue. Je vous connais !

Henryk termine son Dubonnet, hésite un instant, puis inscrit son numéro de téléphone sur la petite serviette en papier.

— Tenez, dit-il, qu'elle m'appelle, le soir de préférence. À partir de demain, je vais être pris par mon travail. Ma semaine de congé se termine. Je ne vous promets rien, mais je verrai ce que je peux faire.

— Oh, merci, professeur ! Romek Kowalski paraît content de lui comme s'il venait d'accomplir une mission diplomatique de la plus haute importance.

Henryk le quitte, retourne chez lui, prend une toile et se rend rue des Écoles où il a rendez-vous avec Lutoslav, un émigré russe qui parle polonais à la perfection. Relieur et encadreur, par besoin au début, puis par goût, il avait été traducteur à Moscou, mais ne trouvant pas à Paris d'auteur susceptible de lui confier ses œuvres, il avait installé un atelier dans son appartement et sa clientèle était désormais à ce point nombreuse qu'il gagnait fort bien sa vie et expédiait même de l'argent à sa femme que les autorités soviétiques ne laissaient pas sortir.

— J'ai un peu de sang polonais dans les veines, dit Lutoslav en versant le thé dans les verres, par ma grand-mère je crois et cela m'autorise à vous livrer le fond de ma pensée. J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez raconté au téléphone. Je suis prêt à encadrer les peintures de votre oncle et à ne pas vous demander le plein prix, mais je... Je voudrais vous suggérer quelque chose. Vous ne vous fâchez pas contre moi ?

[40]

— Non, je vous considère comme un ami, l'assure Henryk.

— Bon, bon...

Lutoslav frotte légèrement sa calvitie, met trois morceaux de sucre dans son thé, et regarde Henryk par-dessus la grande table ronde sur laquelle chante le samovar en cuivre.

— Je suis persuadé qu'il sera plus facile d'exposer ces peintures en prétendant que l'artiste était un Russe. Voyez-vous, depuis longtemps, depuis Catherine la Grande et Voltaire qui était assez naïf pour la traiter de libérale, il y a une curiosité à Paris pour tout ce qui est russe. De la curiosité et un certain snobisme... Vous, les Polonais, vous êtes trop occidentaux, trop proches des Français, tandis que nous, les réfugiés soviétiques, leur paraissions plus mystérieux. Votre mouvement *Solidarnosc* vous vaut la sympathie et le respect, mais l'ours russe inspire la peur et en soi, c'est déjà une force. Tout cela pour vous convaincre

que l'œuvre d'un artiste russe racontant le massacre de Katyn aurait de bonnes chances de se vendre à prix d'or.

— Je ne veux pas vendre ces tableaux, dit Henryk. Je veux les montrer, c'est tout.

— Les bonnes galeries sont difficiles de nos jours, réfléchissez bien, insiste Lutoslav. En tout cas, je suis à votre disposition. Quand allez-vous me les apporter ces toiles ?

— J'ai avec moi le tableau qui me semble le plus important, dit Henryk.

— Montrez vite !

L'empressement de Lutoslav lui fait plaisir. Il se lève, défait son paquet et, debout, près du mur, déroule la toile de façon à ce qu'il puisse bien la voir. Lutoslav ferme un œil, recule sa chaise et reste silencieux pendant un long moment.

— C'est horrible, dit-il enfin. On a l'impression de les entendre hurler.

— Oh, soupire Henryk. C'étaient des officiers polonais. Je crois plutôt qu'ils ont chanté jusqu'au bout des chants patriotiques et qu'ils ont crié en tombant sous les balles : Vive la Pologne !

[41]

— C'est vous qui le dites. Moi, j'entends hurler des hommes qui savent qu'ils seront assassinés et que leur mort ne servira aucune cause. Lutoslav sort de sa poche un mouchoir et s'essuie les yeux. — Excusez-moi pour ce que je vous disais auparavant. C'était stupide, superficiel et dénué de sens. Je ne m'attendais pas à une œuvre de cette importance-là. Non, vraiment pas. Quel talent ! Vous avez raison. Il faut montrer ces peintures ! Il faut les exposer !

Henryk dépose la peinture sur la table, le rouleau se refait de lui-même et on ne voit plus que l'envers grisâtre.

— Laissez-moi le choix du cadre, dit Lutoslav. Je crois que je sais ce qui conviendra le mieux. Des gouttes de sueur perlent sur son front. Il paraît fatigué. — Oh... et apportez-moi les autres, ajoute-t-il en l'accompagnant à la porte. Toutes les autres -

— Merci beaucoup, dit Henryk, mais je ne veux pas abuser. Vous devez avoir d'autres commandes, plus lucratives.

Lutoslav secoue la tête et la prend entre ses mains.

— Ne dites pas de bêtises et partez. Partez vite. J'ai besoin de rester seul et de prier. Avec votre permission, je vais photographier cette toile. Comme ça, on sera en mesure de disposer dès demain d'une image qu'on pourra copier en milliers d'exemplaires. L'art, le vrai, l'unique et les photographies qui nourrissent les marchands du temple ! C'est toute la réalité de notre époque. La culture de l'Occident se meurt. On efface le passé pour mieux détruire l'avenir.

Les paroles de Lutoslav se perdent dans un murmure. Henryk descend l'escalier en pensant qu'une justice existe. Il avait rencontré Lutoslav dans une minable gargote qui existait à l'époque près de la faculté de médecine. Le malheureux venait d'arriver à Paris, ne connaissait personne et n'avait pas un traître sou en poche. Henryk paya son repas et l'amena dans son appartement où ils vécurent par la suite plusieurs mois ensemble. Pour Henryk, ce fut une période de longues discussions sur le judaïsme, le marxisme, l'antisémitisme russe et l'État d'Israël qui était alors, pour Lutoslav, la terre promise. Il voulait s'y établir et n'attendait que l'arrivée de sa femme et [42] de ses enfants, tout en écrivant des pétitions avec d'autres réfugiés politiques comme lui. Depuis, le temps avait passé.

Combien d'années déjà ? se demande Henryk. Cinq, six ? J'aurais dû lui parler de sa femme, pense-t-il. Je me suis montré égoïste. Pen-

dant un moment il ressent des remords, puis oublie le petit homme au crâne à moitié dégarni.

La journée s'achève mieux qu'elle n'avait commencé. C'est en sifflotant qu'il rentre chez lui, prépare son repas et, tout en mangeant, termine la lecture d'un recueil de poèmes. Cela fait longtemps qu'il n'a pas lu de poésie et il s'étonne d'y trouver tant de beauté. Il se couche tôt, néanmoins, rêve qu'il se promène avec Nata dans un parc et le lendemain son image flotte devant ses yeux pendant qu'il s'habille, tandis que les vers s'estompent dans sa mémoire. Il porte les toiles de son oncle chez Lutoslav, se rend à son travail et le soir, se dépêche de rentrer comme si quelqu'un l'attendait, puis, sans se l'avouer ne cesse de surveiller son téléphone. J'aurais dû, pense-t-il, demander à Romek l'adresse de cette Nata, cela aurait été plus simple. Elle n'ose peut-être pas faire la démarche. Sait-on jamais...

Les peintures d'Olgierd ne sont plus là. Le passé, la mort, ont cessé de le hanter et c'est le souvenir qu'il garde de sa rencontre avec la jeune femme qui occupe toute la place. Mercredi, il fait le voyage jusqu'à la rue Legendre, bien que son hôpital se trouve à l'autre bout de Paris et interroge Barbara, mais elle ignore où habite Nata et ne peut l'aider. Henryk prend un taxi pour rentrer plus vite et recommence à veiller auprès du petit appareil noir qui continue à demeurer silencieux. Un phénomène étrange se produit. Le simple fait d'attendre et d'espérer l'appel de Nata transforme ses attitudes et ses comportements à l'égard des autres. Le dégoût qu'il éprouve pour certains malades s'estompe. Son rôle de fier-à-bras qu'il est obligé si souvent de jouer auprès de patients violents lui pèse moins. Lui, qui craignait parfois de perdre la raison en écoutant les divagations de gens dont il s'occupait, commence à s'y intéresser et à établir des distinctions et des nuances qui lui échappaient auparavant. Deux semaines [43] s'écoulaient ainsi sans qu'il parvienne à préciser ce qu'il ressent, puis, brusquement, un matin, il décide de rompre le cycle de ses habitudes. Il se promet d'aller au cinéma après son travail, de dîner dans un bistro et de ne plus attendre d'appel. C'est à ce moment justement que le téléphone sonne. C'est bien sa voix, ses intonations, mais Henryk est à ce point surpris qu'il insiste bêtement pour qu'elle donne son nom.

— J'ai quelque chose à vous demander, professeur, dit-elle. C'est très important.

— Bien, coupe court Henryk. Venez chez moi ce soir, après huit heures.

Son ton est sec et sa proposition plutôt cavalière, mais elle ne le relève pas et accepte. Comment vais-je la recevoir ici ? Henryk jette un regard circulaire. C'est agaçant ! Il a beau se répéter que la fille est sans doute légère, qu'une Polonaise capable d'accepter aussi facilement, même à cette époque de liberté des mœurs, de se rendre seule chez un homme, n'est pas digne d'intérêt et ne mérite pas qu'il s'en soucie, il est affolé. Son appartement, sa grande pièce, lui apparaissent dans toute leur réalité. La poussière, la saleté et le désordre, agencés selon les règles qui lui sont propres, reflètent ce qu'il porte en lui, sa médiocrité d'homme incapable de remplir le vide de son existence. Il tend le bras, compose le numéro de son hôpital, se déclare malade et comme cela lui arrive pour la première fois depuis qu'il y travaille, obtient facilement quelques paroles de commisération qui se veulent même chaleureuses. C'est beaucoup ! Normalement, les demandes de dernière heure d'un congé imprévu sont suspectes et ne rencontrent que la désapprobation. Ensuite, il se précipite dehors et c'est dans la rue qu'il découvre qu'il est heureux. Le bonheur a un goût surprenant, ce bonheur surtout qui n'a aucune justification logique et Henryk se dit que c'est un don précieux qu'il lui faut garder aussi longtemps que possible. Il achète des produits de nettoyage chez le marchand de couleurs, s'étonne qu'ils coûtent aussi cher et se dépêche de rentrer. Pendant des heures il frotte, astique, nettoie, range, jusqu'à ce que, épuisé, il s'arrête un instant pour fumer une cigarette. La pièce est méconnaissable. [44] Une autre sorte de lumière entre à travers les vitres propres, les fleurs du tapis ont changé de couleur, sur le divan les coussins gonflés comme par magie paraissent neufs et même les livres ont un aspect différent. Sur les murs, les marques sales demeurent cependant et il ne parvient pas à les enlever. Ce sont des taches, des traces d'usure d'une peinture qui, par endroits, est écaillée. À nouveau le téléphone sonne. Henryk hésite, se dit que Nata veut se décommander, décide de ne pas répondre, mais l'insistance de la sonnerie le force

finalement à prendre l'écouteur. C'est peut-être ma sœur qui m'appelle à l'aide, pense-t-il.

— Bonjour, dit Lutoslav. Vos tableaux sont prêts. Venez les chercher. Je vous attends.

Henryk sort, court jusqu'à la bouche du métro, bouscule les gens et ne se calme qu'au moment où il se retrouve devant la maison de l'encadreur. Lutoslav lui ouvre la porte. Les peintures sont placées sur le mur d'en face et il s'écarte légèrement pour qu'il puisse bien les voir. Elles paraissent plus vivantes encore qu'auparavant, leurs couleurs ressortent davantage, elles ne dorment pas dans leurs cadres mais s'imposent d'une manière telle que, muet, Henryk les examine comme s'il ne les avait jamais vues.

— Je ne sais comment vous remercier, bafouille-t-il. C'est inespéré comme résultat !

— Je ne veux pas être récompensé pour mon travail, dit Lutoslav. C'est ma contribution à vos tentatives de faire connaître l'artiste. Car c'était un grand artiste. J'en suis certain !

Henryk s'entête, insiste pour rembourser au moins les frais du matériel, fait un chèque, que Lutoslav déchire, et promet de revenir dès qu'il aura la bonne nouvelle que les toiles seront exposées dans une galerie. Il est pressé, il veut s'en aller, mais les toiles sont trop lourdes désormais pour qu'il puisse les porter.

— Je vais vous aider à les descendre, dit Lutoslav et vous trouver un taxi. Je connais un chauffeur qui attend généralement juste au coin de la rue. S'il est là, cela ne coûtera pas cher. C'est un compatriote.

L'homme est absent, mais son collègue accepte de faire la course. En plaçant les tableaux dans sa voiture, il les examine.

— C'est très beau, dit-il. Cela doit valoir une fortune.

Assis à côté de lui Henryk n'a pas le courage de lui expliquer de quoi il s'agit et quelles réalités se cachent derrière ces peintures. C'est sa première trahison. Trop heureux, trop excité, il n'a qu'une idée en tête : les disposer sur les murs, acheter des fleurs, les mettre dans un vase et attendre Nata. Deux heures plus tard, tout est fait et, désœuvré il regrette de lui avoir donné rendez-vous pour le soir au lieu de lui demander de venir vers la fin de l'après-midi. Il se fait un café, examine le contenu de son petit réfrigérateur, constate qu'il n'a pas assez de pain et de charcuterie, compte l'argent qui lui reste et ressort.

L'animation du marché qui se tient au bout de la rue lui fait du bien. Les gens qui se pressent autour de lui et s'arrêtent devant les étalages se conduisent comme si rien n'avait d'importance en dehors du bifteck rouge qu'ils choisissent, ou de la pomme de salade que le vendeur glisse dans leur sac à provisions. Les bribes d'une discussion sur les qualités d'un camembert qu'un jeune homme est en train de tâter le frappent. Le commis fait semblant d'être impressionné par les goûts de connaisseur du jeune homme, mais il est agacé et le cache mal. La sexualité devient gourmandise, l'obscénité des attitudes et des réactions ressemble à de la pornographie, Henryk voit le jeune homme se changer sous ses yeux en un vieillard édenté et lubrique et se demande s'il ne perd pas la raison. Le bonheur qui était en lui s'efface et fait place au dégoût et à la crainte, puis il le retrouve à nouveau en choisissant les fleurs. Ici, tout est fraîcheur et naïveté, la verdure, les bouquets enfoncés dans les grands pots blancs et jusqu'au sourire de la femme qui l'aide en s'appliquant à lui faire plaisir. La fragilité des fleurs correspond à cette joie qui l'habite à nouveau et qu'il ne veut pas analyser de crainte qu'elle ne disparaisse.

Nata est ponctuelle et arrive même avec un peu d'avance. Il est huit heures très exactement quand elle frappe à sa porte [46] comme si la sonnette n'existait pas ou était un objet superflu. Henryk ouvre, et elle s'arrête un instant sur le seuil, surprise.

— Comme c'est beau chez vous, dit-elle.

— Entrez...

Il adopte un ton sec pour l'empêcher de s'extasier. Cet enthousiasme de commande le gêne et il découvre soudain à quel point il lui est difficile de supporter l'admiration que suscitent les tableaux d'Olgierd chez cette femme dont il se méfie. Sous son imperméable, Nata porte un pantalon noir, un chemisier long, soyeux, très coloré, rouge et jaune et sa taille est soulignée par une large ceinture, dont la boucle en argent ciselé renferme au milieu un morceau d'ambre. Elle est très belle ainsi, mais inconsciemment, Henryk regarde la boucle.

— Jolie, n'est-ce pas, dit Nata en la détachant lentement. On fait chez nous des choses magnifiques.

Le chemisier retombe en larges plis autour de ses hanches et cela a un petit air indécent comme si elle avait l'intention de se déshabiller et de lui tendre ses vêtements un après l'autre. Pour échapper à l'atmosphère trouble que suscite chacun de ses mouvements, Henryk relève avec un malin plaisir ce « chez nous » auquel elle n'a plus droit puisqu'elle se trouve à Paris, comme lui, et ne paraît pas prête à retourner en Pologne. Nata le dévisage un instant en silence puis se laisse tomber sur le sofa et se met à sangloter. C'est à ce point inattendu qu'il perd pied et ne sachant quelle attitude prendre, s'approche de la fenêtre et lui tourne le dos.

— Je suis si seule, professeur, murmure-t-elle entre deux sanglots, si seule, si désemparée... Je n'ai pas d'engagements... Mon agent prétend... Car j'ai un agent... Mon français... Ma diction... Il faut que j'apprenne. Aidez-moi, professeur... Vous êtes ma dernière chance...

Henryk pense à Ivonka qui elle aussi pleurerait beaucoup avant de le quitter pour rejoindre son colonel et surmonte aussitôt son envie de lui dire qu'il est prêt à tout pour qu'elle cesse d'être malheureuse.

— Allons, murmure-t-il, prenez une cigarette et calmez-vous.

[47]

— Je ne fume pas. Nata se mouche et s'essuie les yeux.

— Un verre alors ?

— Oui, s'il vous plaît.

Elle se lève, passe dans la salle de bains pour refaire son maquillage et Henryk, de son côté, se calme en avalant un peu de vodka à la cuisine.

— Avez-vous mangé ? demande-t-il.

— À vrai dire...

— Bon, venez ici. Voici les assiettes.

Elle les prend, les place sur la table, dispose les serviettes et, lui, apporte les plats avec la charcuterie et les fromages. Sous les toiles d'Olgierd, ils mangent ensuite comme le ferait n'importe quel couple parisien. Nata s'anime. Elle dévore. Elle a faim.

— Vous devriez faire attention à votre ligne, dit méchamment Henryk déplaçant la corbeille de pain. C'est insensé de s'empiffrer comme vous le faites.

Une relation particulière commence à s'établir entre eux, celle de maître et de disciple. Inconsciemment, Henryk entre dans son rôle de professeur et elle, dans celui de son élève, il adopte le ton de mentor et elle, celui de la petite fille, faussement soumise. Une fois ce partage de rôles fixé, ils en deviennent prisonniers, incapables de le changer.

Après le repas, Nata récite des poèmes, en polonais d'abord, puis en français, et finalement se met à raconter ses dernières années en Pologne, *Solidarnosc*, l'enthousiasme et ses succès d'artiste quand elle chantait dans les usines pour les ouvriers en grève, mais Henryk coupe court à ses timides tentatives de se mettre en valeur. E lui fait comprendre qu'il ne la croit pas, que ses souvenirs sont inventés de toutes pièces et qu'il attend d'elle plus de modestie, plus de retenue et des confessions vraies. Dès lors, le discours de Nata, entrecoupé de petits rires gênés, sonne de plus en plus faux. Va-t-elle enfin me parler de son amant et de son protecteur ? se demande-t-il. Au lieu de l'écouter, autant la faire travailler !

Nata, docile, commence à réciter des poèmes de Lechon, sa voix et son expression changent et il l'écoute, attentif. Elle a [48] beaucoup de talent, pense-t-il, et il suffirait de peu pour qu'elle puisse acquérir plus d'assurance. En français, cependant, son accent est désastreux.

— Prononcez, ordonne-t-il. Non, ne dites pas « l'ou », mais l'eau. O, o, o ! Ouvrez la bouche ! Mieux que ça ! L'ô, l'ô, l'ô ! Allons ! Encore une fois. Elle a les larmes aux yeux et paraît épuisée. — Assez pour aujourd'hui, décide-t-il. Je vous raccompagne.

Son sens de la galanterie date d'une époque révolue et correspond à un modèle de conduite qui n'a pas grand-chose en commun avec celui de Nata, mais c'est plus fort que lui. Il ne peut pas la laisser partir seule ! Nata accepte d'ailleurs avec empressement, minaude un peu, ajuste son pas au sien dès qu'ils se mettent à marcher dans la rue, mais en arrivant à la bouche du métro, lui tend la main.

— J'habite loin, dit-elle, et vous risquez de ne pas pouvoir prendre la dernière rame de métro pour rentrer chez vous. Merci pour tout, professeur, et à demain.

Il la laisse partir et attend dans l'ombre. Elle descend l'escalier, se retourne comme pour vérifier qu'elle n'est pas suivie, hésite, fait demi-tour et remonte. Henryk s'abrite au dernier moment derrière le kiosque

à journaux. Nata avance sur le trottoir, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de pluie, trébuche un peu sur ses talons hauts, retrouve son équilibre et le balancement de ses hanches redevient ondoyant. Il la suit toujours. Des hommes qui la dépassent se retournent. Elle plaît, elle intrigue, elle séduit sans le vouloir, comme par mégarde. C'est ainsi qu'ils parviennent devant une maison dont la porte cochère, en bois sculpté, s'ouvre devant elle et se referme trop rapidement pour qu'il puisse voir la cour intérieure. Henryk sort son carnet, note le nom de la rue et le numéro, hésite un instant et retourne chez lui. Dans son appartement tout est calme, propre et brillant, les toiles sur les murs vivent dans la lumière tamisée de la lampe, mais le parfum de Nata flotte dans l'air, lourd et insidieux. Henryk ouvre la fenêtre. L'amour peut-il se limiter à cette attirance physique purement animale qu'il ressent pour elle ? Non, certes pas ! Je [49] suis en train de vivre l'aventure de Faust, pense-t-il. Cette envie de la dominer est issue de ma propre recherche du temps perdu et du rêve impossible de retrouver ma jeunesse à moi en profitant de la sienne. Autant ne pas approfondir tout cela, car je risque de perdre le peu d'estime que je conserve encore pour moi-même.

Les jours qui suivent sont trop remplis pour qu'il réfléchisse à ce qui lui arrive et à ce qu'il risque d'affronter tôt ou tard. Pourtant c'est déjà parfaitement prévisible et il sait, il sent, qu'il doit se méfier de ses propres impulsions. Soir après soir, Nata arrive chez lui, son appartement se transforme en un lieu de spectacle, sa voix s'impose et il a beaucoup de mal à demeurer assez attentif pour l'interrompre au bon moment, afin de lui faire reprendre sa prononciation. Parfois, il intervient donc avec une brutalité qui le surprend, la fait taire, l'oblige à cesser de chanter et la fait réciter. Nata s'efforce alors de parler lentement, de prononcer distinctement chaque syllabe, mais elle ne parvient pas à suivre ses indications, s'énerve, bafouille, puis, déçue, épuisée, éclate en sanglots. Pour ne pas céder à l'envie de la consoler, de la prendre dans ses bras, Henryk disparaît alors à la cuisine, prépare des sandwiches, les apporte, verse le thé et lui laisse le temps ainsi de se calmer. À force cependant de se coucher tard et de se lever tôt, il a de plus en plus de mal à supporter l'atmosphère de l'hôpital et les journées lui paraissent interminables. Il a beau se dire que Noël approche et qu'un congé même court le remettra d'aplomb, les incessantes pluies l'énervent à un point tel que ses mains tremblent sans raison.

Dès qu'il rentre chez lui, les toiles d'Olgierd font émerger les souvenirs de son enfance, les routes enneigées, et il se met à détester le bruit de la pluie sur les vitres, fait tourner des disques ou ouvre la radio pour les oublier, mais n'y parvient pas et il faut que Nata chante pour lui de vieilles berceuses polonaises pour qu'il retrouve un peu de cette sérénité qui était sienne auparavant, quand il vivait tranquille dans son appartement dont les murs n'étaient alors que des surfaces neutres, marquées de taches de saleté.

[50]

Nata prépare un récital et ne s'intéresse qu'à cela. Elle écrit des chansons dans un français parfaitement incompréhensible et rêve éveillée à leurs succès futurs. Henryk corrige, essaie au début de ménager son amour-propre, puis de plus en plus souvent, explose ! Nata se calme alors, devient soumise, pitoyable et, infatigable, reprend ses exercices de diction. Elle y met tant de bonne volonté qu'il n'a pas le courage de lui dire qu'ils perdent leur temps, que jamais elle ne réussira et qu'il vaudrait mieux qu'elle abandonne, qu'elle fasse autre chose, au lieu de subir les tortures qu'il est obligé de lui infliger. Et puis à force de travailler et de vivre des déceptions et des insatisfactions, elle a constamment faim. Henryk a beau surveiller son alimentation, la forcer à se peser et la priver de nourriture, ses hanches s'arrondissent. Une intimité se tisse entre eux et les rive l'un à l'autre à un point tel qu'ils ne parviennent plus à échapper aux habitudes communes. Volontairement distant, Henryk se retient pour ne pas la consoler quand elle se met à pleurer, déchire les feuilles sur lesquelles ses malheureuses chansons françaises deviennent illisibles à force de corrections et dès qu'elle quitte l'appartement, se jette sur le divan et la figure enfouie dans les coussins, demeure prostré pendant des heures. Si je la prends dans mes bras, se dit-il alors, je suis foutu. Elle me cache certaines réalités de sa vie, elle ment comme elle respire et je vais devenir le dindon de la farce. Notre relation est celle de la victime et du bourreau, du maître et de l'élève, si elle change je vais être obligé de me soumettre, et cela je ne l'accepterai jamais.

Il ne la suit plus. Parfois seulement, il la raccompagne jusqu'à la bouche du métro et revient lentement chez lui en évitant de se retourner. À quoi bon la confondre, puisque cela serait plus pénible encore que de douter et de deviner ? Mais sa ferme volonté de demeurer in-

différent au charme de Nata ne le protège pas contre les fantasmes. La nuit, dès qu'il s'endort, il rêve qu'elle est dans les bras d'un homme dont il ne voit pas le visage et qui se moque de lui. Il retrouve ensuite la même image le jour, elle le hante partout, à son travail comme dans la rue et ne disparaît qu'au moment où Nata arrive et enlève son [51] manteau. Pour se calmer il a besoin de la « torturer », comme elle le dit en riant, bien que dans ses rares moments de révolte elle l'accuse de défigurer ses textes, tout en affirmant que son français est loin d'être parfait et que ses connaissances sont trop livresques pour qu'il puisse l'aider. Henryk la laisse parler, ne proteste pas, fume beaucoup et attend que l'orage passe. Ensuite, il reprend patiemment et lui demande de recommencer à réciter, ou de s'en aller. Nata prétend qu'elle doit donner un récital peu avant Noël, mais refuse de préciser où.

— Avec vous dans la salle, lui dit-elle, je perdrais mes moyens.

Et puis, subitement, elle lui annonce qu'elle doit s'absenter pendant deux jours et, affolé à l'idée de la perdre, il l'interroge longuement, mais en vain. Samedi, les heures traînent, interminables. Il n'ose pas sortir. Il attend ! Pourtant, elle lui a bien dit qu'elle serait en dehors de la ville et ne reviendrait à Paris que lundi. Dimanche, au milieu de la nuit, on frappe à la porte. C'est Nata. Un manteau de pluie sur les épaules, elle grelotte dans sa longue robe à paillettes, déchirée à la taille. Il la fait entrer, ne pose aucune question et prépare un thé très fort.

— Je n'ai plus où aller, dit-elle très simplement. Mon récital... J'ai échoué... Il vient de me chasser. Je ne veux plus le revoir.

— Qui ? Dites-moi enfin qui ? demande Henryk.

— Gil, mon agent.

— Votre amant ?

Elle éclate d'un rire hystérique, avale son thé et se roule sur le sofa placé en face du divan qui sert à Henryk de lit, la couverture tirée sur

sa tête. Ensuite, c'est le silence et il la croit endormie, mais quand il éteint et se couche à son tour, elle se met à parler dans le noir.

— C'est un salaud, Gil. Il a besoin d'argent. Je vous ai menti. Je n'ai pas chanté dans une boîte de nuit, mais dans une maison privée, quelque part en dehors de Paris, je ne sais trop où. Au lieu d'applaudir, ils se sont comportés comme si je n'existais pas. Es... Oh, c'est trop horrible ! Je ne peux pas...

[52]

— Dormez, murmure Henryk. Demain vous aurez tout le temps pour raconter ce que vous voudrez.

— C'était loin... J'ai... J'ai marché, continue Nata, comme si elle ne l'avait pas entendu. — J'étais seule sur la route et... Oh, vous ne pouvez pas comprendre. Pour vous je ne compte pas ! Professeur, professeur, professeur ! Elle lui lance ce titre à la tête comme une injure suprême.

— Dormez, répète Henryk.

— Non, s'insurge Nata. Vous allez m'écouter jusqu'au bout. Vous qui croyez que ce qui compte c'est de demeurer fier, penser, réfléchir, acquérir des connaissances, que savez-vous de la vie, professeur ? Rien ! Rien du tout. Je chantais et ils se tripotaient. De vrais animaux sans pudeur ni retenue. Je n'imaginais même pas que quelque chose de semblable puisse exister. Gil, lui, s'occupait d'une vieille femme. Il a eu l'argent. L'argent que la vieille lui avait donné de la main à la main. Je les ai vus !

— Vous l'aimez ? demande Henryk avec douceur.

— Vous êtes fou !

À nouveau, Nata rit et son rire hystérique lui fait plus mal que ses larmes. Il est plus vrai et plus pathétique que les sanglots. Henryk se lève, se glisse sans bruit jusqu'au sofa et se penche, mais surprise, Nata se redresse et le repousse.

— Ne me touchez pas, dit-elle. Je ne suis pas un chat qu'on flatte distraitement. Laissez-moi en paix !

Henryk ne ressent ni humiliation ni animosité. Il se recouche, ferme les yeux et écoute le bruit de la respiration de Nata. Il est à ce point heureux de la savoir là, en sécurité, que tout le reste perd de l'importance. Le lendemain matin, il se réveille tandis qu'elle dort encore et il s'en va sur la pointe des pieds en lui laissant un mot et le double de sa clé.

— Vous êtes ici chez vous, écrit-il. À ce soir.

À l'hôpital, une jeune malade s'accroche à lui et il est obligé de la traîner pour la ramener dans la grande salle. Elle hurle des mots sans suite. Elle n'a plus aucun contact avec la réalité et il ne lui reste que cet immense potentiel de violence qui surprend, parce qu'elle est menue comme une poupée, dans [53] sa courte chemise réglementaire. Nata risque-t-elle de basculer comme cette jeune fille au visage ridé et déformé par un rictus, dans une maladie sans fin ni rémission ? Henryk lutte contre l'angoisse et n'y tenant plus, téléphone chez lui, mais au bout du fil il n'y a que ce son vide qui suscite la peur. Nata refuse-t-elle de répondre, ou n'ose-t-elle pas prendre le récepteur craignant de le compromettre dans les milieux polonais où on ne plaisante pas avec ce genre de situation ? Est-elle partie ?

Les malades rôdent dans les corridors. C'est l'heure de la promenade, comme on la qualifie par dérision, ou peut-être pour mieux démontrer à la haute administration qu'une prétendue liberté règne. Henryk descend au premier étage où on lui demande de chercher un patient. Il vient d'arriver et il est dans le cabinet du médecin. C'est un jeune homme, ses cheveux sont très blonds, presque blancs et il reconnaît celui qu'il avait rencontré, place de la République, au moment où il descendait de sa voiture en laissant les clés sur le contact. Pourtant ce n'est plus le même être humain. Sous l'effet de la drogue, amorphe, il est indifférent à ce qui se passe autour de lui. Les yeux vides, la tête penchée en avant, il vomit sur le plancher, sur son panta-

lon, sur ses chaussures et sur le bras de l'infirmière qui le pousse vers le lavabo.

— Regardez-moi ça, dit-elle. Une vraie honte. Il est jeune, les poches pleines d'argent et il se conduit comme un pauvre clochard. Je préfère nos braves vieux. Au moins, eux ont des excuses. Le médecin hoche la tête et sort sans proférer un mot. — La dernière fois que la police l'a amené, dit l'infirmière en maintenant solidement la tête de l'homme au-dessus du lavabo, il s'est sauvé en pleine nuit. Juste sur le trottoir, devant l'entrée principale, il a failli se faire écraser par un camion. C'est l'hôpital qui aurait été responsable, ou le brave chauffeur qui n'y était pour rien ! C'est à se demander pourquoi il ne fréquente pas les cliniques privées au lieu de prendre de la place ici et de faire du grabuge. Les richards, quelle sale race !

La lutte des classes s'impose et brusquement, dans l'odeur de l'éther et des vomissures, réduit le drame humain à une autre échelle et le rend par le fait même sujet à caution. La [54] maladie des riches, des intellectuels, des jeunes filles et des jeunes gens beaux n'a pas le même poids que celle des pauvres, des imbéciles et des laids. Les souffrances individuelles se dissolvent dans un conflit collectif jamais réglé et la vieille infirmière, laide et revêche paraît prête à rejoindre les tricoteuses de la Révolution. Qu'est-ce que je fais là ? se demande Henryk. Nata est malheureuse, perdue quelque part dans la ville dans sa robe du soir déchirée et moi, comme un imbécile, je m'occupe des gens qui sont irrécupérables ! Pourquoi ? Pour gagner de quoi ne pas crever de faim ? Pour durer ? Pris d'une rage subite, Henryk serre le bras de l'homme blond, le traîne jusqu'à l'ascenseur et, sans ménagement, lui couvre la bouche avec une serviette pour l'empêcher de continuer à vomir par terre. Il a envie de le battre, lui qui déteste la violence et la juge indigne de l'être civilisé qu'il veut demeurer à ses propres yeux. Un infirmier monte en même temps et les retarde.

— Occupe-toi donc de lui, dit brusquement Henryk. Je ne me sens pas bien.

Dix minutes plus tard, il est dans la rue en train de courir, puis c'est le métro, les lumières des néons, la foule des passagers et enfin sa rue, son coin, sa niche et l'appartement vide. En vain il cherche un mot, une feuille de papier... Il ne trouve rien. Le silence est intenable, alors il sort à nouveau, décide de se rendre à l'endroit où il avait suivi Nata le premier soir, puis se ravise et remonte. Il n'a pas le droit de forcer son intimité. Nata ne voulait pas qu'il sache où elle vit et il ne doit pas s'acharner, mais se montrer patient. Henryk enlève son manteau trempé par la pluie, le suspend, regarde les tableaux sur les murs, allume une cigarette, puis téléphone à Romek Kowalski, n'obtient pas de réponse, et raccroche. Indécis, inquiet, il arpente la pièce. Romek sait certainement où Nata se cache. Il suffit de le rejoindre, de l'interroger habilement et le tour sera joué. J'aurais dû le faire plus tôt, pense-t-il, c'est l'unique moyen de la protéger contre ce Gil et peut-être aussi contre elle-même. Imprudente, un peu folle, elle est à la merci de n'importe qui. Il a eu tort de la laisser agir à sa guise. C'est après tout sa compatriote, une jeune femme, une proie facile, [55] car Nata, naïve à sa façon, fait confiance au premier venu. Petit à petit, Henryk parvient ainsi à se persuader que Nata est une victime innocente, jeune, romantique et pure. Il ne se souvient plus qu'elle a vécu autrefois une longue et profitable liaison avec un des privilégiés du régime honni, un des maîtres de cette Pologne qui n'est plus la sienne et qui ne ressemble pas à celle qu'il avait emportée dans son cœur en la quittant. Il se sent responsable soudain du présent et de l'avenir de Nata et aussitôt se reconnaît le droit d'agir.

Dehors il pleut toujours. Les rares passants s'abritent sous des parapluies, taches de couleurs dans la grisaille du soir. Les pavés mouillés brillent sous la lumière des réverbères. Il fait froid. Elle a des sandales dorées, pense Henryk, et ses pieds doivent être mouillés. Il faut que je la retrouve coûte que coûte. Devant la maison à la porte sculptée, il hésite un court moment encore, mais l'image de Nata est là, devant ses yeux et il sonne, entre et se dirige vers la loge de la concierge. Dans le fond de la cour, le vieil édifice brillamment éclairé porte fièrement les marques de splendeurs fort anciennes. La lumière des lustres en cristal éclaire les pièces hautes qu'on voit à travers les fenêtres, avec leurs boiseries qui couvrent certains murs et avec leurs bibliothèques dont les livres reliés en cuir paraissent étrangement familiers.

— Vous cherchez quelqu'un ?

Sur sa gauche, une petite porte qu'il n'avait pas remarquée auparavant s'ouvre. Henryk s'approche. La concierge, une femme plutôt désagréable, lui dit qu'aucune Nata Pyrek n'est enregistrée comme locataire, que les habitants de la maison occupent les mêmes appartements depuis des années et qu'elle les connaît tous.

— On ne loue pas à n'importe qui ici, ajoute-t-elle, et on ne reçoit pas de métèques.

C'est précis, clair et sans appel. L'eau dégouline du toit et la concierge ferme sa porte avec un bruit sec. Henryk retraverse la cour, tourne à droite ou se trouve l'escalier de service et pénètre dans le passage sombre où s'alignent les poubelles, proprement rangées le long du mur. Il ne la voit pas, mais [56] devine sa présence. Nata est assise sur les premières marches de l'escalier, enveloppée dans l'ombre, le visage couvert par ses mèches de cheveux folles, son imperméable serré autour de son corps, ses jambes cachées sous sa robe du soir.

— Venez, dit Henryk, allons manger. J'ai très faim pour ma part et je compte sur vous pour faire le thé.

Elle ne bouge pas et il se demande si elle l'a entendu, puis se penche, prend ses mains et l'attire légèrement comme s'il devait l'emmener dans le tourbillon d'une danse. Sans résister et sans prononcer un mot, elle le suit. Il pousse la porte cochère, la laisse passer cérémonieusement devant lui et glisse son bras sous le sien. Elle se serre contre lui et cela lui permet de retrouver ce sentiment de bonheur qu'il avait éprouvé quand elle était entrée chez lui pour la première fois.

— Comment avez-vous pu partir, lui demande-t-il, et me laisser m'inquiéter comme un pauvre lunatique que je suis ?

— Je suis venue ici chercher mes vêtements, bafouille Nata, mais il n'est pas là. Je n'ai pas osé retourner chez vous. Je ne savais que faire. J'ai attendu...

Henryk ne veut surtout pas la brusquer et craint de la perdre à nouveau en disant quelque chose susceptible de lui déplaire, alors il se tait. C'est seulement une fois à l'appartement dans son cadre familial, qu'il soulève légèrement le menton de Nata, embrasse très doucement ses lèvres et lui murmure des mots qu'il s'était juré de ne jamais prononcer. Nata tremble un peu, ses yeux sont pleins de larmes, mais elle sourit. Cela le rassure. Il l'installe sur le divan, apporte sa robe de chambre en mohair, l'unique vêtement de luxe qu'il possède, l'oblige à enlever sa robe déchirée et pour ne pas la déranger s'enferme dans la cuisine... Tout en préparant des œufs brouillés, il se surprend alors à siffloter une vieille rengaine où il est question d'amour et c'est alors qu'il entend Nata la reprendre de sa voix basse, vibrante qui embellit les mots, leur rend toute leur signification première et crée l'illusion qu'il s'agit d'une chanson toute neuve composée pour elle et pour elle seule...

[57]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre III

[Retour à la table des matières](#)

Henryk a l'impression de naviguer sur un bateau agité par des courants de fond tout à fait imprévisibles. Sa vie est transformée, il a du mal à comprendre ses propres réactions, Nata donne un sens à leur existence et Nata change, se transforme et agit avec une intensité telle que des faits anodins en apparence prennent des proportions démesurées. Certaines nuits, elle lui appartient avec un abandon total, pour se refuser ensuite avec une obstination de petite fille. Elle quitte le divan, se couche sur le sofa, installe un paravent entre eux et lui défend de franchir l'espace qui les sépare.

— Je ne veux plus pécher, dit-elle. Dieu ne me le pardonnera pas. Nous ne sommes pas mariés. Nous sommes un couple maudit.

Le matin elle se lève avant lui et se précipite à la Mission Catholique Polonaise, cherche un confesseur, le trouve, mais au lieu de se confesser décide au dernier moment que le prêtre ne doit pas entendre ce qu'elle a à lui dire parce qu'il est trop jeune, ou trop vieux, pour mesurer pleinement le poids de sa faute. Elle passe alors un long moment à l'église, agenouillée sur un prie-Dieu, dur de préférence, rentre vers midi et, soulagée, [58] téléphone à Henryk pour lui annoncer qu'elle préfère être damnée que de le perdre. Comme il n'est pas facile de le rejoindre à l'hôpital pour lui annoncer cette grande nouvelle, elle tempête et proteste, provoque la grogne et la hargne des téléphonistes, raccroche la ligne au nez et se rend célèbre pour son impertinence. Mis au courant, Henryk rappelle et comme elle refuse alors de prendre l'écouteur il quitte son travail en catastrophe, ou invente des excuses et des prétextes pour rentrer au plus vite chez lui. Elle est généralement là en train de faire les exercices de prononciation qu'il lui avait donnés la veille, ou encore de recopier les textes de ses chansons. Henryk se fâche, la gronde, elle se jette à son cou et aussitôt il fond comme un morceau de sucre plongé dans une tasse de thé bouillant. Ils boivent beaucoup de thé, s'aiment à n'importe quelle heure du jour et de la nuit et travaillent comme des forcenés. Henryk s'était promis que Nata chanterait en français, aurait du succès et deviendrait la reine de Paris. Il évite de le lui dire par crainte de paraître ridicule, mais l'oblige à réciter et à chanter jusqu'à ce qu'elle tombe de fatigue. Petit à petit il se met aussi à écrire pour elle des poèmes, tantôt patriotiques et tantôt nostalgiques où l'amour domine et embellit tout. Nata adapte à ces poèmes la trame musicale et en peu de temps elle parvient ainsi à constituer un répertoire suffisant pour organiser un récital en français.

Le restaurant polonais de la rue Legendre étant fermé pendant la période des fêtes de Noël jusqu'à la nuit de la Saint-Sylvestre, la nuit des mystères du Nouvel An, Nata en profite pour passer ses journées à jouer du piano et à chanter les chansons qu'elle vient de composer sur les poèmes qu'il a écrits pour elle. Henryk respire mieux et jouit d'une période bénie de paix relative. Pas d'appels intempestifs à l'hôpital, pas de crises, de bonnes soirées en perspective et la présence d'une Nata détendue et heureuse. Elle rentre avant lui et quand il monte les dernières marches de l'escalier elle se précipite à sa rencontre pour lui raconter plus vite les réussites et surtout les échecs de sa journée.

[59]

— Tu comprends, lui explique-t-elle en sortant ses cahiers, cette note ici — non ne me regarde pas, regarde la feuille — est trop haute pour moi. Henryk se retient alors de ne pas l'embrasser et s'efforce d'être attentif. — Je ne parviens pas à adapter ton texte, poursuit-elle. Il y a trop de syllabes. Aide-moi, mon professeur chéri, je t'en supplie, aide-moi !

Elle joint ses mains comme dans une prière, adopte une expression drôle et Henryk corrige pour gagner au plus vite le droit de la prendre dans ses bras. Nata n'a toujours que le pantalon noir et le chemisier blanc qu'il lui a achetés, et la grande pèlerine rouge, cadeau de Barbara, la gérante du restaurant polonais qui, elle, l'avait reçue d'une cousine vivant en Amérique et ne savait trop, pour sa part, que faire d'un vêtement aussi voyant, mais Nata parvient avec ces trois éléments à être différente chaque soir. Tantôt elle emprunte une de ses cravates pour en faire un joli nœud, tantôt elle drape la pèlerine rouge sur son corps nu selon la tradition des vestales, ou encore prend le vieux veston de Henryk et se déguise en homme. Ses affaires se trouvent toujours dans l'appartement de Gil, et elle a peur d'y retourner. Henryk a beau lui proposer de l'accompagner ou d'y aller à sa place, elle refuse, se met à pleurer et il cède. C'est à la fois ridicule et absurde, mais il est trop heureux pour prendre des risques et il sait, il sent qu'il y a là un danger. Nata refuse de parler de son agent et juste une fois, une seule, il réussit à lui faire dire qu'il est jeune, mince et très blond. Le lendemain matin, Henryk s'était levé plus tôt que d'habitude et s'était arrangé pour arriver à son travail avant l'heure. Il fit des prouesses ensuite pour retracer le patient qu'il avait laissé avec un autre infirmier dans l'ascenseur, fouilla dans les dossiers, puis interrogea la vieille infirmière, mais elle non plus ne se souvenait pas du nom du jeune homme blond.

— Oh, il reviendra, lui dit-elle. Ce genre de patients reviennent toujours. Je crois que le lendemain de son hospitalisation quelqu'un

est venu le chercher. Un personnage important, un diplomate qui a longuement discuté avec les médecins.

Le gardien à la porte se rappelait vaguement que l'homme aux cheveux étrangement blonds était parti en limousine noire. [60] Un lien existe-il entre lui et l'agent de Nata ? Henryk ne lui pose pas de questions ni sur son passé, dont parfois elle lui raconte des bribes difficilement conciliables avec ce que Romek lui avait confié, ni sur ses expériences parisiennes. Il ne veut pas l'obliger à mentir. Nata aime enjoliver les choses et franchit ainsi constamment, sans même s'en rendre compte, les limites qui séparent la réalité de la fiction. Une nuit, la tête blottie contre son épaule, elle parle de son père, homme du Parti, stalinien convaincu, de son enfance heureuse à Wroclaw dans une maison où, malgré les destructions de la guerre, on ne manquait pas du superflu et puis, sans transition avoue que cela est faux, que son père emprisonné pour ses idées à l'époque stalinienne a été assassiné en prison, pendant que sa mère s'occupait de son bébé et faisait n'importe quoi pour survivre.

— Je ne l'ai pas connu, dit-elle en reniflant un peu et il ne me reste rien, même pas une photo. Maman avait fini par trouver une place à l'usine. Elle, si belle, si délicate, se transformait sous mes yeux en une sorte de mégère semblable à ces femmes russes, qui triment du matin au soir. Nous étions considérées comme pestiférées, un danger pour l'ordre nouveau... Tu ne peux pas comprendre, n'est-ce pas, mais c'est ainsi que les choses se sont passées. Et puis, je suis devenue chanteuse et j'ai pu payer à maman un appartement superbe. C'est à cette époque-là que je me suis vengée de ce qu'ils m'ont forcée à subir dans mon enfance.

La suite se perd dans l'oreiller. Nata dort. Henryk ne cesse de s'étonner de sa faculté de sombrer dans le sommeil pendant que lui, qui souffre souvent d'insomnie, attend longtemps avant de pouvoir s'endormir. Ce dont il est certain c'est que Nata n'a plus personne au monde en dehors de lui, que sa mère est probablement morte puisqu'elle n'écrit pas et que Nata ne reçoit de lettres ni de Pologne ni

d'ailleurs, et cette certitude lui impose des obligations qu'il prend très au sérieux. Il est prêt à l'épouser, mais elle refuse en affirmant que tant qu'elle ne réussira pas sa carrière de chanteuse, elle ne lui imposera pour rien au monde une charge pareille. À Noël, elle accepte cependant de se rendre à l'église polonaise avec lui et de rencontrer [61] le prêtre qu'il connaît, puis, au dernier moment elle se sauve et disparaît toute la journée. Il faut que je sois patient, se répète Henryk. Il faut que j'évite de la brusquer ! Pendant la semaine qui précède la nouvelle année, Nata est invivable. Taciturne, renfermée, c'est à peine si elle lui parle et il est heureux de pouvoir la quitter le matin pour se rendre à l'hôpital, puis, au fil des heures, l'angoisse l'empêche de penser, de réfléchir et de raisonner. Sous sa veste blanche, il transpire à grosses gouttes. Il a peur de ne pas la retrouver en rentrant, il a peur de la perdre et il n'ose pas téléphoner pour ne pas la déranger, car elle prétend préparer une surprise et n'avoir pas le temps de répondre à ses appels.

Le trente et un décembre, au matin, sous le petit arbre de Noël qu'ils ont installé et décoré ensemble, avec des étoiles blanches découpées dans du carton, en riant aux éclats comme les enfants qu'ils étaient à l'époque où ils avaient appris à les faire à la petite école du rang, il trouve un mot de Nata : « Rendez-vous au bal, mon prince charmant. » Aussitôt inquiet, il se reproche de ne pas l'avoir entendue partir, s'étonne d'être capable de dormir aussi profondément et fait face à la journée qui s'annonce pénible. Tout d'abord, il passe des heures à fouiller dans les vieilles caisses empilées dans le réduit dont il dispose grâce à l'amabilité de sa concierge pour laquelle il demeure l'unique homme qui lui apporte des fleurs lors des fêtes et des anniversaires. Finalement il trouve son uniforme et s'étonne qu'il soit aussi frais avec ses décorations soigneusement cousues sur la longue veste. Aussitôt il remonte dans son appartement et l'essaie. Le miroir lui renvoie l'image d'un officier, un lieutenant, dont les traits trahissent un âge trop avancé pour un pareil grade. Henryk soupire. Faute de mieux il ne lui reste qu'à broser les manches et le pantalon. Il serre la ceinture en cuir brun, se console en pensant que sa taille n'a pas changé et quitte l'appartement en laissant allumée la lampe qui éclaire un des tableaux, le paysage d'hiver, qu'il aime tout particulièrement. C'est là sa façon de préserver la présence constante de ces toiles dont il connaît désormais par cœur chaque détail.

Il arrive à l'île Saint-Louis bien avant l'heure, se promène parmi les touristes, américains pour la plupart, rêve qu'il est en visite dans cette ville, dans cet univers, et qu'il repartira prochainement avec Nata vers une destination inconnue, ou plutôt vers un petit village polonais dont il ignore le nom, où il leur sera possible de vivre à leur guise avec des gens aussi individualistes que lui-même et, par conséquent, peu soucieux des affaires des autres comme des décisions et des plans échaudés par le régime. Et puis il pénètre dans la cour de l'Hôtel Lambert et c'est le début d'un voyage dans le temps. Les salons du premier étage appartiennent à une autre époque. Sous les vieux portraits qui donnent dans leurs cadres dorés, les femmes paraissent belles. Les robes longues, les smokings, les uniformes, créent l'image vivante de la fête, l'orchestre joue en sourdine et il y a dans l'air une sorte de mystère, une attente de ce qui se produira après... Henryk s'attarde un instant, serre quelques mains et voit Romek qui s'approche pour lui présenter Visia, sa femme, qu'il pousse légèrement devant lui comme pour mieux la mettre en valeur. C'est une jolie fine blonde qui dit avec un petit sourire complice qu'elle attend avec impatience le spectacle et que lui aussi, sans doute, doit vouloir qu'il commence au plus vite.

— Un spectacle, ici ? s'étonne Henryk.

— Comment, vous ne savez pas professeur que notre Nata va chanter ?

Romek a l'air de se moquer gentiment de lui et s'amuse de son ignorance. Inquiet, Henryk l'emmène au bar, lui offre un verre, mais ne parvient pas à l'interroger parce que Visia veut danser et pour se montrer poli, il l'invite. Les lustres brillent, les salles décorées par les dames du comité organisateur ont retrouvé un peu de l'ancienne splendeur et cela leur confère une sorte de dignité puisque chacune a l'impression d'être à la fois l'hôtesse et l'invitée de marque. Les visages ridés, éclairés par un sourire retrouvent une étrange jeunesse, les visages jeunes, par contre, expriment souvent une certaine gêne. Pour les uns la danse, ce genre de danses nationales sont des rites ; pour les autres, le cadre, l'atmosphère, les vêtements, sont autant d'injures [63] faites à leur condition de sans-patrie, fraîchement arrivés en France. Ils ont vécu *Solidarnosc*, ils ont payé leur dû à la démocratie et aux

rêves de liberté, ils ont lutté contre la loi martiale et, impuissants, ils subissent ses conséquences tout en regrettant de ne pas avoir été emprisonnés. Ils n'ont ni uniformes ni décorations et ils ne peuvent même pas prétendre qu'ils ont échappé à la mort.

— Voyez-vous, dit à Henryk le rédacteur du journal *Solidarité*, récemment lancé à Paris, nous dansions à Gdansk, certes, la vie a ses droits, mais ici, à l'étranger, c'est une sorte d'indécence. Vous, votre génération, avez l'illusion d'avoir gagné une guerre, nous, nous venons juste de livrer une bataille dont l'issue est incertaine.

Henryk n'insiste pas. L'uniforme qu'il porte ressemble brusquement à un déguisement inutile puisque les ouvriers et les intellectuels de *Solidarnosc* ont obtenu plus avec leurs mains nues, lors de manifestations pacifiques. Eux ont dénoncé la soviétisation, lui et ses semblables ont cru dans la parole des Alliés et tout en payant leur tribut de sang, ont favorisé, en fin de compte, les visées de Staline...

L'orchestre joue une marche et couvre les voix, minuit approche et c'est alors qu'il voit Nata. Elle porte sa robe de scène faite en Pologne par une brave femme, la même robe qu'elle avait déchirée lors de la fameuse nuit et réparée depuis, avec à la taille une grande fleur rouge qui cache la couture. De loin, elle lui paraît plus grande, plus mince et différente de celle qu'il tenait la veille encore dans ses bras et qui lui parlait de ses craintes et de ses angoisses. La vieille horloge de la bibliothèque sonne minuit, autour on échange des poignées de main et des baisers, mais il a beau faire ce qu'il peut pour parvenir jusqu'à Nata, le dernier coup de l'horloge meurt et il est là à piétiner. Au fond de la salle, sur l'estrade improvisée, Nata se place à côté du piano et prend le micro.

— Bonne année, dit-elle. J'attends mon accompagnateur, le professeur Wolinski, pour vous présenter à ma façon mes vœux.

On rit, on applaudit, mais Henryk n'est pas au diapason. Ses mains sont moites, ses jambes refusent de le porter et le souvenir de cet autre être, le collégien qui avait peur de se présenter devant ses examinateurs, remonte en lui et le prend à la gorge. À quoi cela sert-il d'étudier, de réfléchir, de s'instruire et d'enseigner, puisque au-delà du dépôt des années il n'y a ni sagesse ni certitude, mais juste la même peur ? Nata est folle, pense Henryk, me forcer de jouer comme ça, sans préparation, c'est nous ridiculiser tous les deux, mais il ne peut plus reculer. Quelqu'un le pousse légèrement, une femme le prend par le bras et l'emmène jusqu'au piano tandis que les couples qui s'écartent sur son passage imposent aux autres le silence. Dans les deux salles communicantes, c'est l'attente, l'instant privilégié où les conversations s'arrêtent et où chacun espère que la musique va le rejoindre, le transformer et lui apporter une impulsion nouvelle.

Henryk baisse le tabouret, s'installe et laisse courir ses mains sur les touches. L'instrument est bien accordé et cela lui redonne confiance. C'est un Bechstein, noir, brillant et il voit son reflet brouillé dans la surface qui se dresse devant lui telle l'aile d'un oiseau. Nata chante une chanson de son ancien répertoire, nostalgique à souhait, qui évoque les prairies et les forêts d'un pays à la fois vrai et mythique et c'est l'enthousiasme, les applaudissements, puis à nouveau le silence, mais déjà c'est gagné ! Elle s'impose avec une facilité surprenante devant un public blasé, habitué à entendre les plus célèbres artistes du monde, parce qu'elle apporte quelque chose de différent, d'indéfinissable qui séduit. Henryk joue. Elle est proche de lui, son parfum lui arrive par bouffées, il la sent vibrer, mais ce n'est pas la même femme qu'il avait déjà tenue dans ses bras, dominée par la crainte de l'échec. Au contraire, son énergie l'atteint et l'impressionne. Ses doigts aux jointures durcies, faute d'exercices, ses poignets trop fins pour un homme, retrouvent une force qu'il ne soupçonnait pas. Puis, Nata s'appuie sur le bord du piano, ouvre le cahier de musique posé sur le lutrin, il voit les notes, les paroles de ses propres [65] chansons composées pour elle en français et ressent à nouveau la peur l'envahir.

— Et puisque nous voilà à Paris, dit Nata, vive Paris

Elle se met à chanter en français la solitude et l'amour, l'exil, les rues peuplées de visages étrangers, la misère cachée et la richesse faite de fierté, de fantaisie et de souvenirs. Henryk est rassuré. Eh oui, il a été pour elle un bon professeur ! La diction de Nata est parfaite, ses intonations sont justes et sa fougue, son tempérament d'artiste demeurent néanmoins intacts, ce qui compte le plus. Les frontières sont abolies et le public, qui aurait pu se montrer déçu de retrouver une langue qui n'est pas la sienne, comprend et admire. L'enthousiasme de la salle porte la chanteuse et son accompagnateur. Henryk ne doute plus et joue pour son plaisir comme s'ils étaient seuls et ne devaient se soucier de la réaction de quiconque. Cela continue longtemps puisqu'ils reprennent les chansons qu'on leur réclame, puis Nata, les yeux brillants, les joues en feu, salue, lui tend la main, l'attire auprès d'elle, l'oblige à s'incliner et, docile, il ne résiste pas. Quelqu'un lance un bouquet de fleurs qui tombe à leurs pieds, il le ramasse et l'offre à Nata qui cache sa figure derrière les pétales de roses rouges. L'orchestre revient, l'atmosphère change et Nata murmure :

— Je veux être dans vos bras, professeur. Est-ce trop demander ?

Il l'entraîne dans une polka endiablée, la tient loin de lui et se conduit comme s'ils se connaissaient à peine. C'est cela l'hypocrisie que lui impose ce cadre où les réflexes dictés par les règles apprises autrefois, bien que dénigrées depuis, reprennent leurs droits. Autour d'eux, les hommes frappent dans leurs mains, Henryk est obligé de lâcher Nata et aussitôt c'est le vide, le goût de fuir la foule et la fin d'un instant unique où il a presque réussi à s'oublier lui-même. Une dame l'aborde, il la fait danser par politesse, ne peut s'empêcher de suivre Nata des yeux et devient jaloux de chaque homme qui l'approche. Sans raison il se demande si elle ne s'éclipsera pas avec un de ses cavaliers pour disparaître dans Paris où il ne pourra plus jamais la retrouver. Au moment où, malgré sa haute taille qui [66] lui permet de dominer la foule des danseurs, il ne la voit plus, il entend sa voix.

— Emmène-moi à la maison, chuchote-t-elle à son oreille. Je veux rentrer.

Henryk lâche sa partenaire, néglige de s'excuser et la suit. Subrepticement ils quittent ainsi la fête qui durera sans doute jusqu'à l'aube, jusqu'à l'heure de la première messe à laquelle ils assisteront tous selon l'usage, avant de se séparer au petit matin de la première journée de l'an nouveau.

Dehors, les rues de l'île Saint-Louis sont vides, les touristes semblent dormir dans les petits hôtels où toutes les lumières sont éteintes et un vent léger fait gémir les stores de fer des boutiques. Sur la Seine, une brume blanche traîne et sous les reflets de la lune, la rivière paraît lointaine et aussi mystérieuse que celle peinte par Olgierd Wolinski sur l'une de ses toiles. Ce n'est qu'une illusion d'optique, un parallèle parfaitement insensé, mais Henryk reçoit cette vision de brume sur l'eau comme une sorte de mauvais présage.

— Ça a marché, ça a marché ! chantonne Nata en dansant devant lui.

Sa pèlerine rouge se gonfle au vent et comme ses pieds lui font mal, elle enlève ses escarpins dorés et les agite au-dessus de sa tête dans un geste plein de charme.

— Cendrillon, crie Henryk, vas-tu m'aimer assez fort pour vaincre le drame ?

Il lui tend les bras, mais elle continue à s'éloigner en dansant sur les pavés qui brillent légèrement sous la lumière des réverbères. C'est ainsi qu'ils traversent le pont, tandis que Henryk, à bout de souffle, ne parvenant pas à faire cesser le jeu, a l'impression de courir vers un inaccessible bonheur. Inconsciente de sa cruauté, Nata accélère le pas.

Un taxi passe et s'arrête à sa hauteur. Surprise, elle hésite, mais Henryk s'approche, lui ouvre la portière et ils montent.

— Je suis complètement paf, dit Nata, Dieu ce que ma vie est triste ! Te souviens-tu ? À Varsovie, les gens attendaient à la sortie du théâtre, me demandaient des autographes et Janek, ton chauffeur, était obligé de les repousser pour que je puisse [67] parvenir jusqu'à toi. Te souviens-tu, chéri ? Au fait qu'est-ce qu'il est devenu ton fidèle Janek, depuis ta disgrâce ? Sais-tu, je me demande parfois si ce n'est pas lui qui t'a dénoncé...

Songeuse, elle appuie sa tête contre l'épaule de Henryk et ferme les yeux. Elle me confond avec l'autre, pense-t-il. Ses partenaires lui importent peu, en somme. Elle aime l'amour pour ce qu'il lui apporte, à elle, l'artiste et elle est parfaitement indifférente à ce que les hommes qui la possèdent peuvent vouloir ou ressentir. La jalousie, l'angoisse, s'emparent de lui et il voudrait serrer le cou blanc de Nata pour qu'elle soit obligée de le supplier de la lâcher, craignant d'étouffer.

Le taxi s'arrête. Henryk paye la course et respire profondément l'air froid. Derrière lui Nata claque la portière et se dirige d'un pas nonchalant vers la maison en chantant de plus en plus fort. Il la fait taire en posant sa main sur sa bouche, elle enfonce ses dents dans sa paume et la douleur lui rend toute sa lucidité. Ils montent, elle, légère et insouciant, lui, accroché à la rampe, mais il la rejoint sur le palier, ouvre la porte, la fait entrer et au moment où sans se déshabiller elle se laisse tomber sur le divan, il s'en va.

Il est trop fatigué pour courir, mais peut marcher et cela lui fait du bien. Parfois, il s'arrête, se repose sur un banc et repart, craignant de s'endormir dans son uniforme polonais et de devenir ainsi au réveil, tel un clochard, la risée des passants. Les idées se chevauchent dans sa tête. Des paroles prononcées par Nata s'accrochent les unes aux autres et forment des phrases qu'il répète à voix basse, en espérant mieux saisir leur véritable sens.

— Je l'aime, je la hais, je l'aime, répète-t-il ensuite à plusieurs reprises. Je vais la laisser, l'oublier, disparaître.

Le fait d'entendre sa propre voix l'aide à raisonner. Non, il ne peut laisser Nata dans son appartement parce que les toiles d'Olgierd Wo-

linski sont là et qu'il doit les faire connaître, quoi qu'il advienne pour que le monde sache.

— Le monde, murmure-t-il, en quoi les autres sont-ils concernés par nos drames nationaux ? Le passé est mort. Le présent ne peut émouvoir que dans la mesure où les victimes [68] sont montrées sur les écrans. Pour vaincre l'indifférence du monde, il faut des images. Beaucoup d'images prises sur le vif ! Un groupe de jeunes gens le dépasse, s'arrête et l'empêche d'avancer.

— Viens avec nous, propose un grand garçon, solidement planté sur ses jambes. Il est chouette ton uniforme ! On va bien rigoler ensemble.

Épouvanté, Henryk le bouscule et se sauve. Derrière lui il y a leurs cris, leurs rires vulgaires, des expressions obscènes, la menace physique, tangible, la crainte de les affronter et d'être obligé de se battre aux poings. Henryk arrive au croisement, voit une enseigne au néon au-dessus de sa tête, l'entrée d'une boîte de nuit, le corridor plongé dans l'ombre, et se précipite. Le chasseur en uniforme chamarré de cosaque surgit devant lui. Il a des épaulettes avec des étoiles, insignes d'un général, des favoris blancs et l'air martial. Je deviens fou, pense Henryk. Avant qu'on ne m'enferme, il faut absolument que je parvienne à me changer et à mettre des vêtements civils.

— Allons, allons, dit le chasseur. On n'entre pas ici comme dans un moulin. Il a un accent chantant, une voix de basse et un sourire que dément la brutalité avec laquelle il l'immobilise.

— Je m'en vais, bafouille Henryk. Ils me poursuivent... Une bande de voyous...

— Vous êtes polonais, dit le chasseur.

— Comment le savez-vous ? demande bêtement Henryk.

— C'est que je suis russe, mais les Polonais cela me connaît. Ils sont plusieurs chez nous à se produire chaque soir.

— Ah, s'étonne Henryk.

— À défaut de vrais chanteurs et danseurs russes, des Russes blancs, j'entends, ils font l'affaire.

Le chasseur lui parle russe, un lien se tisse entre eux et quand le groupe de jeunes gens passe devant l'entrée, il se place de telle manière que sa large carrure le protège.

— Allez en paix, dit-il finalement, et bonne année.

Henryk fouille dans ses poches, lui tend un billet, mais l'autre le refuse, offusqué et lâche un juron. Henryk lui donne [69] une légère tape sur l'épaule, en signe d'amitié et s'en va. Le jour se lève, mais bien qu'il soit tôt encore il décide de se rendre à l'hôpital et prendre son service, ce qui fait plaisir à son collègue qui ne demande pas mieux, fatigué comme il est après cette longue nuit du Nouvel An.

— Ils ont eu trop à manger et à boire, dit-il. Le bonhomme du premier, tu sais, celui qui a son lit juste à côté de la fenêtre, n'a pas cessé de déranger tout le monde. Il voyait la lune partout et comme un chien il la poursuivait à quatre pattes en hurlant à la mort. Un vrai cirque !

Moi aussi, pense Henryk, je poursuis un mirage. Vais-je un jour me retrouver ici vêtu d'une camisole de patient ? Il avale deux cafés très forts, se lave la figure à l'eau froide et s'apprête à faire le tour de la grande salle quand on le demande au téléphone. C'est Nata.

— Je suis malade, dit-elle entre deux sanglots. Viens vite !

Comment ? Tu ne peux pas ? Tu travailles ? Mais Henryk, il faut quitter cet horrible hôpital. Cela n'a plus de sens. Nous avons réussi !

Notre récital... Nous sommes des artistes... Nous allons avoir des engagements ! Devenir célèbres...

— On en reparlera ce soir, dit Henryk. D'ici là, tâche d'être sage. Ne pleure plus. Tu risques d'avoir les yeux rouges. Essaie de dormir.

Elle lui répète qu'elle l'aime et raccroche. Je ne pourrai jamais la quitter, pense-t-il. Elle m'est indispensable comme l'air que je respire et l'eau que je bois. Elle est mon présent et mon avenir, le seul être capable de me stimuler et de m'aider à continuer. Avant, je vivotais ; à force de me faire souffrir, Nata me réapprend à vivre.

Le soir cependant, quand il la retrouve, maquillée, coiffée et plus belle que jamais, il a du mal à se contrôler. Nata minaude, caresse son visage et ses mains, rit, parle de leur récital de la veille comme si rien d'autre ne s'était passé entre eux et fait des projets. À l'entendre, on a l'impression que tous les imprésarios de Paris attendent leur bon plaisir et qu'il leur suffirait juste de téléphoner pour avoir des engagements à l'Olympia et peut-être aussi, qui sait, à Hollywood.

[70]

— Tu te fais beaucoup d'illusions, dit finalement Henryk.

— C'est toi qui joues le trouble-fête, mon professeur bien-aimé, proteste Nata. Je te dois tout, je le sais, mais maintenant il faut me faire confiance. À partir de demain je vais me mettre en chasse. Je ne négligerai rien. J'irai même voir mon ancien agent. Gil a été odieux à mon égard, c'est vrai, mais désormais j'ai le courage de l'affronter. Je suis sûre de moi et je sais qu'il comprendra tout de suite dès qu'il m'entendra chanter tes chansons, que je suis redevenue la grande actrice que j'ai été autrefois.

— Tu rêves, dit Henryk. Jusqu'à présent, tu avais à ce point peur de lui que tu ne voulais même pas aller chercher tes affaires et maintenant te voilà prête à n'importe quoi. Laisse-moi. Je suis fatigué. Je veux juste dormir.

— Oh, mon chéri, je m'excuse. Je suis si heureuse que j'oublie que tu as besoin de te reposer. Nata s'affaire et fait le lit, tout en continuant de parler. — Ah, je déteste cet hôpital où on te force à faire un travail indigne de toi. Mais heureusement tout cela est fini. Tu ne retourneras plus là-bas.

— C'est bien cela, dit Henryk. Je vais devenir un haut dirigeant du Parti et je t'emmènerai à Varsovie dans un avion privé mis à ma disposition par les Camarades. Henryk use de l'ironie pour dominer la sourde douleur qu'il porte en lui et qui le rend cruel.

— Oh, proteste Nata. Comment oses-tu m'insulter ? Jamais, tu m'entends, jamais je n'ai profité de mes relations avec ces messieurs du Parti pour obtenir des engagements. Je n'avais pas besoin de cela. On m'attendait, on me pourchassait, on devançait les moindres de mes désirs. D'ailleurs, tu as eu l'occasion de le constater hier soir. Ah, comme ils nous ont applaudis Henryk, mon chéri, tu étais là, tu sais que ce fut un triomphe Notre triomphe à toi et à moi !

Henryk se glisse sous les couvertures, soupire d'aise, s'endort et retrouve le vide bienfaisant qui l'isole de Nata et de ses fantasmes, mais dès le réveil tout recommence. Elle m'a confondu avec un autre, pense-t-il, en ouvrant les yeux. Si je ne la quitte pas, elle va me transformer en son esclave. Autant le [71] lui dire tout de suite. Plein d'énergie Henryk se lève d'un bond, mais la pièce est vide. Sur les murs les toiles paraissent s'animer dans les rayons de soleil qui pénètrent par la fenêtre. À la cuisine, la cafetière est encore chaude, mais la porte de l'armoire bâille et il constate que Nata a emporté sa robe de scène, ses escarpins dorés, tout ce qu'elle possède en somme et à quoi elle tient. Aussitôt il cesse de se poser des questions, oublie sa fierté et n'éprouve plus que le désir de la retrouver coûte que coûte, une obsession qui devient de plus en plus lancinante au fur et à mesure que le temps passe. C'est seulement le dimanche suivant, quand, épuisé par quatre jours d'attente et d'inquiétude, Henryk n'ose plus s'éloigner ne serait-ce que pour chercher une baguette chez le boulanger en face, que la clé tourne dans la serrure. Fasciné, il ne bouge pas de sa place et la voit entrer dans sa pèlerine rouge, sans croire tout à fait que c'est vraiment elle.

— Chéri, dit Nata, je n'ai pas réussi. Il faut que tu m'aides. Il faut qu'on essaie ensemble. Toute seule je ne peux pas ! C'est trop difficile. On m'exploite. On m'humilie. On refuse de me donner la place qui me revient. On...

Nata se précipite dans ses bras, se colle contre lui, sanglote et il est à ce point heureux qu'il lui promet tout ce qu'elle veut. Il ne s'agit plus d'écrire pour elle des textes, ni de corriger sa diction, mais d'aller avec elle dans des boîtes de nuit, l'accompagner au piano, passer des auditions, supporter des plaisanteries douteuses et des remarques désobligeantes des gérants, des patrons et des propriétaires d'agences de placement.

Pendant les deux mois qui suivent Henryk s'absente de son travail, ment, triche et aide Nata de son mieux. C'est la plus grande preuve d'amour qu'il peut lui donner, mais elle ne le comprend pas. À la fin de l'hiver il perd l'emploi qu'il avait eu tant de mal à obtenir, compte ses maigres économies et s'efforce de surmonter sa crainte panique de se retrouver dans la rue, mais Nata jubile.

[72]

— Enfin tu pourras te consacrer à ta vraie vocation, répète-t-elle. Tu es un remarquable pianiste. Absolument remarquable !

Henryk paye son loyer six mois à l'avance pour s'assurer qu'il ne sera pas chassé de son appartement et obligé de demander à Lutoslav de garder les toiles d'Olgierd Wolinski. Ensuite, résigné, il accepte de suivre Nata comme une ombre.

Tantôt ils se produisent à Bougival, dans les environs de Paris, où Nata connaît un hôtelier, et tantôt dans les boîtes de nuit de Pigalle où on leur donne un repas et un cachet symbolique. Henryk s'applique à ne pas poser de questions. Il ne veut pas savoir comment elle obtient ses engagements, qui lui procure les adresses où ils passent des auditions et qui touche des ristournes quand il leur arrive, ce qui est plutôt exceptionnel, de donner un récital dans une salle de province, sur une vraie scène. C'est ainsi qu'à Chartres, ils signent un contrat pour toute

une semaine et sont logés dans un hôtel convenable. Le jour, quand Nata se repose pour être belle le soir, comme elle dit, Henryk visite la ville, essaie de prier à la cathédrale et retrouve ainsi un semblant d'équilibre. Dès leur retour à Paris, il se rend cependant à l'évidence. Malgré quelques notules élogieuses publiées dans les journaux de province, malgré les applaudissements nourris qui à Chartres ont redonné confiance à Nata, leurs ressources s'amenuisent. Nata, pleine d'entrain, rêve éveillée, mais lui est parfaitement conscient de leur échec. Ils ont beau se contenter de manger des baguettes avec des tomates, arrosées de thé très fort et très sucré, ils n'ont pas un sou devant eux, ce qui signifie qu'à partir du mois de juillet, il sera incapable de payer le loyer. Ce sera alors l'expulsion à plus ou moins brève échéance et il lui faut absolument d'ici là sauver les tableaux !

Henryk laisse Nata à la maison et passe ses journées dans les galeries, bien que le fait qu'il doive s'absenter pour faire des démarches où il n'y a pas de place pour elle la rende invivable. Elle pleure, crie, casse des assiettes mais, imperturbable, il la quitte chaque matin et ne rentre que tard le soir. Adrienne Desmeules l'aide beaucoup. Elle lui conseille de se [73] rendre dans les environs de Paris où elle a des relations parmi les propriétaires de galeries, à Chantilly et à Versailles et finalement lui glisse quelques billets de cent francs pour qu'il puisse faire un voyage à Lille. C'est le départ, la scène de rage de Nata et trois journées grises à Lille, mais cette fois-ci la chance lui sourit. Les toiles d'Olgierd Wolinski sont acceptées.

La galerie se trouve rue de Béthune, le propriétaire est un homme âgé, sérieux et se croit persécuté par le parti communiste. Pour ce petit monsieur, tout en rondeurs, l'art n'a de sens que dans la mesure où l'artiste plaide pour une cause. Oscar Loublier, né d'une mère russe et d'un père français, est un original. Il emmène Henryk déjeuner et lui explique longuement sa théorie. Selon lui la peinture abstraite reflète l'absence de l'idéal dont souffre l'Occident. À l'opposé, la peinture figurative demeure une recherche constante d'une nouvelle vision des valeurs fondamentales.

— Votre oncle avait du génie, dit-il. Tout est dans ses tableaux. La naïve joie de l'enfance, la vraie majesté de l'hiver et l'image hallucinante de la mort avec toute sa cruauté et toute son absurdité. Personne

ne pourra rester insensible face à ces peintures. Elles vont secouer les consciences de nos braves imbéciles qui, satisfaits et repus, ne songent qu'à la course aux placements lucratifs. Laissez-moi faire et je vous promets que le vernissage sera un succès retentissant.

Henryk examine le contrat qu'ils doivent signer lors de la livraison des tableaux et fait inclure la clause qu'aucune vente ne pourra être faite sans son accord. Ce qu'il évite de dire à Oscar Loublier c'est que les toiles de son oncle ne seront jamais à vendre autrement qu'à un musée pour que des foules puissent les voir et pour qu'elles témoignent jusqu'à la fin des temps de cette vérité qu'Olgierd Wolinski voulait communiquer au monde. Car pour lui ces toiles sont des œuvres d'art, certes, mais surtout un cri, un ensemble d'images faites pour réveiller les consciences, réclamer la vengeance pour des crimes impunis et mettre en garde contre ce qui se produira un jour en Occident selon les prédictions d'un grand poète slave. Ils [74] conviennent que les tableaux seront livrés à Lille avant la fin de la semaine et Henryk retourne à Paris.

Comment vais-je les transporter tous, comme ça, tout seul ? se demande-t-il. Fort heureusement Lutoslav, qui vient d'avoir une grosse rentrée d'argent, accepte de l'accompagner. Ensemble, ils enlèvent les tableaux des murs de l'appartement, tandis que Nata, couchée sur le divan, indifférente en apparence, fume une cigarette après l'autre. Henryk l'embrasse sur la joue en partant, mais elle ne lui promet pas d'être là quand il reviendra. Dans le train, il l'oublie pourtant, trop inquiet que le petit homme refuse d'honorer leur contrat. Après tout il n'a vu que les copies et peut fort bien considérer que les originaux diffèrent de ce qu'il lui a montré. Lutoslav se moque de lui et le calme comme il peut.

À Lille c'est la pluie. Ils attendent longtemps un taxi et arrivent trempés rue de Béthune. Oscar Loublier les reçoit les bras ouverts, examine soigneusement chaque toile, paraît subjugué et affirme que ce sont des œuvres d'une qualité rare.

— Il avait du génie, ce peintre, répète-t-il à plusieurs reprises. Ah, quel dommage que je n'aie pas eu l'honneur de le connaître personnellement. Quel dommage !

Lutoslav, ravi, partage son enthousiasme, tandis que Henryk, assis dans un coin, se sent triste. Il a l'impression d'abandonner une partie de lui-même, de laisser entre les mains du petit homme quelque chose d'infiniment précieux qui brusquement cesse de lui appartenir. Avec appréhension, il songe à ce qui l'attend, à la désolation de l'appartement vide, à ses murs nus, couverts de traces de clous et de taches, et il se demande comment il parviendra à continuer à vivoter au jour le jour. Son but, sa véritable raison d'être ce n'est pas Nata et la réussite de sa carrière, c'est le sort de ces tableaux et le voilà qui les laisse entre les mains d'un inconnu, bien intentionné certes, mais qui ne sent pas comme lui la portée de leur message. Car ce qui pour Oscar Loublier est universel a en même temps pour lui la valeur de l'appel d'un peuple, son peuple !

Déprimé, Henryk se laisse entraîner par Lutoslav dans un bon hôtel et vide avec lui une bouteille de vodka en discutant de [75] l'avenir du monde et des démocraties libérales. Lutoslav, complètement saoul, parle russe, Henryk lui répond en polonais et la nuit passe ainsi, puis c'est l'aube frileuse et grise, la gare, le balancement du train et le sommeil inquiet mais bienfaisant qui lui permet de s'isoler dans son coin. Ils se quittent en arrivant à Paris et Henryk se retrouve peu après dans son appartement. Les stores sont baissés et dans l'ombre il a du mal à distinguer les objets familiers. Il ouvre la fenêtre, respire l'air humide qui a déjà l'odeur du printemps et c'est alors seulement qu'il remarque les affiches sur les murs, la photo encadrée du Château de Wawel de Cracovie, celle du Château Royal de Varsovie, restauré à grands frais grâce aux dons de l'émigration polonaise, les images de vieilles maisons patriciennes de Gdansk et celle du palais de Wilanow, où le dernier roi de Pologne, Stanislas August Poniatowski, discutait des trésors artistiques de l'Occident, tandis que l'armée de Catherine la Grande entraînait dans sa capitale sans tirer un coup de feu.

Où a-t-elle pu se procurer ces photographies ? se demande Henryk. Confusément il devine la réponse, mais ne veut pas l'admettre. Nata a dû établir des contacts avec l'ambassade de Pologne, les obtenir en

cadeau, ou encore se les faire envoyer par quelqu'un, mais par qui ? L'autre, cet homme qu'elle avait aimé, a-t-il été libéré ? Vit-il désormais en France ? Tout est possible avec elle et il lui faut absolument savoir à quoi il doit s'en tenir. Il a accepté le passé, l'humiliation, la jalousie, mais le présent, son présent à elle et son avenir, doivent lui appartenir. Il en a payé le prix en acceptant l'insécurité matérielle, celle qui pour lui est la plus obsédante et cette concession majeure, abominable, lui donne droit de s'informer à son insu. Henryk consulte sa montre, sort, achète une bouteille de vin et se rend chez Romek qui habite loin, à la Cité universitaire où il arrive au début de la soirée. L'appartement est petit, arrangé avec goût à l'aide de divers objets qui remplissent les fonctions de meubles. Des caisses d'oranges, cadeau d'un épicier, ont été transformées ainsi grâce à des napperons rouges, en tables à café et un lit pliant, chargé de coussins, joue le rôle de canapé. Un bouquet de fleurs, des fruits dans un panier, un dessin sur [76] le mur, créent l'atmosphère de cet intérieur accueillant où Henryk se sent bien. Romek est seul, Visia est sortie et cela lui permet de préparer lui-même des œufs brouillés avec un évident plaisir. Il est fier de pouvoir recevoir ainsi, à l'improviste, son ancien professeur. Au café, Henryk se met à l'interroger en adoptant un ton détaché qui crée l'illusion de l'indifférence.

Antoni Wazyk, l'ancien protecteur et amant de Nata est toujours en prison et on retarde constamment la date de son procès. Selon Romek, les autorités craignent les confessions publiques qu'il pourrait faire dans le box des accusés. Plusieurs personnages haut placés dans la hiérarchie du Parti ont été impliqués dans ses combines et ont largement profité de ses largesses. Il s'agit surtout d'éviter que cela se sache. On parle de bouche à oreille des livres pornographiques qu'il apportait pour eux au retour de ses voyages officiels en Occident et il est même question d'une affaire de commerce de la drogue particulièrement rentable pour plusieurs, dont s'occupe le fils de Wazyk qui vit en France.

— Vous comprenez, dit Romek, c'est très drôle. Dans ce milieu, plutôt puritain, les beuveries et les femmes mises à part, les jeunes profitent lourdement du statut de leurs parents, tout en poursuivant de prétendues études à l'étranger. Chez nous, la drogue ne circule pas

comme ici. Ce sont les filles et les fils de la Bourgeoisie Rouge qui l'important puis s'amuse à se rendre malades, et c'est tant mieux. Seule la démocratisation des vices me fait peur, tant qu'il ne s'agit que d'une classe privilégiée et surtout de cette clique-là, je trouve cela plutôt drôle. Justement, je viens d'apprendre que le fils de Wazyk est à Paris. Je ne l'ai pas vérifié, mais quelqu'un m'en a parlé récemment. Si cela est vrai, il est parfaitement capable de devenir un témoin gênant pour la clique au pouvoir et défendre ainsi, à distance, son père lors de son procès.

Quand Romek parle de la Pologne, il dit « chez nous » et quand il s'agit de la France en particulier et de l'Europe en général, il dit « ici », ce qui complique singulièrement la compréhension de ses longs monologues. À l'entendre, ceux « d'ici » ne vivent que pour aider ceux de « là-bas ».

[77]

— Vous comprenez, dit-il, je viens d'expédier chez nous deux camions remplis de rames de papier. J'ai beaucoup travaillé pour trouver l'argent, acheter ce papier, louer des camions, décrocher des permis, visas et je ne sais trop quoi. Les mots sont aussi nécessaires aux gens que le pain et pour imprimer les textes, les nôtres ont besoin de papier. *Solidarnosc* doit survivre coûte que coûte. C'est le réseau de vaisseaux sanguins qui, comme dans un corps humain, alimente notre société et lui fournit le sang frais dont elle a besoin pour continuer à affirmer sa passion de la justice et sa recherche de la démocratie.

Romek paraît incapable de s'intéresser à quoi que ce soit d'autre que son action d'aide à la Pologne. C'est à la fois touchant et épuisant. Henryk se sent coupable. Par comparaison, il mène une existence d'égoïste. Pour se justifier à ses propres yeux, il se met donc à parler des tableaux d'Olgierd Wolinski, de Katyn, du meurtre impuni, mais Romek, impatient, l'interrompt.

— Avez-vous lu, professeur, demande-t-il, que les Soviétiques se déclarent prêts à rouvrir ce dossier, à entreprendre des recherches et à punir les coupables de ce massacre, ceux, tout du moins, qui ne sont pas encore morts de vieillesse ? Il semble que des pourparlers secrets soient déjà commencés entre le général Jaruzelski et le Kremlin. Si cela est vrai, c'est quand même une nouvelle de taille, vous ne pensez pas ?

Henryk écrase sa cigarette dans le cendrier. Le concours de circonstances est troublant. Est-ce la raison pour laquelle il a pu trouver enfin une galerie, prête à exposer les toiles de son oncle ? Un lien existe-t-il entre l'art et la politique, entre Oscar Loublier et son enthousiasme pour l'œuvre du défunt peintre et les décisions prises à Moscou ? Si tel est le cas, tout n'est en somme qu'une supercherie. Ce n'est pas le talent, le génie qu'on reconnaît, mais juste la portée d'une œuvre selon les circonstances. L'art non figuratif demeure dès lors seul capable d'échapper aux contraintes. Au lieu de refléter et de transposer la réalité, l'horreur et la beauté, au lieu d'être la conscience du monde, il parvient à imposer une autre vision, parfaitement inattaquable, puisque détachée du concret. L'art qui réveille et [78] provoque des émotions vraies, précises, est dangereux dans son essence même et, par conséquent, sujet aux attaques qui ne dépendent nullement de la valeur de l'œuvre.

— Cela peut avoir de drôles de conséquences, dit-il. En Pologne, certains vont jubiler, tandis que d'autres auront peur des réactions populaires. Pour nous, ici, cela ne changera pas grand-chose. Nous savons que ce qui est arrivé à Katyn peut se répéter n'importe quand. La Russie est grande et les secrets y sont bien gardés. L'Occident, par contre, les Américains surtout, naïfs comme ils sont, vont saluer la bonne volonté et la bonne foi du Kremlin. Le nouveau courant... La nouvelle tendance... Il a fallu une révolution pour se débarrasser de la bureaucratie des tsars, mais ils s'imaginent en ce moment, en cette fin du vingtième siècle, qu'une évolution pacifique peut éliminer la bureaucratie soviétique et même racheter ses crimes.

Henryk se lève et se met à marcher de long en large. Assez curieusement, il ressent une étrange angoisse. C'est comme s'il parvenait à s'identifier avec les hommes auxquels on avait donné l'ordre d'avancer et qui savaient qu'ils recevraient dans un instant une balle dans la nuque. Il a des frissons et l'impression d'avoir un accès de fièvre.

— Non, non et non ! crie-t-il. Les Juifs ont raison de répéter sans cesse que les crimes ne doivent pas rester impunis. Ils ont raison ! C'est nous qui avons l'immense tort de ne pas les imiter ! De ne pas parler de nos morts à nous ! De ceux de Katyn et de ceux qui ont été déportés par milliers de Lwow. Au fait, étaient-ils trois millions ou plus ? Le monde sait-il que le froid tue aussi sûrement que le gaz ? Que les déportations en Sibérie valent largement les camps de concentration nazis ? Le monde le sait-il ?

Romek le regarde avec étonnement. Il ne comprend pas ses réactions. Ce qu'il juge important c'est qu'on pourra peut-être honorer les victimes du stalinisme et commémorer par des anniversaires les dates des divers meurtres collectifs. Romek attache énormément d'importance aux cérémonies commémoratives. L'idée qu'on pourra organiser de telles cérémonies à [79] Varsovie, officiellement, sans risque de représailles, lui plaît. Éduqué en France, il tient à la légitimité des défilés et des fêtes qui se déroulent aux sons des fanfares et se terminent par le dépôt de gerbes de fleurs devant un monument aux morts. Une telle façon d'honorer les victimes simplifie tout. On ne se demande plus s'il s'agit d'actes de barbarie nazie ou soviétique et le tour est joué. Romek se met à parler de son patriotisme, de son amour de la Pologne et Henryk n'a plus qu'une envie, celle de partir au plus vite. Son patriotisme à lui, sa vision de son pays, sont viscérales et font partie de lui-même à un point tel qu'il n'est même pas capable de les extérioriser. Il n'a jamais été en mesure de discuter de cet amour-là.

— J'ai soif, constate-t-il bêtement. Donnez-moi donc un peu d'eau. Non, je ne veux pas de Perrier, juste de l'eau du robinet.

Le goût de l'eau froide dans la bouche le calme. Il vide le verre d'un trait, retrouve la réalité et se met aussitôt à penser à Nata. Est-elle rentrée ?

— Comme ça vous êtes certain que l'ancien protecteur de Nata est toujours en cellule, dit-il à Romek qui, surpris, confirme d'un signe de tête.

Il ne se doute pas que l'objet de sa visite c'est justement cette question-là et aucune autre. Henryk le quitte en promettant de revenir quand Visia sera à la maison et retrouve avec plaisir la solitude dans la foule des passagers du métro. Cela lui permet de réfléchir en paix. Nata se comporte comme un oiseau des îles, pense-t-il et j'ai tort d'être méfiant. Tantôt insouciante, elle se transforme en tragédienne sans raison aucune, tempête, blasphème et rend le monde entier responsable de ses échecs. Elle est instable, naïve, roublarde, joyeuse et triste, selon le moment. Je dois m'efforcer de la calmer, de lui assurer une stabilité et de l'aider. C'est cela mon rôle. Henryk quitte le métro et respire mieux dans la rue. Son appartement est proche à présent, mais il marche lentement. Il a peur. Lui qui était pressé de rentrer traîne, s'attarde devant la vitrine du libraire mal éclairée, essaie de déchiffrer quelques titres, grille une cigarette et examine le texte imprimé sur une des couvertures [80] sans comprendre un traître mot. Est-ce que Nata ouvrira la porte ? La question est en lui, lancinante, puis se transpose en images qui dansent devant ses yeux. Il est plus de minuit. Une horloge sonne quelque part quand il passe devant la loge de la concierge, la minuterie s'éteint dans la cage d'escalier et il ne voit aucune lumière filtrer sous sa porte. L'appartement est vide, comme il le pressentait depuis le début, mais la vodka bue avec Romek aidant, il se jette sur le divan sans l'ouvrir et s'endort tout habillé. Le sommeil est désormais pour lui une occupation et un but en soi. Au réveil, il cherche à tâtons la bouteille de vodka à la cuisine, se verse une large rasade et cela lui permet de sommeiller jusqu'à midi. C'est la sonnerie du téléphone qui l'arrache à cette torpeur bénie que lui procure l'alcool. Il répond, en pensant que Nata a peut-être besoin de sa présence.

C'est un appel interurbain. Oscar Loublier lui annonce qu'il avance la date du vernissage et qu'il tient à avoir quelques détails. Non, par

téléphone c'est impossible. Il veut absolument un texte. E faut qu'il l'écrive et l'expédie au plus vite. Le dicter à une secrétaire ? Non, personne n'a le temps de le prendre en note. Oscar Loublier change de ton et devient désagréable. Henryk promet d'envoyer le texte l'après-midi même et raccroche. Il est bien obligé de se lever, de prendre une douche et de retrouver sa lucidité. Il a faim soudain, ouvre le petit réfrigérateur, constate qu'il est vide, fouille dans l'armoire et trouve le paquet de gros biscuits secs qu'il garde toujours là, sur la première tablette, en prévision d'un cataclysme majeur.

Depuis la guerre il s'est habitué à avoir ce genre de réserve qu'il n'entame qu'à regret puisque ce simple geste lui fait réaliser qu'il est au bout de son rouleau, ses poches sont vides, il n'a plus rien, juste un peu de monnaie dans la tirelire qui trône en évidence sur le dessus de l'armoire. C'est une poupée en bois peint en rouge dont il dévisse la tête pour compter ce dont il peut disposer encore. Des tickets de métro, cinq pièces de dix francs, quelques timbres, une vraie fortune en somme ! Il ne s'attendait pas à tant ! Ragaillardi, il dévore le gros biscuit, se [81] fait un thé et s'installe à sa table de travail. Il n'a plus besoin de boire de la vodka pour cesser de penser à Nata. Il est à nouveau utile à quelque chose, doit accomplir une tâche précise et s'efforce, selon son habitude, de l'exécuter aussi bien que possible. De son écriture fine, il couvre les pages blanches, les relit, rature et recommence, absorbé à un point tel qu'il n'entend pas le bruit de la porte qui s'ouvre derrière son dos.

— Chéri, je t'aime, annonce joyeusement Nata. Je t'aime comme une folle !

Elle est là vivante, belle, joyeuse, les bras chargés de paquets et de bouteilles. Elle les dépose sur le divan, lance sur son bureau une liasse de francs, enlève sa pèlerine rouge et s'agenouille à côté de lui. Le généreux décolleté de son maillot de danseuse laisse voir la naissance de ses seins, sa gorge très blanche, son long cou, et il se retient pour ne pas l'entourer de ses deux mains et le serrer progressivement, lentement, jusqu'à ce qu'elle cesse de rire et de respirer.

— Où étais-tu ? demande-t-il. Où as-tu pris cet argent ? Au début il parle à voix basse en cherchant son souffle, puis se lève et recule sa chaise. — Tu es une traînée, Nata, crie-t-il. — Une traînée qui se prend pour une grande artiste afin de justifier son goût du luxe...

— Tais-toi, dit-elle, ne m'injurie pas, tu es injuste et tu vas le regretter. Mon agent...

— Ton agent ! Ce salaud ! Tu as sur le dos un maillot de danseuse que je ne connais pas ! Où as-tu été et avec qui ?

— Les drogués ! Les drogués sont des impuissants, ne le sais-tu pas ? Impuissants, répète-t-elle en scandant les syllabes. Je n'ai pas fait le trottoir ! Tu n'as pas le droit de me soupçonner d'être une femme de mauvaise vie !

— D'où vient cet argent ? demande Henryk en agitant la liasse de francs. Il ne se rend pas compte du rictus hagard qui déforme son visage et il est surpris quand Nata se met à reculer, affolée soudain.

— J'ai accepté de faire quelques courses pour mon agent, bafouille-t-elle. J'ai porté des petits paquets aux gens qui les attendaient. C'est un service mieux payé que nos récitals. Que [82] veux-tu, professeur, tu t'es trompé... Je ne suis pas une grande artiste. Tu as beaucoup travaillé pour m'aider et ce n'est que peine perdue.

Des larmes se mettent à couler sur ses joues. C'est pathétique. Elle ne grimace pas, ses traits demeurent immobiles et il y a juste les larmes qui remplissent ses yeux, débordent, mouillent son visage et roulent sur sa peau.

— Je te rends malheureux, dit-elle, je le sais. Tiens, tu ressembles à ce patient que j'ai rencontré quand je suis allée te chercher à ton hôpital. Nous sommes un couple maudit... Le péché... La punition...

— Veux-tu m'épouser ? demande Henryk en l'attirant. Je n'ai rien à t'offrir, tu le vois bien, mais je t'aime. Ne pleure pas. Ce n'est pas ta faute. C'est la mienne. Je joue un jeu pour te rassurer, mais je suis aussi perdu que toi. Nata, tu as du talent, tandis que moi qui suis un pauvre hère, un chômeur, je n'ai aucun droit de te juger.

Il se montre tel qu'il est, va jusqu'au bout de sa sincérité d'homme, mais au lieu de rejoindre Nata à travers cette humilité-là, cette humilité de l'aveu total de sa faiblesse, il suscite une réaction de révolte. Elle ne veut pas de son aveu. Elle le désire supérieur, capable de lui imposer sa volonté.

— Quand l'élève échoue cela ne signifie pas que le professeur n'est pas un pédagogue de premier ordre. Ne dis pas de bêtises. Explique-moi plutôt ce que tu écrivais quand je suis arrivée.

D'un geste rapide elle enlève les paquets du divan comme si elle voulait éviter qu'il découvre leur contenu, les emporte à la cuisine et revient en esquissant un pas de danse.

— Nous allons nous asseoir, nous calmer et je vais t'écouter, chantonne-t-elle.

Henryk s'exécute. Il prend les feuilles et se met à lire à haute voix. Il s'agit de l'histoire de son oncle, mais il s'aperçoit qu'à travers ce qu'il écrit, il se raconte lui-même.

[83]

Il aimait sa sœur, car elle était pour lui sa famille, sa patrie, le monde disparu de son enfance, tout ce passé dans lequel il puisait les forces dont il avait besoin pour créer.

C'est exactement cela que j'éprouve pour Nata, pense-t-il. Sans elle, ma vie n'a plus de sens, mais il ne faut pas qu'elle le devine car je deviendrais alors le jouet dont elle se déferait à sa guise dès qu'elle finirait par trouver ma présence à ses côtés inutile ou encombrante, ce qui ne saurait tarder maintenant que je n'ai plus rien à lui apprendre et que je n'ai plus rien à lui donner.

— C'est très beau, affirme Nata. Recopie et expédie la lettre tout de suite. Pendant ce temps-là je vais préparer le dîner.

D'un geste elle déplace le col de sa chemise largement ouverte, s'appuie un court instant sur le dossier de sa chaise, frotte sa joue contre la sienne, puis s'efface sans bruit, mais il sait qu'elle bouge et qu'elle vit, il respire l'odeur de son parfum et cela suffit pour le calmer. Ensuite, il lui faut sortir, se rendre jusqu'à la boîte aux lettres et à nouveau il a peur de ne pas la retrouver à son retour, mais Nata refuse de l'accompagner, occupée à surveiller le plat qui mijote dans la casserole. Henryk court dans la rue et remonte aussi vite qu'il le peut.

— Tu es blême, constate Nata surprise. Pour cacher sa gêne, il s'efforce de plaisanter.

— Imagine, dit-il, que je viens de rencontrer un riche mécène prêt à nous engager... Imagine...

— Je me moque des mécènes, dit Nata en servant le dîner. Nous sommes heureux toi et moi. Pendant toute la semaine, j'ai vécu avec des malheureux. Ils sont riches, eux, et pourtant ils sont plus démunis que les clochards.

— Qui « ils » ? demande Henryk.

— Oh, je ne veux plus y penser. Nata fait un vague geste de la main comme si elle voulait chasser quelque chose ou quelqu'un. Embrasse-moi... Est-ce que Dieu existe ? Quand j'étais à Varsovie, je savais, j'étais sûre qu'il existait, mais maintenant je ne sais plus. Nous vivons mal, Henryk.

[84]

Elle entrecroise ses longs doigts fins, fait claquer les jointures, joue un rôle avec une perfection telle qu'elle finit par s'identifier avec la jeune fille tendre et naïve qu'elle voudrait être en ce moment précis. Henryk en est parfaitement conscient et cela l'amuse et le touche. Elle

ne ment pas, pense-t-il, elle n'est pas hypocrite. Son talent, car elle est douée, lui permet de libérer les couches successives qui dorment dans chacun de nous. Les couches qui s'accumulent au fil des années, depuis la prime enfance jusqu'à ce que la mort efface tout. Sans peine, elle retourne à son adolescence avec ses doutes et ses remords, dont en fait elle se moque désormais. Nata se transforme ainsi sous mes yeux à sa guise tantôt en jeune pécheresse et tantôt en Ophélie.

— Tu es une excellente actrice, constate Henryk.

Le charme est rompu. Nata prend une serviette, s'essuie la figure et ses traits changent.

— Allons manger, c'est prêt, dit-elle d'une voix neutre.

On frappe à la porte. Ils se regardent, surpris, hésitent un instant, puis Henryk ouvre. L'homme est très grand, complètement chauve et il ressemble au personnage principal d'une des toiles d'Olgierd Wołinski. Henryk s'efface pour le laisser entrer et le dévisage.

— Je me présente, dit-il, Konrad Bart.

Il lui tend la main, s'approche de Nata, s'incline de la taille et se laisse tomber sur le divan, trop bas pour lui.

— Je suis professeur d'histoire de l'art. Oui, j'enseigne à l'Université Pullman. Une université américaine. Vous savez où cela se trouve, Pullman ? C'est un trou perdu parmi les champs de blé. Le plus proche village se nomme Moscou, c'est tout un symbole pour moi qui suis polonais dans mon cœur. Ha, ha, ha... Il rit, allonge ses jambes et sort une cigarette. — Cela ne vous dérange pas que je fume ? demande-t-il à Nata, puis sans attendre sa réponse continue à parler.

Impossible de l'interrompre. Il ne cesse de se présenter, d'ajouter des détails sur sa femme, ses enfants, ses étudiants, ses cours, sa façon d'enseigner et la renommée internationale de ses derniers travaux.

[85]

— Comment avez-vous eu mon adresse ? intervient Henryk, profitant d'une courte pause.

— Par l'aumônier de la Mission Catholique Polonaise, là où on sait tout et où on trouve tout. Au fait, ça sent bon ici.

— Justement, on s'apprêtait à dîner. Voulez-vous manger avec nous ? Hospitalière, Nata place déjà un troisième couvert.

— Je vous remercie, je sors de table, mais ne vous gênez pas pour moi. J'ai tant de choses à vous dire. Donnez-moi juste un verre de vodka pour que nous puissions trinquer à notre amitié. Car je suis certain que nous allons devenir des amis et vivre ensemble une merveilleuse aventure. Traitez-moi comme un familier de la maison.

Il s'excuse pour son accent rocailleux en polonais, explique qu'il n'a pas l'occasion de le parler, qu'il a perdu très jeune ses parents et qu'il a été élevé par un lointain cousin de son père, plus américain que polonais.

— Et j'ai épousé une Américaine, ajoute-t-il en riant, dans un moment de folie que je ne cesse de regretter, mais que faire ? Divorcer ? C'est compliqué. Je préfère voyager pendant qu'elle élève nos enfants et gagne des sous, car elle aussi travaille. Nous formons un ménage parfait, en somme !

Sa gaieté teintée de cynisme est contagieuse, Henryk ne peut s'empêcher de le trouver sympathique et Nata s'arrange discrètement les cheveux. Déjà elle veut plaire, séduire, dominer, exercer son pouvoir de femme sur cet étranger qui ne la remarque pas. Pas encore...

— Voici ce qui m'amène, annonce Konrad, sur un ton triomphal, comme s'il leur offrait un cadeau sans prix. J'ai été à Lille et j'ai vu vos tableaux. Car ce sont vos tableaux, n'est-ce pas ? bien que le prénom ne corresponde pas au vôtre. Non, ne protestez pas ! Olgierd ou Henryk, moi cela m'est bien égal. Ce qui compte c'est que c'est une grande œuvre. Unique ! Fantastique !

— Je vous remercie pour mon oncle, dit Henryk. Malheureusement il ne l'a pas su de son vivant. Il est mort dans l'oubli et dans...

[86]

— Oui, oui, l'interrompt Konrad. Le propriétaire de la galerie m'a déjà expliqué cela. J'arrive de Lille où j'ai passé une semaine à examiner vos œuvres, pardon, les œuvres de votre oncle, puisque c'est ainsi que vous voulez présenter la chose. Remarquez c'est votre droit, mais je me charge du reste. Ces toiles vont être connues dans le monde entier. Faites-moi juste confiance.

Konrad Bart est persuasif, convaincant et son enthousiasme paraît sincère à un point tel que petit à petit Henryk cesse d'être sur ses gardes.

— Ces tableaux, continue-t-il d'expliquer, doivent être commentés dans un premier temps, pour que les critiques d'art acceptent de s'intéresser à un peintre inconnu de son vivant. Et puis, ici, en Europe, vous ne les vendrez pas à un bon prix, tandis que chez nous, aux États-Unis, ça sera différent. J'en ai glissé un mot à Oscar. Au fait, Oscar Loublier et moi sommes devenus des amis et il est prêt à faire ce que je lui demande. Pour ne rien vous cacher, le brave homme sent déjà l'odeur irrésistible des dollars. Je m'occuperai de tout, du transport, de l'exposition, de l'organisation, des frais, de l'assurance, de tout !

— Ces tableaux ne sont pas à vendre, proteste Henryk, je veux juste qu'ils soient exposés dans un musée.

— Ah, le désintéressement total, que c'est beau, mais mon pauvre ami nos musées vont payer une fortune pour les avoir.

Konrad se tape sur les cuisses, offre des cigarettes à la ronde, en prend une, l'allume, se lève et se met à marcher de long en large.

— J'ai des amis ici, dit-il. Des amis puissants. Je les ai contactés. Tout est en place. La semaine prochaine ils viendront avec moi à Lille. Je paie tout, l'avion, les hôtels, tout ! Oscar est en train de préparer des textes pour les journalistes et on fera à l'œuvre de votre oncle une publicité à l'américaine. Une publicité grâce à laquelle on montera les prix. On va tirer des millions de dollars de ces toiles ! On paiera les dettes de la Pologne, on construira des hôpitaux, on distribuera des vivres. Que sais-je ? Peut-être même parviendra-t-on à acheter... Non, [87] je vois bien que vous ne me suivez pas et je ne tiens pas à paraître ridicule à vos yeux. Mais l'argent est une force et il m'arrive de rêver que grâce à votre talent, pardon grâce à votre défunt oncle, on sera en mesure de prendre certains arrangements avec le pouvoir... Celui de Varsovie, ou celui du Kremlin, peu m'importe !

Konrad éclate de rire, cligne des yeux et paraît particulièrement satisfait de lui-même. Nata enlève les assiettes sales et apporte le thé. Henryk ne sait trop quelle attitude adopter. L'intrusion de cet étrange homme dans son existence est tellement surprenante qu'il ne parvient pas à le prendre au sérieux, mais c'est un Américain et en Amérique les possibilités sont illimitées, paraît-il. Henryk essaie de s'en persuader, d'éliminer ses doutes, de se laisser emporter par l'enthousiasme de l'autre, mais il a beaucoup de mal à accepter son accent, sa vulgarité, sa façon de monnayer les toiles de son oncle, les œuvres d'art qui se transforment ainsi en une marchandise de prix.

— Je ne veux pas être indiscret, dit Konrad, mais j'ai su que vous ne travailliez pas en ce moment. Vous allez être obligé d'engager des frais, de faire de fréquents voyages à Lille, d'y séjourner même. Je tiens à ce que vous acceptiez une petite avance... Oh, une peccadille. Vous me rembourserez quand vous le voudrez. Allons, faites-moi plaisir, ne refusez pas !

Il dépose une enveloppe sur la petite table, la pousse légèrement du bout de son index et tend à Nata son verre vide. Ils trinquent à nouveau, le rire perlé de Nata détend l'atmosphère et Henryk est bien obligé de sortir de sa réserve. Ils se mettent à bavarder à bâtons rompus. Ils parlent la même langue, ils sont issus de la même famille, du même clan et du même peuple. L'accent de Konrad Bart, si agaçant pour Henryk au début, lui paraît soudain touchant, surtout quand il se met à chercher un mot que Nata lui souffle aussitôt en se penchant un peu vers lui. C'est presque un jeu qui se poursuit tard dans la nuit. Konrad explique la campagne publicitaire qu'il entreprendra, leur indique qu'un secrétariat sera organisé à cet effet à Paris et un autre à Lille, Henryk inscrit les numéros de téléphone, les [88] noms étrangers, américains pour la plupart, prend des notes, cherche le calendrier, tout en ayant du mal à dominer le début de cet état d'ivresse qui le rend détaché de tout. Au moment où Konrad décide de partir, ils se tutoient déjà et Nata s'accroche au bras de l'homme chauve comme s'il s'agissait d'un vieil ami.

— Tu vas reprendre cette enveloppe, dit Henryk. Je refuse d'accepter ton argent.

— Non, non et non !

Konrad le repousse, l'enveloppe tombe par terre, Nata la ramasse, tandis que Konrad sort sur le palier. Henryk arrache des mains de Nata l'enveloppe, court dans l'escalier que l'autre descend très vite et le rattrape dans la rue.

— Je ne peux pas, bafouille-t-il. Je ne peux pas accepter ton argent.

— Mais si, tu vas le prendre, répond Konrad, avec un mauvais sourire qui ressemble à une grimace. — Vaut mieux que tu utilises cet argent, plutôt que celui de...

Il ne termine pas sa phrase, monte dans la voiture stationnée le long du trottoir et démarre en trombe. Que sait-il sur les sources de

revenus occultes de Nata ? se demande Henryk. Tout se brouille dans sa tête. Il a trop bu. Il n'est plus capable de résister et de réfléchir. Il veut juste se jeter sur son lit et dormir. C'est le lendemain matin seulement qu'il s'avise qu'il n'a pas demandé à l'étrange visiteur son adresse. Nata s'empare de l'enveloppe et l'ouvre. Elle compte les billes en les déposant un à un sur la table et en chantonnant. Henryk, encore couché, l'observe en silence, vide, impuissant et soumis à une volonté autre que la sienne.

— Mais c'est une fortune, jubile Nata. Te rends-tu compte, nous sommes riches ! D'après moi il nous a laissé plus de vingt-cinq mille francs. Attends que je recompte à nouveau pour être sûre.

Nata a l'air d'une chatte qui se poulèche les babines, pense Henryk, mais moi de quoi ai-je l'air dans tout cela ? Jusqu'où me faudra-t-il descendre, mon Dieu, pour la garder et la rendre heureuse ? Jusqu'à quel point d'abjection et de servilité ? [89] Comme si elle devinait son désarroi, elle s'agenouille à côté de lui et se met à chanter de vieilles chansons dont les mots le rejoignent, bien que les billets, posés sur la table, forment un petit tas dont il ne parvient pas à détacher les yeux.

— T'en fais pas, dit Nata. On va lui rembourser cet argent. Nous allons réussir, tu verras. Nous allons travailler notre récital. Nous allons recommencer à faire des démarches, à faire le tour des boîtes de nuit et même des salles de concert, et pourquoi pas ? Sait-on jamais ! Tu sais l'argent donne de l'assurance. Le simple fait de posséder cette petite fortune va nous porter chance. J'ai confiance en toi, j'ai confiance en moi, je me sens belle... Allons Henryk, cesse de te torturer.

Nata saute sur ses pieds, s'étire, se met à tourner comme une toupie au milieu de la pièce, puis s'arrête devant Henryk et s'incline de la taille. Ses longs cheveux en désordre balayent le plancher, se répandent partout, cachent son visage et forment un écran entre elle et lui.

— Professeur, je compte sur votre science et sur mes faibles moyens, dit-elle en se redressant. Mon père disait que beaucoup de gens ont du talent, mais que seul le travail permet de faire carrière. Allons, au boulot.

— Le travail, répète pensivement Henryk. Moi aussi je croyais autrefois dans la vertu du travail, mais maintenant je sais qu'il ne peut remplacer le talent. Nous étions moralistes à notre façon. Le travail, valeur sûre, le moyen d'éviter le péché, d'être occupé au point de ne pas avoir de mauvaises pensées comme l'affirmait notre aumônier à l'école, une manière de remplir le temps qui nous est imparti sur cette terre. Selon le saint homme, le travail c'était plus encore : une prière adressée au bon Dieu. Cela justifiait tout à ses yeux, y compris l'obligation pour les élèves de travailler le dimanche. Vois-tu Nata, pendant des années j'ai cru, moi aussi, qu'à force de travail constant n'importe qui pouvait réussir n'importe quoi.

— Veux-tu me faire comprendre par là que tu n'as plus envie de me faire répéter mes textes, parce que tu n'as plus confiance dans mon talent ? demande Nata en devenant brusquement agressive.

[90]

— Cesse d'être égocentrique, proteste Henryk en se levant. La chance, cette déesse païenne, n'existait pas pour notre aumônier, tandis que moi je suis certain de son pouvoir. Si l'oncle Olgierd avait pu rencontrer Konrad Bart, son œuvre aurait eu de son vivant une reconnaissance internationale. À moins que...

— À moins que quoi ? l'interrompt Nata.

— À moins qu'il n'ait été décidé quelque part, je ne sais trop où, que ces toiles ne doivent être connues qu'après la disparition de l'artiste, afin qu'elles demeurent ce qu'elles sont, le symbole du drame d'un peuple.

Henryk regarde Nata. Son talent, ses ambitions, lui apparaissent soudain sous un autre jour, perdent de leur importance, deviennent superficiels et ne valent plus la peine qu'il leur consacre autant d'énergie. Pour lui faire plaisir, il accepte cependant de la faire réciter, corrige de son mieux son accent, et la journée passe ainsi jusqu'à ce que Nata, épuisée, l'entraîne dehors.

Le printemps est là. Aux Champs-Élysées, les marronniers bourgeonnent et ils marchent lentement dans la foule qui leur paraît particulièrement animée. Nata croise les regards admiratifs qu'elle suscite et qu'elle provoque sans trop le savoir. Ils la revalorisent, ces hommes qui passent et qu'elle ne connaîtra jamais, auxquels elle ne devra donc rien en échange de leur attention. C'est un jeu enfantin, certes, mais fort agréable. Silencieux, Henryk la suit. Il hume l'air humide et retrouve les souvenirs de sa jeunesse. Il la connaît cette odeur de terre mouillée prête à respirer après le long sommeil de l'hiver, qui l'enveloppait quand étudiant il sortait de l'université après les derniers examens. À l'époque, il avait confiance dans son avenir. Il franchissait des étapes, il progressait, il vivait et il avançait, tandis que maintenant il n'y a que l'avenir de Nata qui compte. Moi, je suis vieux et usé, pense Henryk. Il ne me reste qu'à remplir une dernière mission, celle de rendre célèbres les toiles de l'oncle Olgierd et ensuite je pourrai m'enfoncer tranquillement dans une existence végétative. [91] Car elle me quittera, ma belle Nata, dès qu'elle réussira et ne me laissera rien en dehors des souvenirs plutôt amers.

— À quoi penses-tu ? demande Nata. Cesse donc de te torturer. Nous avons de quoi payer le loyer et nous débrouiller pendant un certain temps. Et puis cela sera amusant de travailler avec ce Konrad qui me semble plutôt drôle avec son crâne chauve et ses grands bras qu'il agite sans cesse.

— Je pense, dit lentement Henryk, qu'un jour je vais partir loin d'ici.

— Tu veux me quitter ? Inquiète soudain, Nata s'arrête au milieu de la rue.

— Il le faudra bien. Tu es jeune, belle, douée et je n'ai plus grand-chose à t'apprendre. J'ai eu tort de te demander de m'épouser. Ce n'était qu'un moment d'aberration. Excuse-moi.

Sans se soucier des passants, Nata lui saute au cou, se serre contre lui et l'embrasse sur la bouche.

— Je t'aime, dit-elle, et je te dois tout. Tu es ma force, ma joie, mon ami et mon confident. Grâce à toi, j'ai réappris à rire. Je suis ta créature, Henryk, tu m'as prise dans tes bras et depuis je suis devenue une autre.

Il l'écoute et s'efforce de la croire, bien qu'au fond de lui-même, il sente une sorte de froid qui le rend étrangement insensible.

— Tu ne veux pas admettre que nous allons réussir, insiste Nata en reculant légèrement. Que cet homme, ce professeur américain va faire connaître les œuvres de ton oncle... Plus encore tu te méfies de tout, de moi et de mon amour pour toi, comme de lui et de son désintéressement. C'est mal Henryk. Il ne faut pas !

— Je suis lucide, murmure Henryk. Allons, viens dîner. Je t'invite à faire la fête.

Assez curieusement, Nata, si heureuse d'habitude de sortir, se laisse prier, puis propose le restaurant polonais de la rue Legendre. Henryk, déçu, fait une grimace, mais accepte. Barbara, la gérante, les reçoit à bras ouverts. Le restaurant marche exceptionnellement bien. Elle a de nouveaux clients, [92] des touristes qui arrivent à pleines portes. Elle est prête à les engager.

— Vous jouerez, professeur, dit-elle, et Nata chantera. Je peux vous offrir des cachets plus élevés que par le passé. Si la chance continue à me sourire, nous allons même signer un contrat.

Barbara est rayonnante et elle sourit de ce bon sourire amical, désintéressé, qui efface les rides profondes autour de sa bouche.

— Tu vois, dit Nata, nous allons gagner de l'argent et on pourra rembourser Konrad.

Ils dînent à la hâte, puis Henryk s'installe au piano. La salle est pleine. Nata, particulièrement en forme, chante. Gênée au début, par son chemisier tout simple et sa jupe courte, elle retrouve petit à petit son assurance. Les clients applaudissent et cela suffit pour lui faire oublier qu'elle ne porte pas sa robe de scène. Il est minuit quand ils se retrouvent, épuisés, dans la salle vide où Barbara aide la serveuse à ranger les nappes sales. Ils s'en vont ensuite bras dessus, bras dessous et s'offrent le luxe de héler un taxi. Couchée sur les coussins, Nata se met alors à raconter des contes de fées pour grandes personnes. Henryk obtient le poste de professeur de diction, rencontre des acteurs étrangers et des metteurs en scène célèbres, obtient un grand rôle pour elle et c'est le tournage d'un film sensationnel qui est un message d'espoir.

— Nous nous marions ensuite à Varsovie à l'église de Trois Croix, poursuit Nata, et puis, avant de repartir pour Paris, nous donnons un récital au Grand Théâtre et nous ramassons beaucoup d'argent que nous distribuons aussitôt, il va sans dire. À qui le donnons-nous ? Aux pauvres vieux, aux enfants dans le besoin ou aux mouvements de l'opposition ?

La voiture s'arrête, Henryk descend et, en chantonnant, Nata le suit. Une fois dans l'appartement, elle enfle son déshabillé, une sorte de tunique blanche, rit aux éclats, puis se met à pleurer à chaudes larmes. Henryk la console, l'embrasse, l'attire sur le divan et là, sans transition elle s'endort, la tête sur son épaule, tandis que lui, allongé sur le dos, les yeux grands [93] ouverts, scrute l'ombre. Des images se profilent sur les murs, celle de Konrad Bart se superpose à la silhouette de Loublier. Nata murmure dans son sommeil des mots décousus et les heures se traînent. Quand il sombre finalement dans un trou noir où il n'y a ni rêves ni réminiscences, mais juste un vide qui l'aspire et le rend insensible à tout, l'aube commence à poindre à travers les nuages.

[95]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre IV

[Retour à la table des matières](#)

— Non, le vernissage n'aura pas lieu jeudi, mais vendredi, tel qu'indiqué sur le carton d'invitation que nous vous avons envoyé.

Tantôt il reçoit des appels et tantôt il vérifie les listes des personnes invitées. Le petit bureau où il campe à côté de madame Rondeau, la secrétaire aussi efficace que revêche, ressemble à une ruche où les voix bourdonnent et se croisent. Les critiques d'art et les professeurs américains communiquent de l'autre côté de l'océan en phrases courtes, précises, proférées sur un ton sans réplique. Chaque fois, Henryk doit vérifier les horaires d'avions, les noms des hôtels, les dates de réservations. Il les connaît par cœur, mais ne fait pas confiance à sa mémoire. Il vit dans la crainte de se tromper, d'omettre un détail et s'efforce de prendre des notes aussi précises que possible. Il ne les connaît pas ces professeurs étrangers et leurs voix lui paraissent très lointaines.

— John Winston du *Washington Post* vous prie de noter qu'il arrivera à Paris par *Le Concorde* et de là prendra un train pour Lille. Le transport de l'aéroport à la gare est-il assuré ?

[96]

Henryk cherche fébrilement la réponse à cette question, ne la trouve pas, promet de rappeler et raccroche. Le numéro d'Air France est constamment occupé. Impossible d'obtenir la communication. Madame Rouleau fait des grimaces. Elle répond à une dame qui insiste pour savoir si elle sera placée au premier rang lors de la conférence qui doit précéder le vernissage. Avec une patience infinie, elle l'écoute, puis, ironique, la rassure. Henryk voudrait la consulter, lui demander si elle ne dispose pas d'un autre numéro pour les bureaux d'Air France, mais son téléphone sonne à nouveau. Cette fois-ci c'est un critique d'art polonais, fraîchement arrivé de Varsovie qui réclame sur un ton sans appel son invitation.

— L'ambassade polonaise s'intéresse vivement à cette manifestation culturelle, dit-il. C'est surprenant, mais jusqu'à présent les cartons d'invitation ne sont pas arrivés.

— Nous sommes en train de vérifier nos listes, répond Henryk. Je communiquerai avec vous dès que je le pourrai. Laissez-moi votre nom et votre numéro de téléphone.

Brusquement, c'est le silence dans l'écouteur. A-t-il raccroché ? Henryk allume une cigarette, aspire la fumée pour se calmer et compose le numéro de Konrad. Il a de la chance, sa voix est là, au bout du fil, profonde et rassurante. Avec lui tout est simple, limpide, évident et facile à régler.

— Ils viendront avec ou sans invitation, dit-il, de façon officielle ou camouflée, mais ne leur expédie pas de cartons, d'accord ?

Malgré lui Henryk pose la question qui lui brûle les lèvres.

— Konrad, qui va payer tout cela ? Les billets d'avion, les hôtels, les taxis ?

— Bon Dieu de Bon Dieu, cesse de t'en préoccuper. C'est mon problème, pas le tien. La plupart sont délégués par des universités, les journaux et les musées ; en ce qui concerne les autres, je m'en charge.

— Les organisations et les associations polonaises protestent. Leurs représentants estiment que l'exposition devrait avoir lieu à Paris et non à Lille. J'ai beau expliquer que la seule galerie qui a accepté...

[97]

— Oh, laisse Henryk. Je n'ai pas le temps de poursuivre cette conversation et toi non plus. Nous allons mettre à leur disposition des autobus, c'est tout ce qu'on peut faire.

Sur le bureau, l'autre appareil téléphonique sonne et Henryk saisit le récepteur. Il est parfaitement ridicule ainsi, avec un écouteur dans chaque main, le mégot éteint entre les lèvres, le front couvert de sueur. Konrad continue de parler polonais dans son oreille gauche, avec son ineffable accent américain et dans son oreille droite résonnent des phrases en allemand. Le professeur de Munich se présente, puis Konrad termine, lui demande de saluer de sa part Nata, et Henryk peut consacrer toute son attention à ce Bruno Zingelfeld qui donne l'impression, en répétant son nom, de claquer des talons à l'autre bout du fil. Une fois de plus, Henryk répète la date du vernissage, l'heure de la conférence préliminaire, l'adresse de la galerie, tous les renseignements qui figurent en somme sur l'invitation que le professeur Zingelfeld vient d'ailleurs de recevoir.

— Il serait bon, dit-il, qu'on puisse montrer cette exposition ici, chez nous, à Munich. Après tout, ce sont nos services militaires qui ont signalé les premiers la découverte du charnier dans ce village de Katyn. Mon père, officier de la Wehrmacht à l'époque, combattait dans la région de Smolensk et il fut parmi ceux qui se sont rendus sur les lieux de ce crime odieux, commis par les Soviétiques.

- Ah oui, dit Henryk, comme c'est intéressant...

Son allemand n'est pas parfait et il est pris de court. Le professeur Zingelfeld s'attend-il à des félicitations ou à des remerciements pour ce rôle joué par hasard par un officier de la Wehrmacht ?

— Mon père a été tué peu après, ajoute Zingelfeld en changeant de ton. Ah, la guerre, quelle triste époque ! Plus jamais, vous m'entendez, plus jamais de guerre !

Henryk acquiesce avec empressement, répète les dates et les horaires et fait un signe de la main en direction de la secrétaire. Elle part déjeuner. C'est l'heure. Enfin un court moment de répit ! Il sort de sa serviette un morceau de baguette [98] et un gros chocolat, soigneusement enveloppé, un Rocher, Suchard. Il ne faut pas que la secrétaire sache qu'il mange au bureau et il s'efforce de ne pas faire de miettes. L'argent... Il n'a plus un sou vaillant en poche, mais refuse de toucher à l'épaisse enveloppe remplie de billets de banque laissés par Konrad. Malgré les protestations de Nata, cela lui semble déshonorant d'utiliser cet argent qui ne lui appartient pas selon sa perception des choses, et de son côté il n'a pas le temps de gagner quoi que ce soit. Quand les téléphones cessent de sonner, quand la nuit tombe sur Paris, il reste au bureau pour mettre à jour ses notes, compléter les listes, corriger celles qui sont déjà dactylographiées et ne rentre chez lui que fort tard.

Nata chante au restaurant de la rue Legendre et pour l'accompagner, Barbara a trouvé un jeune pianiste, fraîchement arrivé à Paris qui fait beaucoup de fausses notes, mais qui est plutôt séduisant. Jaloux, Henryk passe la chercher et la ramène à la maison. Sa fatigue à elle lui est alors particulièrement pénible, puisque c'est grâce à ce qu'elle gagne qu'ils parviennent à payer le loyer et le strict nécessaire. Je suis devenu un gigolo, pense Henryk, et un gigolo d'un genre tout à fait spécial. En principe, c'est un terme qu'on réserve pour des jeunes gens qui ne travaillent pas et profitent des largesses de vieilles dames, or, dans mon cas, c'est l'inverse et je travaille plus que quiconque.

— Ta fierté est d'une stupidité parfaite, affirme Nata, et il lit dans ses yeux une certaine admiration qui est un baume pour son amour-propre.

La tentation de prendre quelques billets dans l'enveloppe est là, présente constamment dans son esprit et il lui arrive, la nuit surtout quand il ne parvient pas à dormir, de se lever sur la pointe des pieds et de les compter, juste comme ça pour le plaisir de la chose. Je deviens fou, pense-t-il alors.

Heureusement il ne reste que deux mois jusqu'à la date du vernissage. Ensuite, il retournera à l'hôpital et leur demandera de le reprendre. Si cela ne marche pas, je vais me faire engager n'importe où, se dit Henryk, dans un garage, ou dans un restaurant, peu importe ! Je ne continuerai pour rien au monde [99] cette existence de parasite. Car j'ai beau être occupé comme jamais auparavant, je ne gagne rien, tout dépend de Nata, de son travail à elle, ce qui signifie que je suis tombé bien bas. Henryk ramasse le reste de la baguette, l'enveloppe soigneusement et la cache dans sa serviette. Le téléphone sonne. Elle parle polonais, un polonais parfait avec des intonations agréables et cela lui procure un certain plaisir, mais il n'est que de courte durée.

— Je suis professeur à la Sorbonne, dit-elle, et mes travaux dans le domaine de l'art non figuratif sont très connus. Vous les avez lus sans doute, donc il est inutile d'élaborer. Vous vous souvenez de notre rencontre au restaurant de la rue Legendre ; pour ma part je m'en souviens très bien ce qui me confère le droit de vous poser deux questions. Tout d'abord pourquoi vous cachez-vous derrière votre oncle défunt ? Tout le monde sait qu'il s'agit de vos tableaux, de votre travail de peintre et que cette exposition que vous organisez à Lille, Dieu seul sait pourquoi, puisque Paris serait tellement préférable, est dès lors une supercherie. En deuxième lieu, comment avez-vous trouvé l'argent pour en faire un événement international de pareille envergure ? Bien des peintres polonais et pas des moindres ne peuvent guère se permettre des dépenses de cet ordre et doivent se contenter de rêver de montrer leurs œuvres, tandis que vous...

Elle glousse d'indignation, s'étrangle et s'étouffe avec des mots qui meurent dans l'écouteur. Raccrocher, reposer le récepteur, fermer la ligne ? Si je n'étais pas un va-nu-pieds, je le ferais, pense Henryk. L'argent et la fierté sont-ils liés à ce point-là ? La saine indignation ne suffit-elle pas pour servir de bouclier contre les imbéciles ? Le courage consiste-t-il à accepter l'injure, ou au contraire à la faire ravalier par celui qui ose la proférer ?

— Non madame, dit-il lentement, il ne s'agit pas d'une supercherie pour utiliser vos propres termes. Mon oncle Olgierd Wolinski était un peintre de grand talent, tandis que moi je n'ai jamais su dessiner, ce que je peux vous prouver, à vous, comme à n'importe quel spécialiste ou profane. Le financement [100] de la conférence et du vernissage ne dépend pas de moi, mais de plusieurs universités et musées, français et étrangers. Et maintenant, veuillez m'excuser. J'ai beaucoup de travail et je ne peux pas continuer cette conversation.

— Un instant, proteste la dame. Samedi soir, nous nous réunissons au bureau des anciens combattants, rue Legendre. J'espère que vous allez venir.

Nata, pense Henryk, si je refuse, c'est elle qui sera sur la sellette. Ils sont capables de lui faire perdre sa place. Car les potins courent vite dans Paris et on sait que nous vivons ensemble.

— J'y serai vers dix heures, dit-il, et je répondrai à toutes les questions que vous voudrez bien me poser.

— À samedi alors, répète la dame et il y a une menace à peine voilée dans son ton tranchant et sec.

En vain Henryk essaie de retrouver son nom dans sa mémoire. Plus tard, se promet-il. Plus tard. Madame Rondeau revient, les téléphones recommencent à sonner.

— Un appel de Rome, lui dit-elle. C'est un Italien.

Henryk se déplace, tend le bras et se laisse pénétrer par cette sorte de musique qu'évoque toujours en lui la langue italienne. C'est ridicule, mais cette langue est associée dans son esprit aux images de bonheur, la mer scintillante sous le soleil, les sculptures blanches merveilleusement travaillées par des artistes incomparables, les frontons des édifices, majestueux dans leur simplicité et les champs de vignes qui s'étendent en bordure des routes de campagne.

— Buon giorno, dit la voix, je suis Carlo Vindeto, le professeur que vous avez eu l'amabilité d'inviter au vernissage des toiles de... Enfin, j'ai du mal à prononcer correctement son nom, mais je connais bien son œuvre. Je tiens à vous dire en toute confiance que j'en ai même parlé avec mon grand ami, le pape. Jean-Paul II est très intéressé. Il s'agit après tout d'un de ses compatriotes ! Mais voici ce qui m'amène à faire cet appel. Vous semblez organiser cette conférence et ce vernissage à l'américaine. Très rapidement ! Avec des préavis très courts. Ah, le rythme de l'existence universitaire à l'américaine est [101] tout à fait affolant. Jen sais quelque chose. J'ai été invité en Amérique pour une tournée de conférences. Essoufflant... Absolument essoufflant. Je voudrais savoir si je peux amener avec moi un ami. Un ami très cher. Un critique d'art de premier ordre. Luigi Stentavo. Vous connaissez sans doute, Stentavo ? Comment, vous n'avez plus de place ? Mais nous allons occuper la même chambre. Ce n'est pas un problème... Vous allez vous renseigner ? Bene, bene... J'attends donc votre invitation pour Luigi. C'est essentiel. Absolument essentiel !

Les téléphones sonnent, la secrétaire dit quelque chose qui se perd dans le bruit, Henryk lui demande de répéter en couvrant d'une main le récepteur pour que son correspondant italien ne puisse l'entendre et dans sa tête, dans son cerveau, il y a une sorte de vide où seule la sonnerie des petits appareils noirs a de l'importance. Il ne sait plus ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Il prend des notes sur de longues feuilles placées devant lui et c'est tout ce qui lui importe. Au fait, de quoi s'agit-il au juste ? Les toiles d'Olgierd Wolinski s'éloignent, lui paraissent irréelles, il est en train de communiquer avec le monde entier pour organiser une manifestation culturelle qui ne le concerne pas,

son rôle se limite à retenir des noms étrangers, à faire bonne impression sur les gens qu'il ne connaît pas, mais qui tous sont des personnalités haut placées. À la fin de la soirée Konrad passera au bureau dé mêler tout cela à sa manière et une fois de plus, lui, Henryk, se sentira comme le minuscule rouage d'une machine, qui n'a ni importance ni responsabilité et cela sera bien fait pour le rassurer. Dans l'écouteur le professeur italien hurle que la conférence et le vernissage ne peuvent avoir lieu sans la présence de Luigi Stentavo, « le plus grand critique d'art de toute l'Europe », se fâche, tempête et il s'efforce de le calmer dans son italien hésitant.

Henryk promet d'expédier un billet d'avion pour le critique Stentavo, termine la communication et respire mieux. C'est bien cela l'existence humaine, pense-t-il. Elle est à l'image de ce que je suis en train de vivre. Le bruit, une course folle, le rôle de l'accusé que j'assume pour ne pas dévaloriser [102] mon objectif et avouer mon impuissance, et un but ultime qui se perd au loin sans qu'on sache comment le retrouver. Inutile de le chercher d'ailleurs, car la mort effacera fatalement tout avant que je ne parvienne à le décrire ce but et à plus forte raison à l'atteindre. Henryk n'a pas de cigarettes, pas d'argent pour en acheter et ses nerfs sont à vif. Il voudrait s'en aller, retrouver un quotidien quelconque, retourner à l'hôpital, transporter des malades, entendre à nouveau leurs divagations, leurs plaintes et leurs rires étranges qui, autrefois, lui faisaient mal. L'héritage de son oncle lui apparaît comme une malédiction. Madame Rondeau allume les lampes sur les bureaux.

— Je m'en vais, dit-elle. Il est sept heures. Je vous souhaite une bonne soirée et pas trop d'appels.

La porte se referme. Henryk est seul. Il ouvre la fenêtre pour chasser son odeur, mélange de parfum douceâtre et de transpiration. En bas, les voitures roulent lentement, les conducteurs pressés klaxonnent comme s'ils pouvaient ainsi se frayer un chemin et cela est à la fois agaçant et risible. Henryk ferme la fenêtre, s'isole dans le silence et réprime l'angoisse. Elle est en lui, dans sa tête, dans sa poitrine, dans son ventre, dans tout son corps qui lui fait mal. Il voudrait soudain que les téléphones recommencent à sonner, que la secrétaire revienne,

qu'il se passe quelque chose, que quelqu'un, quelque part, lui fasse signe et lui donne l'illusion qu'il est utile et même indispensable. Quand Konrad arrive il éprouve l'envie de le toucher, de palper ses bras musclés et de rester près de lui pour se sentir protégé. Konrad est content et se frotte les mains.

— Tout le monde accepte, dit-il. La conférence et le vernissage seront le grand événement artistique de l'année, pas seulement ici, en France, mais sur un plan plus large. Un événement international ! La presse nous est favorable. Regarde !

Il sort de sa serviette un paquet de photocopies de divers articles, force Henryk à les parcourir, les commente, insiste sur les signatures, les classe selon les langues, les pays et jubile.

[103]

— Viens manger, conclut-il finalement. On discutera des détails plus tard.

— Le professeur Vindeto veut amener avec lui le critique Stentavo.

— Parfait, parfait... Remarque, c'est un mauvais critique, mais son ami de toujours et puis cela fait quand même notre affaire. Autant avoir une bonne couverture dans la presse italienne et Stentavo est en mesure de nous l'assurer. Pauvre Henryk. Pour toi c'est difficile, tandis que moi je les connais tous et derrière les noms je place les personnages, ce qui devient aussitôt un jeu qui m'amuse beaucoup. Tes notes sont parfaites, cesse de t'inquiéter.

Ils prennent l'ascenseur poussif qui descend comme si jamais il ne devait se rendre jusqu'en bas. La tête de Henryk tourne et il s'appuie instinctivement contre le mur.

— Tu es très pâle, constate Konrad. Un peu de surmenage sans doute. Vous ici, en Europe, vous n'avez pas l'habitude de travailler au

même rythme que nous les Américains. Chez nous, l'efficacité prime sur la paresse, tandis qu'ici j'ai toujours l'impression que les gens se contentent de flâner tout en affirmant qu'ils sont occupés du matin au soir. Ils perdent trois heures le midi pour croûter et recommencent le soir. C'est insensé. Si je vivais comme eux je serais obèse, lourd et somnolent.

— Je n'ai pas quitté le bureau depuis ce matin, dit Henryk.

— Oh toi, tu es un cas, un personnage, dit Konrad en riant. Au fait, as-tu besoin d'argent ? Il ne doit plus te rester un sou de l'avance que je t'ai laissée. Tiens, voici une rallonge.

Konrad lui donne l'enveloppe qu'il sort de la poche intérieure de son imperméable. Son manteau ressemble, à s'y méprendre, à ceux de la marine britannique. Konrad Bart, le pacifiste de son propre aveu, affectionne particulièrement les vêtements à la mode qui, comme par dérision, ont une coupe très militaire. Henryk proteste, mais Konrad ne l'écoute pas. Ils montent dans sa voiture et, habile au volant, il se faufile dans le flot de la circulation tout en conduisant d'une main avec [104] une parfaite désinvolture. Le restaurant se trouve juste à côté de la place de la République, dans une petite rue, en arrière.

— Tu n'auras qu'à rentrer à pied chez toi, dit-il.

— À minuit, je dois aller chercher Nata. C'est à l'autre bout de Paris.

— On ira ensemble, décide tranquillement Konrad comme s'il s'agissait d'une affaire entendue à l'avance.

Dans le grand restaurant au décor vieillot, connu pour ses prix exorbitants et sa clientèle de marque, il se conduit en habitué. Visiblement satisfait de l'accueil du maître d'hôtel qui lui confère de l'importance à ses propres yeux, il entraîne Henryk à une table située dans le fond, près du mur. De vieilles photos jaunies, des affiches de pièces de théâtre jouées à une autre époque, couvrent les murs et se reflètent

dans la surface brillante des miroirs. Konrad examine le menu, décide de ce qu'ils vont manger, choisit le vin et se lance dans une longue diatribe sur la culture française, dépassée selon lui par ce qu'il appelle la civilisation américaine.

— Tu comprends, dit-il, nous avons démocratisé ce qui en Europe n'est encore accessible qu'à une élite d'argent. Nous avons le sens de la mise en marché qui permet à chacun, riche ou pauvre, évolué ou primaire, de profiter de l'apport des plus importants créateurs du monde. Tu verras les tableaux de ton oncle seront reproduits un jour sur des affiches publicitaires, ils seront connus partout et son nom sera sur toutes les lèvres. Qui sait, je réussirai peut-être à faire tourner un film sur sa vie ! Compte sur moi, je le rendrai célèbre.

— Est-ce si important ? demande Henryk.

— Comment, s'offusque Konrad, tu oses en douter toi qui me disais il y a une semaine à peine que tu veux venger la mort de ton père, que tu veux que le monde sache comment il a été assassiné à Katyn ? Voyons, mon cher, ça ne va pas ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Henryk baisse la tête. Il a faim, il a soif, il ne peut plus réfléchir. Ce qui importe, c'est que son angoisse disparaisse, que le vin merveilleusement rouge lui procure une douce chaleur puis cette sensation unique de flotter.

[105]

— Samedi, je vais rencontrer un groupe. Les Polonais d'ici protestent. Ils estiment que la conférence et le vernissage devraient avoir lieu non pas à Lille mais à Paris. Viendras-tu leur expliquer pourquoi cela n'a pas été possible de l'organiser ailleurs ?

— Non, samedi je serai justement à Lille, en train de discuter de certains détails avec Oscar Loublier. Tu es un grand garçon. Tu vas te débrouiller seul. D'ailleurs, Nata sera certainement là et comme les gens adorent l'écouter, elle n'aura qu'à chanter, et la soirée sera très réussie. Je t'avoue que leurs réactions nous importent peu ! Ils ne sont pas assez nombreux ici, nos compatriotes, pour représenter un vérita-

ble poids. Aux États-Unis c'est différent. Dans certaines régions les candidats à la présidence sont obligés de compter sur les votes des Américains d'origine polonaise. Là-bas, on mettra le paquet quand le temps viendra d'exposer l'œuvre de ton oncle, mais ici, nous devons compter surtout sur les professeurs et les critiques d'art — Français, Italiens, Britanniques, Suédois et Allemands — qui viendront à Lille et voudront bien conférer par leurs déclarations et commentaires une renommée internationale à tes toiles.

— Ce ne sont pas mes toiles, proteste Henryk, mais celle de mon oncle.

— Peu importe, dit Konrad. Olgierd Wolinski est mort, toi, tu es bien vivant et vous portez, fort heureusement, le même nom. Si cela peut nous être utile de laisser planer un doute en la matière, c'est tant mieux. Me comprends-tu ?

Henryk refuse de comprendre, d'accepter surtout de se substituer à l'autre, mais Konrad ne l'écoute plus. Il dévore, fait de grands gestes, boit beaucoup et au moment de payer l'addition n'est plus très solide sur ses jambes. L'air frais l'aide cependant à retrouver sa lucidité, puis à conduire sa voiture et quand ils retrouvent Nata, il paraît dégrisé. Entre eux deux s'engage une conversation, animée à un point tel que Henryk se sent de trop. Fort heureusement Nata est fatiguée et voudrait se coucher, ce qui lui évite une autre tournée des bars dont Konrad raffole, en pleine nuit surtout, comme s'il craignait de réintégrer seul sa chambre d'hôtel.

[106]

— Je pars demain, dit-il. Si tu as besoin de me rejoindre, téléphone à Lille, à la galerie. Ils sauront où je crèche.

Le lendemain et le surlendemain Henryk travaille avec rage, puis, samedi, passe la journée à s'énerver. La réunion a lieu dans une salle du premier étage, juste au-dessus du restaurant où Nata est en train de chanter. Henryk arrive en retard et monte directement, sans l'embrasser à la sauvette, selon son habitude. Ils sont là et toutes les chaises,

sagement placées en rangées, sont occupées. Henryk leur fait face. Debout, devant le micro qui ne fonctionne pas, il essaie tout d'abord de détendre l'atmosphère, mais ils ne réagissent pas à ses blagues et il sent qu'un courant d'hostilité passe dans la salle. Pour le surmonter, pour le désamorcer, il parle aussitôt de Konrad Bart, de leur rencontre providentielle, de l'organisation de la conférence et de l'exposition qui s'ouvrira prochainement, de l'intérêt qu'elle suscite déjà et du nombre d'invités qui sont attendus pour le vernissage. Ensuite il tire une chaise qui grince sur le plancher et s'assoit. C'est la période de questions.

— De quel droit vous permettez-vous d'exploiter un drame national pour votre propre profit ? hurle quelqu'un. Comment osez-vous organiser une pareille exposition sans avoir obtenu au préalable l'accord des personnalités qui occupent dans notre milieu des postes honorifiques, certes, mais de premier plan ? Qui paye les coûts de cette entreprise ? Des agents doubles ? Des hommes douteux dont nous ne savons rien ?

— Ne vous énervez pas, professeur, murmure Romek Kowalski, en se penchant pour lui donner un grand verre d'eau. J'ai vérifié, personne ne connaît l'homme qui parle en ce moment.

Henryk crie dans le micro qu'il n'est pas artiste peintre. Les mots lui viennent facilement, il n'hésite pas, il plaide sans se soucier de son amour-propre, il raconte la disparition de son père, l'existence de son oncle et sa fin à Londres dans une institution pour incurables. Un murmure se lève dans la salle, l'atteint et l'empêche de continuer. Il ne sait plus s'ils sont émus ou si au contraire ils sont toujours méfiants et hostiles à son égard.

[107]

— Un instant, intervient Romek, qui se tient derrière lui. Je peux témoigner que le professeur Wolinski ne sait pas dessiner. J'ai été son élève et je le connais bien. Tenez, voici la reproduction d'un des tableaux d'Olgierd Wolinski, l'artiste peintre. Regardez vous-mêmes ! Quelqu'un qui ne sait pas dessiner ne pourrait jamais exécuter une œuvre pareille.

Il soulève le tableau au-dessus de sa tête afin que chacun puisse le voir. À leur tour, les gens se mettent debout, discutent entre eux et l'atmosphère change.

— L'œuvre d'art ne doit pas être utilisée pour des fins politiques. C'est trahir la mémoire de nos officiers assassinés à Katyn que d'organiser une exposition de ces peintures. On veut savoir qui était l'artiste. Un agent du KGB, ou de NKVD de l'époque ? Car comment le peintre a-t-il pu reconstituer ces silhouettes et ces visages ? C'est une supercherie !

Henryk ne se contrôle plus. Il hurle qu'un artiste dispose du pouvoir magique d'évocation, qu'il est en mesure d'imaginer et de rendre la réalité dans toute sa vérité. Il a l'impression ainsi de défendre une cause, bien qu'en fait il défende surtout la mémoire d'un homme, son oncle, dont il n'a pas su comprendre le génie quand il était temps encore de l'aider. Les remords qu'il éprouve à son égard suffisent pour lui donner de l'assurance. L'assistance se calme. On l'écoute, on l'entoure et certains commencent même à le féliciter.

— C'est gagné, chuchote Romek à son oreille. C'est gagné...

Henryk répond aux interminables questions. On veut des détails ! Va-t-on louer des autobus pour que les gens puissent se rendre à Lille ? A-t-on organisé pour eux l'hébergement ? Les prêtres polonais sont-ils de la partie ? Pourra-t-on profiter de l'hospitalité d'un couvent, d'une pension de famille, ou d'un autre genre de refuge ? Henryk n'a pas discuté de cela avec Konrad, il n'y a même pas pensé et cela provoque chez lui une profonde gêne. Fort heureusement l'aumônier est là et prend la parole. Oui, la Mission Catholique Polonaise va certainement prendre en charge ceux qui n'ont pas les moyens de payer leur voyage et leur séjour à Lille. Avant la fin du mois les prêtres [108] annonceront après la messe comment tout sera organisé. On va distribuer aussi à l'église des communiqués qui comporteront les précisions

nécessaires. Ceux qui désirent profiter des diverses facilités sont priés de faire inscrire leur nom et leur adresse sur une liste dressée à cet effet aux bureaux de la Mission. Henryk regarde l'aumônier, lui sourit, se rapproche, le remercie et calmé, détendu, commence à saluer ceux qu'il connaît et ceux qui le connaissent. L'aumônier lui fait confiance et prend l'affaire en main, c'est l'essentiel ! Aucun agent, aucun ennemi caché dans l'assistance ne peut se mesurer avec cette force-là ! Les femmes et les hommes qui se pressent autour de lui ne paraissent plus se souvenir d'ailleurs qu'ils viennent à peine de l'accuser d'une supercherie.

— Allez, dit l'aumônier. Vous paraissez fatigué. Je reste et je me charge de tout.

— Je n'ai pas eu le temps de vous prévenir mon père, s'excuse Henryk, c'est arrivé si brusquement, de façon si surprenante et si inespérée à la fois... Vous me comprenez ?

— Oui, oui, j'ai rencontré ce Konrad Bart. C'est même moi qui lui ai donné votre adresse. Je vais maintenant parler de lui. Cela intéressera certainement nos gens.

Le restaurant au rez-de-chaussée est vide. Nata se change dans la petite pièce en arrière, Barbara range les fleurs disposées sur les tables dans un seul grand vase et le pianiste termine son repas. Henryk commence à bavarder avec lui, mais Nata arrive, le prend par le bras et sans saluer personne l'entraîne dehors.

— Je veux qu'on prenne un taxi, dit-elle. Je suis épuisée. J'en ai assez de tes économies, de ta pingrerie, de ton égoïsme et de ton prétendu sens de l'honneur. Assez, assez, assez ! Ou tu prends l'argent de Konrad, ou je te quitte. Je n'en peux plus Henryk des sourires de Barbara, de ce pianiste imbécile et de ce public qui ne comprend rien à rien. Je ne suis pas faite pour cette vie-là, médiocre, stupide et sans but. Tes affaires, tes peintures, ton exposition, c'est très joli, mais moi qu'est-ce que je deviens en attendant ? Je n'ai pas vingt ans, je n'ai pas le temps d'attendre, j'ai des rides, Henryk.

[109]

Sans prononcer un mot, Henryk part chercher un taxi, se demande avec quoi il le payera et se rappelle qu'il a l'enveloppe remplie de billets dans sa poche. Il peut donner de l'argent à Nata en lui racontant n'importe quoi et sans admettre qu'il l'a reçu de Konrad. En laissant la première enveloppe, celle qui est à la maison, intacte, il réussira en somme à ne pas déchoir, à demeurer ce qu'il veut être pour Nata ; le professeur désintéressé, dur pour lui et pour les autres, intègre et héroïque à sa façon. Dès qu'ils arrivent à l'appartement, il lui dit :

— J'ai de l'argent. Tiens, prends. Tu n'as plus besoin de chanter au restaurant de Barbara. Nous avons assez pour deux mois au moins.

Au lieu de se mettre à compter les billets, de rire comme une petite fille et de frapper des mains, Nata se détourne et se déshabille. Son silence ne présage rien de bon. Inquiet, Henryk la prend dans ses bras et comme elle répond à ses baisers avec passion, ils roulent sur le divan, puis la sonnerie du téléphone, stridente, souveraine, les sépare.

— Salaud, dit la voix dans l'écouteur. Avoue que tu as volé ces toiles ! Avoue, ou on va s'occuper de toi !

— Qui est à l'appareil ? Votre nom ? Qui êtes-vous ?

Henryk pose des questions bien que l'inconnu ne soit plus là, qu'il ait raccroché et qu'il n'ait aucune chance d'obtenir une réponse.

— Laisse, dit Nata. C'est comme ça toute la journée. Tantôt il m'insulte et tantôt il se tait et je n'entends que son souffle. Oh Henryk, j'ai peur ! Elle se jette dans ses bras, se serre contre lui et il caresse distraitement ses cheveux.

— Pourquoi me l'as-tu caché jusqu'à présent ? demande-t-il. Qu'y a-t-il entre nous qui t'empêche de me parler franchement de ce qui te préoccupe ?

— Tu es si fatigué quand tu rentres le soir, dit Nata, puis brusquement elle le repousse et d'un bond saute sur le divan, souple et légère comme une acrobate.

— Vends, crie-t-elle, vends ces toiles et oublions-les. Qu'est-ce qu'une peinture après tout ? Une image encadrée qu'on suspend sur un mur, une œuvre d'art, je veux bien l'admettre, [110] mais un objet mort. La vie, notre vie, Henryk, la mienne et la tienne valent plus que le plus beau des Goya. Konrad nous donnera de l'argent, beaucoup d'argent pour ces peintures ! Avec cet argent-là nous aurons les moyens d'engager un imprésario, quelqu'un de sérieux, de responsable et capable de nous faire connaître et de nous obtenir des engagements. Tu sais, nous pourrions même louer l'Olympia. Il paraît que cela se fait ! De grands chanteurs l'ont fait au début de leur carrière !

— Calme-toi, supplie Henryk. Tu sais que jamais je n'accepterai de faire une chose pareille. Ces peintures ce sont des symboles ! Les montrer c'est l'unique moyen d'obtenir une justice pour ceux qui ne peuvent plus se défendre. Toi, si sensible, si imaginative, tu dois sentir la peur qui paralyse, l'horreur qui empêche de prier quand on avance dans les champs, les mains liées dans le dos et quand on attend qu'une balle atteigne la nuque et la brise... Nata, comment peux-tu me demander de les trahir ?

— Touche, dit Nata en se levant et en s'approchant de lui. Touche ici. Elle lui tend son bras nu et l'oblige à poser ses doigts à l'endroit où la veine bleutée se dessine sous la peau blanche. — Tu sens les pulsations de mon sang ? J'ai des poumons qui respirent et des muscles qui se contractent. Tu me dis souvent que je suis belle, désirable, unique... Henryk si cela est vrai, si tu le penses, aie pitié de nous deux ! Ton oncle est mort, ils sont tous morts, ils se moquent bien, là où ils sont, de ce qui arrivera à ces terribles toiles. Les symboles eux aussi sont morts. L'héroïsme, la justice, ce ne sont que des mots que nul ne prend plus assez au sérieux pour risquer sa propre peau. Il y a encore dans le

monde des morts qui sont négociables, je te l'accorde, mais les nôtres, nos morts à nous, les Polonais, n'ont pas de valeur marchande. L'univers entier se moque de nos drames, de nos victimes, de notre histoire. Alors à quoi bon, pourquoi ?

Henryk se tait, car que peut-il répondre, qu'il a décidé de rester fidèle à la mémoire de son père et qu'il ira jusqu'au bout pour qu'on sache comment il a été assassiné ! Elle doit en être [111] consciente. Ils en ont discuté à plusieurs reprises et en principe elle était d'accord avec lui, mais maintenant Nata a peur et contre cela il ne peut rien. Elle, si courageuse autrefois, si insensible en apparence aux privations et même à la faim, lui reproche son prétendu égoïsme, parce que les appels anonymes la rendent inquiète, aussi inquiète qu'à l'époque où elle cherchait n'importe quel moyen pour échapper à l'emprise de ceux qui s'apprêtaient à arrêter son amant et protecteur. Comme lui, mais d'une manière différente, Nata est en train de revivre certains moments de son passé qu'elle croyait oubliés et cela change sa vision du monde.

— Je suis là, Nata, dit Henryk. Je suis là pour te défendre.

Il y a entre eux des gestes qui réveillent la passion, des gestes simples. E suffit qu'il pose ses lèvres sur son cou, qu'il fasse courir ses doigts le long de son dos, pour que son corps se mette à vibrer. La magie de leur amour demeure intacte. Il enlève son chemisier blanc, fait glisser le pantalon noir le long de ses hanches, caresse ses cuisses, ses jambes longues, son ventre et il la prend sans se déshabiller lui-même parce que son impatience à elle le rend inconscient de ce qu'il fait. Un peu plus tard, couché sur le dos, vidé, heureux, il l'attire et la berce dans ses bras. Il est fatigué et il voudrait sombrer dans un sommeil assez profond pour ne plus savoir qui il est ni où il se trouve, mais Nata se met à parler.

— Il y a des choses que tu ignores, dit-elle, et que je dois t'avouer pour que tu comprennes que je serai toujours faible et vulnérable. Je ne suis pas une fille du peuple. J'ai menti. Mon arrière-grand-père, le

comte Czartoryski, était l'ami du tsar Alexandre. Il vivait avec mon arrière-grand-mère dans des palais et châteaux, buvait sec, se ruinait à Paris, vendait des terres et exploitait les paysans. Il était beau, fort et élégant. Son sang coule toujours dans mes veines. Le fils du comte, mon grand-père, épousa la comtesse Radziwil, donc pas de mésalliances dans la famille. C'était un grand chasseur et un remarquable cavalier. Dans leur gentilhommière, les murs étaient couverts de trophées et ma grand-mère, qui aimait trop les animaux pour participer aux parties de chasse, pleurait en les regardant. Pour [112] les oublier elle engagea les meilleurs jardiniers italiens et les roses qu'ils cultivèrent pour elle devinrent célèbres non seulement au pays, mais jusqu'à Vienne et au-delà. Mon père a été élevé dans des parcs remplis de roses. Ce fut une forte tête. Il refusa de mener une existence confortable et s'impliqua dans diverses actions politiques et sociales. Il fit construire des maisons pour ses ouvriers, des hôpitaux et des bibliothèques publiques, des musées et des salles de concert. Il était riche, aimé et puissant, tandis que ma mère se contentait de vivre dans son ombre et de l'aider dans ses bonnes œuvres. Je me souviens que je portais à cette époque de belles robes roses, merveilleusement brodées par les couturières qui vivaient au château, j'avais des nattes dans le dos, mais quand je montais à cheval, des boucles tombaient sur mon front et m'empêchaient de voir à temps les obstacles. Je galopais en été sur les plages de la Baltique et en hiver j'allais avec mon père escalader les montagnes à Zakopane.

— Tu passais tes hivers sur la Riviera italienne et Frédéric Chopin avait composé pour toi ses plus beaux nocturnes. Tu étais reine de Paris et princesse de Naples, tu séduisais tous ceux qui t'approchaient ne serait-ce qu'un instant et quand Sarah Bernhardt jouait sur scène le public préférait te regarder, toi, assise dans la salle, plutôt que de suivre ce qui se passait sur la scène. Allons, Nata, tu es une délicieuse conteuse, mais tu mélanges les époques. Pour être crédible, il te faut apprendre l'histoire, retenir des dates et suivre à la piste l'évolution du monde. Je ne comprendrai jamais, pour ma part, pourquoi vous avez tous, vous les enfants des démocraties populaires soviétisées, un tel engouement pour les origines aristocratiques. Vois-tu, ces grandes familles qui parvenaient d'une génération à l'autre à éviter les mésalliances furent condamnées, par le fait même de leur importance socia-

le, à participer à l'évolution politique de leur pays. Impossible de ne pas se compromettre au cours des siècles dans une pareille situation. En Pologne surtout, pendant la période des partages, il leur fallait composer tantôt avec l'Autriche et tantôt avec la Russie, fréquenter des tsars fous, le roi de Prusse et l'Empereur mégalomane, se [113] commettre et se compromettre. Ah non, crois-moi Nata, mieux vaut être roturière, descendante de braves gens dont l'histoire ne retient ni les frasques, ni les trahisons, ni les crimes, ni les amours. Eux n'ont pas leur nom dans les dictionnaires et personne ne se souvient, en dehors des gens de leur propre patelin, s'ils ont vécu longtemps au même endroit, qui ils étaient et ce qu'ils ont fait de bien ou de mal. Dors maintenant, ma princesse. Je suis crevé et demain il faut qu'on se lève tôt.

— Tu ne m'aimes plus, se plaint Nata. Tu me traites de menteuse, tu te moques de moi, tu me méprises...

Il y a des sanglots contenus dans sa voix et Henryk craint la crise de larmes qui l'obligera à veiller tard dans la nuit et à la consoler. Il embrasse ses lèvres, ses épaules, ses bras nus et petit à petit elle se calme. C'est ainsi qu'ils s'endorment, bien que dans son sommeil Nata continue, sans le savoir, à raconter en mots décousus l'histoire de l'enfant gâté qu'elle aurait voulu être. La sonnerie du téléphone les fait sursauter. Le matin radieux, ensoleillé, entre par la fenêtre et en soulevant le récepteur, Henryk imagine une petite fille qui danse devant un parterre de roses rouges. C'est Konrad qui appelle de Lille.

— Il est charmant ton Oscar Loublier, cultivé, bonne fourchette et tout ce que tu veux, mais il n'a jamais organisé un vernissage digne de ce nom. Je suis débordé et j'ai besoin d'aide. Toi, tu dois rester à Paris et tenir le fort au bureau, mais peux-tu m'expédier Nata ? Elle est débrouillarde et je suis certain qu'elle parviendra à organiser un service d'information et d'accueil. C'est essentiel à ce stade-ci. Nos professeurs seront perdus à Lille comme dans une jungle amazonienne. Je les connais ces célébrités académiques. Il faut les rencontrer à leur arrivée et leur faciliter les choses... Sans cela on les rendra furieux et

nous allons rater notre effet. T'en fais pas pour les frais. Je m'en charge. Ta Nata gagnera plus ici que dans votre fichu restaurant polonais. Allez, demande-lui donc si elle est d'accord pour prendre le premier train pour Lille. J'attends...

— Oui, crie Nata qui, penchée sur l'épaule de Henryk, suit la conversation.

[114]

Déjà elle enfle son éternel pantalon noir, boutonne son chemisier et disparaît dans la salle de bains. Henryk hésite un instant. Là-bas, à Lille, Nata sera protégée. Les appels anonymes cesseront, elle sera très occupée, Konrad l'invitera dans de bons restaurants et elle mangera à sa faim. C'est la meilleure solution pour elle. En ce qui le concerne, lui, il sera obligé à nouveau d'affronter le soir le vide de l'appartement, mais au moins il cessera de s'inquiéter. Il ne s'agit après tout que de quelques semaines, un mois au plus, et il n'a pas le droit de se montrer égoïste.

— C'est entendu, dit-il. Où doit-elle se rendre en arrivant à Lille ?

— Mais à la galerie, pardi. Tu ne te rends pas compte qu'ici c'est la pagaille et que chaque instant compte ! Oscar ne sait même pas comment répartir les toiles sur les murs pour qu'elles puissent avoir la lumière qui leur convient, l'imprimeur n'a pas livré le catalogue qui devait être prêt la semaine dernière et moi je suis considéré comme l'homme à tout faire, ce pourquoi mes compétences sont parfaitement insuffisantes. Ah, l'Europe, quel univers complexe ! Je t'assure qu'à mon université cela ne se passerait pas comme ça. Non seulement nous disposons d'ordinateurs, mais encore nos secrétaires savent s'en servir et nos imprimeurs ont l'habitude de respecter les délais promis.

Henryk se montre compatissant, puis Nata fait le café, ils déjeunent à la cuisine et il l'aide à faire sa valise. Le soleil plombe sur le toit mal isolé et il fait de plus en plus chaud.

— Tu préviendras Barbara, lui recommande Nata. N'oublie pas non plus d'aller chercher tes chemises à la teinturerie et de payer nos dettes. As-tu un peu d'argent ? Moi, je n'ai plus rien. Pas un sou.

Tout en comptant les billes, Henryk pense qu'insidieusement, sans prendre garde, ils sont devenus un couple, un vrai, qui à force de vivre ensemble les joies et les peines quotidiennes glisse lentement dans un réseau d'habitudes inextricables.

— Oh, Henryk, il faut aussi que tu achètes du lait, dit Nata en s'arrêtant sur le seuil. Le livre que tu lisais est sur le frigo, [115] je ne l'ai pas rangé, je m'en excuse. Ah oui, l'aiguille du phono est cassée, il faut la remplacer.

Ils marchent jusqu'à la place de la République, trouvent un taxi et arrivent à la gare juste avant le départ du train. Henryk court acheter le billet et le remet à Nata.

— Tu vas me manquer, lui dit-il à la dernière minute quand déjà elle monte dans le wagon, sa valise à la main. Il a chaud, il transpire et il se sent bêtement triste.

— Tu me rejoindras bientôt, Henryk, promets-le-moi ! Elle aussi est triste et inquiète. Fais attention à toi. Je te téléphonerai ce soir de Lille. Souviens-toi, je sonnerai deux coups, puis deux coups encore. Comme ça tu sauras que c'est moi et tu ne seras pas obligé de répondre à cet imbécile qui refuse de donner son nom et qui nous insulte impunément.

Le train part. Les fenêtres des wagons à air climatisé sont scellées et elle ne peut plus lui faire signe de la main, alors il s'en va au lieu d'attendre un instant encore et se retrouve dans la rue, seul, perdu et incapable de réagir. C'est seulement en voyant arriver les taxis qui se rangent le long du trottoir, devant la file des voyageurs chargés de bagages, qu'il se rappelle qu'on l'attend, qu'on a besoin de lui au bureau

et que la secrétaire lui reprochera sans doute son retard. Cette idée lui fait à ce point plaisir que bien qu'il n'éprouve aucune sympathie pour madame Rondeau, il lui achète un petit bouquet de violettes chez la fleuriste qui vient juste d'ouvrir son kiosque et qui le traite comme s'il était un habitué, puis saute dans le premier taxi libre et oublie Nata.

[116]

[117]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre V

[Retour à la table des matières](#)

— Je ne comprends pas, dit Adrienne Desmeules. L'organisation d'une conférence internationale et d'un vernissage c'est avant tout une question de fond. Quand on dispose de montants suffisants, ce qui semble être le cas de ce professeur américain que j'ai rencontré grâce à vous, le reste n'est qu'un jeu d'enfant.

Henryk s'essuie le front. Il fait très chaud. En ce mois de juillet, Paris, irrespirable sous le soleil de plomb, lui paraît hostile. Il a peur. De son mieux il essaie de prévenir les difficultés qui surgiront sûrement à la dernière minute et mobilise ceux qu'il connaît.

— Tout ce que je vous demande, dit-il, c'est de distribuer notre catalogue à vos amis. Si le vernissage à Lille s'avère une réussite, comme le prévoit le professeur Bart, nous serons intéressés à faire une exposition à Paris.

— Oui, oui, excellente idée !

Adrienne Desmeules ne se souvient plus de ses refus, se déclare prête à présenter les tableaux de son oncle dans sa galerie et promet de faire ce qu'il lui demande. Henryk lui laisse les catalogues et s'en va. Romek, qui vient de s'acheter [118] une petite *Renault*, l'attend au coin de la rue. Il lui donne la liste des professeurs italiens qui doivent arriver par le train, s'assure qu'il comprend bien les horaires, les noms, l'adresse de l'hôtel où il doit les emmener et lui demande de le reconduire chez Lutoslav. Romek se chargera des Italiens, Lutoslav ira à l'aéroport recevoir les professeurs américains qui préfèrent atterrir en premier lieu à Paris.

— Impossible de centraliser tout à Lille, explique Henryk. C'est à croire qu'ils veulent tous passer au moins une nuit à Paris. Cela nous complique la vie, mais on doit s'incliner.

— Je vous avoue que cette façon de procéder me révolte, constate Romek. Non seulement il faut payer leur voyage, leurs frais de séjour et même leurs petites dépenses, mais encore ces messieurs se conduisent comme si on devait dérouler devant eux le tapis rouge.

— Ne raisonnez pas, ne réfléchissez pas, dit Henryk, allez juste les chercher à la gare. Il fait vraiment trop chaud pour discuter.

L'appartement de Lutoslav, sombre et humide, est merveilleusement frais. Le vieil homme tousse à fendre l'âme, se mouche, tousse à nouveau et, gêné, disparaît à la cuisine pour préparer du thé et surtout pour faire passer la quinte de toux qui l'empêche de parler.

— J'ai plusieurs choses à vous dire, annonce-t-il en revenant avec le plateau chargé de grandes assiettes remplies de gâteaux, comme s'il s'attendait à recevoir un groupe d'amis.

C'est là son sens d'hospitalité slave, son luxe aussi et Henryk proteste pour la forme, pour bien lui indiquer qu'il le remarque et l'apprécie à sa juste valeur.

— J'ai lu dans un journal polonais, poursuit Lutoslav, qu'on vous soupçonne d'être l'auteur de ces tableaux. Tenez, voici la coupure de l'article. Regardez vous-même ce gros titre : « Un artiste peintre qui a peur... »

— En somme, on m'accuse de lâcheté, murmure Henryk en parcourant le texte. C'est charmant de leur part. Pourtant, je ne cesse d'expliquer lors de mes multiples conférences en [119] polonais et en français que je ne sais pas dessiner et à plus forte raison, peindre.

— Quelqu'un a intérêt à faire courir ce bruit, dit Lutoslav pensif. Remarquez, pour la première exposition c'est une très bonne publicité. Laisser planer le mystère, l'ambiguïté ! Permettre aux journalistes de spéculer, de poser des questions, de se demander si vous-même, vous n'étiez pas à Katyn, jeune témoin oculaire du drame. Imaginez un enfant qui vit dans le village et qui entend qu'il se passe quelque chose d'insolite dans les bois. Il échappe à la surveillance de ses parents, se rend sur les lieux, se dissimule derrière un bosquet d'arbres et assiste au carnage. Des années plus tard, obsédé par cette horrible vision qu'il ne peut oublier, il se met à peindre la scène. Artiste-né, il parvient à la rendre à perfection. Vous y êtes ?

— C'est faux et c'est morbide. Jamais je ne me prêterai à une supercherie pareille, dit Henryk, et Konrad Bart le sait bien.

— Ce n'est pas à lui que je pense, objecte Lutoslav, mais à ces messieurs de l'ambassade. Voyez-vous, j'ai encadré ces toiles et je sais, je suis persuadé, que ceux qui assisteront au vernissage seront secoués comme je l'ai été, moi. Leur annoncer qu'il y a une combine, une substitution de personne, c'est semer dans leur esprit le doute, c'est détourner l'attention du public de l'œuvre et le nourrir de potins qui très vite vont primer sur ce que les critiques d'art pourront écrire. Vous saisissez ? Une forme de désinformation comme une autre, en somme. Je suis russe et je connais bien les méthodes des Soviétiques. Il suffira ensuite de fouiller dans votre vie, de fabriquer des ragots sur

vos parents, votre passé et votre présent, de mentionner que tout cela va vous rapporter beaucoup d'argent et le tour sera joué.

— Oh, je vous en prie, ce n'est pas le moment ! Agacé, Henryk sort de sa poche la liste des critiques, des journalistes et des professeurs qui doivent arriver par avion.

— Croyez-vous pouvoir aller les chercher ? demande-t-il. Vous n'aurez qu'à prendre le minibus de l'hôtel. Ils sont prévenus. [120] Vous connaissez l'anglais et je peux compter sur vous pour répondre à leurs questions.

— C'est entendu, accepte Lutoslav. Je ferai de mon mieux et je téléphonerai à Lille pour préciser les arrangements pris pour leur départ de Paris.

— C'est bien, dit Henryk en se levant. Il ne reste plus qu'une semaine et j'ai beaucoup à faire d'ici là.

Dès qu'il quitte l'appartement sombre, il retrouve le soleil, la chaleur étouffante et l'angoisse. La conférence et le vernissage auront-ils vraiment lieu ? Il a beau fonctionner comme un automate, exécuter à la lettre les directives de Konrad, compléter les listes et communiquer avec l'agence de voyages chargée de livrer les billets aux participants, il ne croit pas que tout cela réussira. Tantôt il imagine la galerie vide avec Nata assise devant une table sur laquelle s'entassent des télégrammes de refus et tantôt il voit les murs nus et la foule d'invités auxquels Oscar Loublier annonce que les tableaux viennent d'être volés. Des images se succèdent, sortes d'hallucinations, qu'il n'arrive pas à chasser, la nuit surtout quand, couché sur le dos, seul dans son appartement, il attend en vain le sommeil, mais même le jour, en pleine rue, elles le hantent.

Henryk retourne au bureau où la secrétaire lui passe aussitôt un appel de Nata. Le ventilateur tourne et brasse l'air sans le rafraîchir vraiment, son bruit l'empêche d'entendre et il lui demande de parler plus fort jusqu'à ce qu'elle se mette à crier que tout va bien et qu'il n'a pas besoin de s'inquiéter. Comme si elle devinait à quel point il est nerveux, elle lui annonce que Konrad a fait photographier les toiles en

utilisant un procédé spécial et qu'il a engagé un artiste qui est en train de les copier et de fabriquer ainsi des « vrais faux » !

— Ne crains rien, Henryk, crie Nata, nous avons prévu le pire. On t'attend dimanche. Tu me manques !

Ensuite Konrad intervient sur la ligne pour lui rappeler qu'il attend les étiquettes avec les noms et les titres des invités que Henryk devait faire imprimer.

[121]

— Comment, elles ne sont pas encore prêtes ? s'étonne-t-il. Retourne voir cet imprimeur et arrange-toi pour qu'il s'exécute à temps.

Henryk en a assez soudain de recevoir ses ordres, d'obéir, de courir d'un bout à l'autre de Paris et il a envie de lui dire qu'il abandonne, mais il n'y a plus personne au bout du fil. Pourquoi, se demande Henryk, me suis-je impliqué dans cette histoire ? Au mieux, des centaines de gens indifférents défileront devant les œuvres d'un peintre inconnu et diront qu'il avait du talent ; au pire, on m'accusera d'être un faussaire et on rendra ainsi inutiles les folles dépenses de ce grand gars chauve, de ce Konrad, qui ne sait peut-être pas lui-même ce qu'il fait. Pour effacer les remords que j'éprouve toujours, pour honorer la mémoire de mon père, j'ai accepté de participer à une aventure qui me dépasse. Une sorte de cirque pour intellectuels qui ne rapportera probablement rien à personne. Konrad repartira aux États-Unis, tandis que moi je serai obligé d'essayer de reprendre mon travail à l'hôpital et de résister à Nata qui continuera à rêver à cette grande carrière qu'elle ne fera probablement jamais. Un jour elle me quittera et je me retrouverai seul, les mains vides, humilié, inutile et vieux.

J'ai voulu relever un défi, réclamer justice et réparation et en fin de compte nul ne réagira à ce drame. Il n'y aura ni manifestations, ni défilés, ni discours officiels. Comment ai-je pu être assez présomptueux pour m'imaginer que l'œuvre d'art peut changer quoi que ce soit à l'indifférence du monde ? Henryk se frotte les paupières, remarque l'ex-

pression étonnée de madame Rondeau et se ressaisit. Trop tard pour reculer, pense-t-il, autant continuer jusqu'au bout.

— Vous ne vous sentez pas fiévreux ? demande la secrétaire. Je pars chercher les étiquettes chez l'imprimeur, mais si ça ne va pas...

— Mais non, mais non, tout va bien, la rassure Henryk.

Le ventilateur tourne sur son axe, les bruits de la rue entrent par la fenêtre largement ouverte et pour ne pas céder à la somnolence qui s'empare de lui, il s'astreint à reprendre la vérification des listes des participants. Dormir enfin, ne plus [122] penser, se fondre dans le néant et effacer jusqu'à la conscience qu'il existe ! Henryk se cale mieux dans son fauteuil et ferme les yeux. Nata est là, souriante, gaie, elle tient par le bras le jeune homme blond.

— C'est mon agent, dit-elle. Je vais chanter à l'Olympia.

Le jeune homme blond éclate de rire, recule, s'éloigne et c'est Konrad qui prend sa place.

— Nata et moi, nous partons en Amérique, dit Konrad. Tu es pauvre, professeur, tu n'as rien à lui offrir, tandis que moi je suis capable de la rendre heureuse. Je suis plus jeune que toi, plus fort, plus viril. Une fois là-bas je vais la faire chanter devant mes étudiants. Ils vont l'adorer, l'applaudir, la porter en triomphe comme une œuvre d'art, la plus belle œuvre du Créateur : la femme !

— Oh, je vous demande pardon

Il fait nuit dehors, la lumière est allumée et la secrétaire se tient devant lui.

— Ce n'est rien, dit Henryk, juste un peu de fatigue.

Il prend la boîte remplie d'étiquettes, constate qu'il est tard, dit à la secrétaire de rentrer chez elle et les examine. C'est une sorte de voyage à travers l'Europe, les universités, les journaux à grand tirage et les revues spécialisées dans le domaine de l'art.

— Rome, Londres, Stockholm, Vienne, Berlin, Munich... Incroyable, marmonne Henryk, à quel point ils sont nombreux. S'ils viennent tous, ce sera un événement international d'envergure, mais comment parviendront-ils à communiquer entre eux, en français ou en anglais ? Que deviendrons-nous, mes compatriotes et moi, parmi ces étrangers et comment parviendrons-nous à leur faire comprendre ce qui est vraiment fondamental pour les nôtres au-delà de toutes les considérations artistiques et de toutes les évaluations savantes ?

Henryk ouvre l'autre paquet contenant les étiquettes des Américains. Ils sont aussi nombreux que les Européens et il s'en étonne naïvement, sort de son tiroir une carte géographique, essaie de situer les universités, s'embrouille et range la carte. Au lieu de cet exercice inutile, il serait préférable, pense [123] t-il, de relire la liste et de s'assurer que les noms sont transcrits sur les carrés blancs d'identification que les participants porteront épinglés sur les revers de leur veston. Pour les Polonais, je vais distribuer de petits rubans blancs et rouges, comme ça on saura à quel univers ils appartiennent. Leurs noms et leurs titres importent peu, ce qui compte c'est leur identification collective avec la cause, celle pour laquelle ce vernissage a été entrepris et celle en raison de laquelle il doit réussir. Henryk ne doute plus. Les dés sont jetés et il sait, il est persuadé qu'en aucun cas il n'avait le droit de refuser l'offre de Konrad. Peu importe ce qui leur arrivera par la suite, à lui et à Nata ! Il faut montrer l'œuvre d'Olgierd Wolinski, imposer l'horreur et la nostalgie qu'il exprime et forcer les inconnus à regarder ses toiles afin qu'ils se sentent coupables. C'est bien cela, pense Henryk, s'ils conservent encore le moindre sens de justice ils vont se sentir coupables, le reste viendra par surcroît !

Il fait moins chaud à présent. Un vent léger agite les rideaux. Henryk se lève, s'étire, range les étiquettes dans le classeur, le ferme à clé,

éteint la lampe et se couche sur la banquette placée le long du mur. La banquette est dure et étroite, mais cela vaut mieux que le retour à la maison car il a l'impression ainsi d'être plus près du but qu'il s'était fixé. Et puis il est trop fatigué pour s'éloigner, se mêler aux passants dans les rues, et affronter leur absurde agitation. Ici, dans le petit bureau où il a tant travaillé, il est coupé du monde, protégé contre ses hallucinations et ses cauchemars et capable de rêver. Après tout, il vient d'y vivre des semaines d'excitation qu'il ne regrettera jamais, quoi qu'il advienne. Après-demain, je prends le train pour Lille, se dit Henryk en s'endormant et au réveil il est surpris de ne penser qu'à cela, à ce départ qu'il craignait tant auparavant et qui soudain ne l'effraie plus. Les deux jours qui suivent passent à une vitesse folle et c'est à peine s'il trouve un moment pour ranger son appartement et faire sa valise. Quand il monte dans son wagon, chargé de deux grosses boîtes de divers documents et de sa valise, quand il s'installe près de la fenêtre, il a l'impression de partir en vacances comme à l'époque où, étudiant, il voyageait en Écosse. Le train [124] ne ressemble pourtant pas à ceux de sa jeunesse. Il roule si vite qu'il n'y a plus ni bruit de roues sur les rails ni balancements, si caractéristiques des trains d'autrefois. Le wagon glisse dans l'espace, les paysages défilent et se succèdent, tandis qu'autour de lui tout est propre, brillant et confortable.

Henryk s'appuie contre les coussins du siège, le fait basculer en arrière, ferme les yeux et aussitôt il lui semble que l'indéfinissable odeur de suie est là. Sur la banquette en bois, en face de lui, la femme mince aux cheveux blonds, sa mère, console une petite fille qui pleure. C'est Grazyna, sa sœur, qui veut encore se faire cajoler, ce qui le rend, lui, Henryk, jaloux, puisqu'il est l'aimé, l'homme de la famille et en tant que tel, obligé de faire preuve de calme et de courage. Pourtant lui aussi a peur ! La frontière est proche. Leur sort est en train de se jouer. Déjà, sur le quai, les hommes en uniformes marchent le long des voies en pointant leurs mitraillettes, prêts à tirer autant sur les passagers que sur la foule informe qui se presse autour des wagons. Dans le corridor, Henryk entend des pas, des bottes lourdes écrasent le plancher qui vibre et les mains de sa mère tremblent pendant qu'elle sort de son sac les documents d'identité. Leur présent et leur avenir dépendent de ces bouts de carton, de la façon selon laquelle les soldats vont les accepter ou les refuser, de leur bon vouloir, ou de leur goût de sévir. Sa mère répond à l'officier et il y a dans son maintien une soumission humi-

liante. Elle rentre les épaules, penche la tête et le sourire qu'elle lui adresse est celui d'une mendiante obséquieuse qui espère recevoir l'aumône. C'est pour lui et pour Grazyna qu'elle s'abaisse ainsi, pour les emmener ailleurs, où cet officier ne pourra plus rien contre eux. Dans le compartiment voisin un homme hurle. Les soldats le traînent jusqu'à la passerelle entre les deux wagons et le poussent brutalement sur le quai où il tombe à genoux en continuant de crier. Ils le frappent au visage, la foule de femmes et d'enfants, tous chargés de bagages, sacs, boîtes en carton, paniers d'osier, grands, lourds et difficiles à manier avec leurs hautes anses, recule en désordre, comme pour mieux se désolidariser du malheureux.

[125]

— Tournez la tête, ne regardez pas, ordonne sa mère, fermez les yeux !

Il surveille Grazyna pour qu'elle s'exécute, puis fixe les mains de l'officier qu'il voudrait mordre jusqu'au sang. Ah, enfoncer ses dents dans ces mains-là, le faire crier de douleur, le forcer à lâcher leurs papiers... Henryk retrouve le sentiment de rage du petit garçon qu'il était à l'époque à laquelle se superpose celui de la peur. La peur, le plus sûr moyen de réduire l'être humain au plus bas commun dénominateur et de le rendre semblable à un petit animal, trop faible pour se défendre. Les instincts de survie sont plus forts que la pensée, la réflexion, la fierté, la culture chèrement acquise d'une génération à l'autre, et toute cette noblesse de sentiments qui, en principe, confère à l'être humain une supériorité certaine sur d'autres créatures du Bon Dieu. Henryk pense soudain à ses discussions avec le musicien, fraîchement libéré de prison où il purgeait une peine pour le commerce de la drogue. Le jeune homme avait passé plusieurs mois derrière les barreaux à Fresnes où la nourriture était bonne, les gardiens compréhensifs et son défenseur, un avocat fort compétent, présent et très préoccupé par sa cause. Henryk l'avait rencontré à l'hôpital, où il était venu se faire examiner.

— Savez-vous ce qui était le plus horrible en prison, lui avait-il dit : la peur ! J'avais peur des codétenus et je veillais la nuit de crainte qu'on ne m'étrangle comme cela est arrivé à un jeune garçon, musicien comme moi. La prison ce n'est pas, comme on l'avait souvent écrit, la contrainte imposée par l'administration. Celle-là on la connaît à l'avance et on s'habitue à la respecter quand on veut, comme moi, sortir plus vite en échange de bonne conduite. Ce qui est abominable, ce n'est pas non plus la privation de liberté, puisqu'on peut quand même compter les jours, les semaines et les mois, espérer que l'avocat obtiendra une libération sous conditions, que sais-je encore. Non, ce qui est abject, c'est la peur des autres... Cette peur de leur violence et de leur cruauté qui sont arbitraires et imprévisibles.

[126]

Ils ont transformé des pays en prisons, pense Henryk, ils ont fermé les frontières et en ce moment même quelque part, en Allemagne de l'Est, à la frontière tchécoslovaque ou roumaine, des femmes tendent des papiers d'identité aux soldats armés qui ont le pouvoir de les arrêter, de les humilier, de les refouler, à cause d'une signature ou d'un tampon qui manquent dans les pages de leur passeport. Parlera-t-on de cela lors de la conférence qui va précéder le vernissage ? Henryk allume une cigarette et les spectres disparaissent, mais l'angoisse demeure et l'empêche de se détendre. Car il sait que Konrad se moquera de lui et n'acceptera jamais qu'on organise un atelier où on discuterait d'un sujet pareil, dont il ne sent guère l'importance. Comment, en effet, un homme élevé en Amérique, habitué à voyager beaucoup et à ignorer les frontières pour la bonne raison qu'il n'a jamais eu besoin de se préoccuper de permissions spéciales et de visas, mais juste de se procurer les sommes nécessaires pour assurer son confort lors de ses déplacements, peut-il comprendre ce que cela signifie d'avoir peur ? Il n'y a que les fous, les patients de mon hôpital, pense Henryk, qui savent. Eux vivent au jour le jour cette peur existentielle, inexplicable autrement que par leur maladie, qui les pousse à avoir des comportements étranges et parfois dangereux pour eux-mêmes. On les soigne à coups de tranquillisants jusqu'à ce qu'ils deviennent indifférents à tout ce qui dépasse les besoins élémentaires de leur corps et pourtant, dans

certains cas, il serait bon de les écouter, car ils prédisent à leur façon notre avenir à tous.

Henryk sursaute. Le contrôleur se tient devant lui et son ton neutre indique qu'il fait soigneusement son travail tout en le trouvant superflu dans son cas puisqu'il s'attend à l'avance à ce qu'il sorte de sa poche le petit carton. Une simple formalité, en somme. Pourtant, pendant un instant, Henryk est persuadé qu'il ne trouvera pas son billet, que le contrôleur va le chasser de ce wagon confortable, que les autres passagers vont le regarder comme un voleur, quelqu'un qui triche, et qu'il sera obligé de crier son innocence. Dans sa poche, ses doigts touchent aussitôt le billet et, soulagé, il le montre en souriant, mais [127] le contrôleur ne fait plus attention à lui, se tourne vers la dame assise de l'autre côté de la rangée et l'informe que le wagon-restaurant est ouvert et qu'il y a de la place.

Tant pis pour l'argent, décide Henryk, je vais y aller moi aussi. Les tables couvertes de nappes blanches, la porcelaine, les garçons qui s'affairent, tout cela lui apparaît comme le symbole d'un luxe suprême. Certes, il n'a pas le droit d'en profiter puisqu'il dépense l'argent reçu de Konrad Bart, mais il se persuade que bien que ce ne soit pas un salaire, il l'a gagné néanmoins en travaillant dans le petit bureau à organiser un congrès international. Ses scrupules s'évanouissent, il n'a plus cette passion de l'acte gratuit qui le hantait au début, quand il examinait pour la première fois les toiles d'Olgierd Wolinski et cesse de se sentir coupable. L'artiste n'a pas été récompensé pour sa peine, il est vrai, mais au moins lui, Henryk, collabore à montrer son œuvre et à le rendre célèbre à titre posthume. Plus encore, l'argent qu'on parviendra à réunir ainsi servira une cause, ce qui confère une noblesse à son action que nul autre travail ne saurait mériter, ni celui d'enseignant ni celui d'infirmier. Il commande une bouteille de vin, examine le liquide rouge qui tremble légèrement dans son verre, boit et une chaleur délicieuse se répand dans son corps. Satisfaction des sens, excitation à peine perceptible et aussitôt l'image de Nata apparaît devant ses yeux. Sera-t-elle à la gare avec Konrad ou seule ? Que s'est-il passé entre elle et Konrad pendant ces longues journées où ils se sont fréquentés du matin au soir, où ils ont pris leurs repas ensemble tout en discutant de l'organisation de la conférence, du vernissage, de cette multitude de détails dont chacun exige qu'on s'en préoccupe, faute de quoi un échec certain attend au bout ? Toute l'existence est ainsi faite, pense Henryk,

et c'est cela qui la rend, en fin de compte, médiocre. Les enjeux majeurs sont rares, les moments marquants, fondamentaux pour ce qui viendra après et changera le cours d'une vie, sont généralement impossibles à évaluer *a priori* et ce qui prédomine, en somme, c'est le quotidien, des gestes lassants, répétitifs, des sensations banales, des défis dont l'importance est nulle, bien qu'ils prennent à certains moments [128] des dimensions démesurées. La culture occidentale moderne lutte contre cette médiocrité en magnifiant l'égoïsme. Des millions d'individus passent leur temps à chercher ce qui peut les ranger dans la cohorte des prétendues victimes de la société, du sort, des actes particuliers d'autrui, des conflits des sexes, ou de maladies. La souffrance, celle qui confère à ceux qui la subissent et la surmontent une auréole d'héroïsme est infiniment plus rare qu'on ne le croit, mais faute de vrais modèles, les démocraties libérales sont en train de s'inventer des héros en carton-pâte. L'art lui-même se banalise et se limite à une succession de sons stridents, à des ensembles de couleurs et de formes géométriques et en littérature à un ramassis d'images et de lieux communs qui visent à procurer des évasions sans lendemain.

Qu'est-ce qui justifie mon existence à moi ? se demande Henryk. L'horrible fin de mon père et l'obligation que je me suis imposée de le venger, en sachant fort bien que toute forme de vengeance n'est qu'une illusion menant fatalement à l'impasse ? Konrad a dans le sang l'enthousiasme juvénile du Nouveau Monde. Il s' imagine qu'un événement médiatique d'envergure peut influencer les réactions des gouvernements, secouer les consciences et changer le cours de l'histoire. Selon lui une manifestation culturelle peut avoir plus de poids auprès de l'opinion publique que toutes les déclarations politiques prétendument logiques.

— Ton oncle était un génie, lui a-t-il dit avant de quitter Paris, et ses toiles auront la même résonance dans le monde que le *Guernica* de Pablo Picasso. C'est à cause de Picasso qu'on ne peut oublier la guerre d'Espagne et c'est grâce à Olgierd Wolinski qu'on se souviendra à tout jamais du meurtre des officiers polonais à Katyn.

— Ce n'est pas cela qui importe, avait protesté Henryk. Pour moi, il s'agit de provoquer ou d'accélérer la chute d'un système. Un tel résultat a été obtenu par les Juifs, qui ont su chasser les occupants et

bâtir un pays. Il faut un holocauste pour secouer les consciences. L'œuvre d'art n'est et ne sera jamais qu'un phénomène dérisoire.

[129]

Les garçons s'affairent autour des tables, Henryk sursaute, paie l'addition et se précipite dans son wagon.

— Lille, annonce le contrôleur. Nous entrons dans Lille. N'oubliez pas vos bagages, vos effets personnels... Lille ! Dernier arrêt !

La valise pèse au bout de son bras, il se demande comment il descendra les boîtes en carton qu'il vient de poser près de la porte et, lui, qui attendait avec tant d'impatience cet instant, est surpris soudain par la rapidité avec laquelle il survient. Le wagon se balance légèrement, avance encore un peu, s'immobilise et Henryk saute sur le quai. Il traîne les boîtes, pousse du pied sa valise et se sent parfaitement ridicule parmi les passagers qui le dépassent en le gratifiant de regards indignés. Il dérange et suscite des réactions hostiles.

— Ce métèque se croit tout permis, dit une jeune femme. Ces étrangers n'ont ni culture ni manières.

Elle parle à l'homme qui l'accompagne, mais s'adresse à Henryk et s'assure en le bousculant qu'il a bien entendu ce qu'elle tient à lui faire comprendre. Comme il n'y a pas de porteur, Henryk est forcé cependant de continuer à avancer ainsi jusqu'à la sortie où il s'arrête désorienté. Une belle fille blonde s'approche. Elle porte un tailleur en toile jaune, ses cheveux sont sagement tirés en arrière de sa tête et il a du mal à reconnaître Nata. Pourtant, c'est bien elle, c'est sa Nata, mais calme, disciplinée, sûre d'elle-même et prête à lui venir en aide. Les rôles sont renversés. Elle m'a trompé, pense Henryk. Elle a couché avec Konrad. Autrement un tel changement ne s'explique pas. Forcément, il a l'argent, le pouvoir, tandis que moi je n'ai plus rien à lui apprendre et rien à lui offrir. Car à quoi puis-je lui servir encore, puisque

malgré tous mes efforts, toutes mes tentatives de l'aider, elle n'obtient pas d'engagements autres que ceux qu'elle avait avant de me rencontrer ? J'ai échoué et elle le sait. Songeur, distant, désagréable, Henryk dévisage Nata, planté au beau milieu de la cohue, ses bagages à ses pieds, mais elle court vers lui, entoure son cou de ses bras, ses lèvres douces se collent contre les siennes et il cède tout en sachant qu'à nouveau il est à sa merci.

[130]

— Oh, comme je suis heureuse, murmure Nata, tu es là, enfin... Tu ne sais pas à quel point je me sentais seule, la nuit surtout... Viens, viens vite. J'ai tant à te raconter.

Nata prend les boîtes en carton, l'oblige à saisir sa valise, le précède, le guide et ils parviennent ainsi jusqu'à la voiture stationnée à un endroit interdit, tout près de la porte de sortie où seuls les taxis ont le droit de s'arrêter. Ils montent, elle au volant, lui à côté. Il ne savait pas qu'elle conduisait et cela le surprend.

— C'est une auto louée, explique-t-elle. Elle marche bien. Tout marche bien ! Oh, Henryk c'est si merveilleux de ne plus chercher, de ne plus se poser de questions, de se sentir utile, d'être occupée du matin au soir sans avoir le temps de réfléchir et en même temps de servir une cause ! Le chant, les spectacles, la musique : je me moque de tout cela ! Mon talent, ma carrière : de la foutaise, oui, ne proteste pas, si j'étais vraiment douée je me serais imposée avec ton aide depuis longtemps. À Paris, je flottais, je m'entêtais, mais ici ce n'est plus nécessaire. J'ai un bureau, Henryk, un but, une secrétaire et Konrad prétend que je suis un excellent agent de relations publiques. Je rencontre des gens intéressants qui me respectent parce que je n'ai rien à leur demander. Les toiles de ton oncle sont une œuvre d'art importante, j'en suis persuadée maintenant. Faire découvrir un artiste, un peintre méconnu de son vivant, c'est une mission, Konrad me le répète souvent, et je ne vis plus que pour cela, ce qui est absolument merveilleux. J'ai l'impression d'avoir trouvé ma voie et je ne sais comment te remercier. C'est grâce à toi que j'ai pu m'impliquer, comprendre que mes propres

ambitions ont fort peu d'importance, me rendre compte aussi à quel point tu as été bon pour moi, toi qui depuis le début, depuis notre première rencontre, as eu la patience de supporter mes fantasmes. Oh, merci Henryk, merci pour tout !

Elle se tourne vers lui, l'embrasse et Henryk a du mal à résister à son enthousiasme. Il voudrait lui dire sa reconnaissance pour sa jeunesse, sa fantaisie, sa façon de transformer son existence morne en un tourbillon de sentiments contradictoires, mais se retient.

[131]

— Où allons-nous ? demande-t-il.

— Mais à la galerie ! On vient de suspendre les tableaux. Il faut que tu les voies.

Les vitres sont baissées, il fait chaud, la petite *Renault* est pleine de soleil et Henryk cligne des yeux, aveuglé. C'est à peine s'il parvient à se retrouver, la ville lui paraît étrangère, mais Nata semble connaître le chemin et il se calme. Un parc, des arbres, des enfants qui jouent près d'un banc, un tournant, l'université où il est déjà allé quémander en vain un rendez-vous avec le professeur d'origine polonaise dont il espérait obtenir l'appui pour exposer les tableaux d'Olgierd Wolinski, un autre tournant, puis la voiture s'arrête et les freins grincent. C'est le bout de la rue de Béthune, dont les cinémas dorment à l'heure matinale derrière leurs affiches qui promettent des sensations fortes, des images interdites et un peu de rêve. Ils descendent, Nata pousse la porte de la galerie, les rues, la circulation, l'animation, le soleil, s'effacent, c'est le calme et la paix, un autre monde où le vide des pièces, la possibilité de passer librement de l'une à l'autre, de s'attarder à sa guise devant les tableaux suspendus sur les murs, sont élitistes en soi. L'art est-il un luxe ? se demande Henryk. Il dépasse Nata et se met à examiner les toiles tout en ayant l'étrange impression de les voir pour la première fois. Ce ne sont pas les mêmes avec lesquelles il a vécu pendant des semaines dans son appartement ; l'éclairage, l'atmosphère de la galerie les rendent différentes, plus poignantes encore et plus vraies en quelque sorte. Les cris des soldats résonnent dans ses oreil-

les, il les voit avancer, leurs bottes écrasent les ronces et les troncs des arbres fraîchement abattus, ils contournent les corps étendus dans l'herbe et continuent leur marche, puis le sifflement des balles se confond avec celui d'un train.

— Qu'est-ce que tu as ? demande Nata. Tu es très pâle.

— Un peu de fatigue sans doute, répond Henryk en se tournant vers elle pour cesser de regarder les tableaux et pour échapper à l'impression de réalité qui s'en dégage, malgré la présence de Nata, proche pourtant, chaleureuse et merveilleusement vivante. Les morts se vengent-ils de l'insouciance de [132] ceux qui peuvent encore profiter de l'existence avant de s'enfoncer dans cet autre univers dont ils ignorent les règles ?

— Nous allons dîner avec Konrad, dit Nata, alors si tu veux prends des notes pour pouvoir lui signaler les changements éventuels. Selon moi la disposition des toiles est parfaite, mais toi qui viens d'arriver, tu as un regard neuf. Tu sais, nous avons tant travaillé que nous ne voyons plus rien, juste des taches sur les murs.

— Je ne sais pas, murmure Henryk, je ne suis pas capable de juger comme ça, il me faudrait une heure ou deux pour m'habituer. Je vais faire un tour à ma manière et je te rejoindrai à l'hôtel.

Il veut rester seul et en même temps il a peur de cette solitude-là. Le devine-t-elle ?

— Mille regrets, dit Nata, nous n'avons pas assez de temps pour cela. Il faut t'installer tout de suite. Tu reviendras plus tard. Allez, viens ! Admets, juste avant de partir, que l'ensemble est saisissant ! Tout le monde le dit. Monsieur Loublier, les journalistes que j'ai pu amener ici, les professeurs de l'université de Lille qui ont fait un tour hier soir... Allons...

Nata s'efforce de ne pas lui montrer à quel point son manque d'enthousiasme la déçoit, échange quelques propos avec la jeune fille assise derrière la petite table chargée de catalogues, s'affaire, ouvre les boîtes apportées par Henryk, sort les cartons d'invitation et s'extasie. Son agitation contraste avec le calme des salles et la lenteur avec laquelle Henryk passe d'un tableau à l'autre. Elle organise, arrange, prépare, tandis que lui, tel un parasite, cherche une autre dimension, celle des morts, des disparus, présents dans ses souvenirs lointains et inutiles. La sonnette de l'entrée résonne, Loublier entre, s'essuie le front couvert de sueur et commence à discuter avec Nata. Visiblement épuisé par la chaleur, il ressemble à ces marchands qui, autrefois, parcouraient les campagnes, étalaient devant les paysannes ravies leurs marchandises et repartaient sur les routes poussiéreuses en emportant avec eux une part de leurs rêves. Henryk s'approche. Cet homme auquel il était si reconnaissant il y a quelques mois à peine d'accepter [133] d'exposer les toiles d'Olgierd Wolinski, contrairement à tous les autres qui avaient refusé, ne compte plus. Nata décide, donne des ordres, explique et il acquiesce sans soulever la moindre objection. Il secoue la main de Henryk, lui dit qu'il est très content et lui tourne le dos. C'est Nata et Nata seule qui sait ce qu'il convient de faire et comment il faut le faire.

À l'hôtel c'est la même situation, Nata entre, deux chasseurs se précipitent, la dame au comptoir lui donne les clés et ils montent dans l'ascenseur.

— Tu es mon voisin, dit Nata. Compte tenu des circonstances j'ai jugé cela préférable. Remarque, j'ai fait ouvrir la porte communicante, ajoute-t-elle avec un petit rire de la gorge et un clin d'œil complice. Nous sommes bien installés.

Les stores sont baissés et il fait frais dans la chambre. Henryk dépose sa valise, Nata se serre contre lui, il l'embrasse, mais au lieu de céder à l'envie de la prendre, de rouler avec elle sur le lit bas, large, recouvert de tissu jaune légèrement brillant, il s'excuse.

— Je suis poisseux, dit-il. J'ai besoin de prendre une douche.

La salle de bains attenante lui paraît luxueuse, il se déshabille et fait couler l'eau fraîche sur sa peau. Il ne pense plus, se laisse aller au plaisir de ne plus avoir chaud, Nata lui crie quelque chose qu'il ne comprend pas, la porte claque et ce bruit lui procure un profond soulagement. Lui qui rêvait de la retrouver, lui qui craignait qu'elle ne le trompe avec Konrad, est sûr désormais qu'elle reviendra, qu'elle lui appartient et que personne ne peut plus les séparer. Il arrête le jet d'eau, sous ses pieds la moquette est douce et il se laisse tomber sur le lit, sans se soucier de s'essuyer. Ce mépris des objets qu'il ne peut se permettre dans son appartement lui donne une espèce d'assurance que procure la richesse. Le téléphone sonne et c'est Konrad, son accent dur, son rire, sa façon amusante de mélanger en polonais certains adjectifs et sa surprenante amitié.

— Bravo, tu es arrivé frère coriace, mon frère de Paris. On va fêter ça. Je t'attends en bas. L'hôtel n'est pas très bon, [134] mais nous ne sommes pas en Amérique. Quand tu viendras chez nous avec tes œuvres, ça sera différent.

— Ce ne sont pas mes œuvres, insiste Henryk.

— Je me comprends. À tout de suite.

Henryk saute sur ses pieds et ouvre sa valise. Elle est vide. Avant de quitter la pièce Nata a tout rangé, ses vêtements sont suspendus dans l'armoire et il doit chercher sa chemise dans la commode dont les nombreux tiroirs s'ouvrent en grinçant. Henryk l'enfile et se promet, en sortant, de remercier Nata. Elle, si désordonnée d'habitude, si incapable de se préoccuper des détails quotidiens, vient de lui fournir une preuve d'amour dont il ne peut ignorer la signification. Ce n'est qu'un détail, certes, mais les détails ont un poids plus marqué pour elle et pour lui que les mots, les promesses et les serments...

La salle à manger est encore vide. Des fauteuils, des tables, des nappes blanches, des garçons qui attendent, les odeurs de la nourriture et le grand plat chargé de fruits à l'entrée, tout cela a un effet magique.

Me voilà devenu quelqu'un, pense Henryk. Cela ne durera pas, mais autant en profiter pendant que cela passe. Il s'installe à côté de Konrad, commande comme lui un Kir, raconte ce qu'il a pris comme arrangements à Paris, écoute ses compliments et boit à petites gorgées le liquide froid et agréable au goût.

— Ici, explique Konrad, ça marche... Ta Nata est fantastique. Sans elle, je ne sais trop comment je me serais débrouillé. Un petit problème à l'horizon. J'ai reçu des lettres de protestation. Les émigrés polonais s'agitent. Ils nous reprochent de faire l'exposition à Lille plutôt qu'à Paris et bien d'autres choses encore. Je ne tiens pas à te raconter tout cela en détail. Tiens, voici le paquet. Tu liras ces lettres ce soir à tête reposée et tu me diras ce qu'il convient de faire éventuellement. Il nous reste encore deux jours jusqu'à la conférence internationale qui commence mardi. À la galerie, tout est prêt, donc on a un peu de temps devant nous. Côté budget, je me suis débrouillé comme un champion. J'ai décroché une subvention pour emmener les tableaux chez nous, à mon université à Pullman. Tes frais de voyage et ceux de Nata sont [135] couverts, sans parler des assurances et du reste. Tu ne me félicites pas ?

— Mais si, mais si, seulement Konrad cesse de faire des projets ! Pour le moment nous sommes à Lille et nous avons une lourde semaine devant nous. Ensuite, on verra. Écoute, j'en ai assez de passer pour l'artiste peintre que je ne suis pas. As-tu pu persuader les journalistes d'ici qu'Olgierd Wolinski, ce n'est pas moi ? Konrad fait semblant d'étudier le menu.

— Bien sûr, bien sûr, dit-il. Quelle question !

Il ment, pense Henryk. Il a laissé planer un doute, il a certainement trouvé moyen de créer cette atmosphère de mystère qu'il aime tant et qui, selon lui, aide beaucoup à obtenir de la publicité gratuite. Je n'aurais pas dû venir. Moi absent, il aurait été obligé de ravalier ses mensonges, mais comme je suis là, je vais être le dindon de la farce et Nata va se prêter à cette comédie pour me mettre en évidence. Ils sont certainement de mèche, elle et lui, ainsi que le propriétaire de la gale-

rie et son personnel. Aucun moyen de leur échapper. Il est trop tard. Henryk se lève pour tirer la chaise de Nata qui arrive. Elle est très belle dans sa robe à fleurs qu'il ne connaît pas et qu'elle lui fait admirer. Ensuite, Konrad et Nata se mettent à discuter entre eux et il se tait. Car que peut-il dire, lui que l'avalanche de détails, de noms, de sommes à dépenser pour l'hébergement des professeurs invités, pour les frais de repas et pour bien d'autres choses encore, impressionnent ! Ce qu'il comprend, c'est que les étudiants qui assisteront au séminaire prendront des notes et feront des comptes rendus qui seront publiés par la suite, que la traduction simultanée sera disponible et que deux participants viennent de se décommander, mais que deux autres ont déjà annoncé qu'ils prendront leur place. Henryk ne se souvient plus de tous ces noms étrangers, bien qu'il les connaisse puisqu'il leur a parlé au téléphone et il lui semble qu'il est en train de découvrir une entreprise dont il ignore les tenants et les aboutissants. S'agit-il encore des tableaux de son oncle, de Katyn, d'un drame qu'il porte en lui depuis sa prime jeunesse ou d'une réunion lors de laquelle des doctes spécialistes seront appelés [136] à s'entretenir de nouveaux courants dans le domaine de l'art ?

— Celui-là c'est un imbécile, n'est-ce pas, Henryk ? l'interpelle Konrad.

— Je n'en sais trop rien, proteste-t-il.

— Comment, tu ne te rappelles pas comme il a insisté pour avoir l'air climatisé dans sa chambre ? C'est toi qui as eu la maladresse de le lui promettre et c'est toi qui seras obligé de t'excuser. Mais ne t'en fais pas. Je serai là !

Konrad lui assène une tape dans le dos, Nata lui offre d'user de sa séduction pour arranger ce genre de problèmes, ils deviennent de plus en plus gais, mangent et vident un verre de vin après l'autre, mais Henryk ne parvient pas à se mettre au diapason. Il voudrait leur crier qu'il est sacrilège de traiter avec une légèreté pareille de la présentation d'œuvres qui ont été conçues à la suite d'un drame collectif, mais se rend très bien compte que cela le rendrait ridicule.

— Ne t'en fais pas, dit Konrad, en posant sa main sur son bras. Nous allons ramasser pas mal d'argent. Si mes prévisions se vérifient, dans deux semaines, nous serons en train de compter les revenus de toute cette opération, sans parler des retombées à long terme. D'ici un an, les tableaux de ton oncle vont avoir une très grande valeur sur les marchés internationaux et les musées vont se les arracher. Cesse de faire la tête, on touche au but.

— Pas si fort, proteste Nata, en se penchant du côté de Konrad.

Elle a raison. La salle est en train de se remplir, les trois tables proches de la leur sont occupées et on les observe. Forcément, ils viennent d'ailleurs et cela se voit. Le maître d'hôtel salue les nouveaux arrivants en prononçant leurs noms de telle manière que son ton, plein de déférence, les met en relief et leur confère des lettres de noblesse. Les couples, pour la plupart d'un certain âge, accompagnés de leurs fils, filles, gendres et brus, examinent longuement les menus, comme s'il s'agissait non seulement de choisir ce qu'ils désirent manger, mais d'en calculer en même temps le prix avec un maximum de précision. [137] Le maître d'hôtel et le sommelier circulent entre les tables, s'arrêtent, attendent derrière la chaise de celui qui commande et qui paiera l'addition, ce qui le pousse sans doute à demander des explications additionnelles concernant la véritable nature des plats. La scène se répète, tel un rite ; Henryk pense bêtement que le maître d'hôtel et le sommelier doivent avoir mal aux pieds, puisque, contrairement aux garçons, ils restent immobiles pendant de longs moments, tandis qu'eux se déplacent sans cesse, qui avec une corbeille de pain, qui avec un grand plateau chargé d'assiettes. Les conversations se déroulent à voix basse, les jeunes, gênés ou ennuyés, parlent peu, les parents, plus animés, manifestent à leur façon le plaisir de déguster un repas soigné dans un cadre agréable. Ils ont pour eux la bonne conscience de braves gens qui ont gagné le droit d'être là, par leur travail, leur conduite, leur respect de la morale et leur sens de la famille. Dans leur ville, dans leur milieu, ils sont considérés comme des notables et ils ont fait ce qu'il fallait pour mériter ce titre. À l'opposé, leurs enfants, qui profitent de leurs largesses, exhibent en échange une docilité de bon aloi. Amusé, Konrad jette un regard circulaire, constate qu'il aurait du mal à trouver une pareille atmosphère aux États-Unis et se

met à pérorer sur les avantages de la province française, ce qui fait rire Nata aux larmes. Le maître d'hôtel s'approche.

— Quelqu'un vous demande à l'entrée, dit-il à Konrad, dois-je le faire attendre ou voulez-vous qu'il vous rejoigne ici ?

— Ah, s'étonne Konrad. Est-ce un monsieur ou une jolie fille ?

— Un monsieur, répond le maître d'hôtel sans se départir de son ton cérémonieux.

— Dans ce cas, excusez-moi, décide Konrad, juste un instant et je reviens.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Nata à Henryk dès qu'ils se retrouvent seuls.

— Oh rien, rien du tout.

— Je t'en prie, insiste Nata. J'étais si heureuse ce matin encore en t'attendant à la gare, et maintenant j'ai l'impression [138] que c'est raté, que tu n'apprécies ni notre travail ni ma présence et que tu voudrais être ailleurs.

— Vois-tu, dit lentement Henryk, j'ai l'impression d'être manipulé. C'est comme si j'étais un objet qu'un être supérieur déplace au gré de sa fantaisie sans me laisser la moindre capacité de m'opposer. Pour moi c'est d'autant plus désagréable que j'aurais mauvaise grâce de protester. Konrad fait ce qu'il peut et plus encore. Je n'ai qu'à le remercier et qu'à collaborer de mon mieux, mais je n'ai plus l'âge d'une pareille situation.

Nata veut répondre mais déjà Konrad revient avec un jeune homme sur ses talons qui, nerveusement, ajuste sa cravate et paraît mal à l'aise dans le veston sombre, un peu trop grand pour lui, prêté par l'établissement.

— Allons, allons, l'encourage Konrad en le poussant vers la table, mes amis ne sont pas des sauvages et nous allons en discuter ensemble. Installez-vous et commandez donc quelque chose.

Sa sollicitude est à la fois charmante et paternaliste, le jeune homme lui lance un regard hostile, puis s'incline.

— Je suis roumain et je m'appelle Ion Vinca. J'ai vu vos tableaux à la galerie de la rue Béthune. Oui, je me suis présenté comme livreur et on m'a laissé entrer. Autant vous dire la vérité tout de suite, n'est-ce pas ? Donc, je sais tout. Il défie Henryk du regard comme s'il était persuadé à l'avance qu'il veut tricher, mentir et le prendre en défaut.

— Ces toiles, dit Henryk, sont celles de mon oncle. L'artiste ce n'est pas moi. Est-ce que vous êtes peintre ?

— Oui, justement, répond Ion Vinca. Cela fait des années que je piétine, que je veux exposer et qu'on refuse de m'aider. Vous devez... vous êtes moralement obligé de m'aider.

Il ne demande pas, il affirme et accuse comme s'ils lui devaient quelque chose tous les trois et comme s'il avait par conséquent le droit de leur réclamer son dû.

— Un instant, proteste Konrad, de quoi s'agit-il au juste ?

— De ça, dit Ion en sortant du cartable qu'il a posé par terre à côté de lui deux dessins, et en les plaçant sur la table. Ce faisant il repousse d'un geste souverain les assiettes et les [139] verres pour les forcer de se pencher, d'examiner son travail et de s'y intéresser. Sur le plus grand des dessins, des enfants, tremblants de froid, entourent dans la pénombre l'instituteur. On sent qu'ils attendent la lumière, la chaleur et le message qu'il doit leur apporter. Sur l'autre dessin, de vieilles femmes se tiennent en rang devant une boulangerie. Un homme soulève au-dessus de sa tête un gros pain, objet de leur convoitise. Les visages grimacent, les bouches édentées sont largement ouvertes et, en arrière-plan, il n'y a que des arbres couverts de neige.

— En Roumanie, dit Ion, on se bat pour acheter du pain. L'hiver dernier nous n'avions pas de chauffage. On coupait le courant. Nous n'avions droit d'utiliser l'électricité et le gaz que deux heures par jour. Je suis parti, j'ai risqué ma vie, j'ai traversé la frontière la nuit et je suis arrivé jusqu'ici. Mais ici, personne ne veut m'écouter. Mes parents, ma femme, mes enfants, sont restés là-bas. Il faut que le monde sache ! C'est plus important que vos morts, votre Katyn, votre passé à vous, les Polonais. L'hiver prochain, si cela ne change pas, nous allons crever. Vous m'entendez, nous allons crever ! Cela doit compter quelque part pour quelqu'un que les gens crèvent ? Nous sommes comme ces pays du tiers monde pour lesquels on ne cesse de ramasser des fonds, mais nous, les pays du Bloc, comme vous dites en Occident, nous ne pouvons même pas avouer ! Oh, je vous en prie, aidez-moi, exposez donc mes dessins et mes tableaux ! Je vais vous les apporter dans l'heure. Ils sont tout près d'ici, chez l'ami qui m'héberge. Un Roumain, comme moi.

Ion s'adresse à Henryk. Tantôt il supplie et tantôt il menace.

— Je n'ai pas vécu pour rien ce voyage clandestin et ces deux mois en France à me rapporter à la police, à me laisser interroger comme un truand par des gens qui refusent de me croire et qui me soupçonnent de Dieu sait quoi.

— Mais c'est impossible, dit Konrad. On ne change pas comme ça, à la dernière minute, la disposition des tableaux dans une galerie. Vous pouvez venir au colloque qui va précéder [140] le vernissage, parler aux professeurs invités à la séance plénière de clôture, ils vont être là tous, des Américains, des Britanniques, des Allemands, des Français bien sûr, et même des Soviétiques. Nous attendons deux spécialistes de l'Académie des arts de Moscou, c'est une excellente occasion de leur expliquer ce qui se passe chez vous, dans votre pays et dans leur zone, celle qu'ils occupent et où ils imposent la même idéologie que la leur.

— Mon Dieu, soupire Ion, vous ne comprenez pas... Écoutez, il faut que je fasse comme Henryk Wolinski et que je présente mes toiles comme étant celles d'un autre peintre, d'un mort. Sinon, mes parents, ma femme, toute ma famille, vont payer là-bas. Déjà ils ont des difficultés à cacher mon absence. Je ne veux pas devenir un exilé. Je veux retourner chez moi dès que mes tableaux seront exposés et vus par des gens d'ici. Ensuite, vous n'entendrez plus jamais parler de moi, je vous le promets ; mais aidez-moi, de grâce ! Vous êtes ma seule chance. J'ai tout essayé en vain. Je n'ai plus d'espoir.

— Mangez donc quelque chose, décide Konrad, et laissez-nous le temps de réfléchir. Vous nous prenez par surprise. Il faut que je trouve une solution.

Il fait venir le garçon et commande un repas pour Ion qui refuse de consulter le menu et se tait. La tête penchée, les bras ballants, il paraît résigné soudain et comme absent. Nata essaie d'engager la conversation, s'étonne gentiment de sa connaissance du français qu'elle juge parfaite et petit à petit parvient à le faire réagir.

— Nous, les Roumains, ne sommes pas des primaires, dit-il en se redressant. Nous faisons partie de l'Occident.

Henryk examine les dessins. Ils sont poignants dans leur réalisme, mais il leur manque quelque chose : cette transposition, ce symbolisme, qu'Olgierd Wolinski a réussi à rendre. C'est la vie dans toute son intensité dramatique, c'est un univers froid, cruel, dépourvu de poésie et de cette nostalgie indéfinissable qui suscite l'attachement et l'admiration de ceux qui ne cherchent pas le réalisme, mais la beauté artistique de l'œuvre. Les dessins de Ion suscitent la peur animale, pense Henryk, [141] et c'est peut-être plus valable et plus efficace pour réveiller les consciences.

— Et si on exposait vos dessins dans la salle de réunions, suggère Nata. Les participants de notre séminaire vont se rencontrer là, lors

des débats qui doivent durer deux jours. Personne ne pourra les ignorer !

Ion ne l'écoute pas. Penché vers Henryk, il lui explique la technique grâce à laquelle il a obtenu certains effets. Il le traite en collègue, en artiste qui comprend les problèmes de cet ordre, mais Henryk, surpris, recule un peu sa chaise, avoue son ignorance et il devient évident, sans qu'il s'en rende compte lui-même, qu'il n'est qu'un profane.

— C'est donc vrai, soupire Ion, déçu, ces toiles que j'ai pu examiner à la sauvette ne sont pas les vôtres. L'artiste était-il un témoin oculaire du massacre de Katyn ?

— Oui, s'empresse de confirmer gravement Konrad.

Henryk croise son regard, et devine qu'il est persuadé que Ion est un faux frère à la solde de quelqu'un et que, par conséquent, son affaire est réglée.

— Impossible de demander au propriétaire de la galerie d'accepter vos œuvres, dit Konrad, mais l'idée de notre collaboration me paraît excellente. Demain matin je passerai chez vous, si vous le voulez bien, et on vous aidera à transporter vos tableaux. On les montrera lors du séminaire. Donnez-moi donc votre adresse.

Ion lui tend un morceau de papier sur lequel il griffonne le nom de la rue et le numéro de la maison, se passe la main sur le front et se lève.

— Je vais partir maintenant, dit-il. Merci pour tout. À demain donc. Prestement, il ramasse ses dessins, les range dans son grand car-table, le prend sous le bras et s'en va.

— Drôle de bonhomme, soupire Nata.

— Au contraire, constate Konrad, moi je le trouve plutôt sinistre. Sinistre et douteux. Je ne sais pas si je lis trop de romans d'espionnage, mais ce gars ne me revient pas. Allons nous coucher. On avisera quand on aura en main ce qu'il voudra nous confier.

[142]

J'ai tant rêvé à cet instant où enfin je la tiendrais dans mes bras, pense Henryk en montant dans l'ascenseur, et maintenant je veux surtout rester seul. Assez étrangement, l'idée de caresser Nata, de la posséder, d'éprouver cette sensation merveilleuse de libération totale qu'elle seule sait procurer lui paraît sacrilège. Dans le corridor, il bâille à se décrocher les mâchoires en tournant la clé dans sa porte. Konrad lui souhaite une bonne nuit, tandis que Nata s'attarde pour discuter encore d'un détail concernant la disposition des chaises dans la salle de conférences. Une fois dans sa chambre, Henryk se déshabille sans allumer la lampe, se glisse dans les draps frais et ferme les yeux. Il n'a plus envie de rien et n'attend plus personne, mais quand il sent le corps souple de Nata, quand ses mains se posent sur sa peau, il se met à l'embrasser comme un fou. E ne l'a pas entendue venir et, surpris, il se laisse aller à ce bonheur de la prendre qu'il lui semble ne plus avoir connu depuis longtemps, depuis des mois, ou plutôt des années.

— Tu es la vie, murmure-t-il.

Leurs deux corps vibrent à l'unisson et tout ce qui n'est pas ce mouvement cesse d'exister. Dans la pénombre, il distingue le contour de son visage, le dessin de ses lèvres étroitement serrées, son cou et ses épaules nues couvertes de ses cheveux et plus tard, c'est cette image qu'il emporte dans son sommeil où elle se confond avec les silhouettes de Ion et de Konrad qui l'entraînent dans les rues vides en lui expliquant quelque chose qu'il ne parvient pas à comprendre.

[143]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre VI

[Retour à la table des matières](#)

Il ne s'agit plus de l'art, mais de la science. Ce sont les professeurs qui parlent, analysent, évaluent et condamnent les artistes peintres. La technique d'un tel leur paraît dépassée, tandis que tel autre est en train d'innover et sa façon d'utiliser des méthodes originales est digne d'éloges. Ce qu'il y a de rassurant, c'est qu'ils ne sont pas unanimes. Bien au contraire. Un conférencier termine à peine son exposé que déjà plusieurs de ses collègues interviennent pour le contredire.

— Je file à la galerie, dit Henryk à Nata. Es-tu sûre que notre Roumain a vu Konrad ?

— Mais oui ! Tout est arrangé. Ion Vinca l'a rencontré avec Oscar Loublie et ils ont pris des arrangements pour l'automne. Il a assisté aux débats de ce matin et il a la trouille. Ces spécialistes lui font peur. Ils sont déchaînés avec leurs critiques de la peinture figurative. Le message, comme ils disent, ne doit pas exister, seules les couleurs, les formes et les techniques importent ! Tu ne trouves pas cela outrancier ?

Nata adopte une expression délicieusement naïve qui lui va bien, mais qui n'a pas de véritable signification. C'est un jeu, [144] un rôle de fausse étudiante sage qu'elle s'amuse à interpréter et qui lui déplaît.

— Ce n'est pas cela qui m'inquiète, dit Henryk. Ce qui compte, c'est le vernissage. Ils me barbent ces bougres avec leurs termes savants et leurs interminables discours. J'ai besoin d'air.

Henryk quitte la salle en s'efforçant de ne pas faire de bruit et de ne pas attirer l'attention, mais quelques têtes se tournent de son côté. On le remarque à cause de Nata. Car la grande vedette de ces deux jours de débats qui s'achèvent c'est bien elle et personne d'autre. Dès le moment où les participants arrivent à la salle à manger où le petit déjeuner est servi, on commence à chercher Nata. Chacun a quelque chose à lui demander, chacun veut l'avoir à sa table, chacun tient à ce qu'elle assiste aux discussions qui auront lieu dans son atelier. C'est à croire que la présence de Nata, à elle seule, les rend ambitieux, agressifs et fascinés par les sujets qu'ils traitent. Dès qu'elle s'approche d'un groupe, les conversations s'animent, les professeurs plus âgés ou plus connus, ce qui pour les Européens, contrairement aux Américains, revient au même, se lancent dans de longs monologues comme s'ils étaient certains que ce soit la meilleure façon de la retenir et de lui plaire. Elle sait tout, est au courant de tout, retient les noms et les bribes de phrases ce qui lui permet de briller par ses prétendues connaissances théoriques auprès des participants qui visiblement attachent beaucoup d'importance à ses opinions. Féminine, intuitive, Nata sait aussi exploiter les conflits de personnalité, s'informer de leur genèse, souvent fort ancienne et les utiliser à son profit. Intimidée au début, elle prend de l'assurance et lance en l'air des compliments et des critiques. Tantôt elle constate d'un air détaché que les travaux de l'atelier du matin étaient plus brillants que ceux de l'atelier de l'après-midi et tantôt elle affirme l'inverse en changeant de groupe. Les professeurs et les critiques d'art qui l'entourent boivent littéralement ses paroles. Il suffit qu'elle mentionne le nom d'un conférencier pour que le bonhomme bombe le torse et se pavane comme s'il venait de recevoir une reconnaissance particulière. [145] C'est risible par moments, mais

contrairement à Henryk, exaspéré, Konrad se montre ravi. Lors de la première journée du séminaire, il avait failli faire une scène à Nata, puis la nuit il l'avait entendue crier des mots sans suite, des noms et il avait compris que ce jeu lui demandait un effort et une concentration comparable à celle dont elle avait besoin pour pouvoir monter sur scène et chanter. Honteux, reconnaissant, il l'avait prise alors dans ses bras et l'avait bercée comme une petite fille. Après tout, c'est pour lui qu'elle fait cela, pour l'aider et pour mieux subjuguier ces messieurs importants dont dépend la réussite ou l'échec du vernissage.

— Ne t'en fais pas, lui a-t-elle dit, en se réveillant, ils n'oseront pas critiquer les toiles de ton oncle. Compte sur moi !

Au lieu de la remercier, il s'était enfermé dans la salle de bains. L'idée que ce séminaire, cette réunion de célébrités qui leur avait demandé tant d'efforts et tant de dépenses ne soit finalement qu'une sorte de mauvais spectacle dont les acteurs jouent leur rôle en fonction des réactions de Nata qui est à la fois leur stimulant et leur public, lui est odieuse. Il y a longtemps, très longtemps, à l'époque de son enfance, il avait appris à respecter la science.

— Tu vois, disait son père, l'art est aléatoire puisque tout dépend du talent de l'artiste, tandis qu'en travaillant beaucoup, on peut acquérir la science et apporter ainsi par la suite à sa collectivité quelque chose de solide et de valable. L'art est un leurre, la science est la base même et la condition *sine qua non* des progrès que notre société doit réaliser.

C'est à cause de ces principes que son oncle devait se cacher pour peindre puisque personne dans la famille ne voulait prendre au sérieux « ses barbouillages » qui pour le grand-père n'étaient qu'une perte de temps. Certes les femmes réagissaient autrement, sa mère surtout, et aussi sa tante, qui comprenaient et appréciaient, mais leurs opinions ne comptaient pas à l'époque. L'univers de son enfance était un univers d'hommes et même après, à Londres, puis à Paris, sa sœur Grazyna avait toujours été considérée par la famille comme une fille à

marier et rien de plus. Était-ce une des raisons pour lesquelles ils se [146] rencontraient si rarement désormais et avaient si peu de préoccupations communes ?

Je devrais l'appeler, pense Henryk. Si elle essaie de communiquer avec moi elle sera inquiète. Elle ne sait même pas que je suis ici et que le vernissage aura lieu demain. Un vague remords le pousse à rebrousser chemin et à lui téléphoner, mais aussitôt il se dit que Grazyna et son mari n'ont qu'à lire les journaux et assister aux réunions organisées par la Mission Catholique Polonaise et sort dans la rue. Le soir tombe lentement et il fait plus frais. Henryk marche d'un bon pas jusqu'à la rue Béthune, tourne le coin et voit les autobus qui arrivent justement et s'arrêtent devant la galerie. Les gens descendent, se regroupent sur le trottoir et attendent sagement que le guide qui discute avec les chauffeurs veuille bien s'occuper d'eux. Le guide, c'est le père Oninski, dont il remarque de loin la haute silhouette, les cheveux bouclés et cette façon inimitable qui est la sienne d'être présent partout, de savoir répondre calmement à plusieurs personnes à la fois et de ne jamais manifester la moindre impatience. Il a l'air de diriger non pas une excursion, mais un pèlerinage. Son sourire rayonnant, les termes qu'il utilise pour saluer Henryk, lui rappellent la longue marche de Paris à Chartres qu'il avait effectuée autrefois avec ses élèves. En avant, le père Oninski entonnait alors les chants qu'ils reprenaient tous en chœur et qui les aidaient à surmonter leur fatigue.

— Nous sommes nombreux, dit le prêtre, mais ne vous en faites pas. Nous allons être hébergés par les sœurs. On nous attend au couvent. Comment ça va ? Pour demain il n'y a pas de changements, j'espère ?

Légèrement inquiet, il pose la question sans attendre de réponse, présente Henryk à une dame, fait signe à quelqu'un qui se trouve plus loin et c'est alors que Romek s'approche.

— Mon bras droit, annonce le prêtre. Vos anciens élèves, mon cher, sont des collaborateurs très efficaces.

— Écoutez mon père, dit Henryk, le vernissage doit avoir lieu tel que convenu demain matin seulement, mais je pourrais peut-être arranger quelque chose. Allumer les lumières et vous [147] laisser entrer juste pour quelques instants. La galerie est fermée, mais le propriétaire doit être encore là. Il est très gentil et il sera content de vous rencontrer. Le père hésite, mais Romek s'interpose.

— C'est entendu, nous nous rendons au couvent et vous, mon père, vous restez ici pour une petite heure avec le professeur Wolinski. On vous gardera un plat froid pour votre dîner. Je me charge de tout.

Autour d'eux, les gens interviennent, protestent, veulent rester eux aussi et Henryk a beaucoup de mal à leur expliquer que cela est impossible.

— Le père vous apportera des catalogues, promet-il, et cela vous permettra de mieux apprécier les toiles que vous verrez demain.

— Je suis heureux de vous rencontrer, dit à Henryk un jeune homme. Demain, vous n'aurez pas le temps de me parler. Je voudrais avoir l'autographe de notre grand artiste dont les journaux français vantent le talent. Il lui tend une brochure dont la page arrière est blanche et un stylo.

— Désolé de vous décevoir, dit Henryk, mais vous devez savoir que ce n'est pas moi l'artiste dont vous parlez, Olgierd Wolinski, mon oncle...

Il ne parvient pas à terminer sa phrase, d'autres interviennent, lui demande son autographe, une femme se met à rire derrière lui et cela l'énerve à un point tel qu'il les bouscule en se frayant un chemin parmi eux. Henryk a l'impression d'être prisonnier de ces gens parmi lesquels il y a pourtant des visages connus, placides, souriants dont les expressions sont dénuées de la moindre agressivité. En cet instant, ils sont tous prêts néanmoins à le retenir, ils s'accrochent à ses vêtements, un bouton de son veston saute, il trébuche et est obligé de s'appuyer sur l'épaule de quelqu'un pour ne pas tomber. Au même moment, il le reconnaît et recule. C'est le jeune homme blond qu'il avait rencontré

autrefois place de la République puis retrouvé par hasard à son hôpital comme patient qu'on devait soumettre à une cure de désintoxication. Leurs regards se croisent, [148] mais quand Henryk se décide de lui demander son nom l'autre se penche et disparaît.

— Qui était-ce ? interroge-t-il à la ronde, mais personne ne semble en mesure de lui répondre. On ne le connaît pas. C'est un passant peut-être, un curieux qui par le plus extrême des hasards s'était faufilé dans le groupe.

— Que se passe-t-il ? Circulez ! Vous obstruez la voie publique.

Les deux policiers qui les interpellent provoquent une réaction immédiate. Les rangs se forment spontanément, on oublie Henryk et pendant que Romek leur explique qu'il s'agit d'une excursion le père Oninski entraîne les gens derrière lui. Henryk respire avec soulagement, tire un peu son veston, arrange sa cravate, fait un signe de la main à Romek, sonne à la porte de la galerie et n'obtenant pas de réponse introduit sa clé dans la serrure.

— Ah, c'est vous, dit Oscar Loublier en ouvrant. Je suis content de vous voir. J'ai passé l'après-midi à discuter avec cet énergumène que vous m'avez envoyé sans me prévenir autrement que par un coup de téléphone.

— On s'excuse, dit Henryk, nous sommes tous pris par le séminaire et ce Ion Vinca, ce jeune Roumain, car je présume que c'est à lui que vous faites allusion, risque de faire du grabuge s'il n'obtient pas gain de cause.

— Sans doute, mais ce n'est pas une raison pour m'obliger à le subir quand j'ai plutôt intérêt à assister aux débats.

Oscar Loublier est de mauvaise humeur et bien que, pour arranger les choses, Henryk s'efforce d'être particulièrement convaincant, ses arguments restent sans effet. Le propriétaire de la galerie affirme que les artistes qui s'énervent et le menacent à l'occasion ne manquent pas

et qu'il est ridicule de se montrer aussi prévenant avec ce Roumain, un étranger, qui contrairement à certains autres peintres, qui eux sont français, n'a pas la moindre chance d'avoir l'appui de quiconque.

— Je ne suis pas né de la dernière pluie, dit-il en se calmant, et je tiens à vous annoncer à vous, puisque nous sommes seuls, que les manières de votre ami américain m'horripilent. Il [149] se conduit comme si le monde entier était à vendre et devrait dès lors être à sa dévotion. En plus il ne me fait pas confiance et mes craintes d'une intervention des communistes lui paraissent ridicules. Or, je suis certain que *L'Humanité* publiera des critiques dévastatrices sur l'œuvre de votre oncle et que cela nous fera du tort.

Oscar Loublier s'essuie le front avec son mouchoir, traverse les salles plongées dans l'ombre et pénètre dans son bureau où la lampe est allumée. Sur les murs, les vieilles icônes dorées brillent, mystérieuses. Le visage émacié de la Sainte-Vierge domine celui, inexpressif encore, de l'enfant.

— Un petit blanc sec, propose Oscar Loublier.

— Non, dit Henryk, retournons plutôt là-bas. Les débats doivent être terminés et ces messieurs dînent. Bonne occasion pour vous de les rencontrer une dernière fois avant le vernissage.

— Je vais juste brancher les sonneries d'alarme et je vous suis, décide Loublier. Je me range à vos raisons, mais je vous préviens que je n'ai aucune intention de passer la nuit à discuter avec ces messieurs les spécialistes et les experts, lesquels, je le sais fort bien, seraient incapables de tenir une galerie sans faire faillite.

— Il y a un instant encore, dit Henryk, vous étiez en train de vous plaindre de ne pas avoir pu assister à la séance du matin et maintenant vous paraissez déçu à l'idée de passer une soirée avec les participants parmi lesquels il y a quand même plusieurs journalistes que vous connaissez ?

— Que voulez-vous, dit Loublier en souriant, ce n'est pas pour rien que je suis né d'une mère russe. Cela laisse des traces. Je suis à moitié

slave, n'est-ce pas et vous et moi avons les mêmes travers. Quoi qu'on fasse c'est ainsi et il est inutile de le nier.

Oscar Loublier lui parle en russe et Henryk se sent aussitôt plus proche de lui. C'est absurde, mais avec lui comme avec Lutoslav, il a développé des codes linguistiques qui leur permettent de communiquer d'une façon autrement amicale et de laisser tomber les barrières qui réapparaissent, entre eux, dès [150] qu'ils passent au français. Loublier et Lutoslav sont aussi intéressés que lui-même à faire connaître les toiles de son oncle ; pour eux, c'est une forme de vengeance, de revanche des exilés, mélange de nostalgie et de ressentiment, face à un pays qu'ils ont été obligés de quitter ou d'où leurs parents ont été chassés au début du siècle.

Dehors, c'est la nuit chaude de l'été, les lumières des néons brillent sur les façades des cinémas et l'animation contraste avec le silence qui les entourait à la galerie. Henryk pense à Nata et accélère le pas, mais Loublier a du mal à le suivre et quand ils arrivent à l'hôtel, la salle à manger commence à se vider. Le café est servi au salon et c'est là que Nata trône au milieu d'une nombreuse cour. Aussitôt, Henryk, qui se sent incapable d'affronter les gens, quitte Oscar Loublier que Nata entraîne déjà dans son sillage, et monte dans sa chambre. Des journaux traînent sur la table basse placée devant le téléviseur et il se met à les feuilleter. Brusquement, un titre lui saute aux yeux :

Suicide raté dans une prison de Varsovie. Antoni Wazyk, haut fonctionnaire du ministère de l'information, qui attend depuis deux ans son procès pour détournement de fonds, commerce de stupéfiants et autres délits dont il est accusé, a essayé de se donner la mort. Sauvé *in extremis* grâce à la vigilance d'un gardien, il repose dans un état grave à l'hôpital. On se demande, dans certains milieux si on ne lui aurait pas fourni le poison dont il disposait dans l'espoir que sa disparition mettrait fin aux enquêtes que le ministère de la Justice est en train de mener tant en Pologne qu'en Allemagne de l'Ouest. En effet, selon les informateurs privilégiés, Antoni Wazyk pourrait faire des révélations gênantes pour plusieurs personnalités placées au sommet de la hiérarchie du Parti et du gouvernement.

Henryk relit trois fois le communiqué. Donc, l'amant et protecteur de Nata, car c'est certainement de lui qu'il s'agit puisque Romek

n'avait aucun intérêt à mentir en lui racontant son passé, risque de mourir sans qu'il ne parvienne à effacer les souvenirs qu'elle en garde. Je dois lui montrer le journal, [151] pense-t-il, et la forcer à se confier, sinon elle ne l'oubliera pas et ne cessera jamais de comparer ce qu'il a été pour elle avec ce que je suis, moi, le professeur raté incapable de la faire vivre.

Il se lève, se met à arpenter la pièce et il lui semble pendant un court moment que c'est là une cellule qu'il ne peut quitter. L'illusion s'impose à un point tel que pour la surmonter il ouvre la porte qui donne sur le corridor et écoute attentivement les bruits de voix qui proviennent de l'ascenseur. Demain, après le vernissage, se promet Henryk, je vais interroger Nata jusqu'à ce qu'elle avoue, mais ce soir cela serait d'une cruauté inutile. Il arrache la page où figure le communiqué, la plie et la glisse dans la poche de son veston. Le téléphone sonne. C'est Konrad.

— Descends espèce de sauvage ! J'ai deux journalistes polonais sur le dos et j'ai besoin de toi. Nata est trop occupée ! Elle est en train de séduire les critiques britanniques et italiens qui ne la quittent pas d'une semelle. Tu ne sais pas apprécier ta chance ! Elle est sensationnelle ta Nata et si tu continues à faire bande à part je te préviens que je l'em-mène avec moi en Amérique et que je lui obtiens le poste de chargée des relations publiques de mon université. À tout de suite, mon vieux.

La prison, pense Henryk, est partout. Chacun de nous est enfermé dans une cellule qu'il se crée sans trop savoir pourquoi et comment, et à cela s'ajoutent d'autres contraintes, physiques celles-là, qui limitent notre liberté d'aller et venir. Les athlètes, les sportifs franchissent les limites, mais cela les rend particulièrement vulnérables et au bout du compte ils finissent par croupir dans de petites prisons individuelles faites sur mesure. C'est ainsi que tous ces beaux garçons et filles dont les noms sont à un moment donné sur toutes les lèvres disparaissent de la scène pour tomber dans la trappe, infirmes ou retraits prématurés, pitoyables avec leurs médailles que les poussières recouvrent et leurs ambitions inassouvies. Alors pourquoi est-ce que moi, je ne parviens pas à m'extraire de cette prison que je me suis créée, se demande Henryk, moi qui suis capable de réfléchir, de raisonner, de mesurer

mes faiblesses et de prévoir que [152] le jour où Nata va me quitter, car elle me quittera, il sera trop tard ?

Les journalistes polonais boivent leur café. Isolés, ils sont assis à une petite table et paraissent vivre sur une autre planète. Ce sont des jeunes gens qui travaillent pour le quotidien de l'immigration publié à Lille, qui existe depuis peu et ne cesse d'être menacé de disparition, faute d'abonnements. Au lieu de l'interroger sur le séminaire, les œuvres exposées, la peinture, ils se contentent de se plaindre. Agacé, Henryk se demande comment les quitter. Au fond de la pièce il y a une sorte de bar, plongé dans l'ombre, où il distingue Nata au milieu du groupe d'hommes qui se tiennent debout. Elle doit avoir mal aux pieds, pense-t-il, et pourtant elle continue à faire le travail que Konrad attend d'elle. C'est une preuve de courage que je devrais apprécier au lieu d'être jaloux comme un imbécile, mais bien qu'il reconnaisse la supériorité de ce raisonnement sur ses propres sentiments, il ne parvient pas à les dominer.

Il est plus de minuit quand, finalement, ils se retrouvent à quatre et prennent ensemble un dernier verre. Konrad est très optimiste et très satisfait des résultats du séminaire. Oscar Loublier paraît inquiet, Nata le calme comme elle peut et Henryk se tait tout en les écoutant. Selon Konrad les débats ont été assez nourris et assez intéressants pour qu'ils puissent rédiger au courant de l'été un rapport substantiel qu'on traduira ensuite en deux ou trois langues.

— La controverse apparaît surtout entre les professeurs européens et américains, dit Konrad, les premiers sont résolument hostiles à un retour de la peinture figurative, tandis que chez nous c'est un courant déjà amorcé à cause de la demande du public. En ce qui concerne les critiques, ils ont fait très attention de ne pas se compromettre. C'est demain, lors du vernissage, qu'on saura enfin ce qu'ils pensent et comment ils réagissent, mais je suis plutôt enclin à leur faire confiance.

Henryk passe une nuit blanche à se retourner dans son lit à côté de Nata qui profère dans son sommeil des mots sans suite, se lève tôt, parvient à ne pas la réveiller et arrive devant la galerie au moment où

le bistrot d'en face ouvre ses portes. Il [153] commande deux cafés, persuadé que Loublier est aussi énervé et inquiet que lui et qu'il le rejoindra sous peu, puis quand il le voit avancer lentement sur le trottoir, il se précipite, le force à prendre un croissant avec un grand crème, et ils pénètrent ensemble dans la galerie. Les rayons du soleil dansent sur les murs, glissent sur les toiles et leur donnent un aspect différent. C'est comme si la lumière dorée chassait la nostalgie et comme si sa chaleur dissolvait le drame de la mort. Il doit être plus facile de mourir en hiver qu'en été, pense avec un drôle de soulagement Henryk. Comment se fait-il que cette idée me vienne maintenant seulement, bien que je n'aie jamais cessé de me demander comment mon père avait vécu ses derniers moments ?

Ce sont les Polonais qui entrent les premiers, précédés du père Oninski. Ils se conduisent comme s'ils étaient dans une église. Silencieux, calmes, émus, ils circulent en s'arrêtant longuement devant chaque toile, écoutent les explications de Henryk et parfois ajoutent quelques mots, à la manière de gens qui retrouvent un passe commun et veulent indiquer qu'ils ont connu les mêmes drames et les mêmes misères, mais que contrairement à ceux qui sont morts eux ils aient eu la chance de survivre. Romek s'affaire, distribue les catalogues et parvient ainsi à rendre l'atmosphère moins poignante.

— C'est beau, dit une femme en s'arrêtant devant un tableau. C'est comme chez nous à la campagne. Je viens justement de cette région-là. Y avez-vous vécu longtemps ?

Elle s'adresse à Henryk et lui, sur ses gardes, se met aussitôt à lui parler de son oncle. C'est Nata qui le tire de l'embarras. Resplendissante dans son tailleur de toile jaune, elle le pousse vers le groupe des professeurs et des critiques d'art qui discutent entre eux, commentent, font reculer sans le vouloir les Polonais vers la salle du fond et prennent toute la place. Deux jeunes filles passent avec des plateaux chargés de rafraîchissements, l'atmosphère change, Konrad lance à droite et à gauche des remarques en anglais, tandis que Loublier, parfaitement à l'aise à présent se promène avec les journalistes en veillant surtout à ce qu'ils rencontrent des gens importants, tels [154] monsieur le préfet et monsieur le maire. Midi approche quand soudain dans la rue

apparaissent des porteurs de pancartes. Les manifestants sont peu nombreux, mais très vociférants. Henryk se place devant la porte vitrée, prêt à tout et c'est alors qu'il reconnaît Ion Vinca, le peintre roumain avec devant lui deux de ses dessins, collés sur un grand carton.

— À bas les Américains ! scandent les manifestants. Ils sont de mèche avec les Polonais et refusent de reconnaître nos droits à nous ! Vive la Roumanie libre ! À bas la dictature de Nicola Ceausescu ! Washington ne nous fera pas taire. Ils sont de mèche avec Moscou. Ils nous ont vendus !

Henryk se retourne et voit Loublier en train de téléphoner, puis tout se passe très vite. Des camionnettes noires se rangent le long du trottoir, des policiers descendent et on ne voit plus ni les pancartes ni les manifestants puisque les hauts véhicules de la police les cachent. Massés dans la première salle, les Polonais sont indignés, tandis que les autres paraissent excités par ces événements inusités qui ajoutent du piquant au vernissage.

— Le mélange d'art et de politique est souvent explosif, constate le professeur Zingelfeld de Munich, nous, les Allemands, nous en savons quelque chose. Lors des bombardements, les Américains détruisaient chez nous tout ce qui pouvait avoir la moindre valeur artistique. Le lien entre les musées et les usines de guerre devait leur paraître évident.

— Ils ont été beaucoup moins déchaînés à Rome, renchérit le professeur Carlo Vindeto, et cela se comprend. Nous, les Italiens, avons su capituler à temps et nous débarrasser de Mussolini, tandis que vous, vous êtes restés fidèles jusqu'au dernier moment à ce fou d'Hitler.

Konrad ne proteste pas de l'innocence des Américains, ni de leurs bonnes intentions. Il circule de l'un à l'autre, essaie de détourner leur attention de ce qui se passe dans la rue et les force à s'intéresser aux tableaux, mais l'agitation est telle qu'il ressemble à un maître d'école

que des élèves indisciplinés refusent d'écouter. Finalement, Loublier lui vient en aide.

[155]

— Un peu de calme, messieurs, dit-il en s'emparant du micro. Vous êtes en train de vous laisser influencer par des agitateurs. Cette manifestation est organisée par des voyous qui veulent détourner notre attention de ce pour quoi nous sommes ici. L'œuvre d'Olgierd Wolinski inquiète et dérange et ils veulent vous empêcher de l'admirer et de la comprendre. Je vous en prie messieurs...

À force d'insister, il parvient à obtenir un calme relatif. Les conversations cessent. Certains paraissent gênés et se mettent ostensiblement à examiner les toiles, d'autres se décident petit à petit à les imiter et quand les deux policiers entrent, Nata réussit à les retenir près de la porte de telle façon qu'ils passent pratiquement inaperçus, font signer un papier à Loublier et sortent. C'est alors qu'arrive la meute des journalistes avec des caméras de télévision et comme des mouches les professeurs s'agglutinent autour d'eux. Désormais, chacun a quelque chose à dire, une opinion à émettre, des commentaires à formuler qui sont, comme de bien entendu, d'une importance capitale. Malheureusement, certains journalistes les interrogent sur leurs réactions à la manifestation qui vient d'avoir lieu et Nata s'applique à ce qu'ils changent de sujet et s'intéressent davantage à l'exposition. Elle est belle, aimable, souriante et ce sont des atouts irrésistibles. Là où Konrad échoue, elle réussit, là où Loublier se montre inutilement désagréable, elle parvient à obtenir, sans effort apparent, gain de cause.

— Ils ont arrêté le Roumain, dit Loublier à Henryk. Je ne peux pas bouger d'ici, mais vous, vous parviendrez peut-être à vous rendre au poste de police et à voir s'il n'y a pas moyen de le faire libérer. Je ne porterai pas plainte, dites-leur bien cela. Quand vous le pourrez, rejoignez-nous ensuite au grand restaurant de l'hôtel. Je suis persuadé que dès que les journalistes commenceront à partir, nos invités d'honneur seront tenaillés par la faim.

Mais les journalistes ne partent pas. Bien au contraire ils affluent encore et même Nata est débordée. Seul Konrad parvient à se mouvoir dans tout cela avec l'aisance de l'habitué qui ne perd jamais de vue l'objectif qu'il s'était fixé. Il fait reculer [156] les gens de façon à ce que les réflecteurs de télévision puissent éclairer les tableaux, force certains à interrompre leurs entrevues afin qu'ils commentent ces images-là au lieu de continuer à parler d'eux-mêmes, de leur propre carrière et de leurs propres travaux. C'est Konrad aussi qui remarque que Henryk se dirige vers la sortie et l'attrape au vol.

— Offre de déposer une caution, dit-il. Tiens, voici un chèque en blanc déjà signé. Tu n'auras qu'à inscrire le montant qu'ils te demanderont. Si cela ne marche pas, téléphone à notre avocat. Sa carte est dans la même enveloppe que le chèque. À tout de suite.

La police, pense Henryk, me voilà obligé de me rendre au poste de police. En soi cela n'a rien d'extraordinaire cette tentative plutôt sympathique de libérer un pauvre diable, alors pourquoi ai-je peur ? Qu'est-ce que je risque ? Ce sont après tout des flics français, mes papiers sont en règle et je suis dans mon bon droit, donc pas d'inquiétude à avoir de ce côté. Et pourtant l'angoisse est là, présente, bien qu'il fasse beau et chaud, que le taxi roule, que le chauffeur soit exceptionnellement poli et que les passants déambulent sur les trottoirs, chargés de filets remplis de provisions. C'est un samedi comme bien d'autres, banal en apparence et la ville entière semble se préparer pour le congé dominical. Le passé, mon passé, va-t-il influencer jusqu'au bout mon présent ? se demande-t-il. Quelque part, au fond de lui-même, il y a l'image de sa mère en train de supplier les policiers de les laisser passer. Elle pousse Grazyna devant elle comme si elle espérait parvenir à les apitoyer par son charme de petite fille, trébuche sur la lourde valise posée par terre à ses pieds et tombe. Les policiers éclatent de rire, saisissent la valise, exigent qu'elle l'ouvre et la vide en jetant pêle-mêle sur les pavés ce qui s'y trouve. Grazyna pleure et lui, Henryk, a honte. Les vêtements de fête soigneusement pliés ressemblent brusquement à des haillons, les jupons blancs de sa sœur, étalés ainsi, paraissent indécents et il voudrait que sa mère abandonne tout cela au lieu de garder ce sourire pitoyable qu'elle arbore pour séduire les bru-

tes qui se déchaînent à leur manière. Le sifflement de la [157] locomotive domine les cris des gens qui les bousculent en courant vers les wagons. Pour eux, c'est fini ! Il est évident qu'ils ne partiront pas, qu'ils ne parviendront jamais à temps jusqu'à la voie sur laquelle le train est arrêté, mais sa mère refuse d'accepter l'inévitable, ramasse les vêtements, agenouillée devant les policiers, leur donne des chemises et des cravates et finalement obtient gain de cause.

À la dernière minute, quelqu'un les aide à traîner la lourde valise et ils montent dans le wagon, tandis que derrière leurs dos les policiers s'amusent à tirer en l'air, provoquant l'affolement parmi les passagers. Ils ferment les fenêtres des wagons et reculent dans les corridors déjà encombrés de paquets sur lesquels sont installés ceux qui n'ont pu trouver place dans les compartiments. Grazyna pleure à chaudes larmes, il la protège de son mieux, tandis que sa mère s'entête à avancer le long de l'étroit passage en espérant encore trouver des places assises. Le train s'ébranle, se met à rouler de plus en plus vite, sa mère fait le signe de la croix selon l'usage et, soulagée, sourit, mais lui ne parvient pas à effacer l'image des policiers déchaînés et ne lui pardonne pas cette humilité avec laquelle elle avait accepté de leur obéir.

Pauvre mère, pense Henryk. Les enfants sont injustes. J'ai boudé ensuite pendant des heures tandis qu'elle, ne comprenant pas ce que j'avais, m'embrassait et caressait mon visage au lieu de me flanquer la paire de gifles que je méritais pour avoir eu l'indécence de la juger, elle qui s'était sacrifiée pour moi et pour Grazyna. Impossible de revenir en arrière, d'effacer ses torts puisque les morts ne répondent pas, ni pour accuser ni pour pardonner. C'est le visage de ma mère que l'oncle Olgierd aurait dû peindre, pense Henryk. Si j'avais eu son talent, c'est cela que j'aurais fait. Ce visage-là, ce beau visage de femme, reflétait tout, la misère et le courage, la défaite et l'espoir, la bonté et l'immense crainte de la cruauté du monde. Devant ses yeux, l'image de sa mère se confond avec les icônes qu'il avait vues la veille dans le bureau de Loublie et tout se brouille dans les rayons de soleil où dansent des papillons rouges. Quand le taxi s'immobilise devant le poste de police, [158] Henryk sursaute. Je dois me résigner à porter des lunettes fumées, se dit-il, ma vue ne supporte plus cette clarté de l'été, il me faut de l'ombre, comme aux taupes qui vivent sous terre. Telles les taupes, moi aussi je continue à me replonger dans le passé au lieu de prendre mes responsabilités et d'affronter l'avenir.

Le chauffeur arrête le compteur, descend et s'étire. Il promet de l'attendre, échange un sourire avec le policier qui sort justement et remonte sur son siège.

— Venez avec moi, lui dit Henryk. Le cas échéant vous me servirez de témoin.

Au même moment il remarque la voiture, la longue voiture blanche décapotable, qui s'éloigne et il lui semble reconnaître au volant le jeune homme blond. Il sait dès lors, il est profondément persuadé sans pouvoir préciser pourquoi, que Ion Vinca a été libéré et que sa visite au poste de police est parfaitement inutile, mais il entre quand même. L'officier en charge le reçoit presque aussitôt et le prie de s'asseoir.

— Oui, Ion Vinca, l'artiste peintre, un Roumain, dit-il en feuilletant le dossier posé sur son bureau. Il a reconnu avoir organisé cette manifestation devant la galerie, mais comme aucun autre délit n'a été commis et qu'aucune plainte n'a été portée contre lui, il vient d'être libéré. Il n'a pas de casier judiciaire, mais son permis temporaire de séjour expire dans trois semaines et je doute fort qu'on accepte de le prolonger. Ah, que voulez-vous, nous avons beau recevoir des étrangers chez nous, nous montrer compréhensifs, on ne peut quand même pas permettre que des désordres se produisent dans les rues. Vous affirmez que le propriétaire de la galerie ne portera pas plainte ? Cela ne m'étonne pas. Je connais Oscar Loublier. C'est un monsieur charmant, n'empêche que quand il y a eu un vol dans sa galerie c'est nous qui avons dû nous en occuper. On a beau dénigrer les flics, on a quand même besoin d'eux à l'occasion. Figurez-vous que Loublier avait récupéré grâce à nous les tableaux volés, puis au lieu d'aller témoigner devant le juge d'instruction, il a préféré lui demander de libérer les voleurs. [159] Un drôle de bonhomme ! Vous voulez savoir qui a versé la caution pour ce Roumain ? Un avocat. Voici sa carte.

Henryk note machinalement le nom de l'avocat, remercie et quitte le petit bureau surchauffé. Il ne lui reste qu'à retourner et à faire rapport à Konrad. À l'hôtel, l'agitation est telle qu'on entend le bourdon-

nement des voix jusque dans la rue. Les fenêtres largement ouvertes laissent pénétrer un petit vent qui agite les tentures. Les curieux s'arrêtent, regardent à l'intérieur, les journalistes entrent et sortent, on installe des réflecteurs de télévision, et Henryk éprouve l'irrésistible envie de fuir, mais quelqu'un l'accroche par le bras et le voilà obligé d'avancer. On lui tend le micro, on le pousse, les réflecteurs s'allument et les questions fusent.

— Monsieur Wolinski, pourquoi ne voulez-vous pas reconnaître que c'est vous l'artiste peintre dont on expose les œuvres ?

Henryk proteste. À sa propre surprise il n'est ni gêné ni intimidé. Les mots lui viennent facilement et il parle de son oncle avec beaucoup de plaisir. Agressif au début, son ton change et devient celui des confidences, d'un vibrant hommage à un mort et à son talent.

— Plus encore, dit-il au journaliste qui lui fait face, je peux vous prouver qu'il ne s'agit pas d'une supercherie. Je ne sais pas et je n'ai jamais su dessiner.

— Rien de plus facile et de plus faux, objecte l'autre. On peut, me semble-t-il, prouver qu'on a du talent, mais le contraire est impossible !

Les rires fusent dans l'assistance, Henryk continue de s'imposer, son discours devient politique, il accuse les assassins de Katyn, mais le journaliste l'interrompt, change de sujet et le force, par ses questions, à raconter comment il est entré en possession des tableaux d'Olgierd Wolinski. Cela dure longtemps et quand les réflecteurs s'éteignent il est couvert de sueur.

— Bravo, dit Konrad, je n'en attendais pas moins de toi.

Henryk se lève, recule, se fond dans la foule et c'est au tour de Nata de donner une entrevue. Comme elle est belle ! [160] pense-t-il. De

loin il lui fait un signe d'encouragement, elle lui répond par un sourire, mais au fur et à mesure que l'entrevue se poursuit, il est de plus en plus déçu. Les questions qu'on lui pose ne lui permettent pas de parler ni du sens de l'œuvre d'Olgierd Wolinski ni de sa portée, mais uniquement de l'organisation du séminaire et du vernissage. De mémoire elle cite les noms des professeurs présents, mentionne certaines de leurs publications et ne peut aborder aucun autre sujet jusqu'au moment où le journaliste commence à l'interroger sur sa propre carrière.

— Je dois tout, dit-elle alors très simplement, au professeur Henryk Wolinski avec lequel je travaille ma diction et qui est également mon accompagnateur.

Ironique, le journaliste insiste pour savoir comment il se fait qu'elle n'ait pas réussi encore à se faire connaître en France, l'interroge sur ses projets, ses engagements futurs et Nata, sans se laisser démonter, répond que c'est une surprise qu'elle réserve à son public.

— Vous savez, dit-elle, la France ne reçoit pas à bras ouverts les artistes qui, comme moi, viennent de loin et c'est normal, mais à la longue elle m'acceptera comme elle l'a fait pour beaucoup d'autres. J'ai confiance dans ma bonne étoile.

Son charme opère, son image dans le moniteur est excellente, on ne devinerait jamais que cette femme si sûre d'elle en apparence n'est au fond qu'une petite fille affolée, dominée par le trac, qui a besoin de se sentir aimée pour avoir le courage de monter sur une scène. Henryk fait l'impossible pour demeurer dans son champ de vision, il se sent lié à elle par un fil invisible et de tout son cœur, de toutes ses forces, il communique ainsi avec elle sans qu'aucun signe et qu'aucune parole ne soient échangés entre eux. Je t'aime Nata, répète-t-il mentalement, je t'aime comme un fou et je suis là pour te porter dans mes bras aussi longtemps que tu voudras accepter ma présence à tes côtés.

À nouveau les réflecteurs s'éteignent, les gens présents dans le hall poussent un soupir de soulagement, les conversations reprennent de

plus belle et on entoure Henryk et Nata. [161] C'est un feu roulant de questions d'autant plus gênantes qu'elles se croisent et les empêchent de répondre d'une façon cohérente. Ils deviennent pour un instant le point de mire de l'assistance, puis le professeur Zingelfeld se lance dans une brillante démonstration en essayant de prouver qu'un artiste a plus de chance de s'imposer en Allemagne qu'en France.

— Notre public est moins fluide, plus prompt à suivre les opinions des grands critiques et je suis certain que tous les deux vous auriez intérêt à monter un spectacle à Munich. Je vous présenterai des personnalités influentes et le tour sera joué, dit-il.

Le professeur Zingelfeld ne doute pas, il n'a que des certitudes et assez curieusement elles influencent ses collègues qui renchérissent.

— Où sont passés les Polonais ? demande Henryk à Nata, à voix basse.

— Ils ne pouvaient pas rester jusqu'à demain soir et ils sont repartis, répond-elle sur le même ton. Tu ne m'as pas trouvée ridicule ?

— Mais non, tu étais parfaite. Bravo ! Je suis fier de toi.

Il respire l'odeur de son parfum et cet instant de fugitive intimité lui est à ce point précieux qu'il oublie la coupure du journal et cet Antoni Wazyk qu'elle aime peut-être encore sans l'avouer. C'est le soir seulement, après le dîner particulièrement réussi servi avec pompe dans la grande salle à manger et ponctué de plusieurs discours farcis de termes savants, qu'il peut échanger quelques propos avec Konrad.

— C'est une réussite complète, dit-il. Il nous a été très utile le petit Roumain. S'il n'avait pas organisé sa manifestation, la télévision ne se serait pas dérangée. Je les connais. Le vernissage d'un peintre totalement inconnu en France n'avait aucune chance d'attirer ces messieurs de la presse. Il y a en ce moment trop de séminaires, trop d'expositions, trop de spectacles divers pour qu'ils ne soient pas blasés. Seul le

scandale compte et la perspective d'un danger, et le danger de ces temps-ci est dans la rue, où les foules paraded, protestent et menacent [162] l'ordre établi. Mon idée de te faire passer pour un imposteur a eu moins d'impact que la manifestation et c'est tant mieux !

— Sale hypocrite, lance Henryk à travers ses dents serrées.

— Espèce de naïf, rétorque Konrad. Je vis en Amérique et j'ai le sens de la publicité, voilà tout. Notre objectif consistait à susciter un intérêt pour l'œuvre de ton oncle et à partir de là, pour le drame qu'il illustre mieux que les mots. Afin de l'atteindre cet objectif, j'étais obligé de créer un événement médiatique. C'est aussi simple que cela ! Tu n'es qu'un imbécile, mon cher, tu t'imagines encore qu'à notre époque il suffit de dévoiler la vérité pour susciter les réactions des bonnes âmes. Raconte-moi donc qui compte les morts que les Soviétiques font chaque jour en Afghanistan ? Qui compte les enfants qui crèvent là-bas de faim ? Personne ! Ils ont besoin de sentir la trouille leur tor-dre les boyaux pour protester ! C'est cela la réalité contemporaine ! Et la trouille se déclenche grâce aux images. Ils ont filmé la manifesta-tion devant la galerie et ce sont ces images qui vont pousser les ba-dauds à aller voir les toiles de ton oncle. À partir de demain, il y aura foule à la galerie de Loublier. Konrad a dû boire beaucoup et pour la première fois depuis que Henryk le connaît il ne pèse pas ses mots — Qu'est-ce qu'il devient le petit Roumain ? lui demande-t-il brusque-ment.

— Quelqu'un d'autre a versé la caution pour lui.

— Qui ?

Henryk fouille dans ses poches, sort la feuille sur laquelle il a noté le nom de l'avocat et lui rend son chèque. Tout en le déchirant machi-nalement, Konrad paraît soudain inquiet.

— Ah, bon, dit-il finalement. Tu vois, je me suis fait avoir. Je ne me doutais pas que ce Ion Vinca était un professionnel.

— Un professionnel de quoi ? insiste Henryk.

— Des manifestations, répond en riant Konrad. N'essaie pas de comprendre. C'est trop compliqué pour toi et je n'ai aucune envie de t'aider à faire tes classes. Viens plutôt au bar. J'ai soif.

[163]

Quand ils remontent plus tard dans leurs chambres, ils sont complètement saouls. À moitié inconscient, incapable de se tenir droit sans s'appuyer contre un mur ou un meuble, Henryk frappe à la porte de communication de Nata et n'obtenant pas de réponse se laisse tomber sur le lit et s'endort. Au réveil, un atroce mal de tête l'empêche de raisonner. Il n'est plus sûr de rien, ni de sa conversation avec Konrad ni de sa tentative de rejoindre Nata. Impossible de réfléchir ! Heureusement, le garçon apporte le petit déjeuner. Il avale à la hâte des Calmines en buvant coup sur coup deux tasses de café pour retrouver sa lucidité, puis le téléphone sonne.

— Ouvre la télévision, lui ordonne Konrad. Fais vite

Sur l'écran les images défilent. La voix du speaker commente la manifestation devant la galerie, il y a un gros plan de Ion Vinca avec sa pancarte, puis celui du tableau d'Olgierd Wolinski représentant la forêt de Katyn, un extrait de sa propre entrevue où il en parle et ensuite une brève allocution d'un politicologue qui explique les conflits existant entre la Roumanie et la Pologne. En fin de compte, on ne sait plus si ce sont les soldats roumains qui ont exécuté les officiers polonais, ou si le meurtre a été perpétré par les Soviétiques. Oscar Loublier est interrogé à son tour sur l'importance artistique de son exposition et le professeur Zingelfeld conclut qu'il faut absolument aller la voir. Le montage des entrevues placées ainsi forme un ensemble cohérent destiné à susciter la curiosité du public, et bien qu'il ne reflète nullement la réalité, Konrad, qui fait irruption dans sa chambre, jubile.

— Celui qui osera résister à l'appel de notre cher Zingelfeld, une autorité internationale en la matière, dit-il, passera pour un primaire et ici cela compte. Les toiles de ton oncle feront le reste. Ils ne les ou-

blieront pas de sitôt. Je crois aussi que mon projet de les exposer dans une galerie de Washington est en bonne voie. Les collègues sont contents, les critiques américains aussi, ils ont été bien reçus, ils ont eu la possibilité de pontifier et ils retournent chez eux satisfaits. Dépêche-toi de descendre. Il faut les expédier, ces messieurs, les aider à prendre à temps l'avion, le train et je ne sais trop quoi. Nata [164] demeure introuvable ce matin et je suis incapable de me débrouiller seul.

La salle de réunions ressemble à une ruche. Ils sont tous là et ne se conduisent plus de la même manière que la veille où ils échangeaient des propos graves. Professeurs et critiques d'art ont l'air de collégiens en vacances qui se dépêchent d'en profiter. C'est comme si la tension de ces deux jours de débats et du vernissage qui a suivi était suffisante pour provoquer une réaction de détente chez ces hommes, mûrs pourtant, dont certains paraissent perdus et incapables de se débrouiller, comme des enfants, tandis que d'autres protestent et critiquent.

— Vous rendez-vous compte, dit à Henryk le professeur Zingelfeld, c'est un bon hôtel, respectable et pourtant ils ont oublié de laver ma voiture. Je ne peux quand même pas rentrer à Munich sans que cela soit fait. Avec le beau temps que nous avons, cela se voit d'autant plus.

Carlo Vindeto, le professeur italien, ne comprend pas pourquoi on lui demande de payer sa note du bar, les Américains s'inquiètent que le minibus qui doit les transporter à l'aéroport arrive en retard, Henryk vérifie les horaires, communique avec la réception et ne sait plus où donner de la tête. Quand Nata apparaît enfin, il ne lui demande même pas où elle était, trop heureux de pouvoir compter sur sa présence. Elle s'installe dans le hall avec ses listes, commence à les pointer, organise des groupes, règle les problèmes et, souriante, parvient à avoir un mot aimable pour chacun. Il y a le bruit des voitures qui s'arrêtent devant l'hôtel, les poignées de main, les dernières recommandations et les éclats de rire, puis, progressivement, la salle se vide.

— J'ai reçu plusieurs invitations, dit Nata. Tu sais il y a des chances qu'on organise pour nous une tournée en Allemagne de l'Ouest et une autre en Italie.

Henryk ne la détrompe pas bien qu'il sache qu'il ne s'agit que de promesses on ne peut plus vagues. Forcément, ils se sont sentis obligés, ces messieurs, de l'impressionner, de jouer les mécènes et de lui faire comprendre ainsi qu'ils sont des hommes puissants dont peut dépendre sa future carrière.

[165]

Le silence qui règne brusquement dans l'hôtel sonne dans ses oreilles. Henryk est fatigué, il a mal à la tête et il est déçu. Cela valait-il la peine de travailler autant, de dépenser des sommes aussi importantes pour aboutir à ce vide où désœuvré, il ne sait trop comment surmonter ses angoisses ? Comment vais-je faire pour retourner à Paris, recommencer à chercher avec Nata des engagements et la consoler après chaque échec ? se demande-t-il. Konrad commande une bouteille de champagne, trinque avec Oscar Loublier, fait des plans et Henryk boit en silence.

— C'est entendu, dit Konrad, nous allons rester ici une semaine encore, rencontrer des journalistes et suivre les événements de près. Nata aidera à la galerie, moi et Henryk nous allons nous charger des entrevues avec la presse régionale.

À l'entendre tout sera facile désormais, puisque la télévision française a bien voulu souligner l'événement. Enthousiaste, Oscar Loublier renchérit. Certes, il s'agit de sa galerie et c'est sa réputation qui est en jeu, mais il se comporte comme si seule la renommée de l'œuvre d'Olgierd Wolinski avait de l'importance. C'est émouvant cette façon qu'il a de vanter ses toiles, de souligner certains détails, de relever la richesse des couleurs et de s'interroger sur la nécessité de mieux étudier les effets de l'éclairage du jour et du soir. Ils vident la bouteille, Nata devient de plus en plus gaie et quand ils retournent à la galerie, elle chantonne dans la rue en s'accrochant au bras de Henryk. Au cours de tout l'après-midi les visiteurs sont nombreux et, Loublier,

visiblement content, s'occupe de chacun comme s'il s'agissait de vieilles connaissances. Il s'incline devant les dames, appelle les hommes par leur nom, leur présente Nata et Konrad, « le célèbre spécialiste américain, qui séjourne à Lille pour promouvoir cette exposition absolument unique en son genre », et paraît infatigable. Henryk, qui se sent inutile, sommeille dans le bureau d'en arrière, où les voix lui parviennent assourdies comme si elles venaient de très loin.

Il fait chaud, mais il n'ose pas enlever son veston puisqu'on peut lui demander à n'importe quel moment de venir relayer Nata, ou Konrad. J'ai déjà vécu tout cela, pense-t-il, [166] mais quand était-ce ? Dans une autre vie ? Patiemment il cherche jusqu'à ce qu'il retrouve le goût et jusqu'aux odeurs de cette époque. Il était tout jeune alors et venait de passer ses examens. Le printemps était dehors. Sa mère l'attendait à Londres et il craignait surtout de la décevoir. Elle avait si peur, la pauvre, que son fils unique ne soit obligé de gagner sa vie en travaillant comme ouvrier d'usine ! Sa bourse était épuisée. Un échec signifiait qu'il ne pourrait plus poursuivre ses études et qu'il serait obligé de s'y résigner, à moins de devenir commis dans un de ces magasins d'alimentation où on payait mal et où on cherchait constamment de nouveaux employés prêts à se laisser exploiter faute de mieux. Ouvrier... Pourquoi ma mère avait-elle une telle phobie de l'usine ? se demande Henryk. Est-ce à cause de sa jeunesse vécue à la campagne ? Par le passé, il s'était déjà posé cette question sans trouver de réponse et là, soudain, dans le bureau de Loublier sous les vieilles icônes précieuses, il finit par comprendre. Peu après leur arrivée à Londres sa mère lui avait annoncé qu'elle avait trouvé un emploi et qu'il lui faudrait veiller sur sa petite sœur. C'était vague, imprécis, ces rares renseignements qu'elle avait bien voulu lui donner sur ce qu'elle faisait et où elle se rendait tôt le matin, pour ne rentrer que tard le soir, fatiguée et triste. Cela dura longtemps, jusqu'à son départ pour le collège où l'oncle Olgierd l'avait placé pensionnaire. Travaillait-elle comme ouvrière dans une usine de guerre, ou dans une de ces filatures où les femmes couraient d'un métier à l'autre pour éviter que les fils ne cassent ?

Henryk se frotte les yeux. Les examens... Il les avait passés et, fou de joie, il s'était précipité pour téléphoner à sa mère. C'est Grazyna qui lui avait répondu. Très malade, leur mère venait justement d'être transportée à l'hôpital. Grazyna sanglotait et n'était pas en mesure de

lui donner aucun autre renseignement, mais Henryk avait fini quand même par comprendre que la seule personne au monde à laquelle il aurait voulu annoncer sa réussite n'était plus là pour se réjouir avec lui et pour le féliciter.

— Henryk !

[167]

C'est Nata qui l'appelle. Son ton est sec, impératif et bien que cela lui déplaît et blesse son amour-propre, il se laisse entraîner dans la salle. Elle le présente à la ronde et à nouveau il est obligé de parler de son oncle, de sa jeunesse prometteuse, de sa vie d'exilé et de sa mort solitaire, comme si tous ces détails très personnels pouvaient ajouter quelque chose de fondamental à la valeur de son œuvre...

[168]

[169]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre VII

[Retour à la table des matières](#)

— Oui, Antoni Wazyk c'est bien mon ancien amant ! Oui, je fais ce que je peux pour qu'ils le libèrent. Non, ce n'est pas moi qui lui ai fait parvenir du poison pour qu'il se suicide, ce sont eux, parce qu'ils ont peur de ce qu'il va faire ou dire à leur sujet. Es-tu satisfait ?

Le déshabillé blanc flotte sur son corps. Nata se tient au milieu de la pièce entre le sofa et le divan et frappe de ses pieds nus le plancher, en ponctuant ainsi chacune de ses phrases.

— Tu n'es pas mon juge d'instruction, Henryk, alors respecte notre entente. Pas de questions sur mon passé ! Je suis un être libre ! Ce qui a été et ce que je fais quand tu n'es pas avec moi ne te regarde pas !

— Cesse de crier, dit Henryk. Il est inutile d'ameuter les voisins.

— Tu as peur, professeur ! Ce qui compte pour toi c'est de sauver les apparences. De paraître noble et honnête devant les autres. Pourtant on peut te faire marcher. Konrad a réussi à te faire marcher. Ne fais pas l'innocent ! Ton oncle était un grand artiste, il est vrai, mais ces critiques, ces éloges, cet incroyable [170] intérêt pour son œuvre ne sont pas dus uniquement à son talent, mais à une combine. Oui, une combine !

Elle saisit les coupures de presse qui jonchent la table, les lance en l'air, les rattrape comme un prestidigitateur, les remet en place et se plante devant Henryk qui, comme médusé, ne bouge pas de sa place.

— Quelle combine ? demande-t-il d'une voix blanche.

— Es-tu naïf au point de croire encore que la manifestation devant la galerie, là-bas à Lille, était spontanée ? Crois-tu que c'est par hasard qu'on expose enfin à Paris les dessins de Ion Vinca et que les journalistes en parlent ? Un simple échange de bons procédés mon cher. Une utilisation intelligente de vieilles méthodes communistes. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, on n'invente rien, on adapte !

— Même si tout ce que tu racontes était vrai, dit Henryk, nous n'avons volé ni exploité personne. Konrad a une certaine conception de la publicité qui n'est pas la mienne, mais en fin de compte il a eu raison. Je souhaite de tout cœur que ce jeune Roumain réussisse. Son message est aussi important que le nôtre. Lui aussi veut réveiller les consciences et attirer l'attention sur ce qui se passe en Europe de l'Est. Lui aussi veut aider son pays. Aucun rapport avec nos relations intimes et notre existence commune. Tu mens, tu triches et tu t'étonnes que je ne veuille pas accepter cela.

— Tu ne m'aimes pas.

Nata s'approche, glisse sur le tapis à ses pieds, appuie sa tête contre ses genoux et se met à sangloter. Semblable à une enfant, elle est irrésistible ainsi, mais il est trop remué par ce qu'elle vient de lui dire, pour la consoler, selon son habitude. Je suis le dindon de la farce, pense-t-il. Konrad mentait, Nata ne fait que mentir et moi je prends tout

cela pour de la bonne monnaie. Qui suis-je ? Un pantin ? Oui, c'est bien cela, un pantin qui par le simple fait d'être différent d'eux est manipulable à souhait.

— On reprendra cette conversation une autre fois, dit-il.

Toute sa vie il s'est appliqué à retarder les échéances et à espérer que les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Au lycée [171] polonais, quand on a commencé à envisager la fermeture éventuelle, ses collègues avaient pris au sérieux la menace. Ils n'avaient aucune chance de continuer à enseigner ailleurs, ne pouvaient postuler pour un poste dans les collèges français, faute d'avoir l'agrégation et s'ingéniaient tous à changer de métier. Lors des repas qu'ils prenaient en commun ils racontaient leurs démarches, discutaient de leurs chances d'être acceptés, qui à l'usine, qui dans un bureau, ou décidaient de partir pour un de ces pays dont on disait qu'ils sont encore prêts à permettre aux nouveaux arrivants de faire fortune. Pour Henryk, il ne pouvait être question de quitter la France. Il voulait rester à Paris. Puisqu'il ne pouvait retourner chez lui, en Pologne, il tenait à profiter de cette culture-là, dont il avait besoin comme de l'oxygène pour continuer à végéter. Ensuite, quand au printemps les portes du collège se sont fermées pour ne plus s'ouvrir, il continua à attendre et ne se décida d'agir qu'au moment où il ne lui resta plus un sou en poche. Seule la perspective de ne plus avoir de logement l'avait forcé à s'activer.

Nata s'allonge sur le divan. Machinalement il met une couverture sur ses jambes et s'en va. L'été touche à sa fin. Un vent frais, léger, délicat, s'amuse à soulever les jupes des filles, à s'engouffrer dans les bouches de métro, à faire danser la poussière, des bouts de papier et les premières feuilles qui tombent des arbres et annoncent l'automne. Henryk descend place de La Madeleine, prend la rue Duphot et arrive à la Mission Catholique Polonaise au même moment que Romek qui travaille avec lui. L'exposition des tableaux d'Olgierd Wolinski a suscité une campagne dans les journaux et les dons ne cessent d'affluer. Les prévisions de Konrad se réalisent pleinement. Contrairement à Henryk, Konrad n'avait jamais espéré que les gens manifesteraient devant l'ambassade soviétique pour réclamer la punition des bour-

reaux de Katyn, mais il fut certain dès le début qu'ils verseraient de l'argent.

— C'est la façon la plus facile de se montrer solidaire des victimes et de se donner bonne conscience, a-t-il dit en partant. Tu verras, tu ramasseras des sommes très importantes, tu donneras des conférences et tu auras beaucoup de succès.

[172]

C'est incroyable à quel point Konrad me manque, pense Henryk. Quand il était là, il éliminait le doute, le but justifiait les moyens, ses vérités devenaient incontestables et rendaient mes pires angoisses sans objet et sa façon tranquille d'évaluer chaque problème me permettait de ne pas me poser de questions.

— C'est un primaire, prétendait Nata, tandis que toi professeur, tu es inquiet par nature. C'est le lot des intellectuels et des artistes d'être inquiets. Je ne pourrais jamais t'aimer si tu devais ressembler à Konrad.

Sous les voûtes basses de l'entrée il fait froid. Romek ouvre la porte de la pièce où ils campent parmi les amoncellements de colis. Pour parvenir jusqu'au bureau et au téléphone, il faut enjamber les caisses empilées tant bien que mal. Le local est humide et mal éclairé à cause des barreaux en fer forgé, patinés par le temps, qui protègent la fenêtre du rez-de-chaussée. Romek prépare le café sur le petit réchaud électrique et Henryk l'observe. Petit, mince, avec ses cheveux châtons, bouclés et ses yeux noirs, très brillants, il a toujours la même façon de se conduire qu'à l'époque où il n'avait que seize ans et était son élève. Les années ont glissé sur lui sans le marquer d'aucune façon et, espiègle, il donne l'impression de s'amuser, d'apprécier l'existence et de se moquer des contingences quotidiennes.

— Visia est partie, annonce-t-il. Jusqu'à la dernière minute elle n'était pas sûre d'avoir une place sur l'avion, mais je me suis débrouillé. Je connais une hôtesse de l'air et elle a été bien gentille. Bref, de-

puis hier soir, je suis célibataire, ou plutôt veuf de paille ! Remarquez, je suis content pour sa mère qui l'attend là-bas, mais c'est triste chez nous à la maison. Si vous le voulez, je peux rester ce soir et terminer l'expédition.

De quoi vit-il ? se demande Henryk. Ses traductions ne doivent pas être nombreuses ni à plus forte raison lucratives, puisqu'il ne m'en parle pas et ne me demande plus de les corriger et pourtant il a l'air de se tirer d'affaires, habite un joli pavillon de banlieue et dispose d'une deux-chevaux *Citroën* dans laquelle il m'emmène partout sans jamais me permettre de payer l'essence.

[173]

— Au fait, comment vous débrouillez-vous en ce moment ? J'ai l'impression d'abuser de votre temps. J'en ai discuté avec le père Oninski et il est d'accord pour qu'on vous donne un peu de sous. Non, ne protestez pas ! J'ai besoin de vous et il est normal qu'on vous offre une espèce de bourse.

— Non, merci, pour le moment ça va bien, proteste Romek. Visia va passer l'hiver dans sa famille et ne reviendra qu'au printemps. Moi, de mon côté, j'ai rendu quelques textes, puis j'ai travaillé dans la construction. Ne le répétez pas professeur, mais à vous je peux bien l'avouer. J'ai appris la maçonnerie et je fais des travaux de peinture pour les voisins. Cela rapporte beaucoup plus que les traductions et cela m'amuse. Je n'ai plus peur de crever de faim, j'ai des économies à la banque et je ne suis pas obligé, comme auparavant, de me démener pour gagner quelques francs. On vient me chercher chez moi et on me remercie, une fois l'ouvrage terminé, au lieu de critiquer mon français. En ce moment, je suis disponible parce que je suis entre deux contrats, mais le mois prochain je vais recommencer à exercer mes talents de maçon. Cela ne vous déçoit pas trop professeur ?

Il est là avec son sourire espiègle, son expression penaude, la tasse de café fumant à la main et Henryk ne sait trop que lui répondre.

— Je vous suis toujours reconnaissant pour ce que vous m'avez appris, dit Romek, comme s'il voulait absolument le persuader de l'utilité fondamentale de son enseignement, et puis je compte sur votre discrétion. Vous savez, même le père Oninski serait déçu de savoir que...

Henryk le rassure machinalement. Pauvre Romek, ce n'est certes pas sa faute, mais il ne peut s'empêcher de se demander pourquoi ils se sont donné tant de mal, lui et ses collègues, pour lui apprendre et lui faire aimer l'histoire, la littérature française et les beautés de la versification latine. Pour qu'il devienne maçon ? Est-ce que le cerveau humain a vraiment plus d'importance que la force primaire des muscles, le courage de les développer et de s'en servir pour construire des maisons que d'autres habiteront ? J'ai toujours eu peur du travail [174] physique, pense Henryk. Cela remonte loin, au seuil de mon adolescence où j'ai découvert qu'une frontière séparait les étudiants des apprentis et que la franchir signifiait déchoir aux yeux de mes proches. Cela n'avait d'ailleurs aucun rapport avec l'argent, ni les possibilités d'en gagner plus ou moins. J'étais profondément persuadé à cette époque-là qu'à la longue, seuls les diplômés des universités faisaient avancer le monde, tandis que les autres, les manuels, étaient condamnés par définition à mener l'existence médiocre des tâcherons interchangeables. Rouages de la collectivité, ils ne pouvaient avoir ni aspiration ni personnalité ! Au fil des années, cependant, sa vision de l'être humain a changé et maintenant, dans la pièce encombrée de paquets, il est infiniment reconnaissant à Romek d'être ce qu'il est, un homme débrouillard, indépendant et pourtant capable de comprendre mieux que beaucoup d'autres les véritables enjeux de la condition humaine.

Romek ouvre les enveloppes, parcourt les lettres, les lui tend et ses commentaires les mettent en valeur. Il s'attarde à imaginer l'expéditeur, femme ou homme, lui prête des idées généreuses, le situe dans un milieu particulier et se réjouit à sa façon que l'œuvre d'Olgiard Wolinski rejoigne autant de gens différents, des Français surtout qui n'ont pas vécu d'expériences comparables et qui, néanmoins, devinent leur portée et à leur façon se montrent solidaires. Il ne se rend pas compte, ou ne veut pas admettre, que c'est à cause des manifestations de *Solidarnosc* qu'une pareille réaction est possible, que ce n'est pas l'art à lui

seul qui avait servi d'élément déclencheur, mais les images retransmises de Gdansk que les généreux donateurs ont vues sur leurs écrans de télévision. Les nouvelles concernant les arrestations qu'on retrouve depuis dans les journaux paraissent ainsi beaucoup plus proches, plus concrètes. Derrière les noms étrangers, on devine des visages, des corps, des femmes et des hommes en chair et en os.

Le temps passe, Henryk rédige les remerciements, tantôt en français et tantôt en polonais, Romek coltine les caisses, le silence s'installe entre eux et puis, brusquement la porte s'ouvre. Les bénévoles arrivent et le chargement commence. Sous [175] la petite pluie fine ils portent les colis jusqu'au camion stationné le long du trottoir. Le conducteur et son adjoint vérifient les étiquettes sur les boîtes et les placent à l'intérieur.

— Le camion n'est pas assez grand pour contenir tout cela, plaisante Romek, bientôt il faudra louer un wagon qu'on attachera à un train.

— C'est toi qui le prétends, rétorque en riant Mirek, mais c'est nous qui devons passer la frontière avec ce chargement. Chaque fois c'est une aventure pénible et je sais de quoi je parle, cela fait des années que je pratique ce sport.

Henryk hoche la tête. Mirek Zabrzycki, né en France de parents polonais, son ancien élève, étudie à l'École des Mines. Il ignore le doute, les crises de conscience et les complexes d'infériorité. Son objectif : devenir ingénieur aussi rapidement que possible tout en gagnant sa croûte en effectuant des travaux qu'il juge « constructifs », selon sa propre définition. Henryk ne peut s'empêcher de le revoir quand, enfant encore, il protestait contre ses exigences de professeur.

— Monsieur, disait-il, à quoi cela sert-il d'étudier l'histoire ? De toute façon les versions changent selon les régimes. Vous dites que Joseph Pilsudski était un grand homme, mais ma cousine a appris à son école, à Varsovie, que c'était un sale réactionnaire. Elle est venue chez nous pour les vacances et moi qui l'aimais bien au début, j'ai été obligé de me brouiller avec elle peu avant son départ, justement à cau-

se de cela. Nous nous sommes même battus pour votre Pilsudski et j'ai été puni par mon père.

Henryk eut bien du mal à l'époque à garder son sérieux. Mirek avait alors une frimousse ronde, couverte de taches de rousseur et ses interventions en classe étaient d'une drôlerie très particulière. Henryk s'était astreint à parler de la propagande, de ses effets dévastateurs, puis de la nécessité de corriger les distorsions historiques dont elle se rend coupable pour mieux berner les jeunes générations. À la fin de la période, au moment où déjà il quittait la classe, Mirek avait trouvé la réponse.

[176]

— Le meilleur moyen d'éviter la propagande, les mensonges et les faussetés, c'est de cesser de lire, a-t-il lancé à la cantonade, provoquant un immense éclat de rire.

Autour de Henryk, les jeunes filles et les jeunes gens riaient de ce qu'il considérait comme fondamental, de ce respect de la parole écrite qu'il essayait patiemment de leur inculquer, jour après jour, mais au lieu d'être déçu, ou indigné, lui aussi avait ri. Mirek pouvait tout se permettre. Sa faconde, sa gouaille d'un titi polono-français étaient irrésistibles. Et maintenant ce grand gaillard au regard franc le rassure par sa façon de traiter à la légère les problèmes graves et de s'en moquer.

— Vous croyez que vous aurez des problèmes ? demande-t-il. Ce chargement de médicaments est particulièrement important. Ils ont été demandés par un hôpital de Varsovie et ils les attendent.

— Compris, professeur, on se débrouillera, répond Mirek, ne suis-je pas au volant, moi votre chauffeur émérite ?

Claude Foliot, l'adjoint de Mirek qui voyage habituellement avec lui est moins optimiste. Henryk se tourne vers lui. L'homme est char-

mant. Retraité, il a l'air très jeune. Mince, de taille moyenne, il porte l'uniforme des adolescents, jeans très serrés, chemise ouverte au cou, chandail à col roulé et veste en cuir, toujours la même, légèrement usée aux coudes. Claude milite dans les mouvements catholiques où Henryk prononce souvent des conférences et montre les reproductions des tableaux de son oncle. Justement, ce soir il doit parler, lors d'une réunion organisée à Asnières, de sa vie et de l'ensemble de son œuvre.

— Vous allez avoir beaucoup de monde, lui dit Claude et il est possible que monsieur le curé soit dans la salle. N'oubliez pas de le saluer. Il le mérite bien. Dans son sermon de dimanche dernier, il a parlé de certains de vos compatriotes dans des termes tels que moi-même j'étais ému. Pourtant je suis habitué et à force d'aller dans votre pays chaque mois je connais un peu les problèmes.

— De quoi a-t-il traité au juste ? demande Henryk.

— De l'esprit, de la pensée...

[177]

Claude Foliot, gêné soudain par le sourire de Mirek qui les écoute, ne termine pas sa phrase. C'est comme s'il craignait de déformer les propos du prêtre en les simplifiant trop lors de cette conversation qui se déroule sur le trottoir parmi les gens qui transportent les caisses, en s'interpellant de temps en temps entre eux. Il se retourne, soulève une boîte et la place dans le camion.

— Qu'est-ce que c'est ?

Mirek, qui surveille le chargement et vérifie si les inscriptions sur les colis correspondent à la liste qu'il tient dans ses mains, se redresse et regarde Claude.

— Je me méfie, explique-t-il à Henryk. Claude est un intello... et il a tout un réseau de petites amies pour lesquelles il apporte des bouquins. Le mois dernier on a failli avoir des ennuis. Monsieur avait dans sa serviette des publications françaises qui n'ont pas eu l'heur de plaire aux douaniers. On a perdu une bonne heure à cause de ses fichues publications et si ces messieurs en uniforme avaient connu la belle langue de Molière cela aurait pu prendre plus de temps encore. Fort heureusement ils les ont juste examinés à la loupe en affirmant qu'ils avaient reçu l'ordre de refuser les dessins pornographiques. À les entendre, nous serions prêts, sous la couverture d'aide médicale, à inonder le pays de pornographie afin de corrompre la jeunesse communiste, forte et pure. Vous ne saviez pas cela, professeur, mais les capitalistes ne rêvent que d'une chose : noyer les Soviétiques sous l'avalanche de drogues et de pornographie aux sons d'un rock endiablé et inécoutable.

Mirek plaisante avec sa verve habituelle, mais Claude Foliot paraît gêné.

— Venez prendre une bouchée au bistro du coin, propose Henryk. De toute façon nous sommes inutiles ici et je tiens à discuter un peu avec vous du déroulement de la conférence de ce soir.

Une fois assis en face de lui au bistro, il se débarrasse du vague remords qu'il éprouvait à l'égard de ceux qui continuent de charger le camion dans la grisaille de cette journée d'automne et observe attentivement Claude. Il doit être plus âgé que [178] moi, pense-t-il, et pourtant il a l'air beaucoup plus jeune. À nous voir ensemble, on dirait que je suis en train de manger avec mon fils. C'est idiot, mais c'est ainsi. Pourtant Claude est un homme rangé, un bon père de famille qui s'occupe de ses grands enfants, tandis que moi, célibataire, j'ai une maîtresse fantasque qui refuse de m'épouser.

— J'ai une amie à Varsovie, dit Claude, à laquelle je tiens beaucoup. Non, ne souriez pas, il ne s'agit pas de ce à quoi vous pensez. Je suis un mari fidèle et j'aime ma femme. Beata, car c'est ainsi qu'elle

s'appelle, vit dans une misère extrême. Imaginez une cave, mal chauffée en hiver, un lit, des rayons chargés de livres, une petite cuisinette, la salle de bains au premier étage qu'on partage à plusieurs, un chat et la solitude. Autrefois, dans une autre vie, elle avait été tout d'abord fille d'un ministre, puis femme d'un avocat très connu et surtout une excellente pianiste de concert. Elle jouait beaucoup en Pologne, en Autriche, en Allemagne et même en France. Au début je ne voulais pas la croire, mais depuis j'ai vérifié. À la salle Pleyel, dans les archives, ils ont ses photos et certains programmes portant son nom que j'ai pu photocopier et lui rapporter. J'avais honte, vous comprenez, d'avoir douté de sa parole, de ses souvenirs et c'était la moindre des choses que je lui devais en échange.

Claude Foliot vide son verre en fixant un invisible point sur le mur.

— Je peux vous donner un peu d'argent pour elle, propose Henryk.

— Oh non, elle est très fière et j'ai beaucoup de mal à glisser quelques billets parmi ses livres. D'ailleurs elle pourrait fort bien les vendre, là-bas ce n'est pas comme chez nous, les bouquins sont difficiles à obtenir et se vendent cher, les œuvres de Marx et de Lénine mises à part, mais elle refuse de s'en séparer. Vous comprenez, cette femme qui parle français comme vous et moi sait qu'elle ne peut améliorer son sort. Beata a une petite pension et aucune chance, à son âge, d'obtenir un appartement digne de ce nom. On attend qu'elle meure pour vider sa cave et comme elle est infirme cela ne tardera pas. [179] Pour le moment, elle ne marche qu'avec des béquilles, elle se nourrit de pain avec de la bonne confiture que je lui apporte et boit beaucoup de thé. La seule façon de lui faire plaisir consiste pour moi à lui procurer des revues et des journaux d'ici. Beata prétend qu'elle se sent à nouveau jeune et curieuse du monde quand elle lit les comptes rendus des grands concerts qui se donnent à Paris, les recensions d'ouvrages qui y paraissent, les critiques des pièces à l'affiche et les commentaires concernant les expositions. C'est cela que je transporte pour elle chaque mois et personne, vous m'entendez, personne, ni Mirek ni vous ne m'empêcherez de le faire. Pour Beata c'est l'oxygène

— Vous la voyez à chacun de vos voyages ?

— Oui, une petite heure par-ci par-là. Vous le savez bien, nous n'avons pas beaucoup de temps à notre disposition. On arrive à Varsovie crevés par le voyage, on se rend chez les sœurs, elles déchargent le camion pendant qu'on mange, puis on fait un tour à l'hôpital, où le même scénario se répète et ensuite c'est le temps de se coucher pour se remettre en route tôt le lendemain matin. Ils nous reçoivent bien, vos compatriotes, mais ils ne tiennent pas du tout à ce qu'on circule trop en ville. Je crois savoir que l'évêque craint que je ne sois à la merci d'un incident provoqué par ces messieurs de la milice. Vous savez, là-bas il suffit de peu pour compromettre l'ensemble de nos opérations. Alors, puisque cela marche, autant ne pas tenter les forces du mal, en français surtout, car pour Mirek tout est infiniment plus facile puisqu'il se fond aisément dans la foule. Beata, je la vois en somme le soir, à la sauvette.

Henryk dévore en silence le long sandwich d'où déborde un peu de pâté, en évitant soigneusement de rencontrer son regard. Il ne faut pas que Claude Foliot puisse deviner à quel point il l'envie, car il donnerait n'importe quoi pour partir à sa place, mais même si le consulat de Pologne décidait un jour d'apposer un visa sur son passeport français, cela ne serait pas possible. Il vaudra toujours mieux compter sur Mirek et sur Claude Foliot, français pure laine, que de lui confier une mission dont l'échec pourrait être une catastrophe. La ponctualité des expéditions par camion via l'Allemagne est absolument vitale, [180] on attend là-bas ces médicaments, ces colis de vivres, ces vêtements pour l'hiver et pourtant rien ne saurait empêcher une décision arbitraire du pouvoir de les interrompre ou même de les interdire. Encouragé par le mutisme de Henryk, Claude paraît en veine de confidences.

— Vous savez, Beata c'est une vieille dame, mais elle demeure très belle, de cette beauté difficile à décrire, qui réside dans son maintien, dans sa façon de se mouvoir, de s'exprimer, de tendre sa main et d'écouter... Oui de m'écouter moi, assise sur son lit qui lui sert de sofa, en feuilletant les journaux et en faisant des commentaires avec cette expression mi-nostalgique, mi-amusée qui rajeunit son visage.

— Mais vous êtes amoureux, ma parole, plaisante Henryk.

— Son esprit sans cesse en éveil me fascine, dit Claude en soupirant. Beata, la vieille dame de Varsovie, c'est pour moi un être... Comment vous expliquer ? Un être humain qui parvient à faire abstraction de son âge, de son invalidité et des conditions innommables dans lesquelles elle végète. C'est la victoire de l'esprit sur la matière. Saisissez-vous ce que j'entends par là ?

— Oui, très bien.

Henryk imagine cette Beata lointaine et éprouve à son égard de la reconnaissance. Aucune jeune et belle personne ne saurait mieux séduire Claude Foliot que cette vieille dame-là. Sans le savoir, elle symbolise pour lui la Pologne, le pays entier avec ses trente-six millions d'habitants, parmi lesquels comme partout ailleurs il y a des salauds, des traîtres, des profiteurs, des honnêtes gens, des gens vulgaires, cultivés, sublimes ou médiocres. C'est bien cela l'injustice du hasard. Il suffit d'une rencontre pour créer chez le visiteur étranger une vision négative ou positive de tout un peuple, une vision irraisonnée, viscérale et généralement ineffaçable.

— À Paris, Beata serait une vieille femme laissée pour compte. Une de ces pauvresses qu'on empêche de dormir sous les ponts et qu'on enferme dans une institution. Oh, elle aurait ses trois repas chauds et peut-être même la possibilité de jouer aux cartes le soir avec des sans-familles placés dans les mêmes [181] conditions qu'elle. Claude soupire. — Ici elle serait pitoyable, là-bas elle est pathétique et admirable de courage. Étrange, non ?

Henryk avale la dernière bouchée et ne répond pas à sa question. Claude allume une cigarette et change de sujet.

— Vous devez avoir l'impression parfois que votre existence serait plus enrichissante à Varsovie qu'ici. Un de vos compatriotes me l'avait dit autrefois, il y a longtemps, et je vous avoue que j'ai été indigné. Maintenant il me semble que je comprends...

— Que faites-vous ? Le camion est chargé et on vous attend !

Ania et Danek, les jeunes bénévoles, s'arrêtent devant la table, louchent du côté des deux carafons de vin vides et, en soi, leurs regards sont des reproches. Henryk et Claude se lèvent et les suivent. Dans la rue les pavés brillent sous la pluie. Le ciel est gris, lourd, avec des traînées plus claires par-ci par-là qui, comme la chevelure d'une belle femme, se répandent, ondoient et se faufilent parmi les nuages sans parvenir à les disperser. Quelques personnes entourent Mirek qui, appuyé contre le camion, note dans un petit carnet les messages, ou peut-être les adresses des gens avec lesquels on lui demande de communiquer. Sous les parapluies noirs on ne distingue pas les visages. Henryk s'approche, jette un dernier coup d'œil dans le camion dont la porte arrière n'est pas encore fermée, s'assure que Romek n'a pas oublié les seringues qu'ils ont reçues le matin même et serre la main de Claude qui monte déjà sur son siège de conducteur. Les parapluies noirs s'agitent. C'est fini. Le moteur ronronne, Mirek baisse sa vitre et le camion se met à rouler.

— À ce soir, dit Danek. Je serai à votre conférence professeur. Avez-vous quelqu'un pour vous emmener à Asnières ?

— Oui, merci. Romek va me véhiculer.

Henryk longe le corridor au plafond bas, retourne dans la pièce qui lui sert de bureau, d'entrepôt et de lieu de rencontre et elle lui paraît étrangement vide. Les caisses ont été enlevées, Romek a balayé le plancher dont les lattes sombres, marquées [182] par de multiples brûlures, n'ont pas été cirées depuis des décennies, et la lumière de la lampe à l'abat-jour vert éclaire parcimonieusement la table de travail, lourde et large, couverte de papiers. Les colis ne sont plus là et soudain perdu, Henryk se demande ce qu'il fait dans ce cadre étranger, froid et dépouillé comme une cellule de monastère. Nata n'a pas téléphoné et cette simple constatation le raccroche à la réalité. Elle a certainement besoin de moi, pense-t-il, elle est désolée pour ce qui s'est passé entre nous et je dois faire le premier pas. Machinalement, il compose le numéro, n'obtient pas de réponse et, déçu, s'efforce de sourire à Romek qui, empressé, propose de faire ses appels pour qu'il

puisse préparer sa conférence. Il ne lui reste qu'à accepter et à se mettre à écrire en buvant le café très noir et très sucré que Romek vient de poser devant lui. Du coin de l'œil, il l'observe pendant qu'il téléphone, discute avec les gens, femmes pour la plupart, qui préparent déjà des colis pour la prochaine expédition, communique avec l'employé de la compagnie pharmaceutique où il faut commander des médicaments, puis fait les comptes et additionne les montants des chèques qu'il tourne et retourne entre ses doigts pour mieux s'assurer qu'il ne risque pas de commettre une erreur. Romek sait justifier pleinement sa vie, tandis que moi, se dit Henryk, je n'existe pas sans Nata. Elle est mon pays, ma patrie, ma raison d'être, et ma meilleure étudiante, dont je dois constamment orienter les destinées pour qu'elle puisse réussir. Tôt ou tard il faudra que je la force à accepter l'offre de Konrad et qu'elle parte pour les États-Unis. Lui saura l'aider mieux que moi à effacer son passé et à entreprendre une nouvelle carrière. Beaucoup plus débrouillard, Konrad la fera chanter, lui obtiendra des engagements et, au besoin, lui trouvera un poste administratif à son université. Sa confiance dans les capacités et la bonne volonté de Konrad est telle qu'il ne se demande même pas comment Nata parviendra à apprendre l'anglais. C'est comme si l'Amérique était une autre planète où les problèmes, inévitables ailleurs, s'estompent comme par magie.

— Il est temps de partir, dit Romek. Mes comptes sont à jour. Savez-vous, professeur, que nous avons en caisse plus de [183] cent mille francs ? C'est une somme ! Demain, quand Danek viendra, il sera content !

Danek remplit les fonctions de trésorier avec un empressement touchant. À l'entendre parler des dons qu'ils reçoivent, et du compte en banque où ils les déposent, on a l'impression que lui-même est en passe de devenir millionnaire, capable d'effacer toutes les misères du monde. Henryk téléphone une fois de plus chez lui, laisse sonner longtemps, Vaguement inquiet, puis se décide à suivre Romek qui s'impatiente. Dans la petite deux-chevaux, l'espace est limité mais il est impossible d'abaisser la capote. Il pleut toujours, le vent froid souffle à travers la fenêtre qu'il ouvre pour s'asseoir plus confortablement et il essaie en vain d'oublier sa crainte que la salle soit vide ou qu'il ne

sache pas capter l'attention de son auditoire. Romek, qui ne manquera pas de s'en apercevoir, cessera alors de lui vouer cette admiration qui lui fait du bien. Henryk voudrait qu'il lui parle de tout et de n'importe quoi, mais il se tait, contrairement à son habitude. Visiblement, il évite de le déranger pour qu'il puisse réfléchir à sa conférence. Quand ils arrivent à Asnières, il sort un plan, lit les noms des rues, peste et finalement trouve l'école où on les attend.

La salle est pleine. Dans le fond, on installe les reproductions des tableaux d'Olgierd Wolinski, on baisse les lumières et ce sont ces reproductions qui demeurent éclairées par un réflecteur, ce qui crée une atmosphère difficile à définir. C'est comme si les gens réunis là attendaient quelque chose de surnaturel, un événement susceptible de les toucher d'une manière particulière et d'avoir des effets sur leurs existences. Henryk sort de sa poche le texte qu'il avait préparé, un commentaire sur les faits historiques, les événements de la dernière guerre mondiale, mais dès qu'il commence à parler, dès les premiers mots, il se laisse emporter par ses souvenirs. Il raconte son enfance, ses promenades avec son père, les visites de l'oncle Olgierd, le charme de sa mère, les beautés de Puszcza Bialowieska et puis, sans transition, il reprend l'histoire des vieilles dames solitaires qui vivent encore, quarante ans après, dans des conditions misérables à Varsovie où règne désormais [184] l'ordre nouveau. Il ne distingue pas les visages dans l'ombre, mais il sent qu'ils l'écoutent avec attention et cela le stimule.

— Le symbolisme de ces tableaux dont vous avez les reproductions devant vous, dit-il, se situe au-delà des brutalités de la guerre. En ce moment même, il y a des gens qui sont libres en principe, mais qui en réalité sont des otages d'un système contre lequel ils ne peuvent s'insurger. Personne ne veut déclencher un carnage et les manifestations pacifiques ne réussiront que dans la mesure où vous, vous serez prêts à aider ceux de là-bas. Oh, dans notre monde libre, notre monde blasé, les foules ne réagissent qu'en fonction des statistiques. Il faut des millions de victimes, des enfants qui meurent dans les rues, des émeutes sanglantes sur les écrans de télévision... L'œuvre d'Olgierd Wolinski surprend, plaît aux spécialistes, obtient des éloges, mais ne rejoint pas les masses. L'art s'accommode mal, d'ailleurs, de ce vacar-

me qui domine notre quotidien, même si nous fermons nos portes et nos fenêtres pour essayer de réfléchir en paix.

C'est atrocement décousu ce que je leur raconte, pense Henryk, et les Français ont horreur de tout ce qui n'est pas logique, articulé autour d'un plan et à partir de là, cartésien. Intimidé soudain, il s'incline, range son texte dans sa serviette et c'est alors que les applaudissements éclatent. L'enthousiasme du public, cette sorte de réponse qu'il reçoit de la salle, l'émeuvent à un point tel que des larmes lui montent aux yeux. Quelqu'un s'approche, le remercie pour son « brillant exposé », annonce que la période de questions est ouverte, mais Henryk a bien trop de mal à se ressaisir pour y prêter vraiment attention. La dame qui intervient la première demande où on peut envoyer des dons et à nouveau maître de lui-même, il lui indique plusieurs adresses qu'elle note, mais au même moment, une étrange hostilité se déclenche et les questions se succèdent à un rythme tel qu'il lui est impossible de remarquer qui les pose.

— Ne croyez-vous pas qu'il est abject d'utiliser ces peintures comme instrument de propagande ?

[185]

— Expliquez-nous pourquoi la Hongrie connaît un relèvement spectaculaire, tandis que dans votre pays d'origine les vieilles dames végètent dans la misère.

— Nous ici, en France, nous ne nous complaisons pas dans les souvenirs de l'occupation, alors pourquoi devons-nous continuer à nous apitoyer sur les crimes commis par les Soviétiques dans votre pays ? Avez-vous la preuve que ce que vous venez de nous raconter correspond à des vérités historiques ?

— Un instant, proteste le monsieur âgé qui assume le rôle de modérateur.

Romek s'approche, glisse furtivement à Henryk qu'il y a dans la salle des individus que personne ne connaît, et s'éloigne. C'est une attaque en règle, préméditée et orchestrée, il s'en rend parfaitement

compte et dans un certain sens il est ravi de pouvoir les affronter tous. Le voilà qui jongle avec des chiffres, des dates, des détails avec une maestria qui le surprend lui-même. La mémoire, sa plus fidèle alliée, lui permet d'être à la fois brillant et convaincant. Il cite des extraits de divers articles publiés dans *Le Monde*, des titres de livres qui traitent de ces problèmes et éprouve de la reconnaissance pour leurs auteurs. Il n'est plus seul face au groupe qui remplit la salle, la somme de témoignages et d'analyses dont il fait état rétablit d'autant mieux sa crédibilité qu'il s'agit de journalistes et d'écrivains français, d'historiens connus et d'économistes qui enseignent à la Sorbonne. Conscient de son avantage, il parvient à plaisanter, à susciter quelques éclats de rire dans l'assistance, la fin de la soirée approche et il sent que c'est gagné, que le public l'approuve et accepte ses arguments.

— Une dernière question, annonce le modérateur, et nous vous invitons tous à prendre un café et à discuter d'une façon moins formelle avec notre conférencier.

— Est-il vrai, demande une voix d'homme, que les toiles d'Olgierd Wolinski seront envoyées aux États-Unis et exposées dans un musée de Washington ? N'est-ce pas là un moyen de nourrir, aux dépens d'un grand artiste disparu, la propagande antisoviétique américaine ?

[186]

— Les œuvres des peintres célèbres, anciens et modernes, français et étrangers, sont généralement présentées à plusieurs publics. Rien de plus normal, en somme ! Aucun rapport avec la propagande dont vous faites état, répond Henryk.

La sueur coule dans son dos et il est épuisé, mais dès qu'il descend de l'estrade, les gens l'entourent, le félicitent, proposent leurs services pour les expéditions de colis en Pologne et continuent à poser des questions.

— Est-il vrai que la manifestation des réfugiés roumains à Lille a été financée par des Américains qui voulaient provoquer un conflit entre la Roumanie et la Pologne ?

Romek lui vient en aide, vante les mérites des États-Unis, leur sens de la démocratie et aussitôt provoque l'effet contraire. Maladroit, il va jusqu'à prétendre que les Européens comprennent moins bien les problèmes de l'Est que les Américains et soulève un tollé de protestations que Henryk a beaucoup de mal à calmer. Fort heureusement il se fait tard, la salle se vide et il peut à son tour remercier les organisateurs.

— Ne vous en faites pas, dit le vieux monsieur qui a servi de modérateur lors des discussions. Il y a toujours pas mal d'agitateurs qui hantent nos soirées. Impossible de les éliminer bien qu'il soit plutôt pénible de les subir. Nos plus sincères excuses.

— Oh, nous sommes habitués, c'est la même chose qui se répète un peu partout.

Romek s'incline, sourit et les lumières s'éteignent. Henryk jette un dernier regard du côté de l'estrade où on enlève les reproductions des toiles d'Olgierd Wolinski qu'on commence à ranger. Enfin il est connu, pense-t-il, et sa renommée ne cesse de grandir ce qui explique pourquoi ils étaient si agressifs ce soir. Lors de mes premières conférences, les interventions de ce genre étaient rares, mais désormais elles se font de plus en plus fréquentes. Pourtant, je ne parviens pas à m'habituer et j'ai toujours autant de mal à faire bonne mine au mauvais jeu et à garder mon calme. Vraiment, je ne suis pas doué ! Enthousiaste, Romek ne tarit pas d'éloges pourtant, et pendant tout le [187] trajet jusqu'à Paris commente à sa manière les événements de la soirée.

— Un jour, ils vont m'empêcher de parler, dit Henryk, ils vont me lancer des œufs pourris à la figure et il faudra faire appel à la police pour évacuer la salle. Croyez-moi, quand cela arrivera, nous aurons la preuve que nous avons gagné, que l'art est une force irrésistible et que le message qu'il véhicule est plus dangereux que les canons.

— Vous m'étonnerez toujours professeur, constate Romek avec déférence, en s'arrêtant devant sa maison. Je suis heureux de pouvoir travailler avec vous.

Henryk descend, lui souhaite une bonne nuit et sans autre commentaire le quitte. La minuterie s'éteint dans l'entrée, il appuie sur le bouton et monte aussi vite qu'il le peut en contrôlant son souffle. L'appartement est-il vide ? se demande-t-il. Elle est là, couchée sur le divan, mais dès qu'il franchit le seuil, il sait, il devine, qu'il est arrivé quelque chose.

— Nata, ma chérie, pourquoi ne répondais-tu pas au téléphone ? J'ai appelé à plusieurs reprises.

Elle se soulève légèrement, s'appuie sur un coude et le regarde. Son visage est défait comme si elle avait pleuré longtemps.

— Nata, qu'est-ce que tu as ?

Il la prend dans ses bras, l'embrasse, l'examine attentivement et c'est alors qu'il se rend compte qu'elle essaie de parler sans y parvenir. Ses grands yeux expriment la peur et il se met aussitôt à faire le pitre, à plaisanter, car il sait que c'est l'unique moyen de la calmer et de lui redonner confiance. Henryk prépare un thé chaud, fait avaler à Nata deux aspirines, l'aide à se déshabiller, ouvre le divan et elle se glisse sous les couvertures, mais malgré tout ce qu'il lui dit, toutes ses paroles tendres et rassurantes, elle continue à trembler. A-t-elle froid ? Assis sur le bord du lit il tient son poignet, compte ses pulsations et pour mieux se concentrer ferme les yeux. Sous ses paupières il y a l'image qui ressurgit du fond de ses souvenirs.

Un sentier, la carrure de son oncle Olgierd devant lui, le silence et soudain un bruit dans les fougères. Le temps est [188] beau, le soleil brille, aucun mal ne peut les menacer sous le ciel bleu et pourtant il y a le danger, une bête respire tout près et son oncle saisit sa carabine.

C'est alors que Henryk voit la biche, couchée sous le gros sapin, ses yeux voilés, suppliants, qui le fixent et son corps, dont la robe soyeuse, brune, se détache sur le fond vert de l'herbe, qui est parcouru de frissons. La biche malade attend la mort, le coup de feu libérateur, mais l'oncle Olgierd hésite. Il se met à genoux, l'examine, la soulève et l'emporte dans ses bras. Henryk le suit et c'est ainsi qu'ils arrivent jusqu'à la clairière. La biche pousse un long gémissement qu'un écho reprend et multiplie, tend ses muscles dans un dernier effort, saute sur la mousse et s'effondre là, incapable de tenir sur ses pattes. Le vent agite les feuilles, deux grosses perdrix s'élèvent au-dessus de leurs têtes et disparaissent en poussant des cris rauques, comme si elles voulaient porter le message ailleurs, comme s'il fallait qu'elles annoncent à quelqu'un qu'une biche vient de mourir dans la clairière.

Henryk ne réfléchit plus, se précipite sur le téléphone et malgré l'heure tardive compose le numéro de Leibovitz. Le vieux docteur est chez lui et répond presque aussitôt.

— J'arrive, dit-il très simplement.

— C'est au quatrième étage et je n'ai pas d'ascenseur, dit Henryk, cela sera trop pénible pour vous.

— Laisse-moi faire, jeune galopin, proteste-t-il. Tu ne sais pas de quoi je suis encore capable. À mon âge, on ne vieillit plus, on rajeunit.

— Le médecin est en route, dit Henryk à Nata. Il est formidable, il connaît son métier et il va te soigner mieux que quiconque. C'est en plus un ami, et s'il le faut, nous te transporterons à l'hôpital dans sa voiture et...

Nata se dresse sur les oreillers, agite ses bras, le menace de ses deux poings serrés et l'expression de son visage, hargneuse, la bouche tordue par une sorte de rictus, la rend laide. Elle ressemble ainsi à certaines patientes de l'hôpital Sainte-Anne. C'est l'image de la folie, de la perte de contact avec la réalité et en même temps d'une rage qui ne parvient pas à s'exprimer dans des cris, des plaintes et des protestations. Est-ce [189] que les autres, ces femmes anonymes pour lesquelles je ressentais autrefois une vague pitié, étaient comme Nata incapa-

bles de traduire en mots ce qu'elles ressentaient ou est-ce que leur cerveau était vraiment atteint, comme le prétendaient les médecins ?

C'est moi qui deviens fou, pense Henryk. Il force Nata à se recoucher, lui promet que quoi qu'il advienne, il ne la laissera jamais seule et quand le docteur Leibovitz frappe à la porte, il éprouve un immense soulagement. C'est comme s'il cessait brusquement d'être responsable parce que l'autre prend la relève, un autre qui sait beaucoup mieux que lui ce qu'il convient de faire.

Henryk connaît le bon docteur depuis des années. Ils se sont rencontrés quand il venait ausculter les élèves au lycée de Lésageux. Le « jeune docteur » commençait alors à pratiquer en France. En fait, Nathan Leibovitz avait terminé la médecine avant la guerre, à cette époque où à l'université de Varsovie il y avait des quotas destinés à limiter l'accès aux études dans cette discipline hautement respectable aux Juifs dont l'intelligence vive et l'application portaient ombrage.

Des quotas similaires existaient alors dans d'autres pays européens et même en Amérique du Nord, tandis qu'en Allemagne les premières formations S.S. attaquaient les Juifs dans les rues, détruisaient les vitrines de leurs magasins et annonçaient la venue prochaine des temps nouveaux. Nathan Leibovitz obtint son diplôme à la veille de la guerre, parvint par un étrange concours de circonstances à quitter le pays avec des officiers de l'état-major, se retrouva à Paris, apprit le français et repassa ses examens juste à temps pour s'enrôler dans le maquis. C'est ainsi qu'il avait vécu en France une occupation, une libération et une nouvelle carrière tout en restant, assez curieusement, très attaché à sa première patrie, aux milieux de l'émigration et aux gens qui, comme Henryk, pouvaient avoir besoin de lui. C'est par son entremise que Henryk avait été engagé comme infirmier à l'hôpital Sainte-Anne et c'est lui aussi qui le soigne chaque fois que cela est nécessaire. Henryk, [190] pour sa part, lui offre de petits cadeaux lors des fêtes juives que le bon docteur observe avec un évident plaisir.

— Enfin, je peux manger ce qu'il convient selon ma religion, répète-t-il, pendant la guerre c'était impossible, je bouffais n'importe quoi pour ne pas crever de faim. Toi, Henryk, tu comprends que c'est important, tandis que mes collègues français paraissent complètement détachés de ces traditions-là. Ils me traitent de rétrograde et s'étonnent

quand je refuse leurs invitations, mais je ne vois vraiment pas pourquoi je devrais les imiter.

En fait, par ses traditions, ses habitudes, ses lectures et ses préoccupations, Nathan Leibovitz demeure plus proche des Polonais dont il ne cesse de dénoncer l'antisémitisme, que des Français qui l'acceptent tel qu'il est sans pour autant lui ouvrir les portes de leurs propres foyers, de leur intimité, ce qui fait que tout en le respectant sur le plan professionnel, ils ne le connaissent pas. En dehors de quelques camarades du maquis, Nathan Leibovitz n'a pas d'amis ailleurs que dans la communauté polonaise et explique lui-même ce phénomène par son goût pour le masochisme, ce qui fait rire tout le monde et désamorce les agressivités des envieux qui lui pardonnent mal son statut, sa position sociale et cette admiration qu'on lui voue dans les familles qu'il soigne sans jamais se plaindre que cette clientèle-là n'est guère rentable.

— Nata, dit Henryk, je te présente un grand ami, le docteur Leibovitz.

À nouveau les yeux de Nata expriment la peur, puis elle se calme un peu et écoute avec une attention soutenue les explications du médecin.

— Pour une femme, être aphone, c'est un drame, je le comprends bien, plaisante Leibovitz, mais ne vous énervez pas ce n'est pas grave. Toi, sors d'ici, ordonne-t-il à Henryk. Mademoiselle et moi avons besoin de solitude à deux.

Henryk se réfugie à la cuisine, mais au lieu de fermer la porte, triche et la garde entrouverte de façon à pouvoir les observer et les entendre. Avec sa courte barbe soigneusement taillée, son pince-nez, son front haut bombé et dégarni, ses [191] cheveux poivre et sel et ses rides autour de la bouche, Nathan Leibovitz ressemble à Karl Marx bien qu'il déteste qu'on lui en fasse la remarque. Individualiste, libéral, phi-

losophe à ses heures, il considère le marxisme comme une sorte d'épidémie, une contagion qui plait aux paresseux pour lesquels le collectivisme est la garantie qu'ils recherchent d'un travail assuré et d'une nivellation systématique des classes sociales.

Le docteur fait asseoir Nata, écoute les battements de son cœur en appliquant son stéthoscope sur son dos nu et Henryk, jaloux, est mal à l'aise. Il lui fait signe de respirer, puis de retenir son souffle et Henryk l'envie de se faire comprendre aussi facilement, tandis que lui-même a l'impression de ne plus pouvoir la rejoindre, de ne plus avoir aucun moyen de communiquer avec elle, faute de ces mots que Nata n'est plus capable de prononcer. L'auscultation se prolonge. Nathan Leibovitz fait quelques pas prudents, prend sa trousse, sort sa seringue, tourne Nata sur le ventre, dégage ses fesses et fait la piqûre. Je n'ai aucune envie d'elle, s'étonne Henryk, c'est comme si sa maladie venait de me rendre impuissant et pourtant je suis jaloux ! Nathan Leibovitz lui annonce d'une voix de stentor, comme s'il se trouvait très loin, qu'il peut revenir, mais Henryk se met à préparer le thé et retarde à dessein le moment où il lui faudra affronter l'expression suppliante des yeux de Nata et le verdict du médecin.

— C'est peut-être un refroidissement, dit Nathan Leibovitz en commençant à boire son thé et en croquant un biscuit. Apporte-moi donc un peu de sucre si tu veux savoir la suite. Pris en faute, Henryk cherche le sucrier dont Leibovitz vide une bonne partie dans le liquide bouillant.

— Je crois que ce n'est rien de sérieux, mais d'ici deux jours, si mademoiselle ne retrouve pas l'usage de la parole, il faudra aviser. Prépare-lui donc un bon Gogel Mogel avec une larme de cognac. Ça ne peut pas lui faire de mal et ça remonte le moral. Sais-tu comment le faire ?

Heureux, ravi, Henryk casse les œufs, sépare les jaunes des blancs, ajoute du sucre et se met à les tourner dans le fond du bol avec une joyeuse énergie.

[192]

— Allez, plus vite, l'encourage le vieil homme. Souviens-toi, ta mère savait sûrement faire le Gogel Mogel dans un tour de main, tandis que toi tu as l'air d'un empoté.

Les lèvres de Nata s'écartent dans un large sourire et puis, comme une petite fille elle se laisse nourrir à la cuillère, lèche soigneusement la crème jaune, épaisse, parfumée au cognac et une fois ce festin terminé, soupire d'aise. Ces jaunes d'œufs tournés avec du sucre, c'est leur enfance, le souvenir de l'amour et de la tendresse, le médicament administré pour le mal de gorge, la toux, la grippe, ou même un de ces chagrins provoqués par des faits anodins en apparence, mais combien importants alors. Quand entre deux sanglots sa mère réussissait à lui faire avaler du Gogel Mogel, pense Henryk, je parvenais à oublier pourquoi je pleurais. Comment se fait-il que le vieil homme le sache et ose malgré son statut de médecin y avoir recours ?

— Je vous raccompagne jusqu'à la voiture.

Ils descendent lentement pour éviter de faire du bruit et déranger les voisins, mais surtout parce que le docteur avance avec précaution sa mauvaise jambe, celle dans laquelle une balle égarée s'était logée pendant la guerre.

— Difficile de se prononcer, dit Nathan Leibovitz. En apparence c'est un refroidissement, mais cela peut être aussi une sale maladie des cordes vocales. Cela lui est-il arrivé avant ?

— Non, dit Henryk. Nata est chanteuse et vous l'avez certainement entendue déjà au restaurant de la rue Legendre. Selon moi, elle n'a jamais été aphone jusqu'à présent et c'est pour cela que c'est un tel choc ! Vous comprenez, la voix, c'est tout ce qu'elle possède, c'est sa richesse la plus précieuse, c'est ce qui compte dans sa vie.

— Eh oui, soupire le vieil homme. Je ne suis ni sourd, ni aveugle, ni totalement insensible. Je crois même que je l'avais rencontrée avant toi. Où était-ce donc ? Il se frotte le front, puis content d'avoir trouvé, sourit. — Au cimetière du Père-Lachaise lors d'une cérémonie com-

mémorative avec dépôt de couronnes, discours et tout le tralala habituel. Elle a chanté, [193] fort bien, je le reconnais et nous avons échangé quelques paroles en nous quittant. Je me souviens même que nous étions pressés tous les deux. Demain elle devrait aller mieux, mais appelle-moi quand même pour me donner de ses nouvelles. Au fait, Henryk, pourquoi ne l'épouses-tu pas ? C'est un beau brin de fille et vous êtes libres tous les deux. J'avoue que je ne te comprends pas.

— Elle ne veut pas de moi. Je suis son professeur, je corrige sa diction, nous avons beaucoup travaillé ensemble pour organiser l'exposition des œuvres d'Olgierd Wolinski, mais comme mari je ne vaux pas cher et elle peut trouver beaucoup mieux.

— Tu as perdu ta place à l'hôpital ?

— J'ai été obligé de la laisser. Il y a eu le colloque, le vernissage et maintenant c'est la campagne de cueillette de fonds. Je passe mes journées à la Mission... Konrad. Bart, notre ami américain, a laissé de l'argent pour que je puisse m'occuper de cela. Dès que les toiles de mon oncle seront expédiées aux États-Unis où elles doivent être exposées dans un musée, je vais me mettre en chasse d'un emploi.

— Bon, bon, soupire le vieil homme en hochant la tête. Excuse-moi de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Je t'aime bien, tu sais. Ce n'est pas drôle de vivre seul. J'en sais quelque chose. Tu n'es qu'un jeune galopin, Henryk, mais crois-moi, les années passent beaucoup plus vite qu'on ne le pense.

Nathan Leibovitz ouvre la portière de sa voiture, se laisse tomber lourdement sur le siège, pose à côté de lui sa trousse et fait ronronner le moteur. Henryk suit un instant des yeux la voiture qui s'éloigne, puis remonte chez lui. Nata dort. Les draps soigneusement tirés, les mains posées sur la couverture comme le lui avait appris sans doute sa mère pour laquelle le péché originel devait être tapi dans la chaleur moite du lit, elle ressemble à une très jeune fille. Henryk se déshabille et pour ne pas la déranger se couche sur le sofa où il se réveille le lendemain courbaturé. Nata va mieux. Elle paraît plus calme, mais ne peut toujours pas proférer le moindre son et il ne se décide pas à la quitter jusqu'à tard dans l'après-midi. Ensuite, Romek [194] l'appelle et lui demande de venir au bureau. Courageusement, elle lui fait signe

alors de partir, le pousse même vers la porte, bien que ses yeux expriment à nouveau la peur. Il téléphone au docteur Leibovitz, obtient la promesse qu'il passera et se sauve comme un voleur. Nata, pense-t-il, est-ce que quelque chose peut compter vraiment en dehors d'elle ? Certes non ! Alors pourquoi est-ce que je la laisse seule tout en sachant qu'elle est en train de devenir folle de frayeur... Nata est une artiste, une interprète et privée de sa voix elle ne dispose d'aucun autre moyen de s'exprimer. Elle pourrait profiter de ce congé forcé pour apprendre par cœur des poèmes, pour mémoriser les traductions des chansons que j'ai faites pour elle, mais l'angoisse va l'empêcher probablement de s'occuper de cette façon. Elle doit se poser des questions, se demander à quoi bon entreprendre un pareil travail si un risque existe que jamais plus elle ne parlera, ni ne chantera sur une scène. Courageuse devant l'adversité, le danger et la misère, elle est complètement désarmée devant la maladie qu'elle considère comme la trahison ultime de son propre corps qu'elle est habituée à traiter, à tort ou à raison, comme indestructible. Mentalement Henryk ne cesse de répéter le nom de Nata telle une sorte de prière et quand il arrive à la Mission Catholique Polonaise il est à bout de nerfs.

— Enfin vous voilà professeur ! lui lance Romek dès qu'il eut franchi le seuil du bureau. Où étiez-vous ?

Romek sait, comme bien d'autres, que Nata habite avec lui, mais Henryk évite d'en parler et cache leur relation à sa façon. C'est plutôt risible compte tenu de son âge, mais il ne tient pas du tout à alimenter les potins qui circulent dans les milieux polonais, autant en ce qui a trait à ses dons cachés d'artiste peintre qu'à sa relation avec Nata. Selon certains, il ne peut peindre qu'en buvant beaucoup, selon d'autres, Nata l'avait aidé à exécuter ces toiles qu'il présente comme l'œuvre d'un parent mort pour éviter la critique en entourant toute l'affaire d'un halo de mystère propre à susciter la curiosité et la sympathie du public. Cette fois-ci, il est trop inquiet pour hésiter.

[195]

— Nata est malade, dit-il, et incapable de parler, ce qui provoque forcément chez une chanteuse une forte angoisse. Je ne pouvais pas m'absenter de chez moi. Vous me comprenez j'espère et vous devez être capable de tenir votre langue. En d'autres termes, je compte sur votre discrétion.

— C'est entendu, professeur, dit Romek, mais j'ai absolument besoin de vous. Mirek et Claude ont été arrêtés à la frontière. C'est à cause de ces fichues revues que Claude avait emportées à la dernière minute. Les douaniers ont saisi le camion et eux sont entre les mains de la milice. Je viens de recevoir un appel de Gerhard, vous savez ce douanier allemand que je connais et que j'ai déjà reçu ici, à Paris. Gerhard qui était justement en service a assisté à la scène et il a même réussi à savoir où ils ont été emmenés. Il faut faire quelque chose, prévenir les gens à Varsovie, communiquer avec l'ambassade française, je ne sais trop enfin, mais c'est urgent ! Vous vous rendez compte ! Nous avons travaillé comme des fous pour ramasser des fonds, confectionner des colis, acheter des médicaments au meilleur prix possible et à quoi bon tout cela ? Pour que ces messieurs de la Bourgeoisie Rouge et les familles des miliciens les réquisitionnent pour les hôpitaux réservés uniquement pour eux, et puissent se moquer ainsi de nous à leur manière ?

— Cela ne se passera pas comme ça, promet Henryk. On va se débrouiller. Un peu de courage que diable !

Il sort de sa poche son gros carnet d'adresses, le feuillette, trouve le nom du journaliste français qui se rend souvent en Pologne et compose son numéro. C'est par l'entremise de Konrad Bart qu'il l'avait rencontré et il lui avait promis alors son aide dans le cas d'ennuis de cet ordre. Il est marié avec une Polonaise, pense Henryk, et il ne peut pas ne pas tenir parole...

[196]

[197]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre VIII

[Retour à la table des matières](#)

— Écoute Nata, il faut que je parte. Je n'ai pas d'autre solution. Je t'en prie, chérie, essaie de comprendre. Je ne t'abandonne pas. Je serai absent juste deux jours, trois au plus. Le temps de faire l'aller et retour.

Elle est couchée sur le divan, la tête appuyée contre les coussins, muette, hostile et en même temps fragile comme elle ne l'avait jamais été depuis qu'il la connaît.

— Elle fait une crise de dépression nerveuse, avait diagnostiqué Nathan Leibovitz. Ne t'en fais pas trop. Cela passera. Dès qu'on parviendra à trouver la cause de sa maladie, elle ira mieux.

Deux semaines se sont écoulées depuis et bien que les examens se poursuivent, le bon docteur ne sait pas pourquoi Nata est aphone. Elle se traîne à l'hôpital, jour après jour, et rentre épuisée et triste. Henryk l'accompagne le matin, mais ne revient que tard le soir dominé par les remords. Forcément, il est obligé de donner des entrevues, de rencontrer des gens, de faire le pied de grue à l'ambassade de Pologne pour obtenir son visa et d'assiéger les fonctionnaires du Quai d'Orsay, fort compréhensifs au demeurant. L'arrestation et la détention de Mirek [198] et de Claude font beaucoup de bruit. D'un article à l'autre les détails et les commentaires s'accumulent. Il ne s'agit plus de malheureuses revues que Claude avait emportées pour sa vieille dame, mais de reproductions des toiles d'Olgierd Wolinski qui, à son insu, se trouvaient dans le camion et que les douaniers ont saisies.

Les autorités polonaises affirment que ces tableaux sont l'œuvre de Henryk Wolinski. Le *Trybuna Ludu* écrit :

Le réactionnaire qui vit à l'étranger où il s'efforce par tous les moyens de nuire à l'amitié qui existe entre nous et notre voisin de l'Est est un lâche qui sous prétexte de défendre l'œuvre de son défunt oncle se rend coupable de propagande haineuse contraire aux intérêts de son pays d'origine. Sous la couverture d'aide à la Pologne, il fait passer des documents et des reproductions qui déforment la réalité, tout en jouissant ainsi d'une scandaleuse impunité.

Henryk lit le passage à haute voix, attend une réaction de Nata, ne l'obtient pas et prend un des journaux français qui jonchent le sol devant le divan.

Il est inacceptable qu'on détienne comme prisonniers des bénévoles, dont des ressortissants français, qui pour des fins humanitaires se rendent en Pologne. Il est tout aussi inacceptable qu'on saisisse des dons réunis en France, destinés aux enfants polonais.

— Ne ferme pas les yeux Nata, supplie Henryk. Écoute...

C'est de la barbarie inconcevable pour un pays civilisé de saisir des reproductions de peintures d'un artiste disparu, sous le fallacieux prétexte qu'on peut y voir une atteinte aux bonnes relations entre Varsovie et Moscou. À l'époque où l'œuvre du musicien Krzysztof Pend-

recki dédicacée « Aux victimes de Katyn » est jouée à la cathédrale de Varsovie, on comprend mal pourquoi les toiles qui sont un hommage à ces mêmes victimes suscitent une pareille réaction des autorités. Ajoutons que de l'avis de nos experts qui ont examiné ces toiles, elles ont été exécutées [199] vers les années cinquante, ce qui démontre l'absurdité de l'accusation selon laquelle les tableaux auraient été peints récemment par Henryk Wolinski, le neveu de l'artiste.

— Ils exigent que je vienne moi-même chercher les reproductions, dit Henryk. Je ne peux pas refuser ! Mirek et Claude Foliot sont toujours en prison. Que veux-tu que je fasse d'autre ?

Elle le regarde et aussitôt sa douleur et son angoisse deviennent communicatives. Depuis qu'elle est aphone, Nata a peur de tout. Elle n'ose pas sortir dans la rue seule, faire les courses, ou répondre quand on sonne à la porte et ne se calme qu'en présence du docteur Leibovitz. Henryk place un bloc de papier ligné devant elle et lui demande d'écrire, d'expliquer ce qu'elle ressent et de communiquer de cette façon avec lui, mais en vain. Une fois, une seule, Nata avait accepté de tracer sur la page le mot : « vertiges » depuis, plus rien.

— Nata, supplie Henryk, j'ai besoin de toi, de ta compréhension, de ton aide... Nata... Il la prend dans ses bras, l'embrasse, caresse ses cheveux, puis ajoute plus bas : — Une fois là-bas je vais essayer de me renseigner sur ce qui est advenu dans l'affaire de cet Antoni Wazyk. Je vais te rapporter des nouvelles de première main.

C'est étrange, pense-t-il, je l'aime et j'ai pour elle une telle tendresse que j'ai cessé d'être jaloux. Avant sa maladie ma proposition aurait été impensable, tandis que maintenant je suis prêt, pour lui faire plaisir, à rencontrer son ancien amant, ses amis, ses proches et je n'éprouve plus à l'égard de ce milieu-là qu'une vague répulsion.

Un éclair s'allume dans les pupilles bleu clair. Nata se lève, prend le bloc et écrit « merci », hésite, suce un peu le bout du crayon, puis ajoute « ils vont t'arrêter toi aussi. Il ne faut pas. »

— Mais non, proteste Henryk, je serai protégé par l'ambassade de France, par les journalistes occidentaux qui seront sur place, par l'importance que la presse donne à toute cette affaire. Nous ne sommes plus seuls, Nata ! Il y a le public, les [200] gens qui ne cessent de visiter la galerie ! Selon Oscar Loublier c'est un succès sans précédent. L'art, le génie d'un peintre disparu sont reconnus par les foules, et les spécialistes, les professeurs, les critiques d'art, emboîtent le pas, ce qui est plutôt rare comme unanimité. Comprends-tu ce que cela signifie ? Nata, nous avons fait ensemble du bon travail, nos efforts sont couronnés de succès et... Comment t'expliquer cela... Henryk s'éloigne, marche de long en large, puis ajoute plus bas, comme s'il se parlait à lui-même - cela signifie que mon existence n'aura pas été tout à fait inutile !

Henryk n'hésite plus, pivote sur ses talons, s'approche de Nata et prend sa main.

— Ma sœur Grazyna t'invite chez elle. Tu peux demeurer là-bas pendant mon absence.

Nata fait un signe énergique de dénégation, le regarde de cette façon suppliante qui l'émeut profondément et il se félicite de disposer d'une alternative.

— Bon, si tu ne tiens pas à déménager pour ces quelques jours, j'ai une autre solution. Barbara viendra coucher ici et s'occupera de tes repas. Ce sera d'autant plus simple pour elle qu'elle te les apportera du restaurant. Au moins je serai tranquille que tu manges des plats que tu aimes. Qu'en penses-tu ?

Il a l'impression de parler à une enfant. Nata n'est plus une femme pour lui, mais sa fille, un être fragile sur lequel il lui faut veiller.

— Lutoslav, le docteur Leibovitz, Romek, viendront te voir. Tu ne seras pas seule. Je te téléphonerai tous les soirs, tard, et tu n'auras qu'à écrire ce que tu voudras me dire. Comme ça quelqu'un pourra me le lire afin que je sache comment tu vas, à quoi tu penses et comment tu te sens. De toute façon, je suis persuadé qu'à mon retour tu chanteras ! Le docteur Leibovitz est optimiste. Selon lui, ce n'est qu'un mal passager, il faut juste que tu te reposes et que tu ne t'énerves pas, il te l'avait dit et il me l'a répété hier encore. M'entends-tu Nata ?

Elle baisse la tête et semble indifférente à ce qu'il peut lui dire ou faire. Devine-t-elle qu'il ment, faute d'une autre solution ? [201] Le bon docteur est inquiet en fait d'avoir autant de difficultés à trouver la cause de sa maladie. Les examens ne révèlent rien en dehors d'un léger refroidissement.

— Tiens, prends le bloc et inscris les adresses et les noms des gens que tu veux que je rencontre à Varsovie. Il faut qu'on se couche tôt. Je pars demain matin à la première heure. Je voulais faire le voyage en auto, mais nos amis français préfèrent que je prenne l'avion. Deux journalistes vont m'accompagner. C'est la meilleure protection dont je puisse disposer. Tu ne trouves pas ?

Nata remue la tête, ses longs cheveux dansent autour de son visage et, le cœur serré, Henryk s'en va préparer le repas. Es mangent ensuite et pour échapper à ce tête-à-tête, il ouvre la télévision, mais Nata garde les yeux obstinément baissés, semblable à une petite fille qui veut démontrer à un adulte qu'elle connaît un bon moyen de lui désobéir. C'est plus tard seulement, au moment où il éteint la lumière qu'il s'aperçoit que la page du bloc est restée blanche. Se méfie-t-elle de moi, se demande Henryk, ou veut-elle plus simplement maintenir une coupure absolue entre sa vie passée et sa vie présente ? Il voudrait le lui demander, mais Nata dort déjà ou fait semblant, il s'allonge donc sur le sofa pour éviter de la déranger et ferme les yeux. Demain, je vais être à Varsovie, pense-t-il et il éprouve une joie folle, inavouable qu'il ne peut manifester devant personne, mais que là dans le noir il s'octroie le plaisir de savourer pleinement. Selon Lutoslav, il lui fau-

dra faire attention parce qu'il sera suivi et espionné, selon le docteur Leibovitz chaque parole qu'il prononcera sera déformée et utilisée à son désavantage et selon Romek, seule sa femme Visia pourra l'aider à éviter les pièges et les embûches. De l'avis de la famille Foliot, il serait préférable qu'il refuse de parler polonais, utilise uniquement le français et ne quitte pas d'une semelle les journalistes français afin d'avoir toujours et partout des témoins.

Dans le silence de l'appartement Henryk les oublie tous. Sous ses paupières il n'y a plus que des souvenirs, des sentiers dans la forêt, des routes sablonneuses, l'intérieur d'une église, [202] des milliers de bougies qui brillent devant l'autel, des visages souriants, des champs où les fleurs sauvages forment des îlots colorés et il ne sait plus s'il rêve ou s'il retrouve, grâce à un effort de mémoire, son innocence d'enfant. Quand il ouvre les yeux, il fait jour. Frais, dispos, il saute sur ses pieds et s'étonne de cette paix qui est en lui et qui, tel un écran protecteur, ne le quitte plus. Romek arrive peu après avec Barbara, leur présence l'isole de Nata, il boucle sa valise, embrasse Nata avec passion et le départ, dont il avait si peur à cause d'elle, se passe comme s'il ne devait s'absenter que pour quelques heures. À l'aéroport, il rencontre la femme et les fils de Claude Foliot.

— Nous comptons sur vous, lui dit très simplement madame Foliot, et nous sommes certains que vous parviendrez à le faire libérer.

Elle est mince, élégante dans son tailleur très classique et son calme le surprend. Il s'attendait plutôt à des recommandations, des plaintes, des reproches même, puisque Claude Foliot, le Français de pure souche, est impliqué à cause de lui et des siens dans une histoire qui n'est guère agréable pour ses proches, mais madame Foliot le traite comme un ami avec lequel son mari fait cause commune et, courageusement, elle cache son inquiétude. Des journalistes et des photographes les entourent, Henryk répond aux questions, la femme de Claude répète qu'elle a confiance, qu'elle espère que les autorités polonaises reconnaîtront l'erreur commise et que les dons, médicaments et vêtements que contenait le camion seront distribués comme prévu.

— J'attends le retour de mon mari, dit-elle, et je suis certaine que le témoignage de monsieur Wolinski permettra d'établir hors de tout doute que notre action est purement désintéressée et sans rapport avec une forme quelconque de propagande politique. Toute cette affaire n'est en somme qu'un déplorable malentendu.

Une foule de curieux commence à se ramasser, l'employé de la compagnie d'Air France demande à Henryk de le suivre, le soleil pénètre à travers le dôme vitré, il monte l'escalier roulant et sans trop savoir comment se retrouve dans l'avion, dans [203] la section réservée aux passagers de première classe, où il n'y a encore personne. On lui sert à boire, on s'occupe de lui, il est traité comme une vedette de cinéma ou comme un de ces champions sportifs, détenteur d'un record quelconque et cela lui paraît à ce point immérité qu'il ne cesse de s'excuser auprès des hôtes de l'air de tout ce surcroît de travail qu'il leur impose. L'avion se met à rouler, puis c'est le décollage, la dernière vision de Paris à travers le hublot, le ciel bleu, l'océan de nuages et le ronronnement rassurant des moteurs. Les journalistes le rejoignent et leurs questions se font plus intimes.

— C'est votre premier voyage dans votre pays d'origine après une absence de combien d'années ? Avez-vous des parents à Varsovie ? Des oncles, des tantes, des cousins ?

Henryk parle, mange, boit et fume beaucoup, tout en ayant l'impression d'une sorte de dédoublement de personnalité. Il plaisante, lance des boutades, imite Konrad Bart et s'écoute bavarder avec les journalistes comme s'il s'agissait d'un autre. Il réussit de cette façon à cacher sa peur, car il ne cesse de se demander comment il parviendra à démontrer qu'il n'est pas l'artiste peintre.

L'œuvre d'Olgierd Wolinski a une valeur universelle et on la reconnaît comme telle à Paris, mais les autorités polonaises qui l'assimilent à un instrument de propagande politique feront l'impossible pour l'accuser de vouloir monnayer pour son profit personnel un drame national dont ils nient à leur façon les circonstances. À l'atterrissage, la

peur le prend à la gorge face aux miliciens armés de carabines automatiques qui patrouillent l'aéroport et observent les passagers.

— Par ici, dit un des miliciens.

Henryk se retrouve avec les journalistes dans un passage étroit, on les emmène au premier étage, dans un petit bureau où un représentant de l'ambassade de France les reçoit avec un large sourire. Je suis en Pologne, pense Henryk, et je continue de parler français. Me voilà étranger dans mon propre pays, mais cela vaut mieux sans doute parce que je suis entouré de témoins impartiaux et je ne risque pas de compromettre ma mission. Les formalités se prolongent, puis, finalement, ils quittent [204] l'immeuble de l'aéroport. Dehors c'est le soleil, l'air froid de l'automne et une odeur indéfinissable, celle de son enfance. C'est hallucinant ! Il lui suffit de respirer cet air-là pour réaliser qu'il est chez lui, dans un univers, un cadre géographique qui a été celui de ses parents et de ses grands-parents, de la longue lignée de Wolinski dont les premiers ont vécu les Croisades et sont allés jusqu'à la Terre Sainte, chevaliers de la cause considérée alors comme des plus nobles.

Henryk monte dans la petite voiture noire, salue le chauffeur qui lui répond sèchement et regarde la route. La circulation est facile, il y a peu de voitures, l'avenue dans laquelle ils s'engagent lui paraît large, mais il ne reconnaît rien et bien qu'il eût examiné souvent à Paris le plan de cette ville, se sent complètement perdu. Enfant, il n'est venu à Varsovie qu'une seule fois, avec sa mère. À l'époque, elle le tenait par la main et affolée par le bruit craignait de le perdre. Il devait alors avoir six ou sept ans, ses pieds étaient endoloris, il s'appliquait à trotter de son mieux et avait la pénible impression que jamais ils n'arriveraient à destination.

Le représentant de l'ambassade de France, un homme grand, mince, plutôt jeune, lui explique qu'il est adjoint de l'attaché culturel, que tout se passera bien, que les autorités polonaises paraissent convaincues déjà de l'erreur commise et que la libération de Mirek et de Claude ne saurait tarder. Henryk l'entend à travers un voile, comme s'il était très loin bien qu'il soit assis à côté de lui, s'efforce de déchiffrer les inscriptions sur les plaques et tout le reste n'a brusquement aucune

importance. Quand il voit les Allées de Jérusalem, il a envie de crier de joie. C'est donc vrai qu'ils ont reconstruit la capitale, qu'ils ont même gardé certains noms de rues et que ces noms correspondent à ce qui existait avant, quand son père et sa mère vivaient encore ! La reconnaissance remplace l'animosité qu'il éprouve à l'égard de ceux qui personnifient l'ordre nouveau et qui se permettent de détenir en prison Mirek et Claude, mais cela ne dure pas. La voiture s'arrête devant l'hôtel Forum. Dans le hall plusieurs groupes d'arabes échangent à voix haute des propos dans une langue qu'il ne comprend pas et il a la [205] pénible impression d'être un étranger parmi des étrangers. C'est alors qu'une jeune femme se précipite à sa rencontre et se jette à son cou. C'est Visia, la femme de Romek, et il la serre contre lui, comme si elle était sa plus proche parente. Visia s'occupe de tout, discute avec le préposé au comptoir en polonais, salue en français le représentant de l'ambassade, plaisante avec les journalistes et semble parfaitement à l'aise. Elle est petite, blonde, jolie et souriante.

— Vous avez rendez-vous à deux heures, professeur, lui dit-elle. Le temps de monter dans votre chambre, de vous rafraîchir et de repartir. Oh, comme je suis contente de vous recevoir à Varsovie ! Avez-vous des lettres pour moi ? Comment va Romek ? J'essaie depuis une semaine de le joindre au téléphone, mais je n'ai pas encore réussi à obtenir la communication.

Pour Henryk, Visia c'est le pays retrouvé, c'est cette autre réalité avec laquelle il entre enfin en contact, c'est un point stable, un appui, dans un monde où il perd pied, il s'accroche donc à elle et s'assure qu'elle ne le quittera pas de la journée.

— Ce soir je vous emmène chez moi, annonce Visia. Ce n'est pas luxueux comme ici, mais je tiens à vous présenter ma famille, ma mère surtout. N'acceptez pas d'invitation, professeur, je vous en prie.

Désormais, lui qui n'est qu'un accusé, devient un invité de marque qu'on attend, qui sera reçu quelque part où il pourra parler à cœur ouvert, un visiteur dont la disponibilité compte !

— Faites attention à ce que vous dites, ajoute-t-elle plus bas. Il y a des oreilles partout. Forcément, c'est l'hôtel le plus luxueux et un des plus chers de Varsovie. En dehors des étrangers il n'y a pas un honnête homme de chez nous qui voudrait y passer la nuit. Les filles viennent rejoindre des clients, des combinards passent faire des affaires, pour le reste ce sont des agents de S.B., notre chère police secrète, en civil, le personnel compris.

Henryk cesse de s'énervé. Visia est là pour partager son angoisse, pour prendre en charge une partie de ce poids qui l'opprime et pour lui éviter des bévues. Beaucoup plus vulnérable [206] que lui, exposée à des vexations diverses, elle se conduit comme quelqu'un qui a domestiqué depuis longtemps la peur et qui s'en moque avec cette gouaille polonaise, à la fois irrésistible et contagieuse. Il laisse sa valise dans sa chambre, donne à Visia la lettre et le petit paquet de Romek et ils repartent dans la voiture noire mise à sa disposition dont le chauffeur continue à répondre par monosyllabes. Ensuite c'est la ville, où il ne reconnaît pas les places, les monuments, ni même les églises, tandis que Visia, infatigable, explique et commente tantôt en français et tantôt en polonais. Serrée entre l'adjoint de l'attaché culturel de l'ambassade de France et Henryk, elle paraît s'amuser comme s'ils étaient en vacances en train de faire du tourisme. Son ton change, cependant, quand ils pénètrent dans le grand immeuble où, à l'entrée, un soldat leur demande de s'identifier.

Des tapis rouges, des fonctionnaires qui circulent dans les corridors avec des dossiers sous le bras, des bureaux, une salle et des messieurs graves. Les reproductions des toiles d'Olgierd Wolinski sont étalées sur la longue table. Les journalistes français prennent des photos, l'adjoint de l'attaché culturel de l'ambassade de France présente Henryk et l'interrogatoire commence. L'homme qui préside et pose des questions est grand et gros. Il s'adresse à Henryk en polonais ce qui lui fait bêtement plaisir, mais ce qui complique tout. L'interprète intervient sans cesse, utilise des termes qui lui déplaisent, il le corrige et les mots prennent un autre sens, l'adjoint de l'attaché culturel s'énervé, les deux secrétaires qui prennent des notes hésitent devant leurs machines à écrire, Visia continue de sourire, comme si elle trouvait cela d'une

drôlerie irrésistible et les journalistes insistent pour qu'on leur répète clairement les paroles de Henryk. Puis c'est l'expert qui entre en scène. Son français est parfait, il est visiblement imbu de son importance, il demande à Henryk de commencer à dessiner sur le tableau suspendu dans le fond de la salle et s'installe derrière son dos, tandis que soudain, Henryk retrouve son sens de l'humour. La scène est franchement loufoque, pense-t-il, tout cela ressemble à une comédie de boulevard et ils sont en train de jouer des [207] rôles de pantins. Au moment où il dépose son crayon, il revoit le visage de la femme de Claude Foliot, le rire meurt dans sa gorge et il se tourne vers l'expert. L'idée qu'il dépend de ce spécialiste lui apparaît dans toute son absurdité et il regrette d'avoir pris un pareil risque. Le père Oninski avait raison de lui conseiller d'exiger que l'expertise se fasse à Paris, mais trop heureux d'obtenir le visa qu'on lui refusait auparavant et de se rendre à Varsovie, il ne l'a pas écouté.

J'ai eu tort, pense Henryk, de laisser Nata seule, tort de m'impliquer à ce point, moi qui ne suis pas assez futé pour leur tenir tête. L'expert examine son dessin à travers une loupe, les journalistes prennent des photos, le visage de Visia devient grave et tendu, l'adjoint de l'attaché culturel bâille discrètement et allume une cigarette. Lui aussi est nerveux.

— Je suis certain, dit lentement l'expert, que le professeur Wolinski, ici présent, ne peut être l'artiste peintre dont le nom figure sur les reproductions qui m'ont été soumises. C'est une erreur de personne.

Henryk ne peut s'empêcher de pousser un soupir de soulagement, bien qu'il sache que ce n'est que la première étape. Ce que lui reproche désormais l'homme qui préside la séance, c'est d'avoir fait entrer en fraude au pays des reproductions de toiles qui ne sont, selon lui, que de la propagande haineuse. L'adjoint de l'attaché culturel sursaute et intervient aussitôt.

— Monsieur le président, dit-il, cet aspect de l'affaire qui nous préoccupe ici a déjà été discuté par notre avocat. Comme vous le savez, le professeur Wolinski est prêt à verser l'amende exigée par le

ministère de la Justice. En échange, nous comptons sur la libération aujourd'hui même de notre ressortissant, Claude Foliot, et de son chauffeur Mirek Zabrzycski, ainsi que sur la restitution du camion et de son contenu. Il s'agit de dons, ne l'oubliez pas, monsieur le président, de citoyens français, destinés aux enfants polonais.

L'interprète répète fidèlement chaque mot, l'homme qui préside la réunion discute à voix basse avec deux fonctionnaires qui s'approchent de lui, le silence plane sous le plafond haut et on entend distinctement des pas dans le corridor. [208] Henryk s'assoit à côté de l'adjoint de l'attaché culturel, ses jambes ne le portent plus et il tremble intérieurement. Elle est absurde cette sensation de fatigue qui l'empêche de réfléchir. Une nausée monte dans sa gorge et des papillons rouges et jaunes troublent sa vue.

— Vous êtes très pâle, dit l'adjoint de l'attaché culturel. Vous ne vous sentez pas bien ? Venez donc près de la fenêtre.

Les têtes se tournent de leur côté, les deux secrétaires les observent avec suspicion, le représentant de l'ambassade de France ouvre la fenêtre et pousse légèrement Henryk devant lui. Le vent froid pénètre dans la salle et il se penche en avant. En bas, sur le trottoir, le soldat armé lève la tête. C'est donc vrai qu'il est à Varsovie, son imagination ne lui joue pas de tours, ici l'absurde a ses droits, le soldat déplace la mitraillette, la pointe en sa direction et, instinctivement, il recule. Peut-on l'accuser, lui qui voulait juste retrouver l'odeur du vent, de tentative de suicide ? Selon le code criminel polonais, le suicide est-il considéré comme un crime ? Une pareille hypothèse peut-elle s'avérer nuisible pour le sort de Claude et de Mirek ? Les messieurs graves, vêtus de complets sombres, se déplacent, des groupes se forment, l'adjoint de l'attaché culturel discute avec le président par l'entremise de l'interprète.

Visia prend Henryk par le bras et aussitôt l'expert s'approche. Il lui explique en français qu'il connaît Paris et aimerait y retourner pour un court séjour. Il y a quelque chose d'injurieux dans cette façon qu'il a de le traiter comme un étranger bien qu'ils aient en commun la même

langue. Tient-il à ne pas être compris des autres, ou est-ce sa façon d'établir ses distances et de me signifier, se dit Henryk, qu'il me considère comme un traître ?

— Comme vous voyez je n'ai pas hésité longtemps. Pour ne rien vous cacher j'ai examiné attentivement un petit tableau de votre oncle que j'ai pu trouver dans un entrepôt du musée de Cracovie. Il y dormait couvert de poussière. J'ai exigé qu'on le restaure. C'est un paysage.

— En somme j'aurais pu ne pas faire ce voyage, constate Henryk en adoptant le même ton ironique, mais que voulez-vous [209] comme je suis fidèle en amitié je tenais à ramener personnellement à Paris les deux personnes que vous détenez ici sans raison aucune.

— Ah, je vous en prie, proteste l'expert, je n'y suis pour rien. Vous avez une drôle de manière de mettre tout le monde dans le même sac.

— La responsabilité collective ne fait-elle pas partie des dogmes marxistes ? demande Henryk, mais il n'obtient pas de réponse parce que l'expert s'éloigne et se fond dans le groupe qui entoure le président.

— Rendez-vous à huit heures du matin à votre hôtel, dit l'adjoint de l'attaché culturel. Nous avons de bonnes chances de retrouver nos amis et de récupérer le camion. Si tout marche comme je le prévois, nous dînerons demain soir avec son excellence.

Henryk n'est pas certain s'il avait dit « excellence » ou « éminence », s'il s'agit de l'ambassadeur de France ou du cardinal polonais. Il aimerait bien rencontrer le cardinal pour lui parler de la campagne qui se déroule en France et de celle qui a été organisée aux États-Unis, de la disponibilité des milieux catholiques français, comme de l'exposition des œuvres d'Olgierd Wolinski et de ses effets sur l'opinion publique.

— Nous partons, annonce Visia, juste vous et moi. Cette fois-ci plus de voiture, plus de nécessité de faire attention à ce que vous dites, et à ce que vous faites.

Henryk monte avec Visia dans l'autobus bondé de monde. On se marche sur les pieds, on écrase les orteils des voisins et on bouscule par mégarde les vieilles darnes. Peu importe, l'essentiel c'est que le grand édifice gardé par des soldats armés s'éloigne et avec lui, la parodie de l'expertise qu'il vient de vivre. Impossible de voir quoi que ce soit par la fenêtre que lui cachent les têtes des passagers. Ce qui compte c'est de rester proche de Visia, de ne pas la perdre, ne serait-ce que pendant un instant puisqu'il ne sait pas où ils doivent descendre, et où elle l'emmène. Par moments, le conducteur freine avec une brusquerie telle que les gens tombent les uns sur les autres, mais à la faveur du manque d'espace, cela ne tire pas à conséquence. [210] Tout simplement on s'appuie sur un homme ou une femme, on marmonne des excuses, ou on néglige de le faire préférant jurer à haute et intelligible voix et manifester de cette façon son mécontentement à l'adresse du chauffeur qui, de son côté, ne se gêne pas pour répondre sur le même ton.

— Vos gueules ! hurle-t-il à l'adresse d'un groupe de jeunes étudiants qui forment une masse compacte juste derrière son dos. Cessez de pousser sur mon dossier ! C'est intenable ! Faut bien que je freine si vous ne voulez pas être réduits en marmelade ! Un peu de respect !

L'autobus s'arrête, Visia s'extirpe et le tire par la manche. Le passage lui paraît trop étroit pour qu'ils puissent descendre, mais ils poussent les autres puisqu'ils sont plusieurs à s'y engouffrer ensemble, bute sur la marche, puis c'est la liberté, le soleil, l'air frais, les arbres qui bordent la rue étrangement calme, les maisons basses, entourées de minuscules jardinets, un quartier qui n'a aucun rapport ni avec les principales artères du centre ni avec la vieille ville pieusement reconstruite ni avec les environs de l'hôtel Forum où il habite.

— Vous n'êtes pas né à Varsovie, dit Visia. Savez-vous au moins où nous sommes ? À Bielany. Autrefois c'était une jolie banlieue avec son petit sous-bois où les amoureux venaient se réfugier le dimanche, où les mauvais garçons buvaient sec et se battaient pour les filles et où

les familles pas très fortunées se construisaient des pavillons. Le quartier n'a pas trop souffert de la guerre. Les familles sont parties, mais les pavillons sont restés et le sous-bois existe toujours. Il s'appelle maintenant le Parc de la Culture, cela sonne mieux, c'est plus conforme à nos objectifs collectifs. C'est là que Romek et moi nous nous sommes beaucoup promenés avant notre mariage. Ce souvenir suffit pour faire monter un peu de rouge aux joues de Visia et pour faire briller drôlement ses yeux.

— Nous habitons à deux pas d'ici et je ne peux pas vous conduire tout de suite dans le Parc parce qu'on nous attend, mais un jour peut-être on fera un tour ensemble. Oh professeur, vous ne savez pas comme je suis contente de vous présenter à mes amis. Ils espèrent tant de cette rencontre !

[211]

Pas de circulation, pas de voitures, les rares passants saluent Visia, et Henryk a l'impression de pénétrer dans une oasis où il fait certainement bon vivre. La grande ville avec ses problèmes, ses règles, ses miliciens et ses soldats armés de mitraillettes, accompagnés de chiens policiers, est loin. Ici, c'est encore le règne des individus, des êtres humains, des relations sélectives entre voisins, du vrai luxe en somme. Le silence, la paix, l'éloignement des magasins devant lesquels on fait la queue, confèrent à la petite rue un charme inusité. Ailleurs, à Londres comme à Paris, Henryk avait déjà eu l'occasion de découvrir des quartiers semblables habités généralement par des gens à l'aise, des professionnels, mais ici, à Varsovie, il n'espérait pas trouver un pareil vestige d'une autre époque, de celle d'avant la construction des grands ensembles où comme dans des cages on enferme des locataires auxquels on vante les avantages de la promiscuité, cette sœur jumelle de la socialisation à outrance.

La maison grise, étroite, de deux étages, paraît charmante sous son léger manteau de vigne sauvage qui grimpe jusqu'au toit, entoure les fenêtres, le cadre de la porte et rampe dans le jardinet où deux gros chats noirs se chauffent au soleil. À l'intérieur, dans l'ombre du corridor il y a l'odeur de l'humidité et de peinture fraîche, un établi encombrant, des morceaux de bois, des pinceaux, des marteaux et des outils divers.

— Nous nous excusons, dit Visia qui le précède, mais on vient juste d'obtenir de la peinture. C'est une aubaine ! J'ai même réussi à avoir la couleur qu'on voulait, alors vous comprenez on se dépêche de terminer les travaux avant l'hiver. Comme personne n'a le temps le jour on se relaye le soir et on fait ce qu'on peut, bout par bout. La première personne que vous allez rencontrer, professeur, c'est ma mère. C'est juste ici, à droite. C'est pour elle que j'ai laissé Romek et que je suis revenue au pays. C'est pour l'aider à mourir. Elle est très malade.

Une petite chambre très propre, une plante fleurie sur le rebord de la fenêtre, une table ronde au milieu, recouverte d'une nappe dentelle, une chaise roulante, ancienne, en bois [212] brun et un grand lit. Dans la blancheur des draps et des oreillers, le visage souriant d'une femme dont il est impossible de préciser l'âge.

— Maman, c'est le professeur Wolinski, annonce Visia comme si elle lisait un bulletin de victoire. Tu vois, tu ne me croyais pas. Admets que je sais tenir mes promesses.

— Oh, mon Dieu ! Je m'excuse de vous recevoir ainsi, mais je ne peux plus me lever. Mon gendre et ma fille vous admirent tant, professeur ! À les entendre, vous êtes capable de changer le cours du monde ! Ne restez pas debout. Visia donne une chaise au professeur et prépare le thé. Une visite pareille !

Henryk s'incline, effleure de ses lèvres la main qu'elle lui tend et pense à Beata, la vieille dame solitaire à laquelle Claude Foliot n'a pas pu porter ses revues françaises. Est-ce qu'il lui destinait aussi les reproductions des tableaux à cause desquelles il a été arrêté ?

— Auriez-vous besoin de quelque chose, madame ? demande-t-il. Des médicaments disponibles en France qu'on ne trouve pas ici ?

Non, elle a tout ce qu'il lui faut. Ils prennent le thé en discutant de peinture, puis Visia se lève.

— On va te laisser maman et on reviendra manger avec toi ce soir, dit-elle. Tu veux bien ?

Une fois dans le corridor, elle lui dit que sa mère a un cancer généralisé et que ce n'est plus qu'une question de mois. Ce à quoi elle tient c'est le bon thé et le bon café que Romek expédie d'ailleurs ponctuellement de Paris. Et puis, elle voudrait beaucoup voir, avant de mourir, les reproductions des tableaux d'Olgierd Wolinski. Soudain, Henryk se rappelle qu'il a apporté dans sa valise des revues françaises avec des textes et des photos concernant l'exposition.

— Je crois, dit-il lentement, que j'ai ce qu'il faut à l'hôtel.

— C'est trop beau pour être vrai, s'extasie Visia.

— Ce ne sont que des photos publiées par la presse, murmure Henryk, désolé de la décevoir.

— Cela suffira. Oh, maman sera si contente de pouvoir se rendre compte par elle-même que ces tableaux existent vraiment ! [213] Vous savez ma mère est méfiante et cela n'est pas étonnant. Elle a vécu tant de choses, tant de déceptions... Quand Romek lui raconte dans ses lettres ce que vous avez entrepris ensemble, elle doute.

Une autre porte, une autre pièce et un changement total d'atmosphère. Des jeunes gens assis un peu partout sur les chaises, par terre, sur le sofa, discutent. Henryk entre et ils se mettent aussitôt debout, l'entourent, se présentent, lui serrent cérémonieusement la main, lui donnent son titre et manifestent leur respect, mais cela ne dure pas. Dès qu'il s'assoit dans le fauteuil visiblement réservé pour lui tout le monde se met à parler. La fumée des cigarettes flotte dans l'air, il fait chaud et petit à petit Henryk a l'impression de se transformer en un accusé qui doit démontrer sinon son innocence, tout du moins son ignorance. Il boit le thé que Visia apporte et mange un morceau de la tarte faite à la maison qu'il a du mal à avaler. Silencieux, passif, il assiste en spectateur à une controverse qui éclate entre deux groupes, puis entre trois. Les garçons et les filles, très jeunes pour la plupart, le

prennent à témoin et se moquent de ce qu'il a à répondre. Sa présence leur est utile en tant qu'élément déclencheur et l'occasion de procéder à un défoulement collectif d'autant plus vociférant que pendant que le ton monte, Henryk demeure d'un calme imperturbable. Comment réagir, quand ceux qui lui posent des questions n'attendent même pas sa réponse et continuent de discuter comme s'il n'existait pas ! Surpris, il écoute. Dehors le soleil disparaît, l'ombre envahit la pièce et il a du mal à distinguer les visages, puis quand vient enfin son tour de parler, quand les autres cessent de s'engueuler entre eux il s'adresse à un groupe dont il est incapable de percevoir les réactions.

— Vous me reprochez de m'occuper d'une action d'aide, dit Henryk. Vous ne voulez ni vêtements, ni médicaments, ni argent, mais des armes. Vous voulez vous battre ! Chasser de votre pays l'armée soviétique, organiser des élections vraiment libres, avoir un gouvernement démocratique... Vous estimez que toute notre action en France n'est que de la poudre aux yeux, que l'œuvre d'Olgierd Wolinski n'a pas la moindre [214] importance, que Katyn c'est du passé et que vous, vous êtes soucieux de l'avenir, que je suis vieux et que vous, qui êtes jeunes, attendez de moi un appui pour pouvoir vous battre. Vous avez raison ! C'est vrai. Je suis vieux. J'ai vécu une guerre, j'ai côtoyé des gens qui sont sortis de votre ville, de Varsovie en ruines, des invalides, des estropiés, des malheureux. Oui, vous avez raison, je suis incapable de vous comprendre, non parce que je vis trop confortablement en Occident, comme vous l'affirmez en me le reprochant amèrement, mais parce que justement j'ai connu ce passé-là dont vous n'avez pas pu mesurer l'horreur sur votre peau. Vos parents vous racontent sans cesse l'occupation et l'insurrection de Varsovie, d'accord, je les comprends, mais pour vous, c'est un encouragement et non pas une forme de dissuasion. Vous êtes persuadés tous que vous allez faire mieux, que vous allez réussir là où nous avons échoué. Bravo, votre enthousiasme vous honore, mais votre logique est boiteuse. Eux, nous, notre génération, avons une chance. La guerre mondiale touchait à sa fin, on pouvait théoriquement négocier le prix du sang, celui des officiers assassinés à Katyn comme celui versé par nos soldats lors de la campagne d'Italie, entre autres. Et pourtant... Même cela n'était qu'une illusion puisque nos alliés ont négocié sur notre dos. Alors de quel droit, en vertu de quel raisonnement osez-vous prétendre maintenant,

en pleine période de paix, qu'une lutte armée a des chances de se terminer par une victoire ?

Henryk aspire la fumée de sa cigarette et laisse passer un moment. Il est ému et cherche ses mots.

— Vous parlez comme nos curés, dit une jeune fille. L'Église catholique a pour elle l'éternité, mais nous, nous n'avons qu'une existence à vivre. Vous ne nous comprenez pas. C'est un pays sans avenir. Études universitaires ou pas, diplômes ou pas, cela ne change rien pour chacun de nous. Que voulez-vous qu'on fasse ? Qu'on émigre ou qu'on trouve un bon emploi dans la milice ? Vos colis, votre aide, c'est de la mendicité. Une goutte dans une mer d'eau. Il y a trente-six millions d'habitants dans ce pays qui, exception faite des gens du pouvoir et [215] de la Bourgeoisie Rouge, se débrouillent au jour le jour. Combien de temps encore devons-nous supporter cet univers qui se dégrade sous nos yeux ?

— Quelqu'un parlait tantôt de l'opposition, des publications clandestines, dit Henryk, de manifestations pacifiques...

— Même là vous ne voulez pas nous aider, lance un garçon. On a besoin de papier, de photocopieuses, de machines à écrire et à imprimer, mais vous, vous tenez surtout à nous envoyer des camions remplis de vêtements et de je ne sais trop quoi. Dans vos journaux d'émigration, on lit des reportages larmoyants sur les pauvres Polonais qui n'ont pas les moyens d'acheter la viande rationnée comme pendant la guerre et nous ici, on en a assez de lire votre salade. Si on peut se battre en Afghanistan, si on peut négocier là-bas le retrait des troupes soviétiques, en quoi sommes-nous différents ici ?

Henryk se sent vidé. Il ne sait comment leur répondre, comment les calmer, comment leur expliquer qu'il a peur. Je suis vieux, pense-t-il, ce sont eux qui représentent l'avenir, tandis que moi je ne suis en somme qu'un témoin du passé, parfaitement inutile, qui justifie son existence en s'efforçant de les aider à sa manière. Que ferais-je si j'étais à leur place ?

— Nous, qui vivons en Occident, dit-il, avons réuni des sommes considérables pour *Solidarnosc*, nous envoyons des dons, nous... Mais vous niez tout et jusqu'à l'importance d'une œuvre que je m'efforce de faire connaître pour secouer les consciences... Vous...

Il les hait soudain ces jeunes gens qui dénigrent son rôle, celui de Romek, de Konrad Bart et des milliers de femmes et d'hommes de bonne volonté. Pendant un instant il a envie de parler de Claude Foliot qui est en train de faire de la prison pour une cause qui n'est pas la sienne, mais aussitôt se rend compte à quel point cela serait inutile et se lève.

— En Afghanistan le pays a été dévasté, dit-il, pensez à cela. C'est le seul message que je suis en mesure de vous laisser. Par ailleurs, la guérilla urbaine ne peut avoir la force et la durée d'une guérilla qui survit dans des montagnes sauvages et désertiques. Est-ce assez clair ?

[216]

Visia le prend par le bras, le fait sortir de la pièce, le pousse dans le corridor et l'emmène chez sa mère où un repas froid est dressé sur la table couverte d'une nappe damassée d'une blancheur impeccable. Lâche, je ne suis qu'un lâche, pense Henryk. Ici, dans cette chambre de malade, tout est simple, clair, limpide même. Par ma présence, j'apporte un peu de joie à une femme condamnée à mourir et à sa fille qui bientôt rejoindra son mari à Paris en laissant derrière elle ses jeunes amis qui, eux, devront prendre des décisions collectives d'une extrême gravité, ou continuer à demeurer des révoltés dont les journaux clandestins seront en fait la seule arme.

— Je suis en train de terminer une traduction, dit Visia, et le texte sera publié en France. C'est un discours tout à fait remarquable du chef d'un des partis de l'opposition clandestine. Je suis certaine qu'il paraîtra tel quel dans un quotidien français. Je trouve cela important et Romek aussi. Ne vous en faites pas comme ça, professeur. Ils sont

fous mes copains. Moi, ma mère, Romek, nous vous admirons sincèrement.

La malade sourit à sa fille. Elle porte sur sa chemise blanche une jolie liseuse rose tricotée à la main dont la couleur tranche sur celle des oreillers.

— Une catastrophe, maman. Ils ont été odieux ! Que veux-tu, comme ils font pour nous tous les travaux dans la maison, je ne pouvais refuser de leur faire rencontrer le professeur, mais je ne m'attendais pas à ce qu'ils soient agressifs à ce point.

— J'ai beaucoup appris grâce à vos amis, la rassure Henryk.

— Oh, intervient la malade, il ne faut pas prendre ces discussions trop au sérieux. Ils sont jeunes, enthousiastes et ils exagèrent. À mon avis, si tout le monde se mettait au travail, si on était plus solidaire, cela irait mieux. Je me souviens, professeur, de notre retour à Varsovie. La ville était en ruines, nous habitions une maison dont une partie seulement tenait debout, et on travaillait le soir pour déblayer les pierres et la brique qui recouvraient les rues. Je ne veux pas critiquer les amis de Visia, mais il me semble qu'ils ne s'impliquent pas assez. Quand [217] un emploi ne suffit pas pour vivre il faut en prendre deux ou trois.

— Cela n'est pas permis par les législations d'ici, proteste Henryk, content de faire étalage de ses connaissances.

— Dans ce pays tout est défendu, constate philosophiquement la mère de Visia, et à force de transgresser leurs règlements on s'habitue à un point tel qu'on les oublie, ce qui est certainement une bonne chose. Notre jeunesse ne veut pas faire de sacrifices. Ils sont différents de ce que nous étions, nous. À mon époque on ne divorçait pas, on supportait en silence et on priait le Bon Dieu pour qu'il nous donne la force de continuer, tandis que maintenant ce n'est plus du tout la même façon de concevoir le mariage. Us divorcent, se mettent en ménage avec quelqu'un d'autre, négligent les enfants et ne parviennent pas à gagner ce qu'il faut pour subvenir aux besoins de deux familles.

— Il n'est quand même pas normal, quarante ans après la guerre, de faire la queue pour acheter de la nourriture, des meubles ou des vêtements, avoir trois emplois pour parvenir à vivoter, attendre des années pour obtenir un appartement de deux pièces !

Henryk éprouve une drôle de satisfaction à contredire Visia et sa mère et à manifester ainsi sa solidarité avec les jeunes. Certes, il est parfaitement conscient que pour eux il n'est qu'un étranger qui mène une existence dorée en Occident, tandis que les deux femmes le gratifient de regards admiratifs, mais c'est avec eux qu'il voudrait reprendre ce nouveau combat dont ils rêvent et qui pourrait facilement devenir aussi le sien. Comment vais-je pouvoir raconter tout cela à Nata ? se demande-t-il et aussitôt il la revoit, seule dans l'appartement, incapable de communiquer, malade et dominée par cette peur animale contre laquelle le bon docteur Leibovitz n'a pas de remède.

— Il faut que je retourne à mon hôtel, dit-il, je voudrais essayer de téléphoner à Paris.

— Mais on peut le faire d'ici, propose Visia. Donnez-moi juste le numéro.

[218]

Impossible de refuser son offre et pourtant je ne tiens pas à parler à Nata en leur présence, pense Henryk tout en s'exécutant à regret, mais l'entreprise échoue. Après deux essais infructueux, Visia rejoint la téléphoniste qui lui annonce que le réseau est surchargé et qu'il y a deux jours d'attente pour placer un appel.

— Dites-moi, demande Henryk sans trop réfléchir, que devient ce combineur qui a été arrêté au moment où Solidarnosc n'était pas encore un mouvement interdit, cet Antoni Wazyk ?

— Aux dernières nouvelles, il est toujours en prison. On lui reproche, entre autres, des affaires de drogue, dit Visia. Romek m'avait demandé de découper pour lui ce qui paraît à ce sujet dans les journaux et je lui ai expédié un long article pas plus tard que la semaine dernière. Vous savez, il a été une sorte de précurseur chez nous. Désormais la drogue devient de plus en plus populaire. Vous n'avez pas eu le

temps de remarquer la clientèle de votre hôtel, mais il y a beaucoup d'arabes. Non seulement ils s'occupent du commerce de la drogue, mais ils sont aussi en train d'organiser à Varsovie un repaire de terroristes internationaux. C'est ce qu'on raconte tout du moins. Autrefois, c'était impensable chez nous, cela n'existait qu'aux États-Unis, mais désormais on s'américanise. Un diplomate étranger a été assassiné par des terroristes en plein jour dans une chambre d'hôtel. On a dit à la télévision que c'était des terroristes arabes, mais jusqu'à présent notre excellente milice n'a pas réussi à les trouver. C'est à croire qu'ils sont trop occupés à pourchasser mes amis qui distribuent des journaux clandestins. Eux, ils les arrêtent et exigent des amendes exorbitantes pour les libérer !

Henryk s'en va. Visia l'accompagne, sa mère a des larmes aux yeux et il sort du joli pavillon couvert de vigne sauvage sans rencontrer les jeunes filles et les jeunes gens avec lesquels il avait discuté dans l'après-midi.

— Ils sont partis, lui dit Visia. Vous pouvez les revoir, si vous le voulez, avant votre départ. Je peux arranger une rencontre.

[219]

Quand Henryk se retrouve enfin seul dans sa chambre d'hôtel, il a l'impression de porter sur ses épaules un poids insupportable. Nata, pense-t-il, il faut absolument que je la rejoigne. Est-ce parce qu'il téléphone de l'hôtel, est-ce parce qu'il est tard, cette fois-ci une voix est là presque tout de suite, celle de Barbara qui répond en français.

— Nata va beaucoup mieux. Le docteur Leibovitz la garde à l'hôpital pour compléter les examens. Elle sera de retour dans deux jours. Je profite de votre appartement en l'attendant. Vous pouvez être tranquille. Comment ça va de votre côté ? C'est nous qui avons de bonnes raisons d'être inquiètes, pas vous.

— L'hôtel Forum est superbe, plaisante Henryk, j'ai une chambre somptueuse et j'ai réussi à établir par ailleurs que je ne suis pas un artiste peintre. On espère que Mirek et Claude seront libérés. Oui, ils

exigent le versement d'une amende, mais on va pouvoir récupérer le camion...

Au bout du fil, il y a le rire chaud et amical de Barbara, ses intonations mi-tendres, mi-ironiques, et sa camaraderie qui lui fait du bien. Pour Barbara, il n'est ni un vieil imbécile ni un Français d'origine polonaise riche à millions, selon l'imagerie qui prévaut chez les amis de Visia, mais quelqu'un de proche, dont elle connaît le passé et le présent, sur lequel elle peut compter pour jouer du piano à son restaurant et qui est en train de devenir le porte-parole d'une cause dans laquelle ils ont tous placé des espoirs, Barbara, la première.

— Faites attention, nous avons besoin de vous.

Des paroles simples qui lui vont droit au cœur, comme si, malgré la distance, elle devinait dans quel état d'esprit il se trouve. Henryk a l'impression de se débarrasser de son fardeau, sa fatigue s'estompe, il parvient à plaisanter, termine à regret la conversation, puis se met à fouiller dans sa valise, sort les revues pour la mère de Visia, les prépare sur la table pour le lendemain et s'octroie le plaisir de faire couler un bain très chaud avec quelques gouttes du produit généreusement offert par la compagnie d'Air France ! Pourtant, dès qu'il se met dans l'eau, dès qu'il commence à se détendre entouré de la mousse [220] parfumée, il a l'impression de ne plus être solidaire de Mirek et Claude qui passent la nuit dans une cellule quelconque et de trahir d'une certaine manière la mission qu'il doit remplir. Je suis ridicule, pense Henryk, mais c'est seulement quand il s'endort comme une bûche dans son lit qu'il cesse de se sentir coupable.

[221]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre IX

[Retour à la table des matières](#)

— Non, dit Henryk, je ne verserai pas l'argent tant qu'ils ne seront pas là, avec moi. Je tiens par ailleurs à obtenir à l'avance les papiers nécessaires pour que nous puissions retourner ensemble en France, avec le camion qui nous appartient.

— Permettez, professeur, le contenu du camion a été distribué, exception faite des revues et des reproductions saisies. Selon nos règlements, les deux prisonniers doivent être reconduits à la frontière et c'est à la frontière également qu'on leur permettra de récupérer le camion.

— Pour moi, ces conditions sont inacceptables, s'entête Henryk.

Il pleut. La salle du ministère de la Justice où ils se trouvent est plus triste et plus grise encore que la veille. Le juge, un petit homme nerveux dont le visage est secoué par un tic, fouille dans ses papiers. Le représentant de l'ambassade de France se penche vers Henryk et lui

dit en français qu'il serait préférable peut-être d'accepter les conditions imposées par les autorités polonaises, puis c'est un moment de silence. L'avocat polonais allume une cigarette. Henryk pense à Visia, à ses amis [222] et se cale dans sa chaise. Non, il ne cédera pas ! Ils le prennent pour un vieil imbécile et il est temps de leur démontrer que ce n'est pas tout à fait exact. Le juge n'a qu'à ordonner son arrestation, voilà tout, mais quoi qu'il advienne il défendra jusqu'au bout sa position et ira chercher Mirek et Claude en prison, que cela leur plaise ou pas. Peu importe !

Où était-ce donc ? Dans le train. Henryk revoit l'officier qui hurle. Sa mère commence à ramasser les valises, mais il la force à se tenir tranquille sur la banquette. Debout, à deux pas de l'officier, il lui fait face. Il lui dit que sa mère est malade, qu'elle ne doit pas sortir sur le quai et qu'ils ne descendront pas. L'officier, surpris, cesse de crier, le regarde, lui demande son âge, pivote sur ses talons, hésite... Dans le corridor, les soldats chassent les passagers, les femmes pleurent et c'est l'affolement parce que quelqu'un crie qu'on vient de piétiner un enfant. L'officier dévisage Henryk qui soutient son regard bien qu'il tremble intérieurement et s'attende à recevoir des coups. Dans le compartiment, la lumière s'éteint. Est-ce un signal ? L'officier sort, tire la porte derrière lui, on entend le sifflement de la locomotive et le bruit de pas des soldats qui montent dans les wagons et prennent toutes les places fraîchement libérées. Henryk, toujours immobile, rivé devant sa mère, monte la garde. Grazyna dort là-haut dans le filet à bagages et quand le train se met à bouger, elle pousse un petit soupir comme si elle devinait dans son sommeil qu'ils étaient sauvés, que le voyage continue et que la frontière est proche.

Quel âge j'avais alors ? se demande Henryk. L'âge de l'inconscience, du courage absolu et de confiance aveugle dans l'avenir ? L'officier était un étranger, l'occupant, le petit juge devant moi est polonais et je dispose de la somme exigée pour payer l'amende, alors pourquoi ai-je peur ? L'avocat griffonne un mot sur un bout de papier et le passe au juge qui le lit attentivement, puis prend le téléphone posé sur son bureau, compose un numéro et parle à voix basse. Impossible de distinguer les mots parce qu'il couvre le récepteur de sa main. Le délégué de l'ambassade se met à arpenter la pièce, les mains croisées derrière le dos. Toute cette affaire l'ennuie prodigieusement.

[223]

— Vous savez, a-t-il dit à Henryk dans la voiture qui les emmenait au ministère, ce qu'il y a d'agaçant ici, c'est que ce monde ressemble culturellement au nôtre à s'y méprendre, tout en étant forcé de vivre à un autre rythme. Parfois, je me surprends, en discutant avec vos compatriotes, à les traiter comme des gens de chez nous. Ceux surtout qui parlent français font preuve d'une culture qui nous permet d'évoquer ensemble des écrivains et des artistes, des sensations, des réactions et des perceptions communes. Dès qu'on remonte en arrière, nous avons en outre les mêmes repères historiques, jusqu'aux plus infimes détails, alors quand on se replonge dans le présent, dans leur fichue bureaucratie surtout, je ne parviens pas à comprendre comment ils peuvent supporter de nos jours des contraintes que nous avons connues en France pendant l'occupation.

Le juge se frotte le front, recommence à fouiller dans les dossiers posés devant lui, échange un regard avec l'avocat, adopte une expression aimable et se penche en avant.

— Pour faire plaisir à nos amis français, dit-il au délégué de l'ambassade, nous allons faire une exception. Attendez-moi ici. Je vais voir comment on pourra arranger les choses.

— Je voudrais bien visiter la prison, une vraie prison polonaise, dit Henryk à l'avocat. Pour moi, il s'agit bien d'une occasion unique.

— Assez, murmure l'autre. Vous gagnez, mais n'insistez pas. Ça peut tourner mal.

Deux secrétaires, jolies et très élégantes dans leurs tailleurs à la mode, apportent du thé et des petits biscuits secs. On les invite à se déplacer, à s'installer sur les fauteuils qui entourent la table basse et à bavarder à leur guise, mais seul le délégué de l'ambassade paraît détendu. Il examine les livres dans la bibliothèque vitrée, s'informe auprès de l'avocat des différences qui existent entre le Code civil français et le polonais, fait une brillante démonstration sur la nécessité de

supprimer la peine capitale, critique certaines législations criminelles, s'amuse à monologuer en les prenant tous à témoins et se conduit comme s'il se trouvait dans un salon en train de séduire [224] l'assistance qui attend un bon repas. Combien de temps cela dure-t-il ? Henryk ne saurait l'évaluer. Il pense à Visia qui doit s'énerver, installée toute seule dans l'antichambre, à ce qu'il dira à Claude et à Mirek quand il les retrouvera et puis, sans raison aucune, éprouve le besoin de contredire le délégué de l'ambassade, comme ça, juste pour le plaisir de la chose et sans méchanceté.

— Vous savez, lui dit-il, selon mon ami Konrad Bart, comparativement aux États-Unis, la bureaucratie française est tatillonne. Tout est relatif, en somme, dans ce bas monde et les comparaisons sont difficiles.

L'avocat polonais lui sourit. C'est là sa façon de lui manifester une sorte de reconnaissance, mais aussitôt cela lui déplâit.

— C'est mon premier voyage en Pologne depuis ma prime jeunesse, dit Henryk, et j'ai l'impression que notre administration actuelle est marquée par des influences soviétiques ce qui fausse par définition les perspectives et rend les évaluations malaisées.

L'avocat polonais ne sourit plus, le représentant de l'ambassade regarde par la fenêtre la pluie qui s'écrase en grosses gouttes sur la vitre, l'interprète néglige de lui communiquer en français les propos de Henryk, mais il sent, il devine en bon diplomate qu'il est, qu'il vaut mieux ne pas participer à la discussion.

— C'est l'heure du déjeuner, dit-il très simplement en se tournant vers Henryk. Croyez-vous que nous puissions aller manger, ou qu'il convient...

Il ne parvient pas à terminer sa phrase. La porte s'ouvre, deux hommes en civil entrent suivis de Mirek et de Claude. Henryk se précipite et s'étonne du peu d'empressement qu'ils manifestent à le saluer. Le juge revient, reprend sa place derrière le bureau et leur demande de signer les papiers qu'il leur présente.

— Vous devez franchir la frontière polonaise au plus tard après-demain avant minuit, dit-il. C'est indiqué ici, lisez vous-même.

[225]

L'index jauni par le tabac glisse sur le formulaire. Le délégué de l'ambassade remercie, remet le document attestant que le montant de l'amende a été déposé à la banque, Henryk prend Claude et Mirek par le bras et sort dans le corridor avec eux.

— On va manger au *Budapest*, annonce-t-il. Il paraît que la cuisine hongroise est sensationnelle et que le vin est bon.

J'ai gagné, pense-t-il. Je ne suis pas si vieux que cela puisque je parviens encore à retrouver mes réflexes d'autrefois, à avoir un peu de courage et à user d'ironie. Les yeux de Visia expriment l'admiration, le délégué de l'ambassade les rejoint, leur camion stationné devant le grand édifice massif lui rappelle Paris et la pluie lui paraît tiède et douce. Silencieux, abasourdis, Mirek et Claude se conduisent comme s'ils ne croyaient pas encore à leur libération. C'est à peine s'ils osent ouvrir la bouche. Henryk les fait monter dans la voiture avec le délégué de l'ambassade, s'installe sur le siège haut du camion, avec Visia à ses côtés et démarre.

— À vingt ans je ne me sentais pas aussi jeune qu'en ce moment, dit-il. Désolé de vous avoir laissée pendant tout ce temps-là seule, mais je n'avais pas le choix.

Elle lui fait signe de se taire, ouvre la radio, se met à examiner attentivement le tableau de bord, se glisse à genoux et la tête renversée en arrière continue l'inspection. Henryk suit la petite voiture noire et freine avec une brusquerie inutile aux feux de circulation.

— Tournez à droite, professeur, et arrêtez-vous, lui demande Visia. Savez-vous comment lever le capot ?

Non, il n'en a pas la moindre idée, mais il est sûr de trouver. Calmement il se range le long du trottoir dans la rue étroite, met le frein à main, tire la boule sous le volant, libère la fermeture qui permet d'avoir accès au moteur et s'exécute à sa grande surprise assez rapidement pour que Visia ne puisse pas deviner qu'il n'est qu'un débutant. Visia fouille, hésite, recommence et brusquement décroche un petit carré noir qu'elle glisse aussitôt dans sa poche.

[226]

— Vous pouvez fermer, décide-t-elle magnanime. Je crois que j'ai trouvé ce que je cherchais, mais faites attention quand même. Ils ont installé ce petit truc pour suivre nos conversations et je ne suis pas assez experte en la matière pour vous garantir qu'ils n'ont pas prévu deux dispositifs au lieu d'un seul.

Henryk l'écoute d'une oreille distraite. Ce qui l'inquiète, c'est de trouver comment on passe dans ce camion la marche arrière, car c'est cela la manœuvre à faire, puis c'est la circulation de la rue Marszałkowska. Quand ils arrivent devant le restaurant, il sent la sueur couler dans son dos. À l'intérieur, dans la longue salle, l'orchestre joue, les violons pleurent, bien que les clients soient rares, le personnel s'affaire et ils commandent des vodkas pour se réchauffer. La conversation s'avère difficile. Visia et le délégué de l'ambassade échangent des banalités, tandis que Claude et Mirek se taisent. La prison, pense Henryk, marque. Ils n'ont pas été longtemps en cellules, ils savaient dès le début que l'ambassade française interviendrait, que les journalistes sont à l'affût, que, somme toute, ils ne risquaient pas grand-chose et

pourtant les voilà muets, craintifs et comme absents. C'est comme s'ils étaient encore là-bas, en détention et ne parvenaient pas à s'ajuster à la liberté. Les criminels ont une faculté d'adaptation particulière, tandis que les braves gens ont des valeurs, des normes et des remords. Je parie que Claude n'est plus tout à fait certain que ses geôliers avaient tort, qu'il doute de sa parfaite innocence et que ce soir il me posera des questions métaphysiques. Les primaires sont moins fragiles que les intellectuels parce qu'ils ne s'interrogent pas sans cesse sur le sens de leurs actions, leurs aspects positifs et négatifs, leur portée à court et à long terme et Dieu seul sait quoi encore.

Brusquement, un groupe de journalistes pénètrent dans la salle, entourent leur table, les flashes des photographes s'allument et s'éteignent, des questions fusent en polonais et en français et en vain le délégué de l'ambassade proteste pour la forme, car en fait il paraît plutôt amusé par la situation. Visia se glisse en dehors du cercle et disparaît, Mirek répète comme [227] un perroquet qu'il a été bien traité en prison et Claude qu'il est pressé de retourner chez lui et de retrouver sa femme qui s'inquiète. Henryk, pour sa part, souligne les mérites de l'expert polonais qui a réussi à établir hors de tout doute qu'il n'est pas l'artiste peintre, insiste sur la nécessité d'exposer les œuvres d'Olgierd Wolinski dans les musées polonais, s'étonne qu'on ait jugé bon de détenir deux ressortissants français qui, chaque mois, se dévouent pour transporter des articles de première nécessité, insiste lourdement sur les pénuries qui exigent de pareils sacrifices des gens de bonne volonté et affiche une indignation outragée. Quelqu'un intervient pour faire partir les journalistes, mais Henryk les invite à sa table, commande des gâteaux, du café, du vin et trône parmi eux avec un évident plaisir. Autant cependant la gêne des journalistes polonais l'amuse, autant il éprouve un drôle de pincement au cœur quand il voit les journalistes français prendre des notes. Est-il en train de dénigrer son propre pays ? Certes, il insiste fortement sur les influences étrangères, sur la pression qui vient d'ailleurs, sans mentionner une seule fois l'URSS de crainte d'embarrasser le représentant de l'ambassade de France, mais il se doute que ses allusions ne seront pas retenues. Soudain, il en a assez, il veut partir, quitter ces étrangers, se retrouver avec Visia et ses amis qui réclament des armes, mais Visia est introuvable et c'est avec Mirek et Claude qu'il rentre à l'hôtel.

Une fois installés, changés, lavés et rasés de frais, ils partent marcher dans les rues de Varsovie. Car marcher, c'est bien l'unique moyen d'avoir une intimité, de n'être entendu par aucune oreille indiscrete et de parler à cœur ouvert !

— C'était horrible, avoue Mirek. Ils nous ont séparés, je ne savais pas ce qu'ils allaient faire de Claude et j'avais d'autant plus peur. Ils m'ont menacé et j'ai cru qu'ils allaient me torturer. Cela ressemblait à un cauchemar. Jamais plus je n'aurai le courage d'assurer un transport. Il vous faudra, professeur, trouver quelqu'un d'autre. J'admire ces jeunes qui vivent ici et qui osent manifester, se font arrêter, se font tabasser et que ces tortionnaires interrogent avant de les relâcher pour mieux les reprendre par la suite dans leurs filets. Car ce sont [228] des tortionnaires professionnels, heureux de l'être et prêts à défendre le régime jusqu'au bout puisqu'ils savent qu'ils sombreront avec lui. Ils ont trop d'avantages, trop de privilèges, pour hésiter à exécuter des ordres. J'ai eu aussi le douteux plaisir de rencontrer un haut fonctionnaire. Un bonhomme complètement hystérique, incapable de tenir en place, agité au possible, qui pendant deux heures s'est appliqué à développer devant moi des idées lumineuses sur l'avenir du monde. Tantôt, il me parlait en polonais et tantôt en anglais, car il ne connaît pas le français, me mettait sous le nez des ouvrages savants, citait des philosophes et racontait ses voyages aux États-Unis où il compte, semble-t-il, beaucoup d'amis.

— Ces tableaux, ces ordures, hurlait-il, ne seront jamais montrés en Amérique. Faites-moi confiance ! J'ai le bras long, j'ai des influences, j'ai des relations dans les milieux diplomatiques !

— On devrait le soigner, dit lentement Claude. Cet homme est, selon moi, un primaire d'autant plus dangereux qu'il a le vernis nécessaire pour créer l'illusion. Dogmatique, il ne se salira pas les mains, mais il est de la trempe de ceux qui sont capables de condamner des milliers de gens sans jamais figurer parmi les juges, les témoins et à plus forte raison les exécutants. Tenez, selon moi, cet homme aurait fort bien pu ordonner l'assassinat du père Popieluszko, comme ça, à mots couverts, sans se mouiller d'aucune façon.

— Nous pensions, dit Mirek, que vous ignoriez notre arrestation, que l'ambassade de France ne voudrait pas intervenir et que nous allions moisir pendant des années dans nos cellules. Il faisait froid là-dedans, la vermine grouillait partout et on bouffait du pain moisi et des pommes de terre froides. Les rares morceaux de viande puaient et le poisson dégageait une odeur telle que j'aurais préféré, me semble-t-il, crever de faim, plutôt que de le manger.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas raconté tous les deux devant les journalistes ? demande Henryk. Cela peut être utile de donner une image de première main de ce que c'est que de faire de la prison dans ce pays. Quand on entend aux nouvelles [229] qu'à la suite des manifestations on a arrêté ici quelques centaines de personnes, les Français ne se rendent pas compte de ce que cela signifie concrètement. Les images des brutalités policières qu'on transmet des divers coins du monde, autres que celui-là, sont tellement plus frappantes !

Henryk éprouve une étrange tendresse pour les amis de Visia, pour tous ceux qui prennent des risques, se mobilisent, défilent dans les rues et ne cessent de protester à leur façon sans être certains d'obtenir en échange des résultats tangibles. La pluie a cessé, la rue s'anime et les passants envahissent les trottoirs. C'est la promenade du soir et le refus de regarder le bulletin de nouvelles à la télévision qui est une façon comme une autre de mettre en cause la propagande du pouvoir. La nuit tombe d'un coup, la lumière du jour disparaît ; balayé par l'ombre, le hall de l'hôtel est vide, personne ne semble plus s'intéresser à eux, mais à la réception Henryk trouve en prenant sa clé deux messages qui l'attendent. Un mot de Visia qui lui demande de venir dîner à la maison et un autre de l'ambassade où on lui annonce que la réception a été annulée et qu'on viendra les chercher très tôt le lendemain matin pour compléter les formalités nécessaires pour leur départ.

— La femme de Romek nous attend, dit-il à Claude, autant partir tout de suite. L'ennui c'est que je ne sais trop comment me rendre là-bas, mais on se débrouillera.

— Ne craignez-vous pas de la compromettre, de lui attirer des ennuis ?

Claude Foliot a des réactions qui le surprennent de la part d'un Français. Comme ça, pense Henryk, il suffit d'une détention pour que n'importe qui, un étranger surtout, comprenne à quel point l'arbitraire est présent dans l'existence quotidienne des gens qui nous entourent. Pourtant, par le passé, Claude qui venait si souvent à Varsovie avec le transport ignorait cette forme de peur qui, soudain, domine sa conduite.

— Je dispose encore de quelques revues françaises, dit-il. Autant passer chez votre amie et les lui apporter avec un peu d'argent. Que voulez-vous qu'ils fassent à cette vieille dame qui, selon vos dires, est complètement retirée du monde ?

[230]

Claude Foliot saute aussitôt sur l'occasion.

— D'accord. Allons-y, dit-il, et de sa part cela sonne comme une bravade, une façon de démontrer que comme Henryk il refuse de se laisser intimider.

Madame Beata habite rue Koszykowa et ils décident de s'y rendre à pied en espérant que cela attirera moins l'attention que le camion avec sa plaque française en arrière.

— Croyez-vous professeur que nous sommes suivis ? demande au dernier moment Mirek, mais Henryk néglige de lui répondre.

Car à quoi cela sert-il de discuter, de réfléchir et de faire preuve de prudence ? Doivent-ils s'enfermer dans leurs chambres et éviter tout contact avec quiconque ? C'est justement cela que le pouvoir espère, avec ses mesures d'intimidation, ses fonctionnaires et ses juges, ses agents et ses douaniers. Protester, c'est surmonter l'angoisse ; poser des gestes sans réfléchir à certaines de leurs conséquences, c'est faire preuve de fantaisie et d'inconscience qui rendent la vie infiniment plus

riche que la prudence et la sagesse. Qui m'avait expliqué cela, se demande Henryk, Visia ou un de ses amis ? Ce dont il se souvient c'est qu'il avait développé l'idée que partout et toujours l'inconscience est l'apanage de la jeunesse, mais qu'elle ne se justifie que dans la mesure où le but vaut le risque qu'on encourt.

— Vous, en Occident, avait alors objecté un des jeunes gens, vous vivez en démocratie et votre existence consiste à faire de l'argent. Nous ici, nous sommes enfermés dans un carcan dont on ne peut nier la légitimité qu'en transgressant ses règles. Faute de démocratie et de possibilités de voter librement, nous votons à notre manière en refusant d'obéir aux ordres et en prenant dès lors des risques. C'est cela le sel de la vie !

Ce qu'il n'était pas capable de préciser, c'était la limite, la frontière qui sépare les actions valables de celles qui ne le sont pas. Braver nos surveillants éventuels en nous rendant chez madame Beata, nos passe-ports français en poche, pense Henryk, c'est attirer l'attention sur la pauvre femme tout en ayant [231] l'illusion de faire une bonne action. Une bonne action qui peut se retourner contre elle.

Les escaliers qui mènent au sous-sol sont étroits et usés. En bas, ils avancent dans l'obscurité totale jusqu'à ce que Mirek allume son briquet et éclaire les numéros sur les portes. Celle de l'appartement de madame Beata est ouverte. Elle est là, vêtue avec soin, assise dans un fauteuil, en train de lire, un châle sur ses épaules et une couverture sur les genoux. Il fait froid, plus froid que dans la rue, comme si l'air enfermé entre les quatre murs de la cave ne parvenait pas à se réchauffer. À la vue de Claude son visage s'éclaire, elle dépose son livre, saisit les cannes placées à côté et se met debout. Très droite, sa silhouette dégage une sorte de distinction qui intimide. Claude présente Henryk et Mirek, s'excuse de cette visite impromptue, explique pourquoi il n'est pas venu plus tôt, à la date annoncée dans sa dernière lettre et bafouille qu'il a peur de la compromettre.

— Je ne suis plus une jeune fille, plaisante madame Beata et après tout vous êtes trois.

Le rire de la vieille dame est rafraîchissant et suffit pour les mettre à l'aise. Henryk s'assoit par terre, sur le petit tapis, Claude, en habitué, fait bouillir l'eau pour le thé, tandis que Mirek raconte d'une façon imagée ce qui vient de leur arriver. Son humour, bien que noir par moments, désamorce l'angoisse, le haut fonctionnaire qui l'avait longuement interrogé se transforme en pantin, la sinistre cellule où il avait été détenu devient un lieu qu'il fallait absolument explorer, ne serait-ce que pour pouvoir en parler en connaissance de cause.

— Une expérience utile, en somme, conclut Claude, qu'on va exploiter à fond dès notre retour à Paris, pour mieux préparer notre prochain transport.

Henryk examine à la dérobée la bibliothèque qui couvre un mur. L'humidité a rongé les reliures en cuir dont plusieurs sont couvertes de petites taches vertes, mais la présence de cette masse de livres donne à la pièce un aspect particulier. On oublie le lit dans le fond, les meubles boiteux, le réchaud dans le coin et on a l'impression de se trouver non pas dans une [232] cave, mais dans la bibliothèque d'une maison patricienne dont l'hôtesse, une originale, préfère recevoir là plutôt que dans d'autres lieux dont elle dispose. Les tapis merveilleusement colorés par terre, la peau d'ours accrochée au-dessus de la porte, la pièce de tissu rouge striée de motifs folkloriques qui couvre la table, tout cela accentue l'illusion. Et puis il y a Beata, sa façon d'écouter, de boire son thé, de réagir, de faire de temps en temps une remarque, toujours juste et à propos, les mouvements de ses mains et les inclinaisons gracieuses de sa tête. Comment offrir de l'argent à cette grande dame qui les reçoit ? Henryk a préparé une enveloppe où il a placé des francs qui représentent, une fois échangés en zlotys, une forte somme. Je vais les glisser dans ce gros livre, pense-t-il en fixant les rayons de la bibliothèque. Avant de partir, je lui dirai de le regarder. C'est l'histoire de la Pologne. Je n'aurai qu'à lui demander d'y chercher pour moi une date, un nom, un détail... Satisfait, il se met à participer à la conversation. Mirek prétend justement que les gens ont changé depuis l'époque où il vivait à Varsovie, qu'ils se sont durcis.

— Vous êtes jeunes, dit Beata. Vous n'avez pas connu comme moi ceux qui ont été portés au pouvoir au moment où Gomulka sortait de prison. Plusieurs de ces hommes n'étaient pas assez évolués pour diriger le pays, ils ont dû assumer dans le Parti des responsabilités qui les dépassaient, mais ils croyaient. Pour eux, le communisme était une religion. Ils profitaient des avantages qu'un parti unique assure toujours et partout aux siens, des avantages exorbitants dans un régime de pénuries, ils roulaient en limousine quand les voitures étaient beaucoup plus rares que maintenant, cela est vrai, n'empêche qu'ils s'imaginaient investis d'une mission. Nos maîtres d'aujourd'hui, notre Bourgeoisie Rouge, ce ne sont que des profiteurs qui craignent par-dessus tout de perdre leurs privilèges. On prétend qu'en Occident les idéaux sont morts, c'est vrai ici aussi à ce niveau surtout où se font les contacts entre nos dirigeants et le Grand Frère, entre le Maître et le Valet dont la dépendance est totale. Ce n'est un secret pour personne que les dirigeants de *Solidarnosc* sont infiniment plus brillants que nos [233] ministres. Il suffirait, en somme, que Moscou les lâche pour que la poudrière explose et pour que les gens mettent ce gouvernement à la porte. En ce moment, si l'Église cessait d'exercer des pressions, les jeunes se battraient dans les rues. Pour détourner l'attention, pour désamorcer la haine populaire, les organismes de propagande s'amuse à discuter beaucoup des « taches blanches ». C'est cela notre « glastnost », notre transparence. Tenez, voici un journal qui, théoriquement, fait partie de la presse clandestine, mais qu'ils sont en train d'infiltrer à leur manière. Lisez vous-même.

La vieille dame tend le journal à Henryk. Elle vit, elle réfléchit, elle se passionne et elle analyse les phénomènes dont elle parle avec un recul qui le surprend.

— Au lieu de considérer comme des « taches blanches » le meurtre de nos officiers à Katyn, ou la présence de l'armée soviétique de l'autre côté de la Vistule, pendant que les insurgés de Varsovie qui se battaient contre les Allemands espéraient en vain qu'ils traverseraient le pont et leur viendraient en aide, on se plaît à calculer si dans la Pologne occupée le maquis était formé d'intellectuels de droite, de gauche

ou de communistes de stricte obédience. Quarante ans après la guerre, on s'applique à déterrer les morts qui ne peuvent ni se justifier ni se défendre d'aucune façon.

— Nous vous avons apporté quelques revues françaises, dit Henryk, mais malheureusement vous n'y trouverez pas de commentaires concernant la situation ici. En vous écoutant, j'ai l'impression qu'on pourrait écrire une série d'articles infiniment plus pertinents que ceux dont nous abreuve la presse internationale.

— Oh, vous savez, c'est nous seulement qui nous imaginons que la Pologne est un pays important sur l'échiquier du monde, dit madame Beata en prenant les revues et en les feuilletant un peu. Je n'ai pas de télévision et au moment où *Solidarnosc* négociait avec le gouvernement, j'allais au Bar Mleczny qui se trouve non loin pour écouter les nouvelles. Quand ils ont montré le premier ministre du Canada en train de prétendre que la proclamation de la loi martiale est une excellente [234] chose parce qu'elle permet d'éviter la guerre civile, j'ai pleuré. Expliquez-moi un peu, professeur, comment il se fait que vous qui vivez à l'étranger, vous ne parvenez pas à nous épargner des déclarations d'une stupidité pareille ? Pendant un temps je me suis imaginé que les émigrés polonais représentaient en Occident une force suffisante pour informer les politiciens de là-bas sur nos réalités, mais maintenant je sais que c'est faux. Vous êtes capables de ramasser des dons et de nous aider un peu matériellement, mais c'est tout, et cela ne sera jamais qu'une goutte d'eau dans un océan de difficultés quotidiennes.

Henryk, gêné, ne sait trop que lui répondre, Mirek proteste et affirme que chacun fait ce qu'il peut et Claude s'amuse en observant leurs réactions. Visiblement ravi de l'impression que fait sur eux Beata, son amie de Varsovie, il triomphe à sa manière. Elle a raison, la vieille dame, pense Henryk. Qu'ai-je fait jusqu'à présent ? J'ai vivoté ! C'est grâce à Olgierd Wolinski que cela a changé. C'est l'exposition des toiles de mon oncle qui m'a permis en quelque sorte de crier ma vérité et de défendre ce pays ! C'est en imposant ses tableaux que j'ai

compris moi-même qu'une œuvre d'art aura toujours une portée plus grande auprès des masses que les raisonnements politiques. Le visage de Visia s'interpose, il se rappelle brusquement qu'elle l'attend et se lève.

— Voulez-vous venir avec nous chez la femme de mon ancien élève ? propose-t-il. Ne vous en faites pas pour le transport. Nous avons un camion. Ce n'est certes pas un équipage digne de vous, mais on le rendra aussi confortable que possible.

Madame Beata hésite, Claude insiste, Mirek sort chercher le camion et Henryk l'accompagne parce qu'il veut téléphoner pour prévenir qu'ils arriveront en retard. À l'hôtel, ils apprennent qu'il est trop tard pour sortir le camion du stationnement où il a été placé par mesure de sécurité. Henryk insiste auprès du portier, mais en vain.

— Demain matin, à la première heure, on le sortira, mais en attendant vous devez vous contenter de prendre un taxi, dit-il. [235] Il y a justement une voiture disponible devant la porte. Tenez, voici un message que quelqu'un a laissé pour vous, professeur.

Henryk déchire l'enveloppe, tandis que le portier l'observe avec un sourire narquois comme s'il savait ce qu'elle contient. C'est un mot de Visia. Elle s'excuse de ne pas pouvoir les recevoir à dîner et lui annonce qu'elle viendra le rejoindre tôt le lendemain. Henryk froisse le papier et le glisse dans sa poche.

— Vous ressortez ? s'étonne le portier, vous ne savez pas qu'ici à Varsovie les gens se couchent tôt et que les rues sont plutôt mal éclairées ?

Henryk et Mirek se regardent, échangent un sourire complice et s'en vont, suivis par le portier qui veut absolument les persuader de prendre un taxi. Il n'est pas tard, neuf heures à peine, la soirée est belle

bien que fraîche, mais les passants sont rares et ils se mettent à marcher très vite en se retournant de temps en temps sans trop savoir pourquoi. C'est une véritable psychose, pense Henryk. À force de se conduire d'une façon particulière qui ne correspond pas tout à fait à ce qui se pratique ailleurs, ils créent une drôle d'atmosphère. Théoriquement, j'habite un hôtel comparable à bien d'autres établissements du même genre, mais son personnel se comporte selon des codes spécifiques auxquels on ne peut s'empêcher de donner une signification occulte. Ce n'est peut-être pas perceptible pour un étranger, il faut que j'interroge à ce propos un touriste quelconque, mais pour moi, pour Mirek et même pour Claude, c'est l'évidence même. Visia, la femme de Romek, se conduit autrement à Paris et ici. Quelle idée de décommander notre visite chez elle comme ça, à la dernière minute, après son insistance à ce qu'on y soit tous les trois ?

Une fois arrivé chez madame Beata, il s'efforce de plaisanter et Claude, particulièrement en forme, lui donne aussitôt la réplique. Ici, parmi les livres, en présence de la vieille dame, le monde extérieur cesse d'exister, ils parviennent à faire abstraction du fait que Mirek et Claude viennent à peine de sortir de prison et que la comparution de Henryk aurait pu mal [236] tourner, parlent de leur existence à Paris et à force d'enjoliver les choses, la rendent on ne peut plus enviable. Pourtant madame Beata résiste. Elle raconte ses voyages, la France d'avant-guerre, le charme du Bois de Boulogne au crépuscule, la folle prodigalité des Russes blancs, l'atmosphère de la Comédie-Française un soir de première et le souper aux chandelles chez des amis qui ont connu Paderewski et Rubinstein à l'époque de leurs débuts. C'est une autre Europe qui apparaît ainsi avec ses snobismes ridicules, ses idéaux, ses enthousiasmes et cette inconscience surtout qui permettait de croire que le deuxième conflit mondial n'aurait pas lieu. Puis, petit à petit elle change de sujet et demande à Henryk de lui parler du vernissage des tableaux d'Olgierd Wolinski.

— Je voudrais tant les voir, soupire-t-elle, et il y a des larmes dans ses yeux. C'est notre patrimoine, une œuvre qui nous appartient à nous, d'ici !

Gêné, Henryk a honte de son impuissance et Mirek, qui le comprend parfaitement, intervient dès lors à sa façon un peu brutale.

— J'ai faim, constate-t-il brusquement. Ce n'est pas très élégant de vous interrompre ainsi, mais mon estomac est vide.

Aussitôt madame Beata commence à s'excuser de les recevoir si mal et leur dit qu'ils ont encore la possibilité d'obtenir un repas chaud au Bar Mleczny où la gérante la connaît et l'aime bien.

— Allez-y tout de suite, conseille-t-elle, et passez par la porte d'en arrière. Je vais profiter de votre absence pour me rafraîchir un peu.

Elle se lève, prend les deux cannes posées derrière son fauteuil et se met à avancer avec peine. Ce n'est plus qu'une vieille femme pitoyable, maigre à faire peur qui se traîne vers la porte pas-à-pas, penchée en avant, une infirme à qui personne n'a songé à fournir l'indispensable. Claude se précipite, la soulève de terre comme une plume et la porte ainsi dans ses bras jusqu'à l'escalier.

— Comment se fait-il qu'on ne peut lui procurer une marchette, ou des béquilles ? demande Henryk à Mirek.

[237]

— Oh, nous avons essayé de les lui acheter, dit Mirek, mais on nous a prévenus que ce que nous apportons dans nos transports doit être distribué aux enfants et que les adultes n'y ont pas droit. C'est une décision du Comité d'aide et il n'y a rien à faire pour la changer. Cela fait plusieurs mois déjà qu'elle s'est inscrite pour obtenir des béquilles, mais le temps passe et les choses demeurent ce qu'elles sont. Allons chercher le dîner, c'est ce qu'on a de mieux à faire. J'ai eu tellement faim en cellule, que je me sens moralement obligé à l'égard de moi-même de profiter de ma liberté pour ne plus jamais supporter une sensation pareille.

Les rues sont vides, mais parfois une voiture passe à toute allure en éclairant les pavés, luisants après la pluie. Ils ont l'impression soudain que la ville entière est plongée dans un sommeil profond et que seuls les mauvais garçons veillent, tapis dans l'ombre. Deux ivrognes, accrochés à un réverbère, chantent à tue-tête et Henryk, prudent, traverse de l'autre côté pour les éviter. Mirek connaît l'adresse du Bar Mleczny, un de ces lieux que le Pouvoir avait longtemps vanté comme une preuve tangible de la démocratisation de la restauration. On peut y consommer n'importe quoi, à l'exception de la viande, debout, devant un comptoir généralement sale et avaler plusieurs vodkas en persuadant la préposée que les règlements existent pour être transgressés. En principe le nombre de vodkas par personne est limité et il faut consommer, pour y avoir droit, quelques plats de salade aux pommes de terre, défraîchie et assaisonnée au hareng qui donnent soif...

Le Bar Mleczny où Mirek l'emmène paraît accueillant à cause de la gérante qui n'hésite pas à leur ouvrir la porte dès qu'elle le reconnaît dans la lumière jaune de la lampe suspendue au-dessus de la porte arrière. Henryk contourne l'amoncellement de poubelles et entre dans la cuisine où il fait très chaud encore, bien que les fourneaux soient éteints. Deux filles en blouses blanches d'une propreté douteuse sont en train de manger.

J'étais déjà inquiète, dit la gérante, cela fait plus d'une semaine que madame Beata n'est pas venue. Comment [238] va-t-elle ? La pauvre femme ! Quand j'ai une minute, je lui porte quelque chose de chaud, un bol de soupe, de la semoule, des pâtes, mais ici c'est comme dans un moulin. C'est après la fermeture seulement qu'on peut souffler un peu et se préparer des plats à notre goût. Je vais vous prêter des gamelles, mais il faudra me les rapporter.

— Qu'est-ce qu'on « donne » aujourd'hui ? demande Mirek en habitué.

Elle est curieuse cette langue qu'ils utilisent, pense Henryk. Dans ce pays les gens qui comme partout ailleurs sont obligés de payer ne disent pas « j'ai acheté », mais « j'ai obtenu ». On achète au marché noir ou encore dans les Pewex, ces étranges institutions où il faut ré-

gler les comptes en devises étrangères, tandis que là où on accepte des zlotys, la monnaie en cours, « on obtient ».

La gérante remplit les gamelles en fer blanc, usées et cabossées, Mirek sort de sa poche des francs et Henryk découvre ainsi la raison fondamentale de sa popularité dans ce Bar Mleczny où il est considéré, de toute évidence, comme un client exceptionnel. Forcément, il apporte les précieuses devises, ne compte pas, ne demande pas qu'on lui rende la monnaie et se conduit comme un prince vénitien pour lequel l'argent n'a pas d'importance.

— Et voici pour le mois, ajoute-t-il en glissant un autre billet dans la poche de la gérante. Je ne sais pas quand je pourrai revenir, mais je vous enverrai quelqu'un de ma part. N'oubliez pas madame Beata. Elle a de plus en plus de mal à marcher.

C'est donc cela le prix de la sympathie de cette grosse bonne femme, plutôt vulgaire, pour la pauvre infirme, pense Henryk, en éprouvant une peine irraisonnée. À force d'éloignement, à force de nostalgie, il a idéalisé à un point tel le pays de son enfance, que le moindre fait contraire à son attente le rend agressif. C'est à la fois pénible et ridicule.

— Vous exagérez, professeur, dit Mirek quand ils se retrouvent à nouveau seuls dans la rue, leurs gamelles à la main. C'est une brave personne, cette gérante. Elle a trois [239] enfants à la maison et son mari qui boit sec ne se montre que pour lui demander de l'argent. Il faut la comprendre.

Ensuite c'est la cave, où il fait toujours aussi froid et madame Beata qui s'entête pour qu'on vide les gamelles dans les quatre assiettes, vestiges de son service, solidement ébréchées, mais ornées d'une fine dorure. Elle raconte l'histoire de ce service, dominée par des souvenirs anodins en apparence, mais qui ont un poids particulier parce qu'ils sont liés à ceux qui sont partis, à la famille des ombres parmi lesquelles Henryk reconnaît ses propres parents. Pour réagir, il se met donc à

parler des vivants et de Nata surtout. Non, madame Beata n'a pas entendu chanter Nata quand elle donnait ses spectacles à Varsovie, mais son nom ne lui est pas étranger.

— Si elle a du talent, dit-elle sur un ton sans réplique, elle percera tôt ou tard. Paris est une ville où on sait reconnaître les bons interprètes. Cette jeune personne fera certainement une grande carrière et je compte sur vous pour m'envoyer un jour ses disques.

Henryk a beau essayer d'expliquer que ce n'est guère facile de s'imposer dans un milieu étranger, qu'une immigrante rencontre toujours et partout des difficultés, que le barrage de la langue, de la prononciation, rend une existence d'artiste particulièrement difficile, la vieille dame secoue la tête.

— La liberté, affirme-t-elle, voilà ce qui compte ! Il suffit de pouvoir s'exprimer sans être limité par aucune censure pour vaincre toutes les embûches. La capacité d'adaptation des Slaves en général et des Polonais en particulier est illimitée. Ah, si je pouvais être à sa place, je ne douterais pas. Je travaillerais nuit et jour, je jouerais n'importe où et devant n'importe quel public et je ferais mon chemin. Vous êtes pessimiste mon ami.

Elle prend Claude Foliot à témoin, lui qui est français et qui peut intervenir par conséquent en connaissance de cause et s'étonne parce que ses opinions concordent avec celles de Henryk.

— Il est pénible de s'expatrier, dit-il, et j'admire ceux qui osent le faire. En France, je côtoie beaucoup de Polonais. Certains, [240] les nouveaux venus surtout, sont très amers. En partant d'ici, ils se sont imaginé qu'on les attendait ailleurs, qu'ils seraient reçus comme des héros, qu'on s'intéresserait à ce qu'ils ont à raconter et qu'on les aiderait à se forger une nouvelle existence. C'est comme s'ils étaient persuadés que l'Occident éprouve un sentiment de culpabilité à leur égard, qu'il leur doit son confort et ses institutions démocratiques, que

ce sont leurs sacrifices qui ont permis aux Français comme aux Britanniques et même aux Américains de comprendre la véritable signification du régime communiste et de la soviétisation. Nata Pyrek est une femme courageuse, conclut-il. Dans le domaine de la chanson, les gloires naissent et meurent l'espace d'une saison et les réussites sont beaucoup moins fréquentes que les échecs.

Ils terminent le repas, la pendulette en porcelaine placée sur un des rayons de la bibliothèque sonne doucement, Henryk s'incline devant madame Beata, embrasse sa main, promet de revenir dès qu'il le pourra et la quitte en pensant avec un pincement au cœur qu'il ne la reverra sans doute jamais plus.

— Vous avez eu tort de la contredire, soupire Mirek. La pauvre femme se plaît à transformer la France en une sorte de paradis et cela lui fait du bien, alors à quoi bon lui raconter des sornettes sur l'émigration ?

Claude se tait comme si lui aussi avait l'impression qu'il ne reviendra pas à Varsovie et tenait à emporter intacte l'image de sa vieille amie. À l'hôtel la porte est fermée et ils doivent sonner longtemps avant que le portier ne se décide à l'ouvrir. Dans le hall les lumières sont éteintes, à l'exception de la petite lampe sur le comptoir, l'ascenseur ne fonctionne plus, ils montent en silence, mais une fois au premier étage ils hésitent à se séparer. La femme de chambre qui veille dans une sorte de débarras où siffle la bouilloire posée sur un petit réchaud leur offre du thé, ils acceptent avec empressement, s'installent dans la chambre de Mirek et de Claude et se mettent à discuter à voix basse de la situation en Pologne. Les heures s'écoulent, mais Henryk ne se décide pas à se coucher. Il retarde le moment où il retrouvera ses craintes d'être incapable de faire [241] face à la maladie de Nata, ses obsessions, la supplication muette de ses yeux remplis de larmes et les conseils faussement enjoués du docteur Leibovitz. S'il a jugé bon de l'hospitaliser c'est que son état est beaucoup plus sérieux qu'il ne l'avait prétendu au début, pense-t-il. Le bon docteur préfère généralement laisser ses patients à la maison et leur rendre visite, plutôt que de

les envoyer dans une de ces salles communes où les lits sont à ce point proches les uns des autres qu'il est difficile de se tenir debout dans les passages.

C'est étrange comme les conversations nocturnes sur l'avenir du monde rapprochent les gens ! Quand ils se séparent finalement ils ont l'impression d'avoir réglé des problèmes insolubles et d'avoir compris des enjeux sociaux et politiques on ne peut plus complexes. Dehors, le jour se lève et au lieu de se jeter sur son lit, Henryk prend un bain chaud, puis le téléphone sonne. Visia est en bas. Il lui dit de commander le petit déjeuner et s'habille à la hâte. La matinée paraît ensoleillée, Visia est particulièrement jolie dans son tailleur clair ; ils sont les premiers dans la salle à manger et attendent un bon moment l'apparition du serveur, mais au lieu de protester, ils se mettent à rire comme s'il s'agissait d'une bonne blague.

— Désolée pour hier soir, s'excuse Visia, mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Au cours de la nuit nous avons tous travaillé à la perfection, la distribution est en train de se faire et les commandes pleuvent.

Henryk a du mal à la comprendre parce que ses paroles sont à peine audibles et il les devine plutôt qu'il ne les entend.

— La distribution de quoi ? lui demande-t-il sur le même ton.

— Des reproductions des tableaux de votre oncle, écrit Visia sur une feuille de papier qu'elle déchire aussitôt en rangeant soigneusement les morceaux dans sa poche.

— Comment diable avez-vous réussi à les avoir ?

— Ah, mon cher professeur quand quelque chose se trouve en Pologne, sur notre territoire, au ministère de la Justice ou ailleurs, nous on se débrouille. Les affiches sont superbes et pour ne rien vous cacher nous comptons les vendre un bon [242] prix. Mes amis les trouvent fantastiques et vous pardonnent vos réactions de l'autre jour. Ils prétendent que vous êtes quand même un type bien. J'espère que cela

ne vous offusque pas trop que je vous rapporte comment ils vous jugent ?

Visia dévore les petits pains chauds, le jambon et les oeufs, comme si l'occasion de se faire servir un pareil déjeuner ne devait pas se reproduire de sitôt dans sa vie.

— Je ne veux être au courant de rien, dit gravement Henryk. Non, ne me regardez pas comme ça. Ce n'est une question ni de courage ni de lâcheté. Il faut que Claude puisse quitter ce pays sans histoires, sinon ça sera la croix et la bannière pour lui trouver un remplaçant. C'est un brave gars et nous pouvons compter sur sa discrétion, mais là-bas à Paris sa femme risque de convoquer la presse et de faire pas mal de boucan s'il n'arrive pas tel que prévu et dès lors, les candidats à une pareille aventure ne seront pas légion. Vous n'êtes pas raisonnables, vous et vos amis, vous auriez pu au moins attendre notre départ et nous laisser franchir la frontière en paix.

Il la gronde, mais en même temps il lui sourit. C'est une merveilleuse nouvelle ! Les toiles d'Olgierd Wolinski sont revenues là d'où elles sont issues. Elles plaisent aux jeunes, à ces têtes folles qui rêvent de monter sur les barricades, leurs couleurs et leur beauté correspondent à la sensibilité de cette autre génération. La survie de l'artiste est assurée puisque son œuvre paraît capable de résister à la marche du temps. Les pauvres diables doivent se contenter des copies, pense Henryk, d'affiches, mais un jour peut-être on exposera à Varsovie les originaux...

— Vous savez, professeur, dit Visia en s'essuyant la bouche, dans nos grands hôtels les murs ont des oreilles. Si on allait marcher un peu. Nous avons du temps à nous.

Dans les Allées de Jérusalem le vent froid souffle et fait danser la poussière sur la chaussée. Déjà on sent l'approche de l'hiver, mais le soleil, le bleu lumineux du ciel, où se chevauchent quelques petits

nuages blancs, confèrent à cette radieuse matinée le charme du printemps.

[243]

— J'ai quelque chose à vous avouer, murmure Visia. Je suis du même avis que vous. La violence ne mène à rien. Le monde est blasé. Si le sang se met à couler à Varsovie, on ne comptera pas les morts à la télévision et les gens feront tout simplement des comparaisons avec ce qui se passera au même moment en Afghanistan ou ailleurs. Nous sommes obligés d'innover, de démontrer que la force pacifique d'un peuple peut vaincre la contrainte armée d'un occupant. Nous devons nous battre à coups de mots, de journaux clandestins, de publications et d'images plus puissantes que les slogans. J'ai des amis qui pensent la même chose, mais eux ont le droit d'exprimer leurs opinions, tandis que moi je suis obligée de me taire. Ne suis-je pas celle qui rejoindra son mari en France, celle qui n'est ici que de passage, pour soigner sa mère ? Ne suis-je pas dès lors celle qui trahira, une espèce de Judas au féminin ?

— Je comprends qu'ils veulent construire des barricades et les défendre avec leurs mains nues, dit Henryk, mais j'ai peur...

— La mort, la vie, l'héroïsme... Ce qui me rend triste surtout, c'est l'indifférence. Les filles et les gars sont fatigués. Ils veulent cesser de se débattre comme des petits animaux qu'on force à courir dans un circuit fermé d'où on ne peut sortir qu'en suivant la trajectoire qui, selon eux, est celle des salauds. Profiter d'un régime de pénuries c'est comme exploiter les ouvriers dans un système de capitalisme sauvage. C'est du pareil au même, seules les définitions changent. Remarquez que dans le système de capitalisme sauvage d'autrefois les règles de la réussite imposaient moins d'humiliations : patrons et esclaves étaient des compatriotes, tandis que maintenant ce n'est pas du tout évident dans ce pays.

— Où voulez-vous en venir ? Henryk sent le poids de sa nuit blanche et voudrait retourner à l'hôtel, s'enfoncer dans un fauteuil et cesser cette conversation qui lui paraît de plus en plus oiseuse.

— L'indifférence... répète Visia. Parmi ceux que je connais, plusieurs veulent tout simplement avoir la paix. Un peu de commerce de

devises, un peu de combines diverses et [244] les voilà capables de s'offrir l'oubli. La drogue commence à être à la mode à Varsovie. Les idéaux meurent, mais en Occident on peut à la rigueur s'en passer, tandis qu'ici ce sont les seuls boucliers contre la soumission et le néant. Si cela continue, nous ressemblerons bientôt tous à des moujiks et, abrutis comme eux, nous avancerons en circuit fermé sans aucun soubresaut de révolte.

— L'Église est une force capable de persuader le dernier des moujiks qu'il a été fait à l'image de Dieu. Il suffit de croire...

— Allons, professeur ! proteste Visia. Plusieurs vont à la messe pour manifester leur solidarité et leur appartenance, mais ils ne croient pas nécessairement que la culture chrétienne soit capable de déplacer les montagnes. C'est pour ça qu'il vaudrait peut-être mieux se battre tout de suite, maintenant, sans se préoccuper des conséquences. Malheureusement, aussi bien vous que moi et que des milliers d'autres, nous continuons à magnifier l'art, les images, la parole écrite et la clandestinité qui, en fin de compte, n'est peut-être qu'un leurre.

Henryk s'arrête et regarde Visia. À la voir ainsi, dans le soleil, cette petite jeune femme blonde, on ne devinerait jamais ni son désenchantement ni son amertume. Elle paraît gaie, enthousiaste, tout en étant en fait aussi angoissée que lui, aussi dominée par les doutes.

— Je suis heureux que les reproductions de l'œuvre d'Olgierd Wołinski soient distribuées dans ce pays, dit-il brusquement. Je ferai de mon mieux pour qu'il soit reconnu en France. C'est cela mon objectif, Visia, et bien qu'il puisse vous paraître modeste, j'ai l'intention de m'en contenter, car je ne vois aucun moyen d'aller au-delà de cette limite. Je ne suis pas un héros, mais juste un homme qui veut témoigner en toute liberté. Mon oncle avait du génie et seuls les génies peuvent marquer une époque et réclamer justice pour les multitudes forcées de subir la contrainte.

En silence ils retournent sur leurs pas et quand ils retrouvent Mirek et Claude, le visage de Visia est à nouveau souriant et lisse comme si aucune réflexion, aucun événement, aucune [245] contrariété n'étaient en mesure d'ébranler sa joyeuse insouciance. Ce sont les femmes qui symbolisent ce pays, pense Henryk en l'observant à la dérobée. Certaines sont à l'image de ses forces vives, d'autres comme Nata reflètent son incohérence et sa schizophrénie et d'autres encore, comme Beata, la continuité de ses traditions selon lesquelles la culture est plus importante que les contingences quotidiennes. Ce sont les femmes qui comptent, les hommes ne sont qu'une glaise qu'elles façonnent dès leur naissance pour en fabriquer des héros, comme des salauds, ou encore des ratés.

À l'ambassade de France ils sont reçus par l'attaché culturel qui fait les présentations. On en est à l'apéritif, le salon se remplit peu à peu et deux groupes se forment. D'un côté, les officiels polonais, des fonctionnaires pour la plupart ; de l'autre, les Français, membres du personnel diplomatique et quelques visiteurs de passage. Ce sont ces derniers surtout que les Polonais entourent. Il s'agit des professeurs d'université qui viennent d'assister à un colloque sur la poésie. D'une oreille distraite Henryk écoute les conversations sur les cours que Mickiewicz donnait autrefois au Collège de France, entrecoupées de questions que posent les fonctionnaires et qui n'ont aucun rapport avec le sujet. Eux se renseignent sur les relations des professeurs à l'université de Varsovie et le font d'une façon presque agressive, tout en arborant des sourires amicaux, tandis que les doctes spécialistes de la poésie polonaise ne paraissent même pas se douter des raisons de leur insistance. Persuadés qu'ils sont en présence de gens importants, les professeurs étrangers font étalage de leurs connaissances, se risquent à prononcer quelques mots en polonais, citent de mémoire de courts extraits des poèmes de Mickiewicz et se conduisent comme ils le feraient dans des circonstances similaires dans n'importe quelle autre capitale européenne.

La longue table dressée devant les deux fenêtres qui donnent sur le jardin croule sous les victuailles. Henryk ne peut s'empêcher de le faire remarquer à un des fonctionnaires polonais.

[246]

— C'est à croire que les gens font la queue à Varsovie pour leur plaisir, lui dit-il.

L'attaché culturel s'approche au même moment et il a envie de lui dire que ces fonctionnaires sont tous des hommes sans envergure, douteux, plus proches des agents de S.B. en civil que des universitaires, mais les mots restent dans sa gorge. Comme s'il devinait la nature de son message, l'attaché culturel dit à un des Polonais, un individu plus âgé auquel les autres manifestent un respect particulier, que les journalistes français attendront le camion à Slubice et traverseront la frontière en même temps.

— Vous comprenez, dit-il, ils ont été désolés de ne pas être ici avec nous, mais ils tenaient à terminer leur travail. Un reportage touristique, je crois. Je les connais tous les deux et vous pouvez compter qu'ils écriront un papier enthousiaste sur votre belle ville. Une bonne façon d'encourager les touristes à venir nombreux l'été prochain.

Le gros homme aux cheveux blancs dont le veston tire drôlement sur son ventre s'incline cérémonieusement.

— Il n'y aura aucun problème demain à la frontière. Vous n'attendrez pas. Il s'adresse à Henryk en polonais, paternel et rassurant.

— Le prochain transport arrivera dans quatre semaines, comme d'habitude, dit Henryk. Puis-je compter sur vous pour faciliter les choses à la nouvelle équipe ?

— Bien entendu, bien entendu... Notre clergé apprécie beaucoup votre aide et il n'est pas question de créer des problèmes. Pourvu que le contenu des colis corresponde aux spécifications, tout se passera selon les règles établies. Ses lèvres sourient, mais ses yeux verts demeurent froids et son regard est dur, hostile et menaçant.

— Vous partez directement d'ici, après le repas, ajoute-t-il. Ce n'est pas une constatation, mais un ordre et puis il pose la dernière question. Cela fait longtemps que vous connaissez cette jeune femme qui vous accompagne partout ?

[247]

D'un geste du menton il indique Visia qui parle avec les professeurs français de la visite du palais de Wilanow qu'ils doivent effectuer dans l'après-midi.

— C'est la femme de mon ancien élève, répond Henryk, et j'étais content de la rencontrer en arrivant à Varsovie. Une excellente traductrice. Son français est absolument parfait. Vous avez de la chance de disposer d'une personne aussi aimable pour s'entretenir avec vos hôtes.

— Certainement, certainement...

Il y a de l'ironie dans la voix de l'homme aux cheveux blancs et Henryk retrouve la peur. Il a peur pour Visia, pour ses amis, pour les religieuses qui reçoivent et distribuent les vêtements et les médicaments et que, par mesure de prudence, il n'a même pas demandé à rencontrer. Il se sent comme quelqu'un en train de trahir les autres en les exposant à des dangers imprécis, lui qui dans quelques heures sera ailleurs où l'homme aux cheveux blancs n'aura pas prise. Au lieu de lui tenir tête, au lieu de se moquer ouvertement de lui et de son groupe, Henryk s'efface, tout en maudissant sa propre lâcheté. Avec les Français, il se sent en sécurité, il parvient à se mettre au diapason, à plaisanter et à les faire rire de ses calembours. Ensemble ils se déplacent vers le buffet, les domestiques en veston blanc remplissent les assiettes, sa gorge se serre, il pense à madame Beata et il résiste à l'envie de bousculer les fonctionnaires et de leur lancer à la figure un de ces grands plateaux chargés de saumon rose, délicat, entouré de feuilles vertes de laitue qui à lui seul crée l'illusion de l'abondance. Elles sont loin les gamelles cabossées du Bar Mleczny et on ne deviendrait jamais que des milliers de gens attendent au même moment des heures, pour acheter un morceau de viande.

— Jamais nous ne pourrions vous envoyer un saumon pareil, dit Claude à un des fonctionnaires. En France il est hors de prix. Nous

recevons beaucoup de dons, les gens sont généreux, mais cela ne suffit pas pour acheter des produits de luxe.

Le fonctionnaire fait semblant de ne pas comprendre et Henryk ne résiste pas à l'envie de traduire lentement, soigneusement, en martelant les mots. Aussitôt, les deux autres interviennent [248] pour affirmer qu'on ne manque de rien en Pologne et que les ambassades sont approvisionnées comme elles le désirent.

— Les Français font venir uniquement les vins, mais les Américains importent de New York des fruits, des légumes et bien d'autres choses encore. Nous respectons la liberté et les goûts de chacun.

— Et l'ambassade soviétique ? demande Mirek. Eux ont leur armée stationnée ici et cela doit leur coûter cher de nourrir leur état-major. Font-ils venir de Moscou ce qu'il leur faut ou se contentent-ils de jambons polonais ? Les paient-ils en roubles ou sont-ils traités comme des amis auxquels on offre gratuitement gîte et couvert ?

Le visage de Mirek exprime la naïveté, ses questions sont anodines en apparence, mais elles provoquent aussitôt la panique. Les fonctionnaires se dispersent en négligeant de répondre, Henryk le prend par le bras et l'entraîne à l'autre bout du salon. Claude qui devine, plus qu'il ne comprend de quoi il s'agit, les rejoint. Ils sont là, isolés dans leur coin, trois amis unis par un malaise qui leur est commun, bien qu'ils ne puissent l'exprimer dans la même langue.

— Mais vous n'avez plus rien à boire, vos verres sont vides. Il faut absolument remédier à cela. L'attaché culturel s'efforce de les traiter comme s'ils se trouvaient quelque part en France, dans une réunion amicale. — Ce petit Sancerre n'est pas désagréable au goût et en même temps il a le mérite d'être très léger. Un peu de dessert ? Notre cuisinier fait des sorbets absolument délicieux. Laissez-vous tenter. Un long voyage vous attend et il n'est pas sûr que vous trouverez en chemin de quoi vous sustenter.

— Croyez-vous, demande Claude, qu'en partant tout de suite nous pourrions passer au couvent saluer les religieuses ?

— Non, dit l'attaché culturel et son front se plisse drôlement. D'ailleurs je tiens à vous rassurer. Votre chargement a été livré intact. Il ne manque rien, nos amis polonais ont tenu parole. Vous recevrez sous peu une lettre de confirmation. J'ai communiqué à ce propos avec la mère supérieure.

[249]

— J'ai des comptes à rendre à nos donateurs, insiste Claude. S'il fallait que la rumeur se répande que les colis ne parviennent pas à destination, ils deviendraient moins généreux et ça serait très dommageable pour notre action.

— Comme vous êtes méfiant ! Allons, je m'engage à vous obtenir un reçu officiel.

L'attaché culturel ajoute plus bas quelques mots sur les contrôles exercés en la matière par les autorités religieuses et examine ostensiblement sa montre.

— Hélas, vous devez nous quitter, dit-il. Il est temps.

De toute évidence, il paraît soulagé à l'idée qu'ils vont enfin disparaître et qu'il pourra s'occuper des professeurs français qui se passionnent pour la poésie, ne posent pas de questions gênantes et s'appliquent surtout à profiter au mieux de leur séjour. Les fonctionnaires polonais les saluent en s'inclinant du buste, l'attaché culturel s'excuse une fois de plus de l'absence de l'ambassadeur retenu à l'université par une cérémonie officielle et Visia les accompagne jusqu'à la sortie. Le drapeau bleu, blanc, rouge flotte au vent au-dessus de leurs têtes. Le camion attend, rangé devant la porte, et c'est le moment des adieux.

— Je serai à Paris en avril, dit Visia qui a les larmes aux yeux. Dites à Romek que maman est très calme, très sereine. Elle prie beaucoup. Ce n'est plus maintenant qu'une question de mois ou peut-être

même de semaines. Les médecins ne savent pas très exactement. Je parviens à avoir pour elle des calmants et elle ne souffre pas. C'est l'essentiel !

— Comment les avez-vous obtenus ? demande brusquement Henryk.

Surprise, elle recule un peu, le dévisage et lui lance sur un ton étrangement sec que c'est son affaire qui ne regarde personne. C'est seulement en roulant dans les faubourgs de Varsovie que des bribes de phrases lui reviennent. Cet Antoni Wazyk, accusé entre autres du commerce de la drogue, procurait, semble-t-il, de la morphine aux malades qui en avaient besoin. Est-ce la raison pour laquelle Visia avait parlé de lui avec une certaine compassion ? Se connaissaient-ils avant sa [250] chute et son incarcération ? E n'y a rien d'incontestable dans ce pays, pense Henryk. Entre les salauds au grand cœur et les honnêtes gens les limites sont parfois étrangement étroites.

Il recommence à pleuvoir. Une brume légère, tel un voile blanc, s'élève au-dessus des champs vides qui s'étendent des deux côtés de la route. Au lieu de profiter du voyage comme il se l'était promis pour redécouvrir le moindre petit coin de ce pays qu'il ne reverra pas de sitôt, Henryk se laisse gagner par la fatigue. Il somnole et sous ses paupières fermées des images défilent comme sur un écran. Le hall de l'hôtel, des mains blanches, bronzées et presque noires qui se tendent les unes vers les autres, chargées de petits paquets, des visages, le sourire de Visia, le regard méfiant du portier, puis des slogans.

— Vive le modernisme !

— Nous aussi nous avons notre commerce de la drogue !

— Comme en Amérique !

— On en fabrique sur place.

— Nos visiteurs cubains nous en apportent.

— Chanvre, pavot, cocaïne, morphine !

— Faut oublier les soucis.

— Calmer les excités.

— Tranquilliser !

— Un étranger a été assassiné à son hôtel.

— Des terroristes ! Nous avons maintenant même des terroristes, comme en France ! Un autre réseau ou peut-être le même. Qui sait...

Soudain le camion s'immobilise et Henryk, couvert de sueur, se réveille en sursaut sans comprendre où il se trouve et pourquoi. Les essuie-glaces remuent sur le pare-brise et écrasent les gouttes de pluie. Devant eux s'étend une colonne de gens qui marchent. Lentement, Mirek se met à la longer en s'efforçant d'éviter les trous remplis d'eau pour ne pas les éclabousser, mais la route est très mauvaise à cet endroit et cela lui est particulièrement difficile. Des garçons, des filles, des femmes et des hommes suivent les prêtres en soutane qui séparent les sections. Quelqu'un entonne un chant qu'ils reprennent en chœur. Une sorte de camaraderie et de franche gaieté plane [251] au-dessus de tout, cela et bien qu'il pleuve toujours cela ne semble déranger personne.

— Un pèlerinage, dit Henryk en baissant la vitre, pour mieux entendre et voir.

Le vent froid s'engouffre dans la cabine et des souvenirs lui reviennent à la mémoire. Avait-il seize ans ou dix-huit ? Cela se passait juste après la fin de l'année scolaire. Monsieur l'aumônier ne l'aimait pas et lui reprochait sans cesse quelque chose. Il avait le don de lui faire peur, de le rendre nerveux et angoissé, juste par les questions qu'il posait et qui sous-entendaient sa culpabilité.

— Ta dernière confession date de quand ? Es-tu sûr d'avoir le droit de communier ? Tes actes, tes pensées ? C'est si facile de pécher ! Tu devrais te confesser plus souvent si tu ne veux pas que Dieu te punisse.

Pendant des mois par la suite et même des années, Henryk avait éprouvé de la crainte en recevant la sainte communion. Était-ce un sentiment religieux ou plutôt une stupide superstition qui lui faisait imaginer qu'un Dieu vengeur le poursuivait en rendant sa mère malade, ou encore en l'empêchant de réussir ses examens parce qu'en se confessant il avait oublié un de ses péchés ? C'était enfantin et ridicule, mais il avait mis beaucoup de temps à se libérer de cette sorte d'obsession qui s'emparait de lui dès qu'il entrait dans une église et singulièrement lors des pèlerinages annuels. Les aumôniers agissent-ils de la même façon dans ce pays ? se demande Henryk. Comment parviennent-ils à garder autour d'eux ces jeunes qui marchent sur la route ? Est-ce qu'il leur arrive comme autrefois de répéter aux parents les pauvres secrets de leurs jeunes élèves entendus au confessionnal, sous le fallacieux prétexte de les aider à mieux surveiller leur progéniture ? Mirek freine et le camion s'immobilise, mais aussitôt quelqu'un se met à protester derrière eux. Deux miliciens en motocyclettes les dépassent sur leur gauche et leur font signe de repartir.

— Allez, dit Claude. Inutile de provoquer un incident. D'ailleurs nous sommes pressés. À ce rythme-là on ne parviendra jamais à respecter notre itinéraire. J'aimerais bien descendre [252] et marcher avec eux, mais ce n'est ni le lieu ni l'occasion de nous joindre à un pèlerinage. Accélère...

Le moteur ronronne à nouveau. À l'horizon, le gris du ciel est strié par des lignes très fines, roses, bleues et vertes, couleurs pastel à peine perceptibles, comme si une autre vie s'efforçait de percer à travers les nuages. Les lignes s'allongent, s'élargissent, changent et progressivement un arc-en-ciel se dégage, parfaitement proportionné, qui semble toucher terre au loin, là où ils se dirigent de plus en plus vite, tandis que le vent apporte par les fenêtres ouvertes les bribes des chants et aussi le cri des corneilles qui se mettent à survoler les champs vides.

[9]

**NATA et le professeur.
Roman**

Chapitre X

[Retour à la table des matières](#)

À l'intérieur, l'immeuble flamboyant et très moderne de la R.T.F. est moins luxueux. C'est comme si l'architecte s'était donné beaucoup de mal pour surprendre et étonner, sans se soucier de ceux qui utiliseraient son édifice, y travailleraient et y vivraient jour après jour. Qu'est-ce que je vais raconter au micro ? se demande Henryk en pénétrant dans le studio où un personnage grave, un journaliste chevronné qu'il connaît de nom, l'attend. Jules Ledoux, un homme grand et mince se lève et vient à sa rencontre la main tendue, tout en manifestant néanmoins une certaine condescendance. Ce n'est pas lui, Henryk, qui accorde une entrevue, c'est Jules Ledoux qui lui fait l'honneur de l'interroger.

— Nous allons traiter en premier lieu du voyage forcé que vous avez fait dans votre pays d'origine, l'automne dernier, ensuite nous parlerons de vos tableaux.

Henryk ne proteste pas. Il commence à être habitué. Depuis son retour à Paris il a fait plusieurs entrevues, répondu à beaucoup de journalistes et il s'efforce de ne pas les brusquer, puis de commenter les événements à sa manière.

— Attention, nous sommes en ondes...

[254]

Le petit frisson familial dans le dos, un creux quelque part au fond de l'estomac, la bouche sèche et la tête vide.

— Nous recevons aujourd'hui, dit Jules Ledoux, monsieur Wolinski qui nous parlera des toiles dont le sort agite l'opinion publique. Doivent-elles rester en France, ou partir aux États-Unis, dont les musées offrent un prix plus élevé que les nôtres ? Mais d'abord, racontez-nous comment vous avez été reçu lors de votre visite à Varsovie où deux citoyens français ont été arrêtés et détenus par les autorités, bien qu'ils y soient allés pour des raisons humanitaires.

Un déclic, une sorte de décharge qu'il ressent dans ses muscles et Henryk se penche légèrement vers la boule argentée du micro. Sa voix est calme à présent, son accent irréprochable, sa prononciation parfaite. Surtout ne pas raconter la parodie de la justice, insister sur l'assistance apportée par l'ambassade de France, le rôle des journalistes français et tout cela sans dénigrer le moindre des Polonais, pense Henryk. Ne pas répéter ce que j'ai déjà dit ailleurs, mais passer essentiellement le même message. Le voilà qui ronronne. Une méprise, une malheureuse erreur, un incident sans importance, puisque depuis, les envois de colis, de vêtements, de médicaments et d'équipements médicaux continuent comme par le passé. Par ailleurs, on a pu établir hors de tout doute, avec l'aide d'experts, que les toiles d'Olgierd Wolinski sont authentiques et cela grâce à l'existence dans les entrepôts d'un musée polonais de ses anciennes œuvres. Une plaisanterie sur l'examen que lui, Henryk, avait dû passer quand même pour démontrer qu'il ne saurait être ni un artiste peintre ni un dessinateur, une au-

tre sur les réactions des experts puis, le changement de ton et de propos. Déçu, Jules Ledoux insiste pour souligner qu'il est surprenant que malgré toute cette aide apportée par les Français, Henryk puisse songer à accepter les offres de musées américains. Les mots s'enchaînent, la formulation des questions devient agressive et elles se transforment en accusations. Henryk se défend, affirme que les pourparlers ne sont pas terminés et que la décision finale ne sera pas prise sans consultation avec tous les groupes impliqués dans l'action [255] d'aide à la Pologne. L'entrevue se termine, Jules Ledoux appuie sur le bouton, une lumière s'éteint, une autre, verte celle-là, s'allume et il soupire d'aise.

— Strictement entre nous, dit-il, je ne vous comprends pas. Vous avez l'occasion de dénoncer les comportements du gouvernement polonais qui vous a traité plutôt mal, vous, citoyen français après tout. Alors pourquoi n'en profitez-vous pas ?

— Il est inutile d'envenimer les choses, dit Henryk en se levant. Ce n'est pas mon rôle d'ailleurs. Merci pour cette entrevue et pour l'intérêt que vous portez à notre cause.

Jules Ledoux lui sourit et plonge dans ses papiers comme pour mieux lui signifier que des affaires plus importantes réclament son attention. Dans le corridor, il allume une cigarette, aspire profondément la fumée et s'oriente tant bien que mal. Cette fois-ci il trouve son chemin, prend l'ascenseur et descend. Dans la rue il accélère le pas. Nata l'attend. Il faut la revoir au plus vite. La toucher ! S'assurer qu'elle existe, qu'elle va mieux et qu'elle guérira ! Quand il arrive à la maison, elle lui ouvre la porte et l'espace d'un instant se conduit comme autrefois, primesautière et joyeuse.

— J'ai chanté pendant toute la matinée, dit-elle. Enfin... Récité plutôt... Mais ce qui compte c'est que ma voix revient. N'est-ce pas professeur ? Pour le reste, on verra plus tard.

Cela fait des semaines que dure cette lutte pathétique qu'elle livre contre la maladie. Sa voix est faible, elle change, oscille et casse sans

aucune raison apparente. Le docteur Leibovitz, les spécialistes chez lesquels il la dirige, ne savent pas ce qu'elle a. Courageusement, jour après jour, elle travaille, s'exerce, persuadée qu'à force de volonté elle surmontera cet étrange blocage, mais elle ne fait que s'épuiser. Constantement fatiguée, elle a des douleurs dans le dos, dans les bras et dans les jambes, prend les médicaments prescrits par le bon docteur et essaie de cacher à Henryk qu'ils ne lui apportent qu'un soulagement très temporaire et très partiel. En fait, elle n'ose plus sortir seule de crainte d'être prise de vertiges et de tomber dans les escaliers comme cela lui est déjà arrivé, mais Henryk doit [256] faire semblant de l'ignorer parce que cela l'humilie à ses propres yeux de dépendre de lui à ce point. Nata considère la maladie comme un phénomène indigne de sa vitalité et de sa jeunesse, une preuve de décadence qu'il lui faut surmonter coûte que coûte sous peine d'être pour Henryk une charge, une femme qu'il ne pourra quitter, trop chevaleresque pour abandonner une infirme.

— Tu as oublié de m'embrasser. Autrefois, tu ne te conduisais pas ainsi. Tu ne m'aimes plus. Allez, admetts-le donc ! Inutile de jouer la comédie. Je vais partir Henryk, retourner en Pologne, trouver un travail...

— Assez ! crie soudain Henryk. Tu ne vas pas me faire mal à nouveau. Nous faire mal ! C'est ridicule ! Tu passes ton temps à m'épier, à évaluer chacun de mes gestes, à profiter de la moindre occasion pour nous rendre malheureux tous les deux. En ce moment je travaille comme un fou, je ne sais où donner de la tête, mais cela va se terminer bientôt. Une fois les tableaux vendus à des musées, ici, en Italie et aux États-Unis, où Konrad est déjà en train de mettre au point les contrats, nous allons prendre des vacances, toi et moi. Un mois au bord de la mer. Nata, ma chérie, tu dois sentir que je tiens à toi plus qu'à ma propre vie, que ce n'est qu'un mauvais moment à passer et que nous allons à nouveau être heureux ensemble.

Il la prend dans ses bras et couvre son visage de baisers en faisant attention de ne pas la serrer trop fort, de crainte de lui faire mal. Cette crainte-là est, désormais, sa véritable obsession. La nuit, couché au bord du matelas pour ne pas la heurter par mégarde dans son sommeil,

il reste allongé sur le dos, les yeux ouverts dans le noir et attend qu'elle se tourne sur le côté, car c'est le signal qu'elle dort assez profondément pour qu'il puisse se glisser par terre sans qu'elle ne le sente. C'est là, aux pieds du lit, qu'il passe ensuite quelques heures à sommeiller jusqu'à l'aube, quand la lumière du jour naissant le réveille et le fait sursauter. Car il ne faut pas que Nata découvre son manège, qui pour elle serait aussitôt la preuve irréfutable que Henryk ne ressent pour elle que du dégoût.

[257]

— Oh Nata, soupire Henryk, essaie donc de te mettre à ma place. Je viens de faire une émission, cet après-midi je dois m'occuper de l'expédition des colis et ce soir j'ai une conférence. Nous n'avons qu'une petite heure et au lieu d'en profiter tu recommences à m'accuser de ne pas t'aimer.

— J'ai mal, se plaint Nata. C'est plus fort que moi. Comment te l'expliquer ? Mon corps ne m'appartient plus. La douleur naît n'importe où et à n'importe quel moment. Elle est menaçante. Tiens, là j'ai une toute petite boule sur le coude et je me demande si mon bras va cesser de m'obéir tout de suite, ce soir, ou demain.

— Qu'est-ce qu'il en pense le docteur Leibovitz ?

— Il ne sait pas. Personne ne sait, mais lui au moins comprend et me console comme il peut. Il suffit que je prenne une respiration un peu plus profonde, ou encore que je déplace un objet pour que je me couvre de sueur. Selon le bon docteur ce n'est qu'une fatigue passagère... Mais moi je ne suis plus dupe ! Cet appartement est devenu une prison où je me cogne contre les murs sans pouvoir en sortir. J'essaie de réciter des poèmes de Lechon, mais je n'ai pas d'illusion Henryk, je suis foutue et, ce qui est abominable, c'est que personne ne veut me dire combien de temps il me reste...

— Voyons Nata...

— Mais si, mais si, à quoi bon mentir, se leurrer, espérer... Selon le père Oninski la mort est une délivrance et il a raison le saint homme, mais il n'est pas permis de la chercher cette délivrance-là ! Il me faut

donc m'accrocher à la vie, avaler des pilules, rêver que j'irai mieux un jour et aller de plus en plus mal...

— Je suis là, à côté de toi, bafouille Henryk en prenant ses mains. Cesse de te torturer. Tu guériras. Souviens-toi de ce que tu me disais autrefois, à moi, ton professeur. Je n'ai pas changé Nata. Je peux tout ! Il ne faut pas douter, ma petite fille, accroche-toi à moi...

Comment la laisser, se demande-t-il, comment partir, comment envisager que je ne reviendrai que tard dans la nuit ? Non, c'est impossible !

[258]

— Écoute, décide-t-il sans réfléchir, au lieu de te morfondre viens avec moi à la Mission. Tu vas m'aider à adresser les enveloppes. Ce n'est pas un travail fatigant. Prends tes calmants et allons-y ! Je te paie un taxi et je te promets de te tenir par la taille et de ne pas te lâcher quoi qu'il advienne.

Elle ne souffrira pas davantage là-bas qu'ici, pense-t-il, et au moins elle ne sera pas seule. Il faut que je m'habitue à la traiter comme si tout allait bien.

— Mais Henryk, regarde-moi, je ne suis pas montrable, proteste Nata. Regarde-moi donc comme il faut...

Il baisse la tête pour ne pas se trahir par une expression, un mot inconsideré... Car en cet instant il se rend compte pour la première fois peut-être à quel point elle a changé. Elle n'a pas maigri, il est vrai, mais ses traits tirés, ses yeux cernés, témoignent de sa souffrance beaucoup mieux que tout ce qu'elle pourrait dire ou faire.

— Oh Henryk, j'ai mal, murmure-t-elle soudain vaincue. J'ai beau crâner, j'ai si mal... Faut passer chez le docteur Leibovitz, lui demander quelque chose, sinon je ne tiendrai pas le coup...

Henryk enfonce ses mains dans ses poches et de ses ongles laboure ses paumes. Cela l'aide à maintenir le ton qu'il a décidé d'adopter. Le ton de l'autorité intellectuelle du professeur face à son élève, de celui qui prend toute la responsabilité et libère l'autre de toute possibilité d'hésiter. Il y a des larmes dans les yeux de Nata et un sourire sur ses lèvres, un pauvre sourire qui, par contraste, devient pathétique. Pendant qu'elle se change et se maquille, il téléphone au docteur, puis c'est l'escalier et l'interminable descente. Accrochée à la rampe, Nata est obligée de s'arrêter souvent et Henryk la retient, craignant qu'elle ne tombe et ne se blesse.

Dans la rue, l'air froid, les voitures qui roulent, les gens, tout cela devient synonyme pour eux de la vie et brusquement, ils éprouvent l'illusion que dans cette foule, dans ce mouvement, elle a encore sa place. Nata prend Henryk par le bras, marche jusqu'au taxi et monte dans la voiture avec cette désinvolture qui est, selon elle, la preuve de manières de bon aloi, [259] dignes d'une vraie dame. Henryk la tient dans ses bras jusqu'à ce qu'ils arrivent chez Nathan Leibovitz où l'antichambre est pleine, mais où le docteur vient à leur rencontre et les fait entrer tout de suite dans son cabinet.

— Je vais vous faire une piqûre, dit-il, et vous serez comme neuve, ma jolie. Sors un peu Henryk et laisse-nous.

Henryk retrouve la salle d'attente, des visages, des étrangers, un silence d'une qualité particulière marqué par la peur et la gêne, palpables à un point tel qu'il reste debout l'espace de quelques minutes, consulte sa montre et retourne sur ses pas.

— Voici des cachets qu'elle doit prendre trois fois par jour, mets-les dans ta poche. Les résultats des derniers examens sont prêts et je

vais les avoir demain soir, dit le docteur Leibovitz. Où seras-tu vers huit heures ?

Pourquoi évite-t-il mon regard, se demande Henryk, et pourquoi, moi, je n'ose pas lui dire que je dois prononcer une conférence et annoncer au groupe de bénévoles les dernières propositions que Konrad m'a communiquées ?

— Te souviens-tu de cette boîte de nuit où nous sommes allés ensemble une fois ? demande le docteur. La boîte russe où les violons pleurent et les cosaques dansent la tchardache ? On pourrait se retrouver demain là-bas...

— Parfait, parfait, accepte Henryk surpris.

— N'oublie pas de lui donner ses cachets. Si elle devait avoir mal, ce que je ne prévois pas, tu peux doubler la dose, ajoute encore Nathan Leibovitz.

Claude Foliot fera la conférence de ce soir à ma place, pense Henryk. Soudain cela n'a plus aucune importance. Lui qui tenait tant à mener jusqu'au bout la vente des tableaux et leur exposition dans les trois grands musées, celui du Louvre à Paris, celui du Vatican en Italie et le Metropolitan Museum of Art à New York se demande en quoi tout cela le concerne. Konrad Bart et son équipe d'avocats se chargeront du reste, encaisseront les sommes versées, les transféreront dans le Fonds d'aide à la Pologne et surveilleront la façon suivant laquelle elles seront utilisées. Le rêve fou est mort ! Non, personne ne pourra négocier avec les Soviétiques le retrait de leurs troupes [260] de Pologne et même si l'œuvre d'Olgierd Wolinski attire les foules cela ne changera rien à la marche inexorable de l'histoire du monde. En fait ce qui compte c'est Nata, son pauvre visage dont la peau est grise, malgré le maquillage, les cernes sous ses yeux, son air de biche affolée et sa main qui tremble dans la sienne.

— Comment te sens-tu ? demande-t-il.

— Très bien, murmure Nata. Crois-tu qu'on a un moment pour passer rue Legendre et juste revoir la salle où nous nous sommes connus ?

— Bien sûr, dit Henryk en donnant l'adresse au chauffeur de taxi, mais on ne restera pas longtemps et on va filer à la Mission catholique.

Le restaurant est fermé et Barbara n'est pas là. Sur la porte une affiche indique que les travaux de modernisation de la cuisine dureront deux semaines, mais comme on ne précise pas à quelle date ils ont commencé, il est impossible de savoir quand ils seront terminés. Henryk plaisante, Nata rit de bon cœur et quand ils arrivent à la Mission, elle a cette délicieuse expression de petite fille espiègle qu'il aime tant. Ils sont en retard. L'expédition est terminée, le camion est parti, Claude Foliot et Romek Kowalski dictent, chacun de leur côté, des lettres aux deux secrétaires qu'on vient d'engager, dont une prend les notes en français et l'autre en polonais. C'est fort amusant de les écouter et de les observer, tandis qu'ils marchent de long en large, les mains dans le dos, légèrement penchés en avant, dans cette pose apprise dans leur enfance dont ils ont oublié le modèle, cette photo de Napoléon qui figurait dans leur manuel d'histoire de la Pologne.

— Nata, quelle bonne surprise !

Romek se précipite le premier, se penche, embrasse sa main, mais dans sa façon de la traiter il y a quelque chose qui sonne faux, que Henryk relève tout de suite. Romek sait que Nata est très malade, il connaît la nature de sa maladie et joue la comédie. C'est l'évidence même !

— Est-ce que tu as réussi à faire tes piqûres ? demande-t-il avec sollicitude.

Henryk n'a pas le courage de demander de quoi il s'agit et d'admettre surtout qu'il ignore tout des fameuses piquûres, lui qui vit pourtant avec Nata. Il se promet cependant de l'interroger plus tard, quand ils seront de retour à la maison et passe dans le bureau voisin où le père Oninski l'attend. Ils échangent quelques mots, Henryk insiste sur son incapacité de prononcer la conférence prévue pour le soir et s'étonne, parce que cela n'a pas du tout l'air de surprendre le père.

— Je présume que vous êtes au courant, dit-il. Nata a le cancer de la gorge. Elle va mourir. Il lui reste quelques semaines ou quelques mois, on ne sait trop. En attendant on la calme et on lui injecte des drogues qui la rendent tantôt triste et tantôt gaie. Comme elle refuse la réalité, comme elle tient surtout à ne penser qu'à vous et à votre bonheur, je suis bien obligé de vous en parler. Le docteur Leibovitz va vous donner demain des précisions, une description scientifique... Soyez patient, Henryk, elle a besoin de vous.

— Est-ce que vous pouvez nous marier, mon père, demande Henryk d'une voix blanche, là, tout de suite, sans qu'elle puisse hésiter et m'expliquer une fois de plus qu'elle ne peut m'épouser parce qu'elle est devenue une infirme ?

— Oui, demain matin, si vous le voulez. Le regard de l'aumônier est plein de tendresse — Demain matin à dix heures, mais vous allez vous confesser tous les deux avant. J'y tiens !

La porte s'ouvre, il y a le rire de Nata, hystérique, grinçant, fausement gai, celui de Romek étrangement complice et Henryk ne peut en supporter davantage.

— Nous devons partir tout de suite, dit-il en prenant Nata par la taille. Nous sommes pressés.

Le ciel est gris et il fait froid. Il voudrait l'emmener au Bois de Boulogne, se promener avec elle dans les allées d'un parc, quelque part parmi les arbres, mais elle tremble malgré sa veste chaude, sa belle veste dont la doublure imite la fourrure, et puis elle est si pâle qu'il

n'ose même pas faire arrêter le taxi devant un bistro ou un café, de crainte qu'elle ne perde connaissance. D'ailleurs, elle veut rentrer, s'allonger, se reposer un peu et c'est le retour à l'appartement, l'horrible [262] cage d'escalier et la honte qu'il ressent de ne pas pouvoir la porter jusqu'en haut comme ça, dans ses bras d'homme fort, solide, capable d'assumer toutes les charges et toutes les responsabilités. Il lui fait franchir le seuil, l'aide à se déshabiller, à s'allonger, s'assoit à côté d'elle et commence à poser des questions. Trop occupé, il n'a jamais réfléchi à sa maladie, à leurs nouvelles relations et à leur avenir commun. E croyait avoir le temps d'y penser, des années devant lui, des vacances, des spectacles, des voyages... L'idée que la maladie de Nata est à ce point grave ne l'effleurait pas et là, soudain, elle s'impose dans toute son horreur. Pourquoi justement cet après-midi ?

— Il faut que tu prennes tes cachets, dit-il machinalement en sortant la boîte de sa poche. C'est l'heure.

— Non, pas tout de suite, proteste Nata. Je viens de me faire la piqure.

— Ne triche plus, Nata. Ce n'est pas la peine. J'étais sourd et aveugle. Trop occupé ailleurs. Maintenant je suis avec toi, pleinement, absolument, aussi près qu'on puisse l'être l'un de l'autre.

Henryk parle et cela lui fait du bien. Les yeux fermés, la tête légèrement rejetée en arrière, elle l'écoute.

— Je ne mérite pas autant d'amour, dit Nata. Menteuse, tricheuse, je ne suis qu'une ratée. Tu as tort de me prendre au sérieux. En ce moment même je joue la comédie. J'ai mal et je n'ai pas mal... Gil me fournit ce qu'il me faut et je n'ai même pas besoin de le voir pour cela. Romek est un merveilleux intermédiaire. Le bon docteur se doute de tout cela, mais fait semblant de l'ignorer.

— Mais pourquoi Nata ? Pourquoi ?

— Parce que je suis sur le point de crever et que ton Nathan Leibovitz refuse de l'admettre en véritable médecin qu'il est pour lequel, jusqu'au bout, un espoir existe. Allons, ne me regarde pas comme ça.

Demain, il va t'annoncer lui-même aux sons de la tchardache que j'ai le cancer, un cancer incurable qui me ronge comme ça, à l'intérieur, comme une bête. Touche ici, Henryk, juste à la naissance du cou la bête joue aux boules. Des petites boules rouges et roses remontent, redescendent, se [263] logent un peu partout, se tapissent dans des coins et recoins. Je suis pleine de boules mais je me moque bien de ce que fait la bête. Avec les piqûres de Gil, je souffre moins qu'avec celles du bon docteur. Il est avare, lui, il tient à ménager mes forces, comme il prétend, mais en réalité il a peur. Peur de me tuer ! Un médecin digne de ce nom n'a pas le droit de tuer, ni même d'aider quelqu'un à mourir plus vite. Ne pleure pas Henryk. Le père Oninski a promis de prier pour moi. J'ai confiance dans sa prière. Dieu tout-puissant, Dieu de bonté, l'entend sûrement. Il ne peut pas ne pas l'entendre...

Henryk se lève. La gorge serrée, il est incapable de prononcer un mot, ses yeux sont pleins de larmes, alors il ouvre la fenêtre, aspire l'air froid et parvient ainsi à trouver un ton neutre, le ton du professeur qui a le pouvoir de donner à son élève cette confiance en elle-même dont Nata avait besoin autrefois pour monter sur scène.

— Nous allons nous marier, dit-il. Le père Oninski nous attend à l'église demain à dix heures. Tu te reposeras le reste de la journée et le soir nous ferons la fête. Veux-tu un peu de vodka, Nata ?

La forcer à oublier, la rendre heureuse ne serait-ce qu'un instant, l'endormir pour qu'elle cesse de penser et de sentir...

— Désolée, professeur, je suis incapable d'avalier. Cela brûle trop. L'eau passe, le lait aussi, mais pas la vodka. Pour la fête de demain soir c'est raté.

— Le champagne... Tu pourras certainement boire du champagne. Ne t'inquiète pas. Maintenant que je sais tout, je suis en mesure de dominer la bête et de l'empêcher de jouer aux boules. Me crois-tu, Nata ? Il faut me croire, il faut t'abandonner et me laisser faire.

Il la prend dans ses bras, la berce un peu, comme une enfant, jusqu'à ce que la piqure fasse de l'effet et jusqu'à ce que ses muscles se relâchent. Elle dort. Il la couche sur le divan, la couvre et s'installe au téléphone. La voix du docteur Leibovitz est chaleureuse et rassurante, avec ses tonalités graves, ses intonations et son accent chantant.

[264]

— Oui Henryk, dit-il. Je suis désolé. C'est incurable. Il n'y a rien à faire. Juste l'empêcher de souffrir. Comment cela finira-t-il ? Par une hémorragie. Une hémorragie massive. Une rémission ? Tout est possible, Dieu existe, mais selon les livres de médecine...

Ils prennent rendez-vous pour le lendemain, Henryk raccroche, compose le numéro de Grazyna et attend un long moment.

— Je me marie demain matin, annonce-t-il sans préambule et je voudrais que tu sois là.

— Avec Nata ? demande Grazyna.

La question est neutre, mais le ton est glacial.

— Oui.

— Elle est beaucoup plus jeune que toi.

La différence d'âge, c'est donc cela qui la préoccupe. Cette distance dans le temps de quelques années qui n'a plus aucune espèce d'importance. Car brusquement tout est changé, chambardé, transformé et ce qui hier encore comptait n'est plus qu'une peccadille. C'est ainsi que devant la mort certaines normes humaines deviennent risibles, tandis qu'à l'opposé les vérités chrétiennes et une certaine vision de Dieu prennent un tel poids et une telle dimension qu'elles englobent et dominent tout.

— Ce mariage doit avoir lieu au plus tôt, dit Henryk. Je m'excuse de te prévenir seulement maintenant, mais Nata est...

Il ne finit pas sa phrase. Non, il ne faut pas que cela se sache ! Autant maintenir jusqu'au bout la fiction de la guérison.

— Cela me complique la vie, mais Tadek et moi serons là pour la cérémonie, il est moins sûr cependant qu'on vienne le soir à ta boîte de nuit. Pourquoi ne peux-tu pas faire les choses comme tout le monde Henryk ? C'est avec plaisir que j'aurais organisé pour toi un dîner à la maison, comme il est d'usage chez nous dans la famille.

Entre eux, il y a l'amertume, la déception et une charge d'agressivité qu'ils s'efforcent de dominer l'un et l'autre.

— As-tu vu *Le Figaro* de ce matin ? Ils annoncent en première page que le Vatican a réuni une somme fabuleuse pour [265] pouvoir acheter les tableaux de l'oncle Olgierd. Je me demande pourquoi toi et moi devons continuer à tirer le diable par la queue. Après tout c'est quand même, ne serait-ce que pour une faible part, notre héritage.

— Non proteste Henryk. Nous n'allons pas reprendre cette discussion. Je crois que nous nous sommes tout dit, toi, moi, Tadek et même Louise et Gilles, tes enfants, lors de ma dernière visite chez vous. Il n'a pas profité de son vivant de ce que pouvait lui apporter la vente de ses toiles et maintenant son œuvre appartient au peuple dont il est issu. Oncle Olgierd était un grand artiste, un témoin et un accusateur à sa manière. D'une certaine façon, ses tableaux sont l'ultime hommage à notre père et à ceux qui ont été déportés et assassinés comme lui...

Au bout du fil, Grazyna se tait et c'est ainsi qu'ils se quittent. Pourquoi je tiens tant à ce qu'elle soit là demain ? se demande Henryk. Nous n'avons plus grand-chose en commun, nous n'avons pas eu de vraie conversation depuis des années et pourtant, je ne peux pas

concevoir qu'elle puisse ne pas assister à mon mariage. La tradition, les habitudes acquises dans l'enfance, une conception de la famille, rassurante et idéalisée... Grazyna, la petite fille que je protégeais quand nous allions nous promener dans la forêt et quand on jouait pendant les chaudes journées de l'été au bord de l'étang... En fait, c'est par égoïsme que je veux la voir à l'église, c'est parce que grâce à elle je retrouverai, comme cela est toujours le cas quand nous sommes ensemble, ma propre enfance, mon adolescence, ma jeunesse, toutes ces années disparues que nous avons vécues, elle et moi, et dont il ne reste que nos souvenirs communs. Henryk regarde Nata dormir, remonte la couverture sur ses épaules et s'étonne. En dehors de son visage, de sa respiration qui soulève légèrement le mince tissu sur sa poitrine, des pulsations du sang dans ses veines, de la coloration de sa peau qui témoigne qu'elle est toujours vivante, rien n'a plus d'importance. Ce qui reste par contre, ce sont les obligations qu'il s'était engagé à remplir et qu'il assumera jusqu'au bout.

[266]

Henryk s'installe à la table et écrit à Oscar Loublier qu'il sera à Lille à la fin du mois pour régler avec lui les derniers détails de l'expédition des tableaux dans les musées qui sont déjà sur le point de signer les ententes finales avec les avocats engagés par Konrad Bart. Selon Bart, une certaine forme d'enchères se poursuit et les renseignements disponibles doivent rester confidentiels jusqu'à la dernière minute, mais il est certain que l'ensemble de l'œuvre d'Olgierd Wolinski est vendu et que lui, Oscar Loublier, recevra sous peu une offre de rétribution de ses services.

Sans vous, écrit Henryk, sans votre courage, sans le risque que vous avez pris en exposant ces toiles, nous ne pouvions pas rêver de les faire connaître et à plus forte raison d'obtenir un succès pareil. Merci encore pour tout et à très bientôt.

Il glisse la lettre dans l'enveloppe, revoit Nata à Lille, le soleil, la gare, son tailleur neuf, les congressistes qui l'entourent, le jeune peintre roumain prêt à organiser une manifestation et brusquement se met à sangloter, couché sur la table, la tête entre les épaules. Ce qu'ils pouvaient être heureux alors, sans le savoir ! Konrad avait raison de l'accuser de s'inquiéter pour des peccadilles au lieu d'évaluer l'ensemble et de se réjouir ! Ce n'est pas possible, pense Henryk, c'est une er-

reur de diagnostic, Nata guérira et recommencera à chanter ! Il faut consulter d'autres médecins, l'envoyer aux États-Unis, où ils se vantent tant de faire sans cesse des découvertes, reprendre les examens ! Suis-je donc bête de capituler ! Fébrile, nerveux, Henryk téléphone à Konrad Bart, le réveille en pleine nuit, lui raconte la maladie de Nata, le supplie de l'aider, mais ses explications sont à ce point incohérentes que Konrad lui demande de raccrocher afin qu'il puisse réfléchir un moment à tout cela et le rappeler. Le téléphone sonne un instant plus tard. Henryk prend l'écouteur.

— Expédie-moi son dossier médical, dit Konrad. Je veux tout savoir. Peut-elle voyager ? Prendre l'avion ? Pas pour le moment ? Le bateau ? Tu n'es pas sûr ? Non, ne t'en fais pas. [267] Donne-moi juste le numéro et l'adresse de ton docteur Leibovitz et laisse-moi m'occuper du reste. Tâche de réussir demain la cérémonie de mariage et de ne pas être trop ridicule. C'est toujours pénible. J'en sais quelque chose ! Je te promets que tu auras sous peu de mes nouvelles. Le temps de rencontrer des spécialistes d'ici et de leur poser quelques questions. Et surtout ne te laisse pas aller vieux frère. Comme disait ma grand-mère, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Henryk réprime le spasme qui contracte sa gorge. Pourquoi sommes-nous si proches l'un de l'autre, Konrad et moi ? se demande-t-il. Sans doute parce que nous avons réussi ensemble quelque chose d'important, quelque chose qui paraissait impossible a priori et où nous n'avions aucun intérêt personnel. Il a raison Konrad, même si cela doit être complètement inutile, il faut toujours se battre jusqu'au bout, car cela est plus facile par définition que d'attendre et de souffrir...

Nata dort toujours. Sur la pointe des pieds, Henryk s'approche. Il a peur soudain ! Elle paraît si calme, si détendue... Il se penche, prend son pouls, puis, rassuré, recule. Un dernier appel. Nathan Leibovitz répond tout de suite, comme s'il attendait son coup de fil.

— Oui, Henryk, dit-il. J'aurai les copies de son dossier demain matin à la première heure. Passe les chercher à l'hôpital et expédie-les à ton Konrad. Mais ne rêve pas trop ! Il est fort, il est puissant le mythe

du Nouveau Monde, mais s'ils disposaient là-bas d'un médicament miracle, on le saurait ici dans l'heure. Allons, bonne nuit. Tu as une rude journée en perspective et moi aussi.

Henryk s'allonge par terre et ferme les yeux. Et si tout cela n'était qu'un mauvais rêve, une erreur de diagnostic ? Est-il possible qu'on puisse passer avec une pareille vitesse de la vie, avec ses ambitions et ses passions, à cette impasse où plus rien ne compte en dehors du temps qui, soudain, est dispensé avec une incroyable parcimonie ? Il ne sait plus s'il dort, ou si les idées qui lui viennent à l'esprit sont le résultat d'une réflexion lucide, puis c'est le sourire de Nata qu'il voit en se réveillant. [268] Agenouillée près de lui, ses beaux cheveux blonds sur ses épaules, elle lui dit bonjour de cette façon qui n'appartient qu'à elle. Aussitôt la matinée s'annonce gaie, amusante, légère et même s'il devait pleuvoir, ensoleillée à sa manière.

— Je te demande pardon, Henryk, murmure Nata. Je te complique la vie bêtement, inutilement. Tu as été bon pour moi et tu ne mérites certainement pas ce qui nous arrive. Laisse-moi, chéri. Va-t'en, disparaîs, pars ! Cela sera plus facile, une fois séparés, de trouver des solutions. Je ne demande pas grand-chose, d'ailleurs. Juste de mourir vite sans être défigurée, infirme, sans t'imposer à toi la peine de me subir comme une malédiction... Henryk...

— Cesse de dire des bêtises, prépare le café et donne-moi le temps de me laver et de m'habiller.

Henryk saute sur ses pieds, réagit, fait couler le bain, s'affaire, sort son beau costume foncé de l'armoire où il est suspendu dans un sac, rempli de boules de naphthaline, parce que Nata a la phobie des mites. En fait, il n'ose plus le porter parce qu'il empest à un point tel que pendant les premières heures qui suivent sa sortie du fameux sac, les gens se retournent sur son passage. Autrefois, il lui faisait des scènes, protestait contre sa façon de s'occuper de ses vêtements, mais maintenant cela le fait rire cette odeur qui étrangement s'apparente à la santé, la banalité, les petits problèmes quotidiens, situés aux antipodes des grands drames. Comment ai-je pu attacher autant d'importance, se

demande Henryk, aux détails anodins, insignifiants et me laisser envahir à ce point par leur avalanche ? La vie est très courte et l'espace dévolu à la médiocrité devrait être réduit au minimum. Certains prêtres découvrent cela à travers leurs prières et parviennent à le communiquer aux fidèles, tandis que d'autres craignent à ce point la séduction du monde qu'ils s'isolent et s'enferment dans des monastères pour se forger une existence, aussi conforme à ce qu'elle doit être selon la vision chrétienne et aussi pure que possible.

Le rayon de soleil, pâle, délicat, pénètre par la fenêtre. C'est le timide soleil d'hiver parisien et parce qu'il est rare, Nata annonce que c'est un bon présage. Elle n'a plus la force [269] d'apporter de la cuisine le plateau du déjeuner, mais son visage exprime encore par moment cette joie de vivre, cette profonde reconnaissance pour les beautés et les merveilleuses surprises de la nature, qui a le don d'émouvoir Henryk parce qu'il lui semble que c'est à son contact qu'il avait appris à la partager. Au moment où il commence à se demander comment il parviendra à passer chez Nathan Leibovitz avant de se rendre à l'église, on frappe à la porte. C'est justement le bon docteur.

— Bonjour les enfants, dit-il d'une voix de stentor, j'ai mission de vous conduire à l'église pour que vous cessiez de pécher. Les rabbins sont tout à fait d'accord à ce propos avec vos curés, donc je m'empresse de vous offrir mon équipage. En d'autres termes ma voiture est stationnée en bas et je vous prie de vous dépêcher parce que je risque d'attraper une contravention.

— Le dossier ? demande Henryk tout en enfilant son manteau de pluie.

— Ton Konrad m'a appelé cette nuit et m'a obligé à me rendre à l'hôpital chercher ce qu'il lui fallait. Il est irrésistible ce bonhomme et il ne doute de rien. À l'entendre on a l'impression que, comme Moïse, il détient le pouvoir de marcher sur les eaux !

À l'église, le père Oninski avait parlé peu, mais les mots, les paroles de la prière rejoignirent Henryk d'une façon particulière, différente, comme magnifiés par la situation dans laquelle il se trouvait juste là, à côté de Nata, fragile, pâle et joyeuse de cette joie absolue à la-

quelle il avait eu du mal à s'habituer. R y a eu ensuite des poignées de mains, des sourires, des embrassades, l'ombre de l'autel et la lumière diffuse qui pénétrait par les vitraux de droite dès que le soleil se montrait un peu, le contact de la tête de Nata sur son épaule, lors du voyage de retour dans la voiture du docteur Leibovitz et un long après-midi, où il la laissa avec Romek pour pouvoir terminer avec les avocats la rédaction de papiers concernant la vente des tableaux d'Olgierd Wolinski. Jamais les textes légaux ne lui parurent aussi stupides et aussi risibles. Jamais il ne s'était rendu compte du ridicule des prétentions des législateurs d'imposer des [270] contraintes capables de survivre dans le temps et de paralyser tout changement inhérent à l'évolution des sociétés et à la marche victorieuse des générations.

Et maintenant le voilà de retour à l'appartement en train de se préparer pour ce qui doit être une fête. Nata dort encore et il hésite à la réveiller. Il a envie d'annuler ce rendez-vous amical à la boîte russe, il a envie de rester seul avec elle et de la bercer dans ses bras, mais il n'ose pas. Henryk avait appris dans sa prune jeunesse certaines règles dont il n'a pas su se débarrasser par la suite, parmi lesquelles figure en bonne place le respect de la parole donnée. C'est absurde quand, confronté avec la mort, le temps disponible s'amenuise comme une peau de chagrin ! Car ce qui compte le plus ce sont ces miettes de bonheur qu'ils peuvent encore ramasser, lui et Nata, cette joie qui réside pour eux dans le plus simple fait qu'ils peuvent être ensemble, bien qu'il leur soit interdit désormais de faire des projets et d'envisager un avenir.

— Henryk, tu es là !

Nata ouvre les yeux et lui tend les bras. Il y a dans sa voix, dans sa façon de le regarder, un ravissement tel qu'il craint de la décevoir, conscient que chaque mot qu'il prononce, chaque geste qu'il esquisse, comptent pour elle autant que son propre souffle qu'elle cherche avec de plus en plus de peine.

— C'était beau ce que le père disait ce matin... Très beau.

— Nata, veux-tu qu'on reste ici, juste nous deux, ou veux-tu t'habiller et sortir tel que convenu ?

— Oh non, dit-elle d'une voix plus forte soudain, nous allons nous rendre à notre rendez-vous... Tout est prêt. La soirée sera magnifique...

— Tu es fatiguée, chérie et...

— Jamais de la vie, proteste Nata. Tu ne peux pas me demander un pareil sacrifice ! C'est la dernière fois que je vais tenir le premier rôle ! C'est important pour moi ! C'est fondamental !

Nata se lève et avance vers la grande armoire bien que pour garder son équilibre elle soit obligée de s'appuyer aux [271] dossiers des meubles. La progression du mal est foudroyante. Elle paraît beaucoup plus faible que la veille.

— Aide-moi, Henryk...

Il sort sa robe, sa longue robe de scène, sa pèlerine rouge, ses petits escarpins, touchants dans leur finesse, qui ne ressemblent en rien aux chaussures de marche, celles qui ont une utilité véritable, les met devant le fauteuil le plus proche de la salle de bains et fait couler l'eau dans la baignoire.

— Non, trop tard, proteste Nata. Ta Diane ne plongera pas dans la mousse, mais va se changer et sera prête dans quelques minutes. Tu peux aller chercher un taxi, Henryk.

— Le docteur Leibovitz nous véhicule aujourd'hui. Donc ne te dépêche pas. Il tient à t'ausculter avant de partir.

Elle enfle sa robe, fouille dans un tiroir, tient d'une main une paire de bas et de l'autre une brosse qu'elle passe dans ses cheveux et quand le docteur arrive elle est habillée, maquillée, impeccable et ressemble brusquement ainsi à ce qu'elle était, il y a quelques mois encore, avec

quelque chose de plus fragile dans ses traits, de plus délicat, bien qu'à peine perceptible même pour Henryk qui connaît pourtant mieux que quiconque son visage. Ensuite, c'est la lente descente des marches avec le bon docteur qui souffle et Nata qui essaie de se débrouiller seule et qui, pitoyable, s'accroche à la rampe tout en s'efforçant de le dissimuler sous des mouvements qui se veulent désinvoltes.

À l'entrée de la boîte de nuit russe le chasseur les salue comme des habitués. E est tôt encore, mais la salle est pleine. Mi-assis, mi-couchés dans des fauteuils rouges, les canapés en velours des alcôves et les grands sièges plus proches de la piste de danse, les clients bavardent à voix basse. On les attend à une longue table placée au fond, d'où on voit particulièrement bien la scène. Ils sont tous là : Grazyna et son mari, Lutoslav, l'encadreur, Claude Foliot, sa femme et Romek qui vient à leur rencontre et leur annonce que Visia arrivera très prochainement à Paris, tout en échangeant avec Henryk un regard d'intelligence. La mort de la vieille dame prend dès lors une signification particulière ! Pour lui et pour Visia c'est la possibilité [272] de se retrouver enfin, le moment qu'ils attendent depuis un an bientôt sans oser l'admettre pour ne pas paraître inhumains, le renouveau et la joie de reprendre une existence commune.

Le Kremlin a imposé ses règles dans mon pays, pense Henryk, et a fermé à sa façon ses frontières. En l'occurrence, cela suffit pour fausser le sens même de la mort et pour rendre monstrueux l'égoïsme, parfaitement légitime par ailleurs, qui consiste pour deux êtres jeunes à vouloir s'aimer et vivre ensemble.

Les chanteurs et les violonistes envahissent la scène, la musique éclate, sur la piste le ballet des cosaques se déchaîne, ils bondissent, s'affrontent, se séparent, se font face les genoux pliés, lancent leurs jambes en avant, reculent et s'éloignent pour mieux se retrouver. Leurs bottes luisantes, leurs pantalons bouffants, leurs chemises blanches, brodées, appartiennent à un autre univers dont l'évocation est à ce point puissante que les gens assis aux tables se taisent et les regardent comme hallucinés par ce spectacle, la musique qui l'accompagne, les voix graves, les voix de basse des choristes qui chantent en russe, avec cet accent polonais, indéfinissable pour les non-initiés, mais nettement perceptible pour Henryk, comme pour le bon docteur, comme pour Romek et Nata. Il y a quelque chose d'ironique, de paradoxal et de

symbolique en même temps dans cette supercherie, dans cette substitution des nouveaux émigrés qui remplacent ceux d'autrefois, descendants de deux peuples voisins rongés à deux époques différentes par un système imposé par la force barbare. Après les Russes blancs, les dominateurs, voici donc les Polonais, qui eux sont des victimes ! Et c'est ainsi que tout en exécutant des figures qui en principe font partie du folklore russe, les danseurs polonais les transforment, les humanisent et les rendent plus civilisées. En fait, c'est la danse traditionnelle des montagnards polonais, fiers et libres, et non pas celle que les fidèles cosaques exécutaient autrefois devant le tsar en signe de respect et de soumission absolue !

[273]

Nata ne tient plus en place. Elle se lève, contourne la table et comme une somnambule avance vers les danseurs qui l'entourent en frappant des mains. Un chanteur, à genoux devant elle, se redresse et prend son bras, comme pour l'inciter à chanter, mais elle n'y parvient pas et se contente uniquement de marquer légèrement le pas et de reculer devant lui qui, pour sa part, avance. Les lumières du plafonnier central se rallument et inquiet pour Nata, Henryk se précipite, mais déjà quelqu'un d'autre le devance, quelqu'un qui lui parle en se penchant très près, le jeune homme blond, l'étranger qui lui semble en ce moment particulièrement fragile et digne de commisération.

— Henryk, je te présente Gil, dit Nata, mon imprésario. Excuse-moi, mon amour, il est en train de m'expliquer en quoi va consister mon dernier rôle. Je tiens à le jouer, Henryk... Tu vois, là-bas, à l'entrée, on m'attend. Ces messieurs arrivent, ces messieurs veulent s'amuser, ces messieurs méritent une réception exceptionnelle... Embrasse-moi vite, Henryk, mon mari, mon amour... Je n'ai jamais connu le bonheur qu'avec toi et que grâce à toi. Jamais, je le jure...

Henryk tend les bras, veut la suivre, mais Gil le repousse, la lumière s'éteint, sauf un seul réflecteur rouge qui balaie la salle, les danseurs surgissent entre Nata et lui, puis les musiciens, les violonistes surtout, l'isolent en l'entourant. De loin, il voit Gil et Nata qui se faufilent entre les tables et se dirigent vers la sortie, il crie son nom, bien qu'il sache

qu'elle ne peut l'entendre, essaie de trouver une faille, de se frayer un chemin, mais cela lui est impossible et, impuissant, il demeure sur place. Les danseurs qui évoluent les uns face aux autres, en s'affrontant dans des mouvements de plus en plus rapides, le repoussent insensiblement vers l'arrière, vers les coulisses plongées dans l'ombre, vers le néant...

* * *

La charge de dynamite était à ce point forte que l'explosion a provoqué des dégâts importants dans les maisons situées de l'autre côté de la rue. Il s'agit d'un acte de terrorisme revendiqué [274] par une organisation dont la police vient de découvrir l'existence. Parmi les victimes, on compte plusieurs diplomates et officiers soviétiques et polonais dont les noms n'ont pas été divulgués jusqu'à présent, ainsi qu'une chanteuse polonaise, Nata Pyrek et un étudiant Gil Wazyk, auteurs présumés de l'attentat. On vient d'apprendre également que le père de Gil Wazyk a été trouvé mort dans sa cellule, mais on ignore si un lien existe entre ces deux affaires. Comme on le sait, Antoni Wazyk, haut fonctionnaire polonais accusé de corruption, était détenu à la prison de Varsovie où il attendait son procès. Selon certaines sources, les autorités craignaient que sa comparution et son témoignage ne soient compromettants pour plusieurs personnalités du Parti et du gouvernement polonais actuel.

Romek dépose le journal sur la table.

— Voilà, professeur, dit-il. C'est tout ce qu'on saura à son sujet. Faut vous ressaisir... Nous avons tous besoin de vous. Le prochain transport...

— Nata, répète Henryk, Nata, mon amour...

Les mots se perdent quelque part dans ce vide qu'il porte en lui. La piquûre du docteur Leibovitz fait son effet. Il s'endort sans avoir mal et sans se demander comment il réussira au réveil à retrouver sa vie et sa solitude. Assis à côté de lui, Romek prend sa tête entre ses mains et se bouche les oreilles pour ne plus entendre le nom de Nata que Henryk ne cesse de murmurer dans son sommeil, comme s'il espérait parvenir ainsi à la faire resurgir dans cette pièce, dans ce cadre, où ils ont vécu ensemble un grand amour.

Montréal, mai de l'an de grâce 1988